



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Prof. Robert Finch





Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,

D E G E N E V E .

A V E C F I G U R E S .

TOME VINGT-UNIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ŒUVRES

POSTHUMES

DE J. J. ROUSSEAU.

TOME TROISIEME.

CONTENANT : Rousseau Juge de J. J. ;
second & troisieme Dialogues : Con-
sidérations sur le Gouvernement de
Pologne.

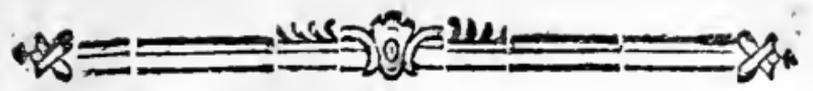


A PARIS ;

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.





R O U S S E A U

J U G E D E

J E A N - J A C Q U E S .



D E U X I E M E D I A L O G U E .

L E F R A N Ç O I S .

HÉ bien , Monsieur , vous l'avez vu ?

R O U S S E A U .

Hé bien , Monsieur , vous l'avez lu ?

Le F. Allons par ordre , je vous prie , & permettez que nous commençons par vous , qui fûtes le plus pressé . Je vous ai laissé tout le tems de bien étudier notre homme . Je fais que vous l'avez vu par vous-même , & tout à votre aise . Ainsi vous êtes maintenant en état de le juger , ou vous n'y ferez jamais . Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penser de cet étrange personnage ?

R. Non ; dire ce qu'il en faut penser n'est pas de ma compétence ; mais vous

dire, quant à moi, ce que j'en pense, c'est ce que je ferai volontiers, si cela vous suffit.

Le F. Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

R. Pour vous parler selon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, selon moi, ce n'est pas un homme vertueux.

Le F. Ah! vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde.

R. Pas tout-à-fait, peut-être: car, toujours selon moi, c'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.

Le F. Mais enfin qu'est ce donc? Car vous êtes désolant avec vos éternelles énigmes.

R. Il n'y a point-là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon, une ame saine mais foible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien & qui n'en fait gueres. Pour le crime, je suis persuadé comme de mon existence qu'il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine. Voilà le sommaire de mes observations sur son caractère moral. Le reste ne peut se dire en abrégé; car cet homme ne ressemble

à nul autre que je connoisse; il demande une analyse à part & faite uniquement pour lui.

Le F. Oh faites-là moi donc, cette unique analyse, & montrez nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, c'est être si nouveau pour tout le reste du monde, & que personne avant vous n'a su voir en lui.

R. Vous vous trompez; c'est au contraire votre J. J. qui est cet homme nouveau. Le mien est l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'eussiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de quarante ans. Jusques là tous ceux qui l'ont connu, sans en excepter vos Messieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'est si vous voulez un homme que je ressuscite, mais que je ne crée assurément pas.

Le F. Craignez de vous abuser encore en cela, & de ressusciter seulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé sur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit, est qu'eux-mêmes, quand on

le leur a fait mieux connoître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant sur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

R. Ce changement d'opinion me paroît très-naturel sans fournir la preuve que vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous pensez qu'ils se trompoient autrefois ; moi je crois que c'est aujourd'hui qu'ils se trompent. Je ne vois point à votre opinion de raison solide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids ; c'est qu'alors il n'y avoit point de ligue, & qu'il en existe une aujourd'hui ; c'est qu'alors personne n'avoit intérêt à déguiler la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oseroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit savoir seroit un homme perdu, que pour faire sa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus sûr & plus prompt que de renchérir sur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse sont sûrs de s'avancer eux & les leurs, en tenant sur son compte le langage qui convient à vos Messieurs. D'où je con-

clus que qui cherche en sincérité de cœur la vérité, doit remonter, pour la connoître, aux tems où personne n'avoit intérêt à la déguiser. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis sur cet homme font autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes gens en peuvent porter aujourd'hui n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponse, vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de soutenir ici mon sentiment, ni de vous le faire adopter, & j'en serai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'est ce que vous demandez, & c'est tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejeter mon opinion, quand vous ferez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, sur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premièrement lui écrire. Voici ma lettre, & voici sa réponse.

Le F. Comment! Il vous a répondu?

R. Dans l'instant même.

Le F. Voilà qui est particulier ! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

R. Elle n'est pas bien recherchée , comme vous allez voir.

Il lit.

« J'ai besoin de vous voir , de vous
 » connoître , & ce besoin est fondé sur
 » l'amour de la justice & de la vérité.
 » On dit que vous rebutez les nouveaux
 » visages. Je ne dirai pas si vous avez tort
 » ou raison : mais si vous êtes l'homme
 » de vos livres , ouvrez-moi votre porte
 » avec confiance ; je vous en conjure
 » pour moi ; je vous le conseille pour
 » vous. Si vous ne l'êtes pas , vous pou-
 » vez encore m'admettre sans crainte ; je
 » ne vous importunerai pas long-tems ».

Réponse.

« Vous êtes le premier que le motif
 » qui vous amene ait conduit ici : car
 » de tant de gens qui ont la curiosité de
 » me voir , pas un n'a celle de me con-
 » noître ; tous croient me connoître as-
 » sez. Venez donc pour la rareté du
 » fait. Mais que me voulez-vous , &
 » pourquoi me parler de mes livres ? Si
 » les ayant lus , ils ont pu vous laisser
 » en doute sur les sentimens de l'Au-

» teur , ne venez pas : en ce cas je ne
 » suis pas votre homme , car vous ne
 » sauriez être le mien ».

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois.... Je vous l'avoue; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts; & qu'on prônoit comme des chefs-d'œuvre de ressemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Crispin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver sur son visage les traits du caractère que tout le monde lui donne, je m'avertissois de me tenir en garde contre une première impression si puissante toujours sur moi, & de suspendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du féroce ou doucereux aspect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une physionomie ouverte & simple qui promettoit & inspiroit de la confiance & de la sensibilité.

Le F. Il faut donc qu'il n'ait cette

physionomie que pour vous : car généralement tous ceux qui l'abordent, se plaignent de son air froid & de son accueil repoussant, dont heureusement ils ne s'embarassent gueres.

R. Il est vrai que personne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inspirent. Mais ce n'est point-là son abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez, est pour moi la preuve qu'il ne se contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y a point de fausseté sur son visage non plus que dans son cœur.

J. J. n'est assurément pas un bel homme. Il est petit & s'apetisse encore en baissant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles; ses traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier : mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée; ni le regard, ni le son de la voix, ni l'accent, ni le maintien ne sont du monstre que vous m'avez peint.

Le F. Bon ! n'allez-vous pas le dépouiller de ses traits comme de ses livres?

R. Mais tout cela va très-bien ensemble & me paroîtroit assez appartenir au

même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans sa jeunesse lui aurois-je trouvé ceux de St Preux. Enfin je pense que si sous sa physionomie la nature a caché l'ame d'un scélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

Le F. J'entends; vous voilà livré en sa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez si bien armé s'il lui eût été contraire.

R. Non. Le seul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raisonnable, est bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ses portraits avec beaucoup de dépense & de soin; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés par-tout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connoîtra sûrement fort mal d'après eux. Voici un quatrain que J. J. mit au-dessous d'un de ses portraits :

*Hommes savans dans l'art de feindre
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.*

A v

Le F. Il faut que ce quatrain soit tout nouveau ; car il est assez joli , & je n'en avois point entendu parler.

R. Il y a plus de six ans qu'il est fait ; l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante personnes , qui toutes lui en ont très-fidèlement gardé le secret qu'il ne leur demandoit pas , & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits des singularités qui m'ont porté à la suivre , & j'y ai trouvé , sur-tout pour celui d'Angleterre , des circonstances bien extraordinaires. David Hume , étroitement lié à Paris avec vos Messieurs , sans oublier les Dames , devient , on ne fait comment , le patron , le zélé protecteur , le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant , de concert avec eux , qu'il parvient enfin , malgré toute la répugnance de celui-ci , à l'emmener en Angleterre. Là , le premier & le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay son ami particulier , le portrait de son ami public J. J. Il desiroit ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris desire celui de sa maîtresse. A force d'importunités il arrache le con-

sentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, & là, pour le peindre assis on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus, alterent les traits de son visage. De toutes ces précautions devoit résulter un portrait peu flatté quand il eût été fidele. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu partout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France, & il y apprend que son portrait d'Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure, & sur-tout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir : il frémit, & dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui : tout le détail qu'il fait paroît la chose la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'apperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre

dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard?

Le F. Le moyen, sur un pareil exposé! J'avoue au contraire que ce fait seul bien avéré me paroîtroit décéler bien des choses; mais qui m'assurera qu'il est vrai?

R. La figure du portrait. Sur la question présente cette figure ne mentira pas.

Le F. Mais ne donnez-vous point aussi trop d'importance à des bagatelles? Qu'un portrait soit difforme ou peu ressemblant, c'est la chose du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célèbres, sans que de ces grossières gravures on tire aucune conséquence pareille à la vôtre.

R. J'en conviens: mais ces copies défigurées sont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artistes distingués, ni les fruits du zèle & de l'amitié. On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces & de cadres; on les laisse pourrir sur les quais, ou parer les cham-

bres des cabarets & les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obscurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les mystères qu'on lui fait de tout ont un aspect si noir qu'il n'est pas surprenant qu'ils affectent de la même teinte son imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantastiques que cela peut lui donner, il en est qui, vu la manière extraordinaire dont on procède avec lui, méritent un examen sérieux avant d'être rejetées. Il croit, par exemple, que tous les désastres de sa destinée depuis sa funeste célébrité sont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand secret entre peu de personnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer successivement toutes celles dont ils avoient besoin pour son exécution : les Grands, les Auteurs, les Médecins, (cela n'étoit pas difficile) tous les hommes puissans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui disposent de l'administration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui,

qui paroissent accidentels & fortuits, ne sont que de successifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la suite a déjà sa place dans le tableau, & ne doit avoir son effet qu'au moment marqué. Tout cela se rapporte assez à ce que vous m'avez dit vous-même & à ce que j'ai cru voir sous des noms différens. Selon vous, c'est un système de bienfaisance envers un scélérat; selon lui c'est un complot d'imposture contre un innocent; selon moi, c'est une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'existence puisque vous-même y êtes entré.

Il pense que du moment qu'on entreprit l'œuvre complete de sa diffamation, pour faciliter le succès de cette entreprise alors difficile, on résolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux & noir, & de finir par le rendre abjet, ridicule & méprisable. Vos Messieurs, qui n'oublent rien, n'oublièrent pas sa figure, & après l'avoir éloigné de Paris, travaillèrent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractère dont ils vouloient le gratifier. Il fallut

d'abord faire disparoître la gravure qui avoit été faite sur le portrait fait par la Tour. Cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre, sur un modele qu'on avoit fait faire par le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la désiroit; mais la figure en étoit hideuse à tel point que pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait dont je viens de parler, & n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Messieurs, l'admiration de Paris & de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point & rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vînt au second article, & dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible & vigoureux qu'on avoit d'abord peint, on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes & de mauvais

lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu long-tems en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse & risible de la figure répondît à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'est encore alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure Angloise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible & fier en un fouris traître & fardonique comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues; & il est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision; ce qui toutefois ne paroît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui: car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J.: mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez na-

tutels d'une imagination frappée par tant de myſteres & de malheurs. Sans donc adopter ni rejeter à préſent ces idées, laiſſons tous ces étranges portraits, & revenons à l'original.

J'avois percé juſqu'à lui, mais que de difficultés me reſtoient à vaincre dans la maniere dont je me propoſois de l'examiner ! Après avoir étudié l'homme toute ma vie j'avois cru connoître les hommes ; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un ſeul ; non qu'en effet ils ſoient difficiles à connoître ; mais je m'y prenois mal, & toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, & je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs diſcours & pas aſſez à leurs œuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir ; ce qui, dans ce ſiècle de philoſophie & de beaux diſcours me les faiſoit prendre pour autant de ſages & juger de leurs vertus par leurs ſentences. Que ſi quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils deſtinoient à cette fin,

lorsqu'ils montoient sur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer ; sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu de bassesses & d'iniquités. Je voyois presque tous ceux qui se piquent de finesse & de pénétration s'abuser en sens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyois saisir avidement en l'air un triat, un geste, un mot inconfidéré, & l'interprétant à leur mode s'applaudir de leur sagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un sens subtil qui n'existoit souvent que dans leur esprit. Eh quel-est l'homme d'esprit qui ne dit jamais de sottise ? Quel est l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté ? Si l'on tenoit un registre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises, & qu'on supprimât soigneusement tout le reste, qu'elle opinion donneroit-on de cet homme-là ? Que dis-je, les fautes ! Non, les actions les plus innocentes,

les gestes les plus indifférens, les discours les plus sensés, tout dans un observateur qui se passionne, augmente & nourrit le préjugé dans lequel il se complait; quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à-part-moi un homme si cruellement, si légèrement, si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des signes passagers plus incertains encore, mais si commodes à la légéreté & à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations, ses mœurs, ses goûts, ses penchans, ses habitudes, de suivre les détails de sa vie, le cours de son humeur, la pente de ses affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit possible en dedans de lui-même, en un mot de l'observer moins par des signes équivoques & rapides que par sa constante maniere d'être; seule regle infailible de bien juger du vrai caractère d'un homme & des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras étoit d'écartier les obstacles que, prévenu par

vous , je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je savois qu'irrité des perfides empressements de ceux qui l'abordent , il ne cherchoit qu'à repousser tous les nouveaux venus ; je savois qu'il jugeoit , & ce me semble avec assez de raison , de l'intention des gens par l'air ouvert ou réservé qu'ils prenoient avec lui , & mes engagements m'ôtant le pouvoir de lui rien dire , je devois m'attendre que ces mysteres ne le disposeroient pas à la familiarité dont j'avois besoin pour mon dessein. Je ne vis de remède à cela que de lui laisser voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec le silence qui m'étoit imposé , & cela même pouvoit me fournir un premier préjugé pour ou contre lui : car si , bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions , il s'alarmoit néanmoins de mon dessein , s'inquiétoit de mes regards , cherchoit à donner le change à ma curiosité & commençoit par se mettre en garde , c'étoit dans mon esprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de semblable , je fus aussi touché que sur-

pris non de l'accueil que cette idée m'attira de sa part, car il n'y mit aucun empressement ostensible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans son cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des caresses. Je le vis à son aise avec moi, c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me distingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obsédoient, je compris qu'il n'avoit pas un instant pris le change sur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'observer, ce dessein commun dût donner à tous une allure assez semblable, nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la distinction n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient, ne vouloient voir que le mal, que j'étois le seul qui cherchant le bien ne voulut voir que la vérité, & ce motif qu'il démêla sans peine m'attira sa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement distingué des autres par de plus affectueuses dé-

monstrations & par un attendrissement poussé jusqu'aux larmes, qu'il crut pouvoir s'ouvrir à lui sans réserve & lui lire ses confessions. Il lui permit même de l'arrêter dans sa lecture pour prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence, il remarqua durant cette longue lecture que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables & honorables, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser & se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs. Et moi aussi j'ai fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres, & le tout m'a donné des résultats bien différens des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchise j'avois l'occasion la plus rare & la plus sûre de bien connoître un homme, qui est de l'étudier à loisir dans sa vie privée & vivant pour ainsi dire avec lui-même: car il se livra sans réserve & me rendit aussi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans sa retraite, mon premier soin fut de m'informer des raisons qui l'y tenoient confiné.

Je savois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la solitude : mais je savois aussi que dans des sociétés peu nombreuses , il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans la retraite que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

Le F. Cela n'étoit-il pas tout clair ? Il se génoit autrefois par ce qu'on ne le connoissoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à se contraindre, il se livre tout-à-fait à son horrible misanthropie. Il fuit les hommes parce qu'il les déteste ; il vit en loup-garou , parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur.

R. Non cela ne me paroît pas aussi clair qu'à vous, & ce discours que j'entends tenir à tout le monde me prouve bien que les hommes le haïssent, mais non pas que c'est lui qui les hait.

Le F. Quoi ! ne l'avez vous pas vu, ne le voyez vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, se refuser durement à leurs avances ?

Comment donc expliquez-vous cela ?

R. Beaucoup plus naturellement que vous : car la fuite est un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent & il les fuit comme dans les sables d'Afrique où sont peu d'hommes & beaucoup de tigres, les hommes fuient les tigres & les tigres cherchent les hommes ; s'ensuit-il de-là que les hommes sont méchants, farouches, & que les tigres sont sociables & humains ? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laissent pas de le rechercher, il ne ferme point sa porte à tout le monde ; il reçoit honnêtement ses anciennes connoissances, quelquefois même les nouveaux venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu se refuser durement qu'à des avances tyranniques, insolentes & malhonnêtes, qui dévoient
clairement

clairement l'intention de ceux qui les faisoient. Cette maniere ouverte & générale de repousser la perfidie & la trahison ne fut jamais l'allure des méchans. S'il ressembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de se dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en meme monnoie, & leur rendant fourberie pour fourberie, trahison pour trahison, il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre & se venger d'eux, mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, sitôt que les trouvant faux & perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misantrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fueroit point dans

(1) Timon n'étoit point naturellement misantrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté : c'étoit un feu mécontent qui boudoit contre le genre-humain.

la solitude ; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit seul ? Celui qui les hait veut leur nuire , & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne sont point dans les déserts , ils sont dans le monde. C'est-là qu'ils intriguent & travaillent pour satisfaire leur passion & tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que soit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour , il doit s'armer de vigueur pour repousser ceux qui le poussent , pour écarter ceux qui sont devant lui , pour fendre la presse & faire son chemin. L'homme débonnaire & doux , l'homme timide & faible qui n'a point ce courage , & qui tâche de se tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds , est donc un méchant à votre compte ; les autres plus forts , plus durs , plus ardens à percer sont les bons ? J'ai vu pour la première fois cette nouvelle doctrine dans un discours publié par le Philosophe D*** précisément dans le tems que son ami J. J. s'étoit retiré dans la solitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui soit seul.* Jusqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des signes les moins

Équivoques d'une ame paisible & saine exempte d'ambition, d'envie, & de toutes les ardentes passions filles de l'amour-propre, qui naissent & fermentent dans la société. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu, ce gout paisible & doux, jadis si universellement admiré, transformé tout-d'un coup en une rage infernale; voilà tant de Sages respectés & Descartes lui-même, changés dans un instant en autant de misantropes affreux & de scélérats. Le Philosophe D*** étoit seul, peut-être, en écrivant cette sentence, mais je doute qu'il eût été seul à la méditer, & il prit grand soin de la faire circuler dans le monde. Et plût à Dieu que le méchant fût toujours seul! il ne se feroit gueres de mal.

Je crois bien que des solitaires qui le sont par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils sont détenus, devenir inhumains, féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en est pas chargé comme eux. Mais les solitaires par goût & par choix sont naturellement humains, hospitaliers, caressans. Ce n'est pas parce qu'ils haïssent les hommes, mais parce

qu'ils aiment le repos & la paix qu'ils fuient le tumulte & le bruit. La longue privation de la société la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux sans contrainte. Ils en jouissent alors délicieusement, & cela se voit. Elle est pour eux ce qu'est le commerce des femmes pour ceux qui ne passent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y passent, y trouvent des charmes ignorés des galans de profession.

Je ne comprends pas comment un homme de bon sens peut adopter un seul moment la sentence du Philosophe D***; elle a beau être hautaine & tranchante, elle n'en est pas moins absurde & fautive. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'est pas possible que le méchant aime à vivre seul & vis-à-vis de lui-même ? Il s'y sentiroit en trop mauvaise compagnie, il y feroit trop mal à son aise, il ne s'y supporteroit pas long-temps, ou bien, sa passion dominante y restant toujours oisive, il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive & s'exalte dans la société qui l'a fait naître & où l'on est à chaque instant forcé de

se comparer ; il languit & meurt faute d'aliment dans la solitude. *Quiconque se suffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce soit.* Cette maxime est moins éclatante & moins arrogante, mais plus sentée & plus juste que celle du Philosophe D***, & préférable au moins en ce qu'elle ne tend à outrager personne. Ne nous laissons pas éblouir par l'éclat sentencieux dont souvent l'erreur & le mensonge se couvrent : ce n'est pas la foule qui fait la société, & c'est en vain que les corps se rapprochent lorsque les cœurs se repoussent. L'homme vraiment socia-ble est plus difficile en liaisons qu'un autre, celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchants sans penser à eux, que de les voir & les hair ; il aime mieux fuir son ennemi que de le rechercher, pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre société que celle des cœurs n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penser & se conduire avant la ligue dont il est l'objet ; jugez si maintenant qu'elle existe & qu'elle tend de toutes parts ses pièges autour de lui, il doit trouver du plaisir à vivre avec ses persécuteurs, à

se voir l'objet de leur dérision, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides caresses, à travers lesquelles ils font malignement percer l'air insultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuses. Le mépris, l'indignation, la colere ne sauroient le quitter au milieu de tous ces gens là. Il les fuit pour s'épargner des sentimens si pénibles ; il les fuit parce qu'ils méritent sa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

Le F. Je ne puis apprécier vos préjugés en sa faveur avant d'avoir appris sur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des solitaires, cela peut être vrai de quelques hommes singuliers qui s'étoient fait de fausses idées de la sagesse : mais au moins ils donnoient des signes non équivoques du louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philosophes que vous citez ont illustré leur solitude, prouvent assez qu'ils s'y occupoient d'une maniere utile & glorieuse, & qu'ils n'y passoient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

R. C'est à quoi, ce me semble, il n'y

passa pas non plus uniquement le sien. La lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, l'Héloïse, Emile, le Contrat Social, les Essais sur la Paix perpétuelle & sur l'Imitation théâtrale, & d'autres Ecrits non moins estimables qui n'ont point paru, sont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun philosophe ait médité plus profondément, plus utilement peut-être, & plus écrit en si peu de tems. Appelez-vous tout cela des noirceurs & des crimes?

Le F. Je connois des gens aux yeux de qui s'en pourroient bien être : vous savez ce que pensent ou ce que disent nos Messieurs de ces livres ; mais avez vous oublié qu'ils ne sont pas de lui, & que c'est vous-même qui me l'avez persuadé?

R. Je vous ai dit ce que j'imaginerois pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus. Mais si nous continuons à passer ainsi d'un sujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'atteindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de suite le fil de mes observations, avant de passer aux conclusions que j'en ai tirées.

Ma première attention, après m'être introduit dans la familiarité de J. J., fut d'examiner si nos liaisons ne lui faisoient rien changer dans sa manière de vivre ; & j'eus bientôt toute la certitude possible que non-seulement il n'y changeoit rien pour moi ; mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme, quand, maître de la choisir, il avoit pu suivre en liberté son penchant. Il y avoit cinq ans que, de retour à Paris, il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant se cacher en aucune manière, il avoit fréquenté quelques maisons dans l'intention d'y reprendre ses plus anciennes liaisons, & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il cessa de faire des visites, & reprenant dans la Capitale la vie solitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea son tems entre l'occupation journalière dont il s'étoit fait une ressource, & les promenades champêtres dont il faisoit son unique amusement. Je lui demandai la raison de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération présente concourir à l'œuvre de ténèbres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ses soins à cher-

cher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique ; qu'après de vaines recherches dans les provinces , il étoit venu les continuer à Paris , espérant qu'au moins parmi ses anciennes connoissances il se trouveroit quelqu'un moins dissimulé , moins faux , qui lui donneroit les lumieres dont il avoit besoin pour percer cette obscurité : qu'après bien des soins inutiles il n'avoit trouvé , même parmi les plus honnêtes gens , que trahisons , duplicité , mensonge , & que tous en s'empressant à le recevoir , à le prévenir , à l'attirer , paroissoient si contents de sa diffamation , y contribuoient de si bon cœur , lui faisoient des caresses si fardées , le louoient d'un ton si peu sensible à son cœur , lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec si peu d'estime & de considération , qu'ennuyé de ces démonstrations moqueuses & mensongeres , & indigné d'être ainsi le jouet de ses prétendus amis , il cessa de les voir , se retira sans leur cacher son dédain , & après avoir cherché long-tems sans succès un homme , éteignit sa lanterne & se renferma tout-à-fait au dedans de lui.

C'est dans cet état de retraite absolue

que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifester à mes yeux son intérieur, en garde contre tout jugement précipité, réfolu de le juger non fur quelques mots épars, ni fur quelques circonftances particulieres, mais fur le concours de fes discours, de fes actions, de fes habitudes, & fur cette constante maniere d'être, qui feule décele infailliblement un caractère, mais qui demande pour être apperçue plus de fuite, plus de perfévérance & moins de confiance au premier coup d'œil, que le tiède amour de la juftice, dépouillé de tout autre intérêt & combattu par les tranchantes décifions de l'amour-propre, n'en infpire au commun des hommes. Il fallut, par conféquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer fur rien, jufqu'à ce que j'euffe afsemblé des matériaux fuffifans pour fonder un jugement folide qui ne fût l'ouvrage, ni de la paffion ni du préjugé.

Je ne fus pas furpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuez cette tran-

quillité à bassesse d'ame ; elle pouvoit venir d'une cause toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car , à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable , il ne falloit , pour en découvrir la cause , que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte , vous aviez raison ; si c'étoit l'indignation , vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue , & je fus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la musique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru , comme à vous , ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit sérieusement ou par jeu , & puis à savoir au juste quel motif la loi avoit fait reprendre , & ceci demandoit plus de recherche & de soin. Il falloit connoître exactement ses ressources & l'état de sa fortune , vérifier ce que vous m'aviez dit de son aisance , examiner sa maniere de vivre , entrer dans le détail de son petit ménage , comparer sa dépense & son revenu , en un mot connoître sa situation présente autrement que par son dire & le dire contradictoire de vos Mes-

lieux. C'est à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'appercevoir que cette occupation lui plaisoit, quoiqu'il n'y réussit pas trop bien. Je cherchai la cause de ce bizarre plaisir, & je trouvai qu'elle tenoit au fond de son naturel & de son humeur, dont je n'avois encore aucune idée & qu'à cette occasion je commençai à pénétrer. Il associoit ce travail à un amusement dans lequel je le suivis avec une égale attention. Ses longs séjours à la campagne lui avoient donné du goût pour l'étude des plantes : il continuoit de se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès ; soit que sa mémoire défaillante commençât à lui refuser tout service ; soit, comme je crus le remarquer, qu'il se fît de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à classer & caractériser les genres & les espèces. Il employoit un tems & des soins incroyables à dessécher & applatir des rameaux, à étendre & déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que, collant avec soin ces fragmens sur des papiers qu'il

ornoit de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin sur cet amusement, devenu trop fatigant pour son âge, trop coûteux pour sa bourse, & qui lui prenoit un tems nécessaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvoit un supplément aux attachemens dont il avoit besoin; mais il eût laissé le supplément pour la chose, s'il en avoit eu le choix, & il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la société des végétaux pour celle des hommes, au premier espoir d'en retrouver.

Mes premières recherches m'ayant jetté dans les détails de la vie domestique, je m'y suis particulièrement attaché, persuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumières plus sûres que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou

fait en public, & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'est dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue se laisse voir tel qu'il est; quand le ressort de l'attention sur soi se relâche, & qu'oubliant le reste du monde on se livre à l'impulsion du moment. Cette méthode est sûre, mais longue & pénible : elle demande une patience & une assiduité que peut soutenir le seul vrai zèle de la justice & de la vérité, & dont on se dispense aisément en substituant quelque remarque fortuite & rapide aux observations lentes mais solides que donne un examen égal & suivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du désordre ou de la régie, de la gêne ou de la liberté; s'il étoit sobre ou dissolu, sensuel ou grossier, si ses goûts étoient dépravés ou sains, s'il étoit sombre ou gai dans ses repas, dominé par l'habitude ou sujet aux fantaisies, chiche ou prodigue dans son ménage, entier, impérieux, tyran dans sa petite sphère d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire & trop mou, craignant les dissentions encore plus qu'il n'aime

l'ordre , & souffrant pour la paix les choses les plus contraires à son goût & à sa volonté : comment il supporte l'adversité , le mépris , la haine publique : quelles fortes d'affections lui sont habituelles ; quels genres de peine ou de plaisir alterent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante maniere d'être , dans ces petites inégalités , non moins inévitables , non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légères variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fâche & comment il s'apaise , s'il exhale ou contient sa colere , s'il est rancunier ou emporté , facile ou difficile à apaiser ; s'il aggrave ou répare ses torts , s'il fait endurer & pardonner ceux des autres ; s'il est doux & facile à vivre , ou dur & fâcheux dans le commerce familial ; s'il aime à s'épancher au-dehors ou à se concentrer en lui même , si son cœur s'ouvre aisément ou se ferme aux caresses , s'il est toujours prudent , circonspect , maître de lui-même , ou si se laissant dominer par ses mouvemens , il montre indécemment chaque sentiment dont il est ému. Je l'ai pris dans les situations d'es-

prit les plus diverses , les plus contraires qu'il m'a été possible de saisir ; tantôt calme & tantôt agité ; dans un transport de colere & dans une effusion d'attendrissement ; dans la tristesse & l'abattement de cœur ; dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore & que les hommes n'ont pu lui ôter ; dans la gaité d'un repas un peu prolongé ; dans ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le tems de se déguiser , & où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En suivant tous les détails de sa vie , je n'ai point négligé les discours , les maximes , les opinions ; je n'ai rien omis pour bien connoître ses vrais sentimens sur les matieres qu'il traite dans ses écrits. Je l'ai fondé sur la nature de l'ame , sur l'existence de Dieu , sur la moralité de la vie humaine , sur le vrai bonheur , sur ce qu'il pense de la doctrine à la mode & de ses auteurs , enfin sur tout ce qui peut faire connoître avec les vrais sentimens d'un homme sur l'usage de cette vie & sur sa destination , les vrais principes de conduite. J'ai soigneusement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce

que j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particulièrement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre, doit avoir de fortes & fréquentes explosions difficiles à contenir & impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là, sur-tout dans la position cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la manière de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance & du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ses ennemis ou ses rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer & lire dans son ame, sur-tout lorsqu'un

tempérament ardent lui ôte le pouvoir de réprimer ses premiers mouvemens, (si tant est néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour propre puissent compatir ensemble dans un même cœur). Mais c'est sur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs se contiennent le moins & se décelent le mieux : c'est aussi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis souvent & vu mettre par d'autres sur ce chapitre en divers tems & à diverses occasions : j'ai sondé ce qu'il pensoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à sa jouissance, & ce qu'il estimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens ou de celle moins éclatante que donne un caractère estimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'histoire des réputations naissantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faisoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des succès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il supportoit pour sa part les dures censures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains de ce siècle. Enfin

je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, & sans chercher à rien interpréter selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du dessein de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

Le F. Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu?

R. Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport; car il a besoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous m'aviez prévenu, je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendroient mal dans ma bouche, & pour les faire avec bienséance, il faudroit être un autre que moi.

Le F. Comment, Monsieur! espérez-vous me donner ainsi le change? rem-

plissez-vous ainsi vos engagements, & ne tirerai je aucun fruit du conseil que je vous ai donné ? Les lumières qu'il vous a procurées ne doivent elles pas nous être communes, & après avoir ébranlé la persuasion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laisser les doutes que vous avez fait naître si vous avez de quoi m'en tirer ?

R. Il vous est aisé d'en sortir à mon exemple en prenant pour vous même ce conseil que vous dites m'avoir donné. Il est malheureux pour J. J. que Rousseau ne puisse dire tout ce qu'il fait de lui. Ces déclarations sont désormais impossibles parce qu'elles seroient inutiles, & que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée sommaire de mes observations ? prenez directement & en tout, tant en bien qu'en mal, le contre-pied du J. J. de vos Messieurs, vous aurez très-exactement celui que j'ai trouvé. Le leur est cruel, féroce & dur jusqu'à la dépravation ; le mien est doux & compatissant jusqu'à la foiblesse. Le leur est intraitable, inflexible & toujours re-

pouffant ; le mien est facile & mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sinceres, & se laissant subjuguier, quand on fait s'y prendre, par les gens mêmes qu'il n'estime pas. Le leur misantrope, farouche, déteste les hommes ; le mien humain jusqu'à l'excès & trop sensible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils le font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne songe qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui & du sien ; le mien préfere le repos à tout, & voudroit être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laissât en paix dans son coin. Le leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant amour propre, est tourmenté de l'existence de ses semblables, & voudroit voir tout le genre humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant sans se comparer n'est pas plus susceptible de vanité que de modestie, content de sentir ce qu'il est, il ne cherche point quelle est sa place parmi les hommes, & je suis sûr que de sa vie il ne lui entra dans l'esprit de se mesurer avec un autre pour savoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur, plein de ruse & d'art pour en imposer, voile

les vices avec la plus grande adresse & cache sa méchanceté sous une candeur apparente ; le mien emporté, violent même dans les premiers momens plus rapides que l'éclair, passe sa vie à faire de grandes & courtes fautes ; & à les expier par de vifs & longs repentirs : au surplus sans prudence, sans présence d'esprit, & d'une balourdise incroyable, il offense quand il veut plaire, & dans sa naïveté plutôt étourdie que franche, dit également ce qui lui sert & qui lui nuit sans même en sentir la différence. Enfin le leur est un esprit diabolique, aigu, pénétrant ; le mien ne pensant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue, & souvent n'entendant les choses les plus communes qu'en y rêvant à son aise & seul, peut à peine passer pour un homme d'esprit.

N'est-il pas vrai que si je multipliois ces oppositions, comme je le pourrois faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité ? & cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais attesté par ma propre conscience. Cette manière simple, mais

peu croyable de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés, par les observations paisibles mais sûres d'un homme impartial, seroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la situation de J. J. à certains égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître, il faudroit la connoître à fond; il faudroit connoître & ce qu'il endure, & ce qui le lui fait supporter. Or tout cela ne peut bien se dire; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y auroit point quelqu'autre route aussi droite & moins traversée pour arriver au même but. S'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire sentir tout-d'un-coup par une impression simple & immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes, je ne faurois vous persuader en procédant graduellement, sans attaquer sans cesse par des négations dures les tranchantes assertions de vos Messieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte dans mon esprit.

D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé ; juger lequel des deux est le plus lié dans ses parties & paroît former le mieux un seul tout , lequel explique le plus naturellement & le plus clairement la conduite de celui qu'il représente , ses goûts , ses habitudes & tout ce qu'on connoît de lui , non-seulement depuis qu'il a fait des livres , mais dès son enfance & de tous les tems ; après quoi , il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

Le F. Rien de mieux que tout cela. Parlez donc ; je vous écoute.

R. De tous les hommes que j'ai connus , celui dont le caractère dérive le plus pleinement de son seul tempérament est J. J. Il est ce que l'a fait la nature : l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés & ses forces s'étoient tout à-coup développées , dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fut dans son âge mûr , & maintenant après soixante ans de peines & de miseres , le tems , l'adversité , les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que son corps vieillit & se casse , son cœur reste jeune toujours ;
il

il garde encore les mêmes goûts, les mêmes passions de son jeune âge, & jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné sa forme morale a des singularités, qui, pour être dénichées, demandent une attention plus suivie que le coup-d'œil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connoître & qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire & parce qu'il a de plus commun qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même à mesure que vous m'écouteriez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord de le trouver si différent de ce que je me l'étois figuré sur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat pour ne pas dire de la bêtise de ses entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, sentencieux comme des oracles, subjugant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant gueres que des choses communes, & les disant sans précision, sans finesse, & sans

force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre; souvent même n'entendant point, si-tôt qu'on dit des choses un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répète éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un penseur plein d'idées vives & neuves, pensant avec force & s'exprimant avec justesse, mais pour un écolier embarrassé du choix de ses termes & subjugué par la suffisance des gens qui en savent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures, comment le concevoir dans un auteur qui, foulant aux pieds les opinions de son siècle, sembloit en toute chose moins disposé à recevoir la loi qu'à la faire? S'il n'eût fait que dire des choses triviales & plates, j'aurois pu croire qu'il faisoit l'imbécille pour dépayser les espions dont il se sent entouré; mais quels que soient les gens qui l'écoutent, loin d'user avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent

propos inconfidérés qui donnent sur lui de grandes prises , non qu'au fond ces propos soient répréhensibles , mais parce qu'il est possible de leur donner un mauvais sens , qui , sans lui être venu dans l'esprit , ne manquent pas de se présenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent , & qui ne cherchent que cela. En un mot , je l'ai presque toujours trouvé pesant à penser , mal - adroit à dire , se fatigant sans cesse à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais , & embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaise maniere de les exprimer. J'ajoute en passant que si dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler , j'en aurois tiré sur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ses livres. Car si , selon vous , déchiffrant si mal la musique , il n'en avoit pu composer , à plus forte raison sachant si mal parler , il n'avoit pu si bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme assez adroit , pour avoir trompé quarante ans par de fausses apparences tous ceux qui l'ont approché ; mais ce n'est pas tout. Ce meme homme dont l'œil terne & la

physionomie effacée semble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la stupidité, change tout-à coup d'air & de maintien, si-tôt qu'une matiere intéressante pour lui le tire de sa léthargie. On voit sa physionomie éteinte s'animer, se vivifier, devenir parlante, expressive, & promettre de l'esprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ses yeux à son âge, dans sa jeunesse ils ont dû lancer des éclairs. A son geste impétueux, à sa contenance agitée on voit que son sang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de sa bouche, & point du tout; toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal ordonnés, qui, sans être plus expressifs qu'à l'ordinaire, sont seulement plus inconsiderés. Il élève beaucoup la voix; mais ce qu'il dit devient plus bruyant sans être plus vigoureux. Quelquefois, cependant, je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expression; mais ce n'étoit jamais au moment d'une explosion subite; c'étoit seulement lorsque cette explosion ayant précédé, avoit déjà produit son premier effet. Alors cette émotion prolongée, agissant avec plus de regle, sembloit

agir avec plus de force & lui suggéroit des expressions vigoureuses pleines du sentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit, quand son sujet échauffoit son cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, & comment sa plume devoit mieux que sa langue parler le langage des passions.

Le F. Tout cela n'est pas si contraire que vous pensez aux idées qu'on m'a données de son caractère. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez sont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus sûres enseignes de l'amour propre & de l'orgueil.

R. D'où il suit que nos petits pâtres & nos pauvres villageoises regorgent d'amour propre, & que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés & nos Dames du grand air sont des prodiges de modestie & d'humilité? Oh malheureuse nation où toutes les idées de l'aimable & du bon sont renversées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds!

Le F. Ne vous échauffez pas. Laissons ce nouveau paradoxe sur lequel on

peut disputer, & revenons à la sensibilité de notre homme, dont vous convenez vous-même, & qui se déduit de vos observations. D'une profonde indifférence sur tout ce qui ne touche pas son petit individu, il ne s'anime jamais que pour son propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intensité de son amour-propre doit en effet l'agiter jusqu'au transport, & ce n'est que quand cette agitation se modère qu'il commence d'exhaler sa bile & sa rage, qui dans les premiers momens se concentre avec force autour de son cœur.

R. Mes observations, dont vous tirez ce résultat, m'en fournissent un tout contraire. Il est certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les questions un peu fines qui se présentent, & qu'il ne suffit pas, pour qu'une discussion l'intéresse, que l'esprit puisse y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre la paresse à parler & l'émouvoir dans la conversation, il falloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil, mais je n'ai gueres vu que cet intérêt, capable de l'animer, fut son intérêt propre, celui de son individu. Au contraire,

quand il s'agit de lui, soit qu'on le cajole par des flatteries, soit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant & dédaigneux, qui ne montrait pas qu'il fît un grand cas de tous ces discours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opinions sur son compte : mais l'intéret plus grand, plus noble qui l'anime & le passionne, est celui de la justice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de sang froid toute doctrine qu'il crut nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre, lui & la bonne cause, vis-à-vis ces brillans pérorateurs qui savent habiller en termes séduisans & magnifiques leur cruelle philosophie : mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire, & combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre humain. Défenseur indiscret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu souvent rompre impétueusement en visière au puissant oppresseur qui, sans paroître offensé de son audace, s'appretoit, sous l'air de la modération, à lui faire payer cher un jour cette incar-

tade : de forte que tandis qu'au zele emporté de l'un on le prend pour un furieux , l'autre , en méditant en secret des noirceurs , paroît un sage qui se possède ; & voilà comment , jugeant toujours sur les apparences , les hommes le plus souvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu se passionner de même , & souvent jusqu'aux larmes , pour les choses bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature , dans les œuvres des hommes , dans les vertus , dans les talens , dans les beaux-arts , & généralement dans tout ce qui porte un caractère de force , de grace ou de vérité , digne d'émouvoir une ame sensible. Mais , sur-tout , ce que je n'ai vu qu'en lui seul au monde , c'est un égal attachement pour les productions de ses plus cruels ennemis , & même pour celles qui dépofoient contre ses propres idées , lorsqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher son cœur , les goûtant avec le même plaisir , les louant avec le même zele que si son amour propre n'en eût point reçu d'atteinte , que si l'Auteur eût été son meilleur ami , & s'indignant avec le même

feu des cabales faites pour leur ôter, avec les suffrages du public, le prix qui leur étoit dû. Son grand malheur est que tout cela n'est jamais réglé par la prudence, & qu'il se livre impétueusement au mouvement dont il est agité sans en prévoir l'effet & les suites, ou sans s'en foucher. S'animer modérément n'est pas une chose en sa puissance. Il faut qu'il soit de flamme ou de glace; quand il est tiède il est nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de son ame duroit peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ses passions les consumoit, les dévoroit elles-mêmes; & qu'après de fortes & rapides explosions elles s'anéantissoient aussi tôt, & le laissoient retomber dans ce premier engourdissement qui le livre au seul empire de l'habitude & me paroît être son état permanent & naturel.

Voilà le précis des observations d'où j'ai tiré la connoissance de sa constitution physique, & par des conséquences nécessaires, confirmées par sa conduite en toute chose, celle de son vrai caractère. Ces observations & les autres qui s'y rapportent, offrent pour résultat un tempérament mixte formé d'éléments qui

paroissent contraires : un cœur sensible, ardent ou très-inflammable ; un cerveau compacte & lourd, dont les parties solides & massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du sang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en physicien ces apparentes contradictions, & que m'importe ? Ce qui m'importoit, étoit de m'assurer de leur réalité, & c'est aussi tout ce que j'ai fait. Mais ce résultat, pour paroître à vos yeux dans tout son jour, a besoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai souvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de sensibilité, & tirer de-là l'évidente conséquence qu'il étoit un monstre. C'est sur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *Recherches sur l'ame*, où, à la faveur de je ne fais combien de beaux détails anatomiques, & tout-à-fait concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame, puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, & l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme est la seule cause de ses vices & de ses crimes, & qu'il est méchant en raison de cette sensibilité, quoique par une

exception à la règle l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans disputer sur la doctrine impartiale du philosophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *sensibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque instant des idées si vagues & souvent contradictoires.

La sensibilité est le principe de toute action. Un être, quoiqu'animé, qui ne sentiroit rien, n'agiroit point : car où seroit pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même est sensible puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, & peut être au même degré, mais non pas de la même manière. Il y a une sensibilité, & physique & organique, qui, purement passive, paroît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps & celle de notre espèce par les directions du plaisir & de la douleur. Il y a une autre sensibilité que j'appelle active & morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoissance, semble

offrir dans les âmes une analogie assez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force est en raison des rapports que nous sentons entre nous & les autres êtres, &, selon la nature de ces rapports, elle agit tantôt positivement par attraction, tantôt négativement par répulsion, comme un aimant par ses pôles. L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le sentiment de notre être, la négative ou repoussante qui comprime & rétrécit celui d'autrui est une combinaison que la réflexion produit. De la première naissent toutes les passions aimantes & douces, de la seconde toutes les passions haïneuses & cruelles. Veuillez, Monsieur, vous rappeler ici, avec les distinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de soi même & l'amour propre, la manière dont l'un & l'autre agissent sur le cœur humain. La sensibilité positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être & ses jouissances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui : ceci est une pure affaire de senti-

ment où la réflexion n'entre pour rien. Mais si-tôt que cet amour absolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la sensibilité négative; parce qu'aussi-tôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres, & de se transporter hors de soi pour s'assigner la première & meilleure place, il est impossible de ne pas prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous rabaisse, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque chose nous empêche d'être tout. L'amour-propre est toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même, ce qui ne se peut: il s'irrite des préférences qu'il sent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas: il s'irrite des avantages qu'un autre a sur nous, sans s'appaiser par ceux dont il se sent dédommagé. Le sentiment de l'infériorité à un seul égard empoisonne alors celui de la supériorité à mille autres, & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous sentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi disposer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette disposition à se comparer, qui change une passion naturelle & bonne en une autre passion factice & mauvaise ; je vous répondrai qu'elle vient des relations sociales, du progrès des idées, & de la culture de l'esprit. Tant qu'occupé des seuls besoins absolus on se borne à rechercher ce qui nous est vraiment utile, on ne jette gueres sur d'autres un regard oïseux. Mais à mesure que la société se resserre par le lien des besoins mutuels, à mesure que l'esprit s'étend, s'exerce & s'éclaire, il prend plus d'activité, il embrasse plus d'objets, saisit plus de rapports, examine, compare ; dans ces fréquentes comparaisons, il n'oublie ni lui-même, ni ses semblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de se mesurer ainsi l'on ne cesse plus, & le cœur ne fait plus s'occuper désormais qu'à mettre tout le monde au-dessous de nous. Aussi remarque-t-on généralement en confirmation de cette théorie, que les gens d'esprit & sur-tout les gens de lettres sont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intensité d'amour-propre, les

moins portés à aimer , les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'est plus commun que des fots pétris d'amour-propre. Cela n'est vrai qu'en distinguant. Fort souvent les fots sont vains , mais rarement ils sont jaloux , parce que se croyant bonnement à la première place , ils sont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'esprit n'a gueres le même bonheur ; il sent parfaitement , & ce qui lui manque , & l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir sur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même , mais il le sent en dépit de lui , & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclaircissemens m'ont paru nécessaires pour jeter du jour sur ces imputations de sensibilité , tournées par les uns en éloges & par les autres en reproches , sans que les uns ni les autres sachent trop ce qu'ils veulent dire par là , faute d'avoir conçu qu'il est des genres de sensibilité de natures différentes & même contraires , qui ne sauroient s'allier ensemble dans un même

individu. Passons maintenant à l'application.

Jean-Jacques m'a paru doué de la sensibilité physique à un assez haut degré. Il dépend beaucoup de ses sens, & il en dépendroit bien davantage si la sensibilité morale n'y faisoit souvent diversion ; & c'est même encore souvent par celle-ci, que l'autre l'affecte si vivement. De beaux sons, un beau ciel, un beau paysage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, un doux regard ; tout cela ne réagit si fort sur ses sens, qu'après avoir percé par quelque côté jusqu'à son cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant presque tout un printems pour aller écouter à Berci le rossignol à son aise, il falloit l'eau, la verdure, la solitude & les bois pour rendre le chant de cet oiseau touchant à son oreille, & la campagne elle-même auroit moins de charme à ses yeux, s'il n'y voyoit les soins de la mere commune qui se plaît à parer le séjour de ses enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ses sensations les tempere, & ôtant à celles qui sont purement materielles l'attrait

séducteur des autres, fait que toutes agissent sur lui plus modérément. Ainsi sa sensualité, quoique vive, n'est jamais fougueuse, & sentant moins les privations que les jouissances, il pourroit se dire en un sens plutôt tempérant que sobre. Cependant l'abstinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte plus rien, dans ce qu'il possède, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'est seulement après avoir désiré, & il n'attend pas pour cesser que le desir cesse, il suffit qu'il soit attiédi. Ses goûts sont sains, délicats même, mais non pas raffinés. Le bon vin, les bons mets lui plaisent fort, mais il aime par préférence ceux qui sont simples, communs sans apprêt, mais choisis dans leur espèce, & ne fait aucun cas en aucune chose du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mets fins & la chère trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas, ses festins sont d'un plat unique & toujours le même, jusqu'à ce qu'il soit achevé. En un mot, il est sen-

fuel plus qu'il ne faudroit peut être ,
 mais pas assez pour n'être que cela.
 On dit du mal de ceux qui le font.
 Cependant ils suivent dans toute sa sim-
 plicité l'instinct de la nature , qui nous
 porte à rechercher ce qui nous flatte
 & à fuir ce qui nous répugne : je ne
 vois pas quel mal produit un pareil
 penchant. L'homme sensuel est l'homme
 de la nature ; l'homme réfléchi est celui
 de l'opinion ; c'est celui-ci qui est dan-
 gereux. L'autre ne peut jamais l'être ,
 quand même il tomberoit dans l'excès.
 Il est vrai qu'il faut borner ce mot de
 sensualité à l'acception que je lui donne ,
 & ne pas l'étendre à ces voluptueux de
 parade qui se font une vanité de l'être ,
 ou qui , pour vouloir passer les limites
 du plaisir tombent dans la dépravation ,
 ou qui , dans les raffinemens du luxe
 cherchant moins les charmes de la jouis-
 sance que ceux de l'exclusion , dédaignent
 les plaisirs, dont tout homme a le choix, &
 se bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. esclave de ses sens ne s'affecte
 pas néanmoins de toutes les sensations ,
 & pour qu'un objet lui fasse impres-
 sion , il faut qu'à la simple sensation se
 joigne un sentiment distinct de plaisir

ou de peine, qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent frapper son cerveau; si l'impression n'en pénètre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur, quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir quand il ne faisoit que sentir vivement. Mais celui qui ne fait voir que les objets qui le touchent en détermine mal les rapports, & quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'est que de pure curiosité, soit dans les arts, soit dans le monde, soit dans la nature, ne tente, ni ne flatte J. J. en aucune sorte, & jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser, qui déjà trop contrariée pour son propre compte, l'empêche d'être affecté des ob-

jets indifférens. C'est aussi par là qu'il faut expliquer ces distractions continuelles, qui dans les conversations ordinaires l'empêche d'entendre presque rien de ce qui se dit, & vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, & qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir : il paroît distrait sans l'être, & n'est exactement qu'engourdi.

Delà les imprudences & les balourdises qui lui échappent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif sur lui-même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfaisans sont toujours en garde & ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal quand on sent le bien qui le rachete, & qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui se mettant toujours à découvert, ne dise & ne fasse jamais de choses repréhensibles? L'homme rusé qui ne se montre

que tel qu'il veut qu'on le voie, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent, J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne fait pas mettre son prix en montre, & que sa mal-adresse y met incessamment les défauts. Tels sont en lui les effets bons & mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué, mais c'est ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient de la nature & que j'ai ci-devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie; mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment & souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées & convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'agite pas : elles sont naturelles & simples comme son caractère; il est parmi tous ces énergumènes de sensibilité,

comme une belle femme sans rouge, qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des visages farcis. Pour la sensibilité répulsive qui s'exalte dans la société, (& dont je distingue l'impression vive & rapide du premier moment qui produit la colere & non pas la haine,) je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral; c'est à-dire, que la haine de l'injustice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuste & le méchant, mais sans qu'il se mêle à cette aversion rien de personnel qui tienne à l'amour propre. Rien de celui d'auteur & d'homme de lettres ne se fait sentir en lui. Jamais sentiment de haine & de jalousie contre aucun homme ne prit racine au fond de son cœur. Jamais on ne l'ouït dépriser ni rabaisser les hommes célèbres pour nuire à leur réputation. De sa vie il n'a tenté, même dans ses courts succès, de se faire ni parti, ni protégés, ni de primer nul part. Dans toutes les sociétés où il a vécu, il a toujours laissé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur esprit épargnoit de la peine

au sien ; tellement que dans aucune de ces sociétés on ne s'est jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les instrumens de ses crimes ; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus, qui ne fussent point qu'il a fait des livres, je suis sur que loin de l'en croire capable, tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux se fait constamment sentir dans tous ses écrits comme dans ses discours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses ennemis. Quand il en parle, c'est avec une fierté sans dédain, avec une plaisanterie sans fiel, avec des reproches sans amertume, avec une franchise sans malignité. Et de même il ne parle de ses rivaux de gloire qu'avec des éloges mérités sous lesquels aucun venin ne se cache ; ce qu'on ne dira sûrement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus rare pour un auteur, & même pour tout homme sensible, c'est la tolérance la plus parfaite en fait de sentimens & d'opinions, & l'éloignement de tout esprit de parti, même

en sa faveur ; voulant dire en liberté son avis & ses raisons quand la chose le demande , & même quand son cœur s'échauffe y mettant de la passion ; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas son sentiment , qu'il ne souffre qu'on le lui veuille ôter , & laissant à chacun la même liberté de penser qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance , mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui seul.

Enfin l'espece de sensibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu sages & très-malheureux ceux qu'elle gouverne , mais elle n'en fait ni des cervaux brûlés , ni des monstres : elle en fait seulement des hommes inconséquens & souvent en contradiction avec eux-mêmes , quand , unissant comme celui-ci un cœur vif & un esprit lent , ils commencent par ne suivre que leurs penchans , & finissent par vouloir rétrograder , mais trop tard , quand leur raison plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarerent.

Cette opposition entre les premiers élémens de sa constitution se fait sentir dans la plupart des qualités qui en dérivent , & dans toute sa conduite Il y a peu de suite dans ses actions , parce
que

que les mouvemens naturels & les projets réfléchis ne le menant jamais sur la même ligne, les premiers le détournent à chaque instant de la route qu'il s'est tracée, & qu'en agissant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux, dont par élans il ne soit capable; mais il se lasse bien vite, & retombe aussi-tôt dans son ineptie: c'est en vain que les actions nobles & belles font quelques instans dans son courage, la paresse & la timidité qui succèdent bientôt le retiennent, l'anéantissent, & voilà comment, avec des sentimens quelquefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par sa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond sa conduite & ses mœurs? Etudiez bien ses inclinations & ses goûts: cette connoissance vous donnera l'autre parfaitement; car jamais homme ne se conduisit moins sur des principes & des regles, & ne suivit plus aveuglément ses penchans. Prudence, raison, précaution, prévoyance; tout cela ne font pour lui que des mots sans effet. Quand il est tenté, il succombe; quand il ne l'est pas, il reste dans sa langueur. Par-

là vous voyez que sa conduite doit être inégale & sautillante, quelques instans impétueuse, & presque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas; il fait des bonds & retombe à la même place, son activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choses le tire, & s'il n'étoit poussé que par son plus constant desir, il resteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il se plaisoit encore plus avec lui-même. Il chérissoit leur société; mais il avoit quelquefois besoin de se recueillir, & peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours seul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinson, m'a fait juger qu'il ne se fût pas cru si malheureux que lui, confiné dans son Isle déserte. Pour un homme sensible, sans ambition & sans vanité, il est moins cruel & moins difficile de vivre seul dans un désert que seul parmi les semblables. Du reste, quoique cette inclination pour la vie retirée &

solitaire n'ait certainement rien de méchant & de misanthrope, elle est néanmoins si singulière, que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui seul, & qu'il en falloit absolument démêler la cause précise, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la mesure des sociétés ordinaires où regne une familiarité apparente & une réserve réelle, ne pouvoit lui convenir. L'impossibilité de flatter son langage & de cacher les mouvemens de son cœur mettoit de son côté un désavantage énorme vis à vis du reste des hommes, qui, sachant cacher ce qu'ils sentent & ce qu'ils font, se montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voye. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a mise, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de sa part une imprudence, & de la leur une embûche, & cette tromperie, dont il fut la victime, une fois sentie, a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la société humaine, qu'a-t-il substitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer

rer ce nouvel état à l'autre, malgré ses inconvéniens ? Je fais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils se resserrent & se compriment dans la foule, qu'ils se dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effusion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuse qui fait la véritable jouissance de l'amitié ne peut gueres se former & se nourrir que dans la retraite : mais je fais aussi qu'une solitude absolue est un état triste & contraire à la nature : les sentimens affectueux nourrissent l'ame, la communication des idées avive l'esprit. Notre plus douce existence est relative & collective, & notre vrai *moi* n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. Le solitaire J. J. devoit donc être sombre, taciturne, & vivre toujours mécontent. C'est en effet ainsi qu'il paroît dans tous ses portraits, & c'est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ses malheurs ; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute sa vie que deux fois qu'il cite, & toutes deux d'un rire de méchan-

été. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même si-tôt qu'il s'est mis à son aise avec moi. J'ai sur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'esprit si gai, si serein, que quand on l'avoit laissé seul & tranquille, ou au retour de sa promenade solitaire, pourvu que ce ne fût pas un flageolet qui l'acostât. Sa conversation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire, comme seroit celle d'un homme qui sort d'avoir du plaisir. De quoi s'occupoit-il donc ainsi seul, lui qui, devenu la risée & l'horreur de ses contemporains, ne voit dans sa triste destinée que des sujets de larmes & de désespoir?

O providence ! ô nature ! trésor du pauvre, ressource de l'infortuné ; celui qui sent, qui connoît vos saintes loix & s'y confie, celui dont le cœur est en paix & dont le corps ne souffre pas, graces à vous, n'est point tout entier en proie à l'adversité. Malgré tous les complots des hommes, tous les succès des méchans, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir.

l'imagination les lui rend dans l'instant même : d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manières à celui qui croit les tenir ; mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque fait en jouir. Il les possède sans risque & sans crainte ; la fortune & les hommes ne sauroient l'en dépouiller.

Foible ressource, allez-vous dire, que des visions contre une grande adversité ! Eh Monsieur, ces visions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puisqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai sentiment de bonheur, & que ceux qui les possèdent sont également forcés de se jeter dans l'avenir faute de trouver dans le présent des jouissances qui les satisfassent.

Si l'on vous disoit qu'un mortel, d'ailleurs très infortuné, passe régulièrement cinq ou six heures par jour dans des sociétés délicieuses, composées d'hommes justes, vrais, gais, aimables, simples avec de grandes lumières, doux avec de grandes vertus ; de femmes charmantes

& sages , pleines de sentimens & de graces , modestes sans grimace , badines sans étourderie , n'usant de l'ascendant de leur sexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choses & le zele de la vertu : que ce mortel connu , estimé , chéri dans ces sociétés d'élite y vit avec tout ce qui les compose dans un commerce de confiance , d'attachement , de familiarité ; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs , des maîtresses fidelles , de tendres & solides amies , qui valent peut-être encore mieux. Pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié ? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie , & l'espoir assuré de son prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reste du tems , & croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux ? Pour moi , je pense & vous penserez , je m'assure , que cet homme pourroit se flatter , malgré ses peines , de passer de cette maniere une vie aussi pleine de bonheur & de jouissance que tel autre

mortel que ce soit. Hé bien, Monsieur, tel est l'état de J. J. au milieu de ses afflictions & de ses fictions, de ce J. J. si cruellement, si obstinément, si indignement noirci, flétri, diffamé, & qu'avec des soucis, des soins, des frais énormes, les adroits, les puissans persécuteurs travaillent depuis si long-tems sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échappe, & se réfugiant dans les régions éthérées, il y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le poursuivront jusques-là.

Les hommes, livrés à l'amour-propre & à son triste cortège, ne connoissent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils pervertissent l'usage de cette faculté consolatrice, au lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs maux, ils ne s'en servent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les blessent que de ceux qui les flattent, ils voient partout quelque sujet de peine, ils gardent toujours quelque souvenir attristant; & quand ensuite ils méditent dans la solitude sur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés remplissent leur ima-

gination de mille objets funestes. Les concurrences, les préférences, les jalousies, les rivalités, les offenses, les vengeances, les mécontentemens de toute espèce, l'ambition, les desirs, les projets, les moyens, les obstacles remplissent de pensées inquiétantes les heures de leurs courts loirs ; & si quelque image agréable ose y paroître avec l'espérance, elle en est effacée ou obscurcie par cent images pénibles que le doute du succès vient bientôt y substituer.

Mais celui qui, franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel & des petites passions terrestres, s'éleve sur les ailes de l'imagination au-dessus des vapeurs de notre atmosphère, celui qui sans épuiser sa force & ses facultés à lutter contre la fortune & la destinée, fait s'élaner dans les régions éthérées, y planer & s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut de-là braver les coups du fort & des insensés jugemens des hommes. Il est au-dessus de leurs atteintes ; il n'a pas besoin de leur suffrage pour être sage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel est en nous l'empire de l'imagination, & telle en

est l'influence, que d'elle naissent non-seulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que c'est principalement la manière dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchants, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une passion très-vive, pour peu qu'il soit secondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très fréquemment aux Orientaux; c'est ce qui est arrivé à J. J. qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir dans les jeux de la sienne en secouer le joug, il ne s'éleveroit pas sans peine à des méditations purement abstraites, & ne s'y soutiendrait pas long-tems. Mais cette foiblesse d'entendement lui est peu-être plus avantageuse que ne seroit une tête plus philosophique. Le concours des objets sensibles rend ses méditations moins seches, plus douces, plus illusoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives,

se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur; & lequel est le plus consolant dans l'infortune de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui ravissent, & transportent celui qui s'y livre au sein de la félicité? Il raisonne moins, il est vrai, mais il jouit davantage: il ne perd pas un moment pour la jouissance, & si-tôt qu'il est seul il est heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle soit, épuise & fatigue à la longue, elle a besoin de délasement. On le trouve en laissant reposer la tête & livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle à sa douceur par le relâche qu'il nous procure, & pour peu que l'impression ne soit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique & nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J., en tout autre tems si peu attentif aux objets qui l'entourent, a souvent grand besoin de ce repos & le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent gueres. Il n'apperçoit rien sinon

quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux, mais ç'en est assez pour lui. Non seulement une parade de foire, une revue, un exercice, une procession l'amuse; mais la grue, le cabestan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui passe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la rivière qui court, l'oiseau qui vole, attachent ses regards. Il s'arrête même à des spectacles sans mouvement, pour peu que la variété y supplée. Des colifichets en étalage, des bouquins ouverts sur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil stupide, tout cela l'arrête & l'amuse quand son imagination fatiguée a besoin de repos. Mais nos modernes sages qui le suivent & l'épient dans tout ce badaudage en tirent des conséquences à leur mode sur les motifs de son attention & toujours dans l'aimable caractère dont ils l'ont obligamment gratifié. Je le vis un jour assez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de savoir ce qui l'occupoit si fort, mais assez polis contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller in-

terposer entre l'objet & lui, attendirent avec une risible impatience. Si tôt qu'il partit, ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis ensuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monsieur, une grande découverte & dont je me suis beaucoup félicité, car je la regarde oomme la clef des autres singularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchans, toutes les habitudes de J. J., ses vices mêmes, & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres assez de suite dans ses idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait par fois dans sa chambre de fortes & promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout suit en lui d'une première incon-

féquence. La même opposition qu'offrent les élémens de sa constitution se retrouve dans les inclinations, dans les mœurs & dans sa conduite. Il est actif, ardent, laborieux, infatigable; il est indolent, paresseux, sans vigueur; il est fier, audacieux, téméraire; il est craintif, timide, embarrassé; il est froid, dédaigneux, rebutant jusqu'à la dureté; il est doux, caressant, facile jusqu'à la foiblesse, & ne fait pas se défendre de faire ou souffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot, il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité sans même remarquer ce passage ni se souvenir de ce qu'il étoit l'instant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives, il est lâche & mou tant que la seule raison l'excite, il devient tout de feu si tôt qu'il est animé par quelque passion. Vous me direz que c'est comme cela que sont tous les hommes. Je pense tout le contraire, & vous ne penteriez pas ainsi vous même si j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raison* qui dans le fond signifie ici la même chose: car qu'est-ce que la raison pratique, si ce n'est le sacrifice d'un bien présent & passager aux moyens de

s'en procurer un jour de plus grand ou de plus solides, & qu'est ce que l'intérêt si ce n'est l'augmentation & l'extension continuelle de ces mêmes moyens ? L'homme intéressé songe moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'instrument des jouissances. Il n'a point proprement de passions non plus que l'avare, ou il les surmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à se mettre en état de satisfaire à son aise celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables passions, plus rares qu'on ne pense parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'est qu'une bêtise de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La devise du Baron de Feneste se lit en gros caractères sur toutes les actions des hommes de nos jours *c'est pour paroistre*. Ces dispositions habituelles ne sont gueres propres à laisser agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J., incapable d'une prévoyance un peu suivie, & tout entier à chaque sentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant sa durée qu'il puisse jamais cesser d'en être affecté. Il ne

pense à son intérêt, c'est-à dire, à l'avenir que dans un calme absolu; mais il tombe alors dans un tel engourdissement qu'autant voudroit qu'il n'y pensât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Évangile & de ceux de nos jours, qu'où est le cœur là est aussi son trésor. En un mot son ame est forte ou foible à l'excès, selon les rapports sous lesquels on l'envisage. Sa force n'est pas dans l'action, mais dans la résistance; toutes les puissances de l'univers ne feroient pas fléchir un instant les directions de sa volonté. L'amitié seule eût eu le pouvoir de l'égarer, il est à l'épreuve de tout le reste. Sa foiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez si ses dispositions le rendroient propre à faire son chemin dans le monde où l'on ne marche que par zigzag?

Tout a concouru dès ses premières années à détacher son ame des lieux qu'habitoit son corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont

je vous parlois ci devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa première lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre & des vieux Romains qui, tempérant sa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naissant à tous les sentimens expensifs & tendres auxquels il n'étoit déjà que trop disposé. Dès-lors il se fit des hommes & de la société, des idées romanesques & fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune, adolescent, & se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides, les Lycurgues & les Astrées dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie à jeter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à se désabuser. Durant sa jeunesse il trouva des ames bonnes & simples, mais sans chaleur & sans énergie. Dans son âge mûr il trouva des esprits vifs, éclairés & fins, mais faux, doubles & méchans, qui parurent

l'aimer tant qu'ils eurent la première place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offusqués, n'usèrent de sa confiance que pour l'accabler d'opprobres & de malheurs. Enfin, se voyant devenu la risée & le jouet de son siècle sans savoir comment ni pourquoi, il comprit que vieillissant dans la haine publique il n'avoit plus rien à espérer des hommes, & se détrompant trop tard des illusions qui l'avoient abusé si long-tems, il se livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliser tous les jours, & finit par nourrir de ses seules chimères son cœur que le besoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ses goûts, toutes ses passions ont ainsi leurs objets dans une autre sphere. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me soit connu. Ce n'est pas de quoi se faire aimer de ceux qui l'habitent, & qui se sentant dépendre de tout le monde veulent aussi que tout le monde dépende d'eux.

Ces causes tirées des événemens de sa vie auroient pu seules lui faire fuir la foule & rechercher la solitude. Les causes naturelles tirées de sa constitution auroient dû seules produire aussi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au

conours de ces différentes causes pour le rendre ce qu'il est aujourd'hui. Pour mieux sentir cette nécessité, écartons un moment tous les faits, ne supposons connu que le tempérament que je vous ai décrit, & voyons ce qui devrait naturellement en résulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.)

Doué d'un cœur très-sensible & d'une imagination très-vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées & plus difficilement ses paroles, il fuira les situations qui lui sont pénibles, & recherchera celles qui lui sont commodes, il se complaira dans le sentiment de ses avantages, il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses, mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées, & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit & d'avoir toujours l'esprit présent & tendu pour y répondre, lui rendra les sociétés indifférentes aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire & la réflexion renforceront encore cette répugnance, en lui faisant entendre après coup des multitudes de choses qu'il n'a pu d'abord entendre & auxquelles forcé

de répondre à l'instant , il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penser. Mais né pour de vrais attachemens , la fociété des cœurs & l'intimité lui seront très-précieuses , & il se sentira d'autant plus à son aise avec ses amis que , bien connu d'eux ou croyant l'être , il n'aura pas peur qu'ils le jugent sur les sottises qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la conversation. Aussi le plaisir de vivre avec eux exclusivement se marquera-t-il sensiblement dans ses yeux & dans ses manieres ; mais l'arrivée d'un survenant fera disparoître à l'instant sa confiance & sa gaîté.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans , le sentiment de son invincible ineptie au-dehors pourra lui donner souvent du dépit contre lui-même & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en aversion tout ce flux de complimens qui ne sont qu'un art de s'en attirer à soi même & de provoquer une escrime en paroles. Art surtout employé par les femmes & chéri d'elles , sûres de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conséquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendres-

se, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra souffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleses qu'il se sent hors d'état de payer. Il parlera peut-être aussi bien qu'un autre le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce soit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus, l'estimeront au-dessous de son prix. Ses yeux animés par intervalles promet-
troient en vain ce qu'il seroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'esprit : ceux qui ne connoissent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'i-
roient pas plus loin, & jugeant de lui sur cette apparence, ils diroient ; c'est un homme d'esprit en peinture, c'est un sot en original. Ses amis mêmes pour-
roient se tromper comme les autres sur sa mesure, & si quelque événement im-
prévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'esprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-

propre ne lui pardonneroit point leur première erreur sur son compte , & ils pourroient le hair toute leur vie , uniquement pour n'avoir pas su d'abord l'apprécier.

Cet homme , enivré par ses contemplations des charmes de la nature , l'imagination pleine de types , de vertus , de beautés , de perfections de toute espece , chercheroit long-tems dans le monde des sujets où il trouvât tout cela. A force de désirer , il croiroit souvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paroïtroient des qualités réelles , les moindres protestations lui tiendroient lieu de preuves , dans tous ses attachemens il croiroit toujours trouver le sentiment qu'il y porteroit lui-même , toujours trompé dans son attente & toujours caressant son erreur , il passeroit sa jeunesse à croire avoir réalisé ses fictions ; à peine l'âge mur & l'expérience les lui montreroient enfin pour ce qu'elles sont , & malgré les erreurs , les fautes , & les expiations d'une longue vie , il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire son illusion chérie & lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve

point sur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur aimant & tendre qui dans l'univers qu'il se crée à son gré, se dilate, s'étend à son aise délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mere des soucis & des peines, n'approchent gueres d'une ame enivré des charmes de la contemplation. Tous les soins fatigans de la vie active lui deviennent insupportables & lui semblent surperflus ; & pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre, si incertain, tandis qu'on peut, dès l'instant même, dans une délicieuse rêverie, jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la puissance & le besoin ? Il deviendrait donc indolent, paresseux par goût, par raison même, quand il ne le seroit pas par tempéramment. Que si par intervalle quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'émouvoir, il le suivroit d'abord avec ardeur, avec impétuosité ; mais la moindre difficulté, le moindre

obstacle l'arrêteroit , le rebuterait , le rejeteroit dans l'inaction. La seule incertitude du succès le détacherait de toute entreprise douteuse. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter sur quelque chose ici-bas , à se tourmenter pour un avenir si précaire , & de la sagesse à renoncer à la prévoyance, pour s'attacher uniquement au présent , qui seul est en notre pouvoir.

Ainsi livré par système à la douce oisiveté , il rempliroit ses loisirs de jouissance à la mode , & négligeant ces foules de prétendus devoirs que la sagesse humaine prescrit comme indispensables , il passeroit pour fouler aux pieds les bien-séances , parce qu'il dédaigneroit les simagrées. Enfin , loin de cultiver sa raison pour apprendre à se conduire prudemment parmi les hommes , il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux & de se livrer tout entier à ses fictions.

Cette humeur indolente & voluptueuse , se fixant toujours sur des objets rians , le détourneroit par conséquent des idées pénibles & déplaisantes. Les souvenirs douloureux s'effaceroient très-promptement de son esprit : les auteurs
de

de ses maux n'y tiendroient pas plus de place que ces maux mêmes, & tout cela, parfaitement oublié dans très-peu de tems, seroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre ne lui rappellât ce qu'il en auroit déjà souffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précisément à cause de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loisir, la nécessité d'agir de maniere ou d'autre, qui s'enfuivroient inévitablement & qui aiar-meroient plus la paresse que la crainte du mal n'épouvanteroit son courage. Mais tout cet effroi subit & momentané seroit sans suite & stérile en effets. Il craindroit moins la souffrance que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ses maux & rester tranquille que de se tourmenter pour les adoucir; disposition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux: notre homme ne le seroit pas non plus; & comment, foible & subjugué par ses penchans, pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre cœur,

jamais son devoir ni la raison ? Comment la vertu qui n'est que travail & combat régneroit-elle au sein de la mollesse & des doux loisirs ? Il seroit bon , parce que la nature l'auroit fait tel ; il seroit bien , parce qu'il lui seroit doux d'en faire : mais s'il s'agissoit de combattre ses plus chers desirs & de déchirer son cœur pour remplir son devoir , le feroit il aussi ? J'en doute. La loi de la nature , sa voix du moins ne s'étend pas jusques-là. Il en faut une autre alors qui commande , & que la nature se taise.

Mais se mettroit-il aussi dans ces situations violentes d'où naissent des devoirs si cruels ? J'en doute encore plus. Du tumulte des sociétés naissent des multitudes de rapports nouveaux & souvent opposés qui tiraillent en sens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route sociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne règle de justice que de résister à tous leurs penchans , & de faire toujours le contraire de ce qu'ils desireroient , par cela seul qu'ils le desirent. Mais celui qui se tient à l'écart & fuit ces dangereux combats , n'a pas besoin d'adopter cette morale cruelle , n'étant point

entraîné par le torrent, ni forcé de céder à sa fougue impétueuse ou de se roidir pour y résister, il se trouve naturellement soumis à ce grand précepte de morale, mais destructif de tout l'ordre social, de ne se mettre jamais en situation à pouvoir trouver son avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut suivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de se retirer tout-à-fait de la société, & celui qui en vit séparé suit par cela seul ce précepte sans avoir besoin d'y songer.

Notre homme ne sera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas besoin de l'être, & par la même raison il ne sera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence & l'oïveté, qui dans la société sont un si grand vice, n'en sont plus un dans quiconque a su renoncer à ses avantages pour n'en pas supporter les travaux. Le méchant n'est méchant qu'à cause du besoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favorisent pas assez, que ceux-là lui font obstacle, & qu'il ne peut ni les employer, ni les écarter à son gré. Le solitaire n'a besoin que de sa subsistance, qu'il aime mieux se procurer par son travail dans la retraite que par ses

intrigues dans le monde, qui seroient un bien plus grand travail pour lui. Du reste, il n'a besoin d'autrui que parce que son cœur a besoin d'attachement, il se donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne sera pas vertueux, parce qu'il sera foible & que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui est-ce qui l'admira, la chérira, l'adorera plus que lui? Qui est-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin simulacre? Qui est-ce qui avec un cœur plus tendre s'énivrera plus d'amour pour elle? Ordre, harmonie, beauté, perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, resteroit-il froid uniquement pour la suprême beauté? Non, elle ornera de ses charmes immortels toutes ces images chéries qui remplissent son ame, qui repaissent son cœur. Tous ses premiers mouvemens seront vifs & purs; les seconds auront sur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui est bien, il le

fera quelquefois, & si souvent il laisse éteindre sa volonté par sa foiblesse, ce sera pour retomber dans sa langueur. Il cessera de bien faire, il ne commencera pas même lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse: mais jamais il ne fera volontairement ce qui est mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas, & toutes les fautes, même les plus graves, ne seront que des péchés d'omission: mais c'est par-là précisément qu'il sera le plus en scandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abstient, pour toute l'étiquette des petits procédés, & sont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel sera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais foible pour surmonter les obstacles, ne prend gueres de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon, mais plus souvent il est nul,

& c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme, que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auroient sur tout autre homme, & que malgré tous ses malheurs, ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur, avide de bonheur & de joie, ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment sans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de sa malheureuse vie passer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, & cela sans qu'il restât pour le moment dans son ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, & qui constituoient pour lors son état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente se distinguent même par des signes physiques. Pour peu qu'il soit ému ses yeux se mouillent à l'instant. Cependant jamais la seule douleur ne lui fit verser une larme; mais tout sentiment tendre & doux, ou grand & noble dont la vérité passe à son cœur, lui en arrache infailliblement. Il ne sauroit pleurer.

que d'attendrissement ou d'admiration : la tendresse & la générosité sont les deux seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un œil sec, mais il pleure en pensant à son innocence, & au prix qu'avoit mérité son cœur.

Il est des malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels sont ceux qu'on lui destinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre ; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques instans se laisser dégrader jusqu'à la bassesse, jusqu'à la lâcheté, jamais jusqu'à l'injustice, jusqu'à la fausseté, jusqu'à la trahison. Revenu de cette première surprise il s'est relevé, & vraisemblablement ne se laissera plus abattre, parce que son naturel a repris le dessus, que connoissant enfin les gens auxquels il a à faire, il est préparé à tout, & qu'après avoir épuisé sur lui tous les traits de leur rage, ils se sont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans un position unique & presque incroyable, plus seul au milieu de Paris que Robinson dans son Isle, & séquestré du commerce des hommes

par la foule même empressée à l'entourer pour empêcher qu'il ne se lie avec personne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ses persécuteurs à se rendre sans cesse plus isolé, & tandis qu'ils travailloient sans relâche à le tenir séparé des autres hommes, s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent rester pour lui servir de barrière, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper, les gagner ou les écarter, pour observer ses discours, sa contenance, pour jouir à longs traits du doux aspect de sa misère, pour chercher d'un œil curieux, s'il reste quelque place en son cœur déchiré où ils puissent porter encore quelque atteinte. De son côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'en éloigner, parce que leur malignité, leur duplicité, leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts, & que le spectacle de la haine l'afflige & le déchire encore plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors, & si tôt qu'il sont frappés d'un objet de peine, il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler

pour le surprendre, l'indignation le fait, perce de toutes parts dans son accent, dans son regard, dans son geste. Que le traître disparoisse, à l'instant il est oublié, & l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne sauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente, qu'il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu, terré dans leurs lacs, se débattre très-peu pour en sortir, entouré de mensonges & de ténèbres, attendre sans murmure la lumière & la vérité, enfermé vif dans un cercueil, s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre, passant pour riche, vieux, passant pour jeune, doux, passant pour féroce, complaisant & foible, passant pour inflexible & dur, gai, passant pour sombre, simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à

la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique, flagorné, persiflé, moqué des honnêtes gens, servir de jouet à la canaille, le voir, le sentir, en gémir, déplorer la misère humaine & supporter patiemment son état.

Dans cet état devoit-il se manquer à lui-même, au point d'aller chercher dans la société des indignités peu déguilées dont on se plaisoit à l'y charger? devoit-il s'aller donner en spectacle à ces barbares, qui se faisant de ses peines un objet d'amusement, ne cherchoient qu'à lui serrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse & de la douleur qui pouvoient lui être les plus sensibles? Voilà ce qui lui rendit indispensable la maniere de vivre à laquelle il s'est réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'est à quoi l'on en vouloit venir, & l'on s'est attaché à lui rendre si cruelle & si déchirante la fréquentation des hommes qu'il fut forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez, disoit-il, pourquoi je suis les hommes? demandez le à eux-mêmes, ils le savent encore mieux que moi.* Mais une ame expansive change-t-elle ainsi de nature, & se détache-t-elle ainsi de tout? Tous ses mal-

heurs ne viennent que de ce besoin d'aimer qui dévora son cœur dès son enfance, & qui l'inquiete & le trouble encore au point que, resté seul sur la terre, il attend le moment d'en sortir pour voir réaliser enfin ses visions favorites, & retrouver, dans un meilleur ordre de choses, une patrie & des amis.

Il atteignit & passa l'âge mûr sans songer à faire des livres, & sans sentir un instant de besoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, & qu'on lui a fait payer si cher. Ses visions chéries lui tenoient lieu de tout, & dans le feu de la jeunesse sa vive imagination surchargée, accablée d'objets charmans qui venoient incessamment la remplir, tenoit son cœur dans une ivresse continuelle qui ne lui laissoit, ni le pouvoir d'arranger ses idées, ni celui de les fixer, ni le tems de les écrire, ni le desir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiser, quand ses idées prenant une marche plus réglée & plus lente, il en put suivre assez la trace pour la marquer; ce fut dis-je alors seulement, que l'usage de la plume lui devint possible, & qu'à l'exem-

ple & à l'instigation des gens de lettres avec lesquels il vivoit alors, il lui vint en fantaisie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'étoit long-tems nourri lui même, & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par surprise & sans en avoir formé le projet, qu'il se trouva jetté dans cette funeste carrière où dès lors peut-être on creusoit déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa jeunesse il s'étoit souvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons, sages, heureux comme ils lui sembloient faits pour l'être; il cherchoit dans son cœur l'obstacle qui les en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, se disoit-il, me ressembloient, il régneroit sans doute une extrême langueur dans leur industrie; ils auroient peu d'activité, & n'en auroient que par brusques & rares secousses; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce société. Pourquoi n'y vivent-ils pas ainsi? Pourquoi toujours accusant le Ciel de leurs miseres travaillent-ils sans cesse à les augmenter? en admirant les progrès de l'esprit humain, il s'étonnoit

de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une secrete opposition entre la constitution de l'homme & celle de nos sociétés; mais c'étoit plutôt un sentiment sourd, une notion confuse qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop subjugué lui-même pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions.

Une malheureuse question d'académie qu'il lut dans un mercure, vint tout-à-coup dessiller ses yeux, débrouiller ces cahos dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux, & réaliser en espérance toutes ses visions, par la destruction des préjugés qui l'avoient subjugué lui-même; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les miseres du genre-humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son ame sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant dix ans de délire & de fièvre; mais dont aucun vestige n'avoit paru jusqu'alors, & qui vraisemblablement n'auroient plus brillé dans la suite, si cet accès passé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces

grands objets, il les avoit toujours présens à sa pensée, & les comparant à l'état réel des choses, il les voyoit chaque jour sous des rapports tous nouveaux pour lui. Bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés & du mensonge la raison, la vérité, & de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt, son cœur échauffé par l'idée du bonheur futur du genre humain & par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une si grande entreprise. Contraint par-là de s'occuper fortement & long-tems du même sujet, il assujettit sa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, & pour un moment il étonna l'Europe, par des productions dans lesquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'esprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

Le F. Je vous ai laissé parler sans vous interrompre, mais permettez qu'ici je vous arrête un moment....

R. Je devine.... une contradiction, n'est ce pas?

Le F. Non j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence est un piège que

J. J. s'amuse à tendre aux lecteurs étourdis.

R. Si cela est, il est bien puni par les lecteurs de mauvaise foi qui font semblant de s'y prendre pour l'accuser de ne savoir ce qu'il dit.

Le F. Je ne suis point de cette dernière classe & je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'est donc point une contradiction qu'ici je vous reproche, mais c'est un éclaircissement que je vous demande. Vous étiez ci-devant persuadé que les livres qui portent le nom de J. J. n'étoient pas plus de lui que cette traduction du Tasse si fidelle & si coulante qu'on répand avec tant d'affectation sous son nom. Maintenant vous paroissez croire le contraire. Si vous avez en effet changé d'opinion, veuillez m'apprendre sur quoi ce changement est fondé.

R. Cette recherche fut le premier objet de mes soins. Certain que l'auteur de ces livres & le monstre que vous m'avez peint ne pouvoient être le même homme, je me bornois pour lever mes doutes à résoudre cette question. Cependant je suis, sans y songer, parvenu à la résoudre, par la méthode contraire. Je voulois premierement connoître l'auteur pour me décider sur l'homme, & c'est

par la connoissance de l'homme que je me suis décidé sur l'auteur.

Pour vous faire sentir comment une de ces deux recherches m'a dispensé de l'autre, il faut reprendre les détails dans lesquels je suis entré pour cet effet; vous déduirez de vous-même & très aisément les conséquences que j'en ai tirées.

Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la musique à dix sols la page; occupation peu sortable à la dignité d'auteur, & qui ne ressembloit gueres à celles qui lui ont acquis tant de réputation, tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offroit déjà deux recherches à faire: l'une, s'il se livroit à ce travail tout de bon, ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations: l'autre, s'il avoit réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictete & le Diogene, comme l'assurent vos Messieurs.

J'ai commencé par examiner son ouvrage, bien sûr que s'il n'y vaquoit que par maniere d'acquit, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis si long-tems. Sa note mal formée m'a paru faite pesamment, lentement, sans

facilité, sans grace, mais avec exactitude. On voit qu'il tâche de suppléer aux dispositions qui lui manquent, à force de travail & de soins. Mais ceux qu'il y met ne s'appercevant que par l'examen, & n'ayant leur effet que dans l'exécution, sur quoi les musiciens, qui ne l'aiment pas, ne sont pas toujours sinceres, ne compensent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord sautent à la vue.

N'ayant l'esprit présent à rien, il ne l'a pas non plus à son travail, sur-tout forcé par l'affluence des survenans de l'associer avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, & il les corrige ensuite en grattant son papier avec une perte de tems & des peines incroyables. J'ai vu des pages presque entieres qu'il avoit mieux aimé gratter ainsi, que de recommencer la feuille, ce qui auroit été bien plutôt fait; mais il entre dans son tour d'esprit l'aborieusement paresseux, de ne pouvoir se résoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois, quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne peut satisfaire qu'à force de peine & de tems. Du reste, le plus long, le plus ennuyeux travail ne sauroit lasser sa patience, & souvent faisant faute sur faute, je l'ai vu

gratter & regratter jusqu'à percer le papier, sur lequel ensuite il colloit des pieces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, & il paroît au bout de six ans s'y livrer avec le même goût & le même zele que s'il ne faisoit que de commencer.

J'ai su qu'il tenoit registre de son travail, j'ai désiré de voir ce registre; il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces six ans il avoit écrit, en simple copie, plus de six mille pages de musique, dont une partie, musique de harpe & de clavecin, ou solo & concerto de violon très-chargés & en plus grand papier, demande une grande attention & prend un tems considérable. Il a inventé, outre sa note par chiffres, une nouvelle manière de copier la musique ordinaire, qui la rend plus commode à lire, & pour prévenir & résoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette maniere une grande quantité de pieces de toute espece, tant en partition qu'en parties séparées.

Outre ce travail & son Opéra de Daphnis & Cloé, dont un acte entier est fait, & une bonne partie du reste bien avancée, & le Devin du Village sur lequel il a refait à neuf une seconde musique presque en entier, il a dans le même

intervalle composé plus de cent morceaux de musique en divers genres, la plupart vocale, avec des accompagnemens, tant pour obliger des personnes qui lui ont fourni les paroles, que pour son propre amusement. Il a fait & distribué des copies de cette musique, tant en partition qu'en parties séparées, transcrite sur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait composé ou pillé toute cette musique, ce n'est pas de quoi il s'agit ici. S'il ne l'a pas composée, toujours est-il certain qu'il l'a écrite & notée plusieurs fois de sa main. S'il ne l'a pas composée, que de tems ne lui a-t-il pas fallu pour chercher, pour choisir, dans les musiques déjà toutes faites, celle qui convenoit aux paroles qu'on lui fournissoit, ou pour l'y ajuster si bien, qu'elle y fût parfaitement appropriée, mérite qu'à particulièrement la musique qu'il donne pour sienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention sans doute; mais il y a plus d'art, de travail, sur-tout de consommation de tems, & c'étoit-là pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis sous mes yeux, soit en nature, soit par articles exactement détaillés, fait ensemble plus

de huit mille pages de musique (2), toute écrite de sa main depuis son retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à l'amusement de la botanique, à laquelle il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son tems. Dans de grandes & fréquentes herborisations il a fait une immense collection de plantes; il les a desséchées avec des soins infinis; il les a collées avec une grande propreté sur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'est appliqué à conserver la figure & la couleur des fleurs & des feuilles, au point de faire de ces herbiers ainsi préparés des recueils de miniatures. Il en a donné, envoyé à diverses personnes, & ce qui lui reste (3) suffiroit pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de tems & de patience, qu'il en fait son unique occupation.

Le F. Ajoutez le tems qu'il lui a fallu pour étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes; pour les piler, les

(2) Voyez la note 12.

(3) Ce reste a été donné presque en entier à M. Malthus qui a acheté mes livres de botanique.

extraire, les distiller, les préparer de manière à en tirer les usages auxquelles il les destine; car enfin, quelque prévenu pour lui que vous puissiez être, vous comprenez bien, je pense, qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

R. Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature est quelque chose pour toute ame sensible, & beaucoup pour un solitaire. Quant aux préparations dont vous parlez, & qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre vestige; je ne me suis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. « Je connois, m'a-t-il dit, l'organisa-
 » tion végétale & la structure des plan-
 » tes sur le rapport de mes yeux, sur la
 » foi de la nature qui me la montre &
 » qui ne ment point; mais je ne con-
 » nois leurs vertus que sur la foi des
 » hommes, qui sont ignorans & men-
 » teurs; leur autorité a généralement sur
 » moi trop peu d'empire pour que je lui
 » en donne beaucoup en cela. D'ailleurs
 » cette étude, vraie ou fausse, ne se fait
 » pas en plein champ comme celle de
 » la botanique, mais dans des labora-

» toires & chez les malades; elle deman-
 » de une vie appliquée & sédentaire qui
 » ne me plaît ni ne me convient. » En
 effet je n'ai rien vu chez lui qui montrât
 ce goût de pharmacie. J'y ai vu seule-
 ment des cartons remplis des rameaux
 de plantes dont je viens de vous parler,
 & des graines distribuées dans de petites
 boîtes classées, comme les plantes qui
 les fournissent, selon le système de Lin-
 næus.

Le F. Ah de petites boîtes! Eh bien,
 Monsieur, ces petites boîtes? à quoi ser-
 vent-elles? qu'en dites-vous?

R. Belle demande! A empoisonner
 les gens à qui il fait avaler en bol toutes
 ces graines. Par exemple, vous avale-
 rez par mégarde une once ou deux de
 graine de pavots, qui vous endormira
 pour toujours, & du reste comme cela.
 C'est encore la même chose à-peu-près
 dans les plantes; il vous les fait brouter
 comme du fourage, ou bien il vous en
 fait boire le jus dans des sauces.

Le F. Eh non, Monsieur! on fait bien
 que ce n'est pas de la sorte que la chose
 peut se faire, & nos Médecins qui l'ont
 voulu décider ainsi se sont fait tort chez
 les gens instruits. Une écuellée de jus de

ciguë ne suffit pas à Socrate ; il en faut une seconde ; il faudroit donc que J. J. fît boire à son monde des bassins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines. Oh que ce n'est pas ainsi qu'il s'y prend ! Il fait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poisons des plantes qu'ils agissent plus fortement que ceux mêmes des minéraux. Il les escamote, & vous les fait avaler sans qu'on s'en apperçoive ; il les fait même agir de loin comme la poudre de sympathie, &, comme le basilic, il fait empoisonner les gens en les regardant. Il a suivi jadis un cours de chymie, rien n'est plus certain. Or vous comprenez bien ce que c'est, ce que ce peut être, qu'un homme qui n'est ni Médecin ni Apothicaire, & qui néanmoins suit des cours de chymie & cultive la botanique ! Vous dites, cependant, n'avoir vu chez lui nuls vestiges de préparations chymiques. Quoi ! point d'alambics, de fourneaux, de chapitiaux, de cornues ? Rien qui ait rapport à un laboratoire ?

R. Pardonnez-moi, vraiment ! J'ai vu dans la petite cuisine un réchaud, des cafetieres de fer-blanc, des plats, des pots, des écuelles de terre.

Le F. Des plats, des pots, des écuelles ! Eh mais vraiment ! voilà l'affaire. Il n'en faut pas d'avantage pour empoisonner tout le genre-humain.

R. Témoin Mignot & ses successeurs.

Le F. Vous me direz que les poisons qu'on prépare dans les écuelles doivent se manger à la cuiller, & que les potages ne s'escamotent pas.....

R. Oh non ! je ne vous dirai point tout cela, je vous jure, ni rien de semblable : je me contenterai d'admirer. O la savante, la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour se faire empoisonneur ! C'est comme si l'on apprenoit la géométrie pour se faire affassin.

Le F. Je vous vois sourire bien dédaigneusement. Vous passionnerez-vous toujours pour cet homme-là ?

R. Me passionner ! moi ! Rendez-moi plus de justice, & soyez même assuré que jamais Rousseau ne défendra J. J. accusé d'être un empoisonneur.

Le F. Laissons donc tous ces persifflages, & reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéressent de plus en plus.

R. Ils vous intéresseroient davantage encore,

encore, j'en suis très-sûr, s'il m'étoit possible ou permis ici de tout dire. Ce seroit abuser de votre attention que de l'occuper à tous les soins que j'ai pris pour m'assurer du véritable emploi de son tems, de la nature de ses occupations, & de l'esprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des résultats, & vous laisser le soin de tout vérifier par vous-même, si ces recherches vous intéressent assez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans lesquels je viens d'entrer que J. J., au milieu de tout ce travail manuel, a encore employé six mois dans le même intervalle, tant à l'examen de la constitution d'une Nation malheureuse, qu'à proposer ses idées sur les corrections à faire à cette constitution, & cela sur les instances réitérées jusqu'à l'opiniâtreté d'un des premiers patriotes de cette Nation qui lui faisoit un devoir d'humanité des soins qu'il lui imposoit.

Enfin, malgré la résolution qu'il avoit prise en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ses malheurs ni de reprendre la plume à ce sujet, les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcellemens sans relâche que la crainte

qu'il n'écrivît lui a fait effuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuoit incessamment de nouveaux livres, & la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, & lui faisant sentir qu'il ne gagneroit rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort, & s'occupant derechef malgré lui de sa destinée & de ses persécuteurs, il a écrit en forme de Dialogue une espèce de jugement d'eux & de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance & exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné si les outrages augmentant sans cesse & poussés enfin aux derniers excès ne l'avoient forcé malgré lui de le poursuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper long-tems de suite, il n'en eût pas même enduré l'angoisse si son travail journalier ne fût venu l'interrompre & la lui faire oublier. De sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour, & cette maniere d'écrire coupée & interrompue est une des causes du peu de suite &

des répétitions continuelles qui regnent dans cet écrit.

Après m'être assuré que cette copie de musique n'étoit point un jeu, il me restoit à savoir si en effet elle étoit nécessaire à sa subsistance, & pourquoi, ayant d'autres talens qu'il pouvoit employer plus utilement pour lui-même & pour le public, il s'étoit attaché de préférence à celui-là? Pour abréger ces recherches, sans manquer à mes engagements envers vous, je lui marquai naturellement ma curiosité, & sans lui dire tout ce que vous m'aviez appris de son opulence, je me contentai de lui répéter ce que j'avois oui dire mille fois, que du seul produit de ses livres, & sans avoir raisonné ses Libraires, il devoit être assez riche pour vivre à son aise de son revenu.

Vous avez raison, me dit-il, si vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit être; mais si vous prétendez en conclure que la chose est réellement ainsi & que je suis riche en effet, vous avez tort, tout au moins; car un sophisme bien cruel pourroit se cacher sous cette erreur.

Alors il entra dans le détail articulé de ce qu'il avoit reçu de ses Libraires

pour chacun de ses livres, de toutes les ressources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs des dépenses auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'est amusé à le faire voyager à grands frais, lui & sa compagne aujourd'hui sa femme, & de tout cela bien calculé & bien prouvé il résulta, qu'avec quelque argent comptant provenant tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique, & du reste d'un fonds de mille écus qu'il avoit à Lyon & qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente consiste en huit cents francs de rente viagere incertaine, & dont il n'a aucun titre, & trois cents francs de rente aussi viagere mais assurée, du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. « Voilà » très-fidelement, me dit-il, à quoi se » borne toute mon opulence. Si quel- » qu'un dit me savoir aucun autre fonds » ou revenu de quelque espece que ce » puisse être; je dis qu'il ment & je me » montre; & si quelqu'un dit en avoir » à moi, qu'il m'en donne le quart & » je lui fais quittance du tout.

« Vous pourriez, continua-t-il, dire » comme tant d'autres, que pour un Phi-

» losophe austere onze cents francs de
 » rente devoient, au moins tandis que
 » je les ai, suffire à ma subsistance, sans
 » avoir besoin d'y joindre un travail au-
 » quel je suis peu propre, & que je fais
 » avec plus d'ostentation que de nécessité.
 » A cela je réponds, premierement que
 » je ne suis ni Philosophe ni austere, &
 » que cette vie dure dont il plaît à vos
 » Messieurs de me faire un devoir, n'a
 » jamais été ni de mon goût, ni dans
 » mes principes, tant que par des moyens
 » justes & honnêtes j'ai pu éviter de m'y
 » réduire; en me faisant copiste de mu-
 » sique je n'ai point prétendu prendre
 » un état austere & de mortification,
 » mais choisir au contraire une occupa-
 » tion de mon goût, qui ne fatigât pas
 » mon esprit paresseux, & qui pût me four-
 » nir les commodités de la vie que mon
 » mince revenu ne pouvoit me procu-
 » rer sans ce supplément. En renonçant
 » & de grand cœur à tout ce qui est de
 » luxe & de vanité je n'ai point renoncé
 » aux plaisirs réels, & c'est même pour
 » les goûter dans toute leur pureté que
 » j'en ai détaché tout ce qui ne tient qu'à
 » l'opinion. Les dissolutions ni les ex-
 » cès n'ont jamais été de mon goût;

» mais sans avoir jamais été riche, j'ai
» toujours vécu commodément; & il
» m'est de toute impossibilité de vivre
» commodément dans mon petit ména-
» ge avec onze cents francs de rente
» quand même ils seroient assurés, bien
» moins encore avec trois cents auxquels
» d'un jour à l'autre je puis être réduit.
» Mais écartons cette prévoyance. Pour-
» quoi voulez-vous que sur mes vieux
» jours je fasse sans nécessité le dur ap-
» prentissage d'une vie plus que frugale
» à laquelle mon corps n'est point accou-
» tumé; tandis qu'un travail qui n'est
» pour moi qu'un plaisir, me procure la
» continuation de ces mêmes commo-
» dités dont l'habitude m'a fait un be-
» soin, & qui de toute autre manière
» seroient moins à ma portée ou me
» coûteroient beaucoup plus cher? Vos
» Messieurs, qui n'ont pas pris pour eux
» cette austérité qu'ils me prescrivent,
» font bien d'intriguer ou emprunter,
» plutôt que de s'assujettir à un travail
» manuel qui leur paroît ignoble, usu-
» rier, insupportable, & ne procure pas
» tout d'un coup des raffles de cinquante
» mille francs. Mais moi qui ne pense pas
» comme eux sur la véritable dignité;

» moi qui trouve une jouissance très-douce
 » dans le passage alternatif du travail à
 » la récréation ; par une occupation de
 » mon goût que je mesure à ma volon-
 » té, j'ajoute ce qui manque à ma petite
 » fortune pour me procurer une subsis-
 » tance aisée, & je jouis des douceurs
 » d'une vie égale & simple autant qu'il
 » dépend de moi. Un désœuvrement ab-
 » solu m'assujettiroit à l'ennui, me for-
 » ceroit peut-être à chercher des amu-
 » semens toujours coûteux, souvent
 » pénibles, rarement innocens, au lieu
 » qu'après le travail le simple repos a
 » son charme, & suffit avec la prome-
 » nade pour l'amusement dont j'ai be-
 » soin. Enfin c'est peut-être un soin que
 » je me dois dans une situation aussi trif-
 » te, d'y jeter du moins tous les agré-
 » mens qui restent à ma portée pour tâ-
 » cher d'en adoucir l'amertume, de peur
 » que le sentiment de mes peines aigri
 » par une vie austère ne fermentât dans
 » mon ame & n'y produisît des dispo-
 » sitions haineuses & vindicatives, pro-
 » pres à me rendre méchant & plus
 » malheureux. Je me suis toujours bien
 » trouvé d'armer mon cœur contre la
 » haine par toutes les jouissances que j'ai

» pu me procurer. Le succès de cette
» méthode me la rendra toujours chere,
» & plus ma destinée est déplorable,
» plus je m'efforce à la parfemer de dou-
» ceurs, pour me maintenir toujours bon.

» Mais, disent-ils, parmi tant d'oc-
» cupations dont il a le choix, pourquoi
» choisir par préférence celle à laquelle
» il paroît le moins propre, & qui doit
» lui rendre le moins ? Pourquoi copier
» de la musique au lieu de faire des li-
» vres ? Il y gagneroit davantage & ne
» se dégraderoit pas. Je répondrois vo-
» lontiers à cette question en la renver-
» sant. Pourquoi faire des livres au lieu
» de copier de la musique, puisque ce
» travail me plaît & me convient plus
» que tout autre, & que son produit est
» un gain juste, honnête & qui me suf-
» fit ? Penser est un travail pour moi
» très-pénible, qui me fatigue, me tour-
» mente & me déplaît ; travailler de la
» main & laisser ma tête en repos, me
» récréé & m'amuse. Si j'aime quelque-
» fois à penser, c'est librement & sans
» gêne, en laissant aller à leur gré mes
» idées sans les assujettir à rien. Mais
» penser à ceci ou à cela par devoir,
» par métier, mettre à mes productions

» de la correction , de la méthode , est
 » pour moi le travail d'un galérien , &
 » penser pour vivre me paroît la plus
 » pénible ainsi que la plus ridicule de
 » toutes les occupations. Que d'autres
 » usent de leurs talens comme il leur
 » plaît , je ne les en blâme pas ; mais
 » pour moi je n'ai jamais voulu profi-
 » tuer les miens tels quels en les met-
 » tant à prix , sùr que cette vénalité mê-
 » me les auroit annéantis. Je vends le
 » travail de mes mains , mais les pro-
 » ductions de mon ame ne sont point à
 » vendre ; c'est leur désintéressement qui
 » peut seul leur donner de la force &
 » de l'élévation. Celles que je ferois
 » pour de l'argent n'en vaudroient gue-
 » res & m'en rendroient encore moins.

» Pourquoi vouloir que je fasse encore
 » des livres quand j'ai dit tout ce que
 » j'avois à dire , & qu'il ne me resteroit
 » que la ressource trop chétive à mes
 » yeux de retourner & répéter les mêmes
 » idées ? A quoi bon redire une seconde
 » fois & mal , ce que j'ai dit une fois de
 » mon mieux ? Ceux qui ont la déman-
 » geaiton de parler toujours trouvent tou-
 » jours quelque chose à dire ; cela est aisé

» pour qui ne veut qu'agencer des mots;
» mais je n'ai jamais été tenté de pren-
» dre la plume que pour dire des choses
» grandes, neuves & nécessaires, & non
» pas pour rabâcher. J'ai fait des livres,
» il est vrai, mais jamais je ne fus un
» livrier. Pourquoi faire semblant de
» vouloir que je fasse encore des livres,
» quand en effet on craint tant que je
» n'en fasse & qu'on met tant de vigi-
» lance à m'en ôter tous les moyens.
» On me ferme l'abord de toutes les
» maisons, hors celles des fauteurs de
» la ligue. On me cache avec le plus
» grand soin la demeure & l'adresse de
» tout le monde. Les suisses & les por-
» tiers ont tous pour moi des ordres
» secrets autres que ceux de leurs maî-
» tres; on ne me laisse plus de commu-
» nication avec les humains, même
» pour parler, me permettroit-on d'é-
» crire? Ou me laisseroit peut-être ex-
» primer ma pensée afin de la savoir,
» mais très-certainement on m'empêche-
» roit bien de la dire au public.

» Dans la position où je suis, si j'avois
» à faire des livres, je n'en devrois & n'en
» voudrois faire que pour la défense de

« mon honneur, pour confondre & dé-
 « masquer les imposteurs qui le diffam-
 « ment : il ne m'est plus permis sans me
 « manquer à moi-même de traiter aucun
 « autre sujet. Quand j'aurois les lumie-
 « res nécessaires pour percer cet abyme
 « de ténèbres où l'on m'a plongé, &
 « pour éclairer toutes ces trames souter-
 « raines, y a t-il du bon sens à supposer
 « qu'on me laisseroit faire, & que les
 « gens qui disposent de moi souffriroient
 « que j'instruisse le public de leurs ma-
 « nœuvres & de mon sort ? A qui m'a-
 « dresserai-je pour me faire imprimer
 « qui ne fût un de leurs émissaires ou qui
 « ne le devînt aussi-tôt ? M'ont-ils laissé
 « quelqu'un à qui je pusse me confier ?
 « Ne fait-on pas tous les jours, à toutes
 « les heures à qui j'ai parlé, ce que j'ai
 « dit, & doutez-vous que depuis nos
 « entrevues vous-mêmes ne soyez aussi
 « surveillé que moi ? Quelqu'un peut-il
 « ne pas voir qu'investi de toutes parts,
 « gardé à vue comme je le suis, il m'est
 « impossible de faire entendre nulle part
 « la voix de la justice & de la vérité,
 « Si l'on paroïssoit m'en laisser le moyen ;
 « ce seroit un piège. Quand j'aurois dit
 « *blanc* on me feroit dire *noir* sans même

» que j'en fusse rien (4), & puisqu'on
 » falsifie tout ouvertement mes anciens
 » écrits qui sont dans les mains de tout
 » le monde, manqueroit on de falsifier
 » ceux qui n'auroient point encore pa-
 » ru, & dont rien ne pourroit constater
 » la falsification, puisque mes protesta-
 » tions sont comptées pour rien? Eh
 » Monsieur, pouvez-vous ne pas voir
 » que le grand, le seul crime qu'ils re-
 » doutent de moi, crime affreux dont
 » l'effroi les tient dans des tranfes con-
 » tinuelles, est ma justification?

» Faire des livres pour subsister eût
 » été me mettre dans la dépendance du
 » public. Il eût été dès-lors question,
 » non d'instruire & de corriger, mais de
 » plaire & de réussir. Cela ne pouvoit
 » plus se faire en suivant la route que
 » j'avois prise; les tems étoient trop
 » changés & le public avoit trop changé
 » pour moi. Quand je publiai mes pre-
 » miers écrits, encore livré à lui-même,
 » il n'avoit point en total adopté de sec-
 » te & pouvoit écouter la voix de la vé-

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet écrit, si son existence est connue du public & qu'il tombe entre les mains de ces Messieurs, ce qui paroît naturellement inévitable.

» rité & de la raison. Mais aujourd'hui
» subjugué tout entier, il ne pense plus,
» il ne raisonne plus, il n'est plus rien
» par lui-même, & ne suit plus que les
» impressions que lui donnent ses gui-
» des. L'unique doctrine qu'il peut goû-
» ter désormais est celle qui met ses pas-
» sions à leur aise, & couvre d'un ver-
» nis de sagesse le dérèglement de ses
» mœurs. Il ne reste plus qu'une route
» pour quiconque aspire à lui plaire. C'est
» de suivre à la piste les brillans auteurs
» de ce siècle, & de prêcher comme eux
» dans une morale hypocrite, l'amour
» des vertus & la haine du vice, mais
» après avoir commencé par prononcer
» comme eux que tout cela sont des mots
» vides de sens, faits pour amuser le peu-
» ple, qu'il n'y a ni vice ni vertu dans
» le cœur de l'homme, puisqu'il n'y a
» ni liberté dans sa volonté, ni mora-
» lité dans ses actions, que tout jusqu'à
» cette volonté même est l'ouvrage d'u-
» ne aveugle nécessité, qu'enfin la conf-
» science & les remords ne sont que pré-
» jugés & chimères, puisqu'on ne peut,
» ni s'applaudir d'une bonne action
» qu'on a été forcé de faire, ni se re-
» procher un crime dont on n'a pas eu

» le pouvoir de s'abstenir (5). Et quelle
 » chaleur, quelle véhémence, quel ton
 » de persuasion & de vérité pourrois-je
 » mettre, quand je le voudrois, dans ces
 » cruelles doctrines qui, flattant les heu-
 » reux & les riches, accablent les in-
 » fortunés & les pauvres, en ôtant aux
 » uns tout frein, toute crainte, toute
 » retenue, aux autres toute espérance,
 » toute consolation; & comment enfin
 » les accorderois-je avec mes propres
 » écrits pleins de la réfutation de tous
 » ces sophismes? Non, j'ai dit ce que
 » je savois, ce que je croyois du moins
 » être vrai, bon, consolant, utile. J'en
 » ai dit assez pour qui voudra m'écou-
 » ter en sincérité de cœur, & beaucoup
 » trop pour le siècle où j'ai eu le mal-
 » heur de vivre. Ce que je dirois de plus
 » ne feroit aucun effet, & je le dirois mal,
 » n'étant animé ni par l'espoir du suc-
 » cès comme les auteurs à la mode, ni
 » comme autrefois par cette hauteur de
 » courage qui met au-dessus, & qu'inf-

(5) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enseigné & publié
 jusqu'ici, sans qu'on ait songé à les décréter pour cette
 doctrine. Cette peine étoit réservée au *Système impie de
 la Religion naturelle*. A présent c'est à J. J. qu'ils font
 dire tout cela; eux se taisent, ou crient à l'impie, & le
 public avec eux. *Risum teneatis, amici!*

» pire le seul amour de la vérité sans
 » mélange d'aucun intérêt personnel ».

Voyant l'indignation dont il s'enflammoit à ces idées, je me gardai de lui parler de tous ces fratras de livres & de brochures qu'on lui fait barbouiller & publier tous les jours avec autant de secret que de bon sens. Par quelle inconcevable bêtise pourroit-il espérer, surveillé comme il est, de pouvoir garder un seul moment l'anonyme, & lui à qui l'on reproche tant de se défier à tort de tout le monde, comment auroit-il une confiance aussi stupide en ceux qu'il chargerait de la publication de ses manuscrits, & s'il avoit en quelqu'un cette inepte confiance, est-il croyable qu'il ne s'en serviroit, dans la position terrible où il est, que pour publier d'arides traductions & de frivoles brochures (6) ? Enfin peut-on penser que se voyant ainsi journellement découvert, il ne laissât pas d'aller toujours son train avec le même mystère, avec le même secret si bien gardé, soit en continuant de se confier aux

(6) Aujourd'hui ce sont des livres en forme ; mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aisé de prévoir.

mêmes traîtres, soit en choisissant de nouveaux confidens tout aussi fidelles ?

J'entends insister. Pourquoi, sans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplait tant, ne pas choisir au moins pour ressource quelque talent plus honorable ou plus lucratif ? Au lieu de copier de la musique, s'il étoit vrai qu'il la fût, que n'en faisoit-il, ou que ne l'enseignoit-il ? S'il ne la savoit pas, il avoit ou passoit pour avoir d'autres connoissances dont il pouvoit donner leçon. L'italien, la géographie, l'arithmétique, que fai-je moi ! Tout, puisqu'on a tant de facilités à Paris pour enseigner ce qu'on ne fait pas soi-même ; les plus médiocres talens valent mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il possédoit mal & dont il tiroit si peu de profit, même en taxant si haut son ouvrage. Il ne se fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon de musique lui débiter son amphigouri, ni des valets insolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui déceler les sentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu si souvent le salaire de son travail, ne se fût point fait mé-

priser du peuple & traiter de juif par le philosophe D*** pour ce travail même. Tous ces profits mesquins sont méprisés des grandes ames. L'illustre D***, qui ne souille point ses mains d'un travail mercenaire & dédaigne les petits gains usuriers, est aux yeux de l'Europe entière un sage aussi vertueux que désintéressé ; & le copiste J. J. prenant dix sols par page de son travail pour s'aider à vivre, est un juif que son avidité fait universellement mépriser. Mais en dépit de son âpreté la fortune paroît avoir ici tout remis dans l'ordre, & je ne vois point que les ufures du juif J. J. l'aient rendu fort riche, ni que le désintéressement du philosophe D***, l'ait appauvri. Eh ! comment peut-on ne pas sentir que si J. J. eût pris cette occupation de copier de la musique uniquement pour donner le change au public ou par affectation, il n'eût pas manqué, pour ôter cette arme à ses ennemis & se faire un mérite de son métier, de le faire au prix des autres, ou même au-dessous ?

Le F. L'avidité ne raisonne pas toujours bien.

R. L'animosité raisonne souvent plus

mal encore. Cela se sent à merveilles quand on examine les allures de vos Messieurs, & leurs singuliers raisonnemens qui les déceleroient bien vite aux yeux de quiconque y voudroit regarder & ne partageroit pas leur passion.

Toutes ces objections m'étoient présentes quand j'ai commencé d'observer notre homme : mais en le voyant familièrement j'ai senti bientôt & je sens mieux chaque jour que les vrais motifs qui le déterminent dans toute sa conduite se trouvent rarement dans son plus grand intérêt & jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui si l'on ne veut s'abuser sans cesse.

D'abord comment ne sent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, savoir celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer, courir à son âge de maison en maison, faire sa cour aux Grands, aux riches, aux femmes, aux artistes, à tous ceux dont on le laisseroit approcher ; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui permettroit l'accès, qu'on met à ceux à qui l'on permet le sien, & parmi lesquels je ne serois pas sans vous.

Il a fait assez d'expériences de la façon dont le traiteroient les musiciens, s'il se mettoit à leur merci pour l'exécution de ses ouvrages, comme il y seroit forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que quand même à force de manège il pourroit réussir, il devroit toujours trouver trop chers des succès achetés à ce prix. Pour moi du moins pensant autrement que le public sur le véritable honneur, j'en trouve beaucoup plus à copier chez soi de la musique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y souffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres & faire par-tout le métier de cajoleur & de complaisant. Voilà ce que tout esprit judicieux devroit sentir lui-même; mais l'étude particulière de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. est indolent, paresseux comme tous les contemplatifs: mais cette paresse n'est que dans sa tête. Il ne pense qu'avec effort, il se fatigue à penser, il s'effraye de tout ce qui l'y force à quelque foible degré que ce soit, & s'il faut qu'il réponde à un bon jour dit avec quelque tournure, il en sera tourmenté. Cependant il est vif, laborieux à sa manière. Il ne peut souffrir une oisiveté

absolue : il faut que les mains, que les pieds, que les doigts agissent, que son corps soit en exercice, & que la tête reste en repos. Voilà d'où vient la passion pour la promenade ; il y est en mouvement sans être obligé de penser. Dans la rêverie on n'est point actif. Les images se tracent dans le cerveau, s'y combinent comme dans le sommeil sans le concours de la volonté : on laisse à tout cela suivre sa marche, & l'on jouit sans agir. Mais quand on veut arrêter, fixer les objets, les ordonner, les arranger, c'est autre chose ; on y met du sien. Si-tôt que le raisonnement & la réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos ; elle est une action très pénible, & voilà la peine qui fait l'effroi de J. J. & dont la seule idée l'accable & le rend paresseux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute œuvre où il faut que l'esprit agisse, quelque peu que ce puisse être. Il n'est avare ni de son tems, ni de sa peine, il ne peut rester oisif sans souffrir ; il passeroit volontiers sa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à son aise : mais ce seroit pour lui le plus cruel supplice de la passer dans un fauteuil en fatigant sa cervelle à chercher

des riens pour amuser les femmes.

De plus il déteste la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coute rien , pourvu qu'il le fasse à son heure & non pas à celle d'autrui. Il porte sans peine le joug de la nécessité des choses , mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant son tems qu'une simple au moment prescrit.

A-t il une affaire, une visite, un voyage à faire, il ira sur le champ si rien ne le presse; s'il faut aller à l'instant il regimbera. Le moment où, renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il se défit de sa montre, fut un des plus doux de sa vie. Graces au Ciel, s'écria-t-il dans un transport de joie, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est!

S'il se plie avec peine aux fantaisies des autres, ce n'est pas qu'il en ait beaucoup de son chef. Jamais homme ne fut moins imitateur & cependant moins capricieux. Ce n'est pas sa raison qui l'empêche de l'être, c'est sa paresse; car les caprices sont des secouffes de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté, il ne fait pas mê-

me obéir à la sienne, ou plutôt il trouve si fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie suivre une impression purement machinale qui l'entraîne, sans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement & dès sa jeunesse le joug propre des âmes foibles & des vieillards, savoir celui de l'habitude. C'est par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, sans autre motif si ce n'est qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée, il a moins de peine à la suivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il est incroyable à quel point cette paresse de vouloir le subjugue. Cela se voit jusques dans ses promenades. Il répétera toujours la même jusqu'à ce que quelque motif le force absolument d'en changer : ses pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela se fait sans avoir besoin d'y penser. Il iroit de cette façon toujours rêvant jusqu'à la Chine sans s'en appercevoir ou sans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaisent; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction est nécessaire pour tour-

ner & revenir sur les pas, & en compagnie il se met sans y penser à la suite des autres pour n'avoir pas besoin de penser à son chemin; aussi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait seul.

Tous les hommes sont naturellement paresseux, leur intérêt même ne les anime pas, & les plus pressans besoins ne les font agir que par secousses; mais à mesure que l'amour-propre s'éveille, il les excite, les pousse, les tient sans cesse en haleine, parce qu'il est la seule passion qui leur parle toujours: c'est ainsi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas & qui ne va point chercher son bonheur loin de lui, est le seul qui connoisse l'incurie & les doux loisirs, & J. J. est cet homme-là autant que je puis m'y connoître. Rien n'est plus uniforme que sa maniere de vivre: il se leve, se couche, mange, travaille, sort & rentre aux mêmes heures, sans le vouloir & sans le savoir. Tous les jours sont jettés au même moule; c'est le même jour toujours répété; sa routine lui tient lieu de toute autre regle: il la suit très-exactement sans y manquer & sans y songer. Cette molle ineptie n'influe pas seulement sur ses actions indiffé-

rentes, mais sur toute sa conduite, les affections mêmes de son cœur, & lorsqu'il cherchoit si passionnément des liaisons qui lui convinssent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le hasard lui présenta. L'indolence & le besoin d'aimer ont donné sur lui un ascendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occasion, le besoin du moment, l'habitude trop rapidement prise, ont déterminé tous ses attachemens & par eux toute sa destinée. En vain son cœur lui demandoit un choix, son humeur trop facile ne lui en laissa point faire. Il est peut-être le seul homme au monde des liaisons duquel on ne peut rien conclure; parce que son propre goût n'en forma jamais aucune, & qu'il se trouva toujours subjugué avant d'avoir eu le tems de choisir. Du reste l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivroit éternellement du même mets, répéteroit sans cesse le même air, reliroit toujours le même livre, ne verroit toujours que la même personne. Enfin je ne l'ai jamais vu se dégoûter d'aucune chose qui une fois lui eût fait plaisir.

C'est par ces observations & d'autres
qui

qui s'y rapportent, c'est par l'étude attentive du naturel & des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les singularités de sa conduite, & non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent sans avoir jamais approché du sien. C'est par paresse, par nonchalance, par aversion de la dépendance & de la gêne que J. J. copie de la musique. Il fait sa tâche quand & comment il lui plaît, il ne doit compte de sa journée, de son tems, de son travail, de son loisir à personne. Il n'a besoin de rien arranger, de rien prévoir, de prendre aucun souci de rien, il n'a nulle dépense d'esprit à faire, il est lui & à lui tous les jours, tout le jour; & le soir quand il se délasse & se promene, son ame ne sort du calme que pour se livrer à des émotions délicieuses sans qu'il ait à payer de sa personne, & à soutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou savantes conversations qui feroient le tourment de sa vie sans flatter sa vanité.

Il travaille lentement, pesamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence sans cesse, cela l'a forcé de taxer haut son ouvrage, quoiqu'il en

sente mieux que personne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais, ni soins pour lui faire valoir son prix, & il y met des attentions qui ne sont pas sans effet & qu'on attendroit en vain des autres copistes. Ce prix même, quelque fort qu'il soit, seroit peut être au-dessous du leur, si l'on en déduisoit ce qu'on s'amuse à lui faire perdre, soit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, soit en le détournant de son travail en mille manières dont les autres copistes sont exempts. S'il abusa en cela de sa célébrité, il le sent, & s'en afflige; mais c'est un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, & il ne sauroit faire autrement sans s'exposer à des inconvéniens qu'il n'a pas le courage de supporter. Au lieu qu'avec ce modique supplément acheté par son travail, sa situation présente est du côté de l'aisance telle précisément qu'il la faut à son humeur. Libre des chaînes de la fortune, il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne; il a retranché ceux de l'opinion, qui ne sont qu'apparens & qui sont les plus coûteux. Plus pauvre il sentiroit des privations, des souffran-

ces; plus riche il auroit l'embarras des richesses, des soucis, des affaires, il faudroit renoncer à l'incurie, pour lui la plus douce des voluptés : en possédant davantage il jouiroit beaucoup moins.

Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse il ne peut espérer de vaquer long-tems encore à son travail; sa main déjà tremblotente lui refuse un service aisé, sa note se déforme, son activité diminue, il fait moins d'ouvrage & moins bien dans plus de tems : un moment viendra (7) s'il vieillit beaucoup, qui, lui ôtant les ressources qu'il s'est ménagées, le forcera de faire un tardif & dur apprentissage d'une frugalité bien austere. Il ne doute pas même que vos Messieurs n'ayent déjà pour ce tems qui s'approche & qu'ils sauront peut être accélérer, un nouveau plan de bienfaisance, c'est-à-dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail, que d'ailleurs la mauvaise volonté du public me rend plus onéreux qu'utile. C'est l'abord fréquent de Quidams étrangers ou inconnus qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte, & qui savent ensuite s'y cramponner malgré moi sans que je puisse pénétrer leur dessein.

& boire la coupe d'humiliation. Il sent & prévoit très-bien tout cela, mais si près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient est inévitable, c'est folie de s'en tourmenter, & ce seroit s'y précipiter d'avance que de chercher à le prévenir. Il pourvoit au présent en ce qui dépend de lui, & laisse le soin de l'avenir à la providence.

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, se promenant toujours seul, pensant peu, rêvant beaucoup; travaillant presque machinalement, sans cesse occupé des mêmes choses sans s'en rebuter jamais; enfin plus gai, plus content, se portant mieux en menant cette vie presque automate, qu'il ne fit tout le tems qu'il consacra si cruellement pour lui & si peu utilement pour les autres, au triste métier d'Auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-dessus de sa valeur. Dès que cette vie simple & laborieuse n'est pas jouée, elle seroit sublime dans un célèbre écrivain qui pourroit s'y réduire. Dans J. J. elle n'est que naturelle, parce qu'elle n'est l'ouvrage d'aucun effort, ni celui de la

raison , mais une simple impulsion du tempérament déterminé par la nécessité. Le seul mérite de celui qui s'y livre est d'avoir cédé sans résistance au penchant de la nature , & de ne s'être pas laissé détourner par une mauvaise honte , ni par une sotte vanité. Plus j'examine cet homme dans le détail de l'emploi de ses journées , dans l'uniformité de cette vie machinale , dans le goût qu'il paroît y prendre , dans le contentement qu'il y trouve , dans l'avantage qu'il en tire pour son humeur & pour sa santé ; plus je vois que cette maniere de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes , le figurant toujours à leur mode , en ont fait tantôt un profond génie , tantôt un petit charlatan , d'abord un prodige de vertu , puis un monstre de scélératesse , toujours l'être du monde le plus étrange & le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artisan , sensible , il est vrai , jusqu'au transport , idolâtre du beau , passionné pour la justice , dans de courts momens d'effervescence capable de vigueur & d'élévation , mais dont l'état habituel fut & sera toujours l'inertie d'esprit & l'activité machinale , & pour tout dire en un mot ,

qui n'est rare que parce qu'il est simple. Une des choses dont il se félicite est de se trouver dans sa vieillesse à peu-près au même rang où il est né, sans avoir jamais beaucoup ni monté, ni descendu dans le cours de sa vie. Le sort l'a remis où l'avoit placé la nature, il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces solutions si simples, & pour moi si claires de mes premiers doutes, m'ont fait sentir de plus en plus que j'avois pris la seule bonne route, pour aller à la source des singularités de cet homme tant jugé & si peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'est pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de sa conduite; des gens si fins ne s'en doutent jamais (8), mais c'est de n'avoir pas voulu les apprendre, d'avoir con-

(8) Les gens si fins, totalement transformés par l'amour-propre, n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature, & ne connoîtront jamais rien aux ames honnêtes, parce qu'ils ne voyent par-tout que le mal excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Aussi les observations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par hazard, ne font point autorité chez les sages.

Je ne connois pas deux François qui puissent parvenir à me connoître, quand même ils le desireroit de tout leur cœur; la nature primitive de l'homme est trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en a point; je dis seulement que je n'en connois pas deux.

couru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire & eux de les savoir. Les gens même les plus équitables sont portés à chercher des causes bizarres à une conduite extraordinaire, & au contraire, c'est à force d'être naturelle que celle de J. J. est peu commune : mais c'est ce qu'on ne peut sentir qu'après avoir fait une étude attentive de son tempérament, de son humeur, de ses goûts, de toute sa constitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour se juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il étoit à sa place, & souvent ils rencontrent juste parce qu'ils sont tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les passions factices qui en font le cortège, & sur-tout par ce vif intérêt prévoyant & pourvoyant, qui les jette toujours loin du présent & qui n'est rien pour l'homme de la nature.

Mais ils sont si loin de remonter aux pures impulsions de cette nature & de les connoître, que s'ils parvenoient à comprendre enfin que ce n'est point par ostentation que J. J. se conduit si diffé-

remment qu'ils ne font, le plus grand nombre en concluroit aussi-tôt que c'est donc par bassesse d'ame, quelques-uns peut-etre que c'est par une héroïque vertu, & tous se tromperoient également. Il y a de la bassesse à choisir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par son travail; mais il n'y en a point à vivre d'un travail honnête plutôt que d'aumônes, ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre ses penchans pour faire son devoir, mais il n'y en a point à les suivre pour se livrer à des occupations de son goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cause des faux jugemens portés sur J. J. est qu'on suppose toujours qu'il lui a fallu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes, au lieu que, constitué comme il est, il lui en eût fallu de très-grands pour être comme eux. Une de mes observations les plus certaines, & dont le public se doute le moins, est qu'impatient, emporté, sujet aux plus vives coleres, il ne connoît pas néanmoins la haine, & que jamais desir de vengeance n'entra dans son

cœur. Si quelqu'un pouvoit admettre un fait si contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donneroit aussi-tôt pour cause un effort sublime, la pénible victoire sur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis, & c'est simplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou pour lui même, & trop avide de son propre bien pour avoir le tems de songer au mal d'un autre, il ne s'avise point de ces jalouses comparaisons d'amour-propre, d'où naissent les passions haineuses dont j'ai parlé. J'ose même dire qu'il n'y a point de constitution plus éloignée que la sienne de la méchanceté; car son vice dominant est de s'occuper de lui plus que des autres, & celui des méchans, au contraire, est de s'occuper plus des autres que d'eux; & c'est précisément pour cela, qu'à prendre le mot d'*égoïsme* dans son vrai sens, ils sont tous égoïstes & qu'il ne l'est point, parce qu'il ne se met ni à côté, ni au-dessus, ni au dessous de personne, & que le déplacement de personne n'est nécessaire à son bonheur. Toutes ses méditations sont douces parce qu'il aime à jouir. Dans les

situations pénibles il n'y pense que quand elles l'y forcent ; tous les momens qu'il peut leur dérober sont donnés à ses rêveries ; il fait se soustraire aux idées déplorables , & se transporter ailleurs qu'où il est mal. Occupé si peu de ses peines , comment le feroit-il beaucoup de ceux qui les lui font souffrir ? Il s'en venge en n'y pensant point , non par esprit de vengeance , mais pour se délivrer d'un tourment. Paresseux & voluptueux , comment feroit-il haineux & vindicatif ? Voudroit-il changer en supplices ses consolations , ses jouissances & les seuls plaisirs qu'on lui laisse ici-bas ? Les hommes bilieux & méchans ne cherchent la retraite que quand ils sont tristes , & la retraite les attriste encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la solitude par le plaisir qu'on prend à s'y livrer ; mais ce triste & cruel plaisir dévore & consume celui qui s'y livre ; il le rend inquiet , actif , intrigant : la solitude qu'il cherchoit fait bientôt le supplice de son cœur haineux & tourmenté , il n'y goûte point cette aimable incurie , cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais solitaires , sa passion animée par ses chagrines réflexions cherche à se satisfaire , & bien.

tôt quittant sa sombre retraite, il court attifer dans le monde le feu dont il veut consumer son ennemi. S'il sort des écrits de la main d'un tel solitaire, ils ne ressembleront sûrement ni à l'Emile, ni à l'Héloïse, ils porteront, quelqueart qu'emploie l'auteur à se déguiser, la teinte de la bile amere qui les dicta. Pour J. J. les fruits de sa solitude attestent les sentimens dont il s'y nourrit; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus aussi-tôt qu'il vécut seul.

Cette répugnance à se nourrir d'idées noires & déplaisantes se fait sentir dans ses écrits comme dans sa conversation, & sur-tout dans ceux de longue haleine où l'auteur avoit plus le tems d'être à lui, & où son cœur s'est mis, pour ainsi dire, plus à son aise. Dans ses premiers ouvrages, entraîné par son sujet, indigné par le spectacle des mœurs publics, excité par les gens qui vivoient avec lui, & qui dès-lors, peut-être, avoient déjà leurs vues, il s'est permis quelquefois de peindre les méchans & les vices en traits vifs & poignans, mais toujours prompts & rapides, & l'on voit qu'il ne se complaisoit que dans les images riantes

dont il aima de tout tems à s'occuper. Il se félicite à la fin de l'Héloïse d'en avoir foutenu l'intérêt durant six volumes , sans le concours d'aucun personnage méchant ni d'aucune mauvaise action. C'est-là, ce me semble, le témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

Le F. Eh comme vous vous abusez ! Les bons peignent les méchants sans crainte ; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits : mais un méchant n'ose peindre son semblable ; il redoute l'application.

R. Monsieur, cette interprétation si naturelle est-elle de votre façon ?

Le F. Non, elle est de nos Messieurs. Oh moi, je n'aurois jamais eu l'esprit de la trouver !

R. Du moins, l'admettez-vous sérieusement pour bonne ?

Le F. Mais, je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchants, & je ne crois pas qu'il s'ensuive de-là que je-sois un méchant moi-même.

R. Il s'ensuit tout le contraire, & non-seulement les méchants aiment à vivre entr'eux, mais leurs écrits comme leurs discours sont remplis de peintures effroyables de toutes sortes de méchance-

tés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre, mais seulement pour les rendre odieuses : au lieu que les méchans ne se servent des mêmes peintures que pour rendre odieux, moins les vices que les personnages qu'ils ont en vue. Ces différences se font bien sentir à la lecture, & les censures vives mais générales des uns s'y distinguent facilement des satires personnelles des autres. Rien n'est plus naturel à un auteur que de s'occuper par préférence des matieres qui sont le plus de son goût. Celui de J. J. en l'attachant à la solitude atteste, par les productions dont il s'y est occupé, qu'elle espece de charme a pu l'y attirer & l'y retenir. Dans sa jeunesse, & durant ses courtes prospérités, n'ayant encore à se plaindre de personne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans sa misere. Il se partageoit alors avec délices entre les amis qu'il croyoit avoir & la douceur du recueillement. Maintenant si cruellement désabusé, il se livre à son goût dominant sans partage. Ce goût ne le tourmente ni ne le ronge ; il ne le rend ni triste ni sombre ; jamais il ne fut plus satisfait de lui-même, moins soucieux des affaires d'autrui, moins oc-

cupé de ses persécuteurs, plus content, ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de son propre fait vivant dans l'adversité. S'il étoit tel qu'on nous le représente, la prospérité de ses ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuissance de s'en venger l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la solitude qu'il cherche que le désespoir & la mort. Il y trouve le repos d'esprit, la douceur d'ame, la santé, la vie. Tous les mystérieux argumens de vos Messieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opere celle-là dans mon esprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette douceur? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant & tendre qui, nourri de visions délicieuses, ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funestes & de sentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir? Pourquoi noyer son cœur de fiel & de bile, quand on peut l'abreuver de bienveillance & d'amour? Ce choix si raisonnable n'est pourtant fait, ni par la raison, ni par la volonté; il est l'ouvrage d'un pur instinct. Il n'a pas le mérite de la vertu, sans doute, mais il n'en a pas non plus l'instabilité. Celui qui durant soixante ans

s'est livré aux seules impressions de la nature, est bien sûr de n'y résister jamais.

Si ces impulsions ne le menent pas toujours dans la bonne route, rarement elles le menent dans la mauvaise. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres, mais les vices bien plus nombreux ne font de mal qu'à lui seul. Sa morale est moins une morale d'action que d'abstinence : sa paresse la lui a donnée, & sa raison l'y a souvent confirmé : ne jamais faire de mal lui paroît une maxime plus utile, plus sublime & beaucoup plus difficile que celle même de faire du bien : car souvent le bien qu'on fait sous un rapport devient un mal sous mille autres : mais dans l'ordre de la nature, il n'y a de vrai mal que le mal positif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abstenir de nuire que de s'abstenir tout-à-fait d'agir, & selon lui, le meilleur régime, tant moral que physique, est un régime purement négatif. Mais ce n'est pas celui qui convient à une philosophie ostentatrice, qui ne veut que des œuvres d'éclat & n'apprend rien tant à ses sectateurs qu'à beaucoup se montrer. Cette maxime de ne point faire de

mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à sa paresse, mais qui se change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'est de ne se mettre jamais dans une situation qui lui fasse trouver son avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une situation pareille. Ils sont tous trop forts, trop vertueux, pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir, & dans leur fiere confiance ils provoquent sans crainte les tentations auxquelles ils se sentent si supérieurs. Félicitons-les de leurs forces, mais ne blâmons pas le foible J. J. de n'oser se fier à la sienne, & d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu sûr du succès d'un pareil combat.

Cette seule indolence l'eût perdu dans la société quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue insupportable, & ces petits devoirs négligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injustes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été mise comme celle des dévots en menus pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui dispensent du reste. Quiconque

s'attache avec scrupule à tous ces petits détails , peut au surplus être noir , faux , fourbe , traître & méchant , peu importe ; pourvu qu'il soit exact aux regles des procédés , il est toujours assez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette omission comme un cruel outrage , ou comme une monstrueuse ingratitude , & tel qui donneroit pour un autre sa bourse & son sang , n'en fera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. J. J. en dédaignant tout ce qui est de pure formule , & que font également bons & mauvais , amis & indifférens , pour ne s'attacher qu'aux solides devoirs qui n'ont rien de l'usage ordinaire , & font peu de sensation , a fourni les prétextes que vos Messieurs ont si habilement employés. Il eût pu remplir sans bruit de grands devoirs dont jamais personne n'auroit rien dit : mais la négligence des petits soins inutiles a causé sa perte. Ces petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'est pas permis d'enfreindre , & je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même , qui n'en est pas un dans sa source & qui n'est tombé que sur

lui, vient encore de cette indolence de caractère qui le domine & ne lui fait pas moins négliger ses intérêts que ses devoirs.

J. J. paroît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puisse lui faire honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il est avide en ôtent la jouissance & le goût. Les pertes réelles, ni les espérances frustrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop désiré le bonheur pour désirer beaucoup la richesse, & s'il eut quelque momens d'ambition, ses desirs comme ses efforts ont été vifs & courts. Au premier obstacle qu'il n'a pû vaincre du premier choc, il s'est rebuté, & retombant aussitôt dans sa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit attendre. Il fut toujours si peu agissant, si peu propre au manége nécessaire pour réussir en toute entreprise, que les choses les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, sa paresse les lui rendoit impossibles pour lui épargner les efforts indispensables pour les obtenir. Un autre oreiller de paresse dans toute affaire un peu longue quoiqu'aisée, étoit pour lui

l'incertitude que le tems jette sur les succès qui dans l'avenir semblent les plus assurés; mille empêchemens imprévus pouvant à chaque instant faire avorter les desseins les mieux concertés. La seule instabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de simples probabilités. La peine qu'il faut prendre est certaine, le prix en est toujours douteux, & les projets éloignés ne peuvent paroître que des leurre de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel est & fut toujours J. J.; ardent & vif par tempérament, il n'a pu dans sa jeunesse être exempt de toute espece de convoitise, & c'est beaucoup s'il l'est toujours, même aujourd'hui. Mais quelque desir qu'il ait pu former, & quelque en ait pu être l'objet, si du premier effort il n'a pu l'atteindre, il fut toujours incapable d'une longue persévérance à y aspirer.

Maintenant il paroît ne plus rien desirer. Indifférent sur le reste de sa carrière il en voit avec plaisir approcher le terme, mais sans l'accélérer même par ses souhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux & plus sincèrement dit à Dieu, *que ta volonté soit faite*, & ce

n'est pas, sans doute, une résignation fort méritoire à qui ne voit plus rien sur la terre qui puisse flatter son cœur. Mais dans sa jeunesse où le feu du tempérament & de l'âge dut souvent enflammer ses desirs, il en put former d'assez vifs, mais rarement d'assez durables pour vaincre les obstacles quelquefois très-surmontables qui l'arretoient. En desirant beaucoup il dut obtenir fort peu, parce que ce ne sont pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, & qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus excessive indolence, auroient cédé quelquefois peut-être à la force du desir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'étudier les soins qu'elle sembloit exiger, & c'est encore ici des clefs de son caractère, celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses desirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme en sautant par-dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout

point à son desir. Par-là ses fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes ; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, & font que desirer & jouir ne font pour lui qu'une même chose. Est-il étonnant qu'un homme ainsi constitué soit sans goût pour la vie active ? Pour lui pourchasser au loin quelques jouissances imparfaites & douteuses, elle lui ôteroit celles qui valent cent fois mieux & font toujours en son pouvoir. Il est plus heureux & plus riche par la possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le seroit par celle des biens plus réels si l'on veut, mais moins desirables qui existent réellement.

Mais cette même imagination si riche en tableaux rians & remplis de charmes, rejette obstinément les objets de douleur & de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais si vivement que sa volonté ne les puisse effacer. L'incertitude de l'avenir & l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant son esprit des moyens de les éviter. Mais ces maux sont-ils arrivés ? Il les sent vivement un moment & puis les

oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir il se soulage & se tranquillise. Quand une fois le malheur est arrivé, il faut le souffrir sans doute, mais on n'est plus forcé d'y penser pour s'en garantir; c'est un grand tourment de moins dans son ame. En comptant d'avance sur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le supporter, & s'il n'arrive pas, c'est un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Comme il aime mieux jouir que souffrir, il se refuse aux souvenirs tristes & déplaisans qui sont inutiles, pour livrer son cœur tout entier à ceux qui le flattent; quand sa destinée s'est trouvée telle qu'il n'y voyoit plus rien d'agréable à se rappeler, il en a perdu toute la mémoire, & rétrogradant vers les tems heureux de son enfance & de sa jeunesse, il les a souvent recommencés dans ses souvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il espere & qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait souffrir injustement en ce monde. Plus souvent, laissant concourir ses sens à ses fictions, il se for-

me des êtres selon son cœur, & vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empirée au milieu des objets charmans & presque angéliques dont il s'est entouré. Concevez-vous que dans une ame tendre ainsi disposée les levains haineux fermentent facilement? Non, non, Monsieur, comptez que celui qui put sentir un moment les délices habituels de J. J. ne méditera jamais de noirceurs.

La plus sublime des vertus, celle qui demande le plus de grandeur de courage & de force d'ame, est le pardon des injures & l'amour de ses ennemis. Le foible J. J., qui n'atteint pas même aux vertus médiocres, iroit-il jusqu'à celle là? Je suis aussi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, si son naturel aimant & paisible le mène où l'auroit mené la vertu? Qu'eût pu faire en lui la haine s'il l'avoit connu? Je l'ignore, il l'ignore lui-même. Comment sauroit-il où l'eût conduit un sentiment qui jamais n'approcha de son cœur? Il n'a point eu là-dessus de combat à rendre, parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ses facultés à ses jouissances pour les livrer aux passions irascibles &

déchirantes , n'en est pas même une pour lui. C'est le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre & qui ne connoissent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette passion par choix , elle les tyrannise , & n'en laisse point d'autre en leur pouvoir.

Lorsqu'il entreprit ses confessions , cette œuvre unique parmi les hommes , dont il a profané la lecture en la prodigant aux oreilles les moins faites pour l'entendre , il avoit déjà passé la maturité de l'âge & ignoroit encore l'adversité. Il a dignement exécuté ce projet jusqu'au tems des malheurs de sa vie ; dès-lors il s'est vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ses douces rêveries , il ne trouva ni courage , ni force pour soutenir la méditation de tant d'horreurs ; il n'auroit même pu s'en rappeler l'effroyable tissu quand il s'y seroit obstiné. Sa mémoire a refusé de se fouiller de ces affreux souvenirs ; il ne peut se rappeler l'image que des tems qu'il verroit renaître avec plaisir. Ceux où il fut la proie des méchans en seroient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus si funestes , si les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveilloient quelquefois malgré lui l'idée de ceux qu'ils

qu'ils lui ont déjà fait souffrir. En un mot, un naturel aimant & tendre, une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés, lui faisant rejeter tout sentiment douloureux, écarte de son souvenir tout objet désagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenses, parce qu'il les oublie; il n'aime pas ses ennemis, mais il ne pense point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté, en ce que ne le perdant jamais de vue, sans cesse occupés de lui pour l'enlacer de plus en plus dans leurs pièges, & ne le trouvant ni assez attentif pour les voir, ni assez actif pour s'en défendre, ils sont toujours sûrs de le prendre au dépourvu quand & comme il leur plaît sans crainte de représailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent aussi de lui. Il s'aime & ils le haïssent; voilà l'occupation des uns & des autres; il est tout pour lui-même, il est aussi tout pour eux: car quant à eux ils ne font rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes, & pourvu que J. J. soit misérable, ils n'ont pas besoin d'autre bonheur. Ainsi ils ont, eux & lui, chacun de leur côté deux grandes expériences à faire; eux, de toutes les peines qu'il est pos-

fible aux hommes d'accumuler dans l'âme d'un innocent, & lui, de toutes les ressources que l'innocence peut tirer d'elle seule pour les supporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela est d'entendre vos benins Messieurs, se lamenter au milieu de leurs horribles trames, du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, & plaindre tendrement leur ami J. J. d'être la proie d'un sentiment aussi tourmentant.

Il faudroit qu'il fût insensible ou stupide pour ne pas voir & sentir son état; mais il s'occupe trop peu de ses peines pour s'en affecter beaucoup. Il se console avec lui-même des injustices des hommes; en rentrant dans son cœur il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il est seul, il est heureux, & quand le spectacle de la haine le navre, ou quand le mépris & la dérision l'indignent, c'est un mouvement passager qui cesse aussi-tôt que l'objet qui l'excite a disparu. Ses émotions sont promptes & vives, mais rapides & peu durables, & cela se voit. Son cœur transparent comme le cristal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux & sur son vi-

sage. On voit quand & comment il s'agite ou se calme, quand & comment il s'irrite ou s'attendrit, & si-tôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte, il lui est impossible d'en retenir ou dissimuler un moment l'impression. J'ignore comment il put s'y prendre pour tromper quarante ans tout le monde sur son caractère; mais pour peu qu'on le tire de sa chère inertie, ce qui par malheur n'est que trop aisé, je le défie de cacher à personne ce qui se passe au fond de son cœur, & c'est néanmoins de ce même nature! aussi ardent qu'indiscret qu'on a tiré par un prestige admirable, le plus habile hypocrite & le plus rusé fourbe qui puisse exister.

Cette remarque étoit importante, & j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans est la prudence, c'est-à-dire, la dissimulation. Ayant tant de desseins & de sentimens à cacher, ils savent composer leur extérieur, gouverner leurs regards, leur air, leur maintien, se rendre maîtres des apparences. Ils savent prendre leurs avantages & couvrir d'un vernis de sagesse les noires passions dont ils sont rongés. Les cœurs vifs sont bouillans, empor-

tés, mais tout s'évapore au-dehors; les méchans sont froids, posés, le venin se dépose & se cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en temps & lieu: jusqu'à lors rien ne s'exhale, & pour rendre l'effet plus grand ou plus sûr ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne viennent pas seulement des tempéramens, mais aussi de la nature des passions. Celles des cœurs ardents & sensibles étant l'ouvrage de la nature, se montrent en dépit de celui qui les a; leur première explosion purement machinale est indépendante de sa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de résistance est d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit son effet, mais non pas avant qu'elle se soit manifestée ou dans ses yeux, ou par sa rougeur, ou par sa voix, ou par son maintien, ou par quelque autre signe sensible.

Mais l'amour-propre & les mouvemens qui en dérivent, n'étant que des passions secondaires produites par la réflexion, n'agissent pas si sensiblement sur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces sortes de passions gouvernent sont plus maîtres des apparences que ceux qui se livrent aux impulsions directes de

la nature. En général si les naturels ardens & vifs sont plus aimans, ils sont aussi plus emportés, moins endurans, plus coleres; mais ces emportemens bruyans sont sans conséquence, & si-tôt que le signe de la colere s'efface sur le visage, elle est éteinte aussi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques & froids, si doux, si patiens, si modérés à l'extérieur, en-dedans sont haineux, vindicatifs, implacables; ils savent conserver, déguiser, nourrir leur rancune jusqu'à ce que le moment de l'affouvir se présente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïssent, les seconds haïssent beaucoup plus qu'ils n'aiment, si tant est qu'ils sachent aimer. Les ames d'une autre trempe sont néanmoins très-souvent de celle-ci, comme supérieures aux passions. Les vrais sages sont des hommes froids, je n'en doute pas; mais dans la classe des hommes vulgaires, sans le contrepoids de la sensibilité, l'amour propre emportera toujours la balance, & s'ils ne restent nuls, il les rendra méchans.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs & sensibles qui ne laissent pas d'être méchans, haineux & rancuniers. Je n'en

crois rien , mais il faut s'entendre. Il y a deux fortes de vivacité ; celle des sentimens & celle des idées. Les ames sensibles s'affectent fortement & rapidement. Le sang enflammé par une agitation subite porte à l'œil , à la voix , au visage ces mouvemens impétueux qui marquent la passion. Il est au contraire des esprits vifs qui s'associent avec des cœurs glacés , & qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît aussi dans les yeux , dans le geste & accompagne la parole , mais par des signes tout différens , pantomimes & comédiens plutôt qu'animés & passionnés. Ceux-ci , riches d'idées , les produisent avec une facilité extrême : ils ont la parole à commandement , leur esprit toujours présent & pénétrant leur fournit sans cesse des pensées neuves , des saillies , des réponses heureuses ; quelque force & quelque finesse qu'on mette à ce qu'on peut leur dire , ils étonnent par la promptitude & le sel de leurs réparties , & ne restent jamais court. Dans les choses même de sentiment ils ont un petit babil si bien agencé , qu'on les croiroit émus jusqu'au fond du cœur , si cette justesse même d'expression n'attestoit que c'est leur es-

prit seul qui travaille. Les autres, tout occupés de ce qu'ils sentent, soignent trop peu leurs paroles pour les arranger avec tant d'art. La pesante succession du discours leur est insupportable ; ils se dépitent contre la lenteur de sa marche ; il leur semble, dans la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent, que ce qu'ils sentent devoit se faire jour & pénétrer d'un cœur à l'autre sans le froid ministère de la parole. Les idées se présentent d'ordinaire aux gens d'esprit en phrases toutes arrangées ; il n'en est pas ainsi des sentimens. Il faut chercher, combiner, choisir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve, & quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque instant de ce triage ? Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques & vigoureuses ; mais ce sont d'heureux hasards que les mêmes situations ne fournissent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému est-il en état de prêter une attention minutieuse à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui se passe autour de lui, pour y approprier sa réponse ou son propos ? Je ne

dis pas que tous seront aussi distraits , aussi étourdis , aussi stupides que J. J. , mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel vraiment ardent , vif , sensible & tendre , soit jamais un homme bien prêté à la riposte.

N'allons donc pas prendre , comme on fait dans le monde , pour des cœurs sensibles des cerveaux brûlés dont le seul desir de briller anime les discours , les actions , les écrits , & qui , pour être applaudis des jeunes gens & des femmes , jouent de leur mieux la sensibilité qu'ils n'ont point. Tout entiers à leur unique objet , c'est-à-dire , à la célébrité , ils ne s'échauffent sur rien au monde , ne prennent un véritable intérêt à rien ; leurs têtes agitées d'idées rapides laissent leurs cœurs vides de tout sentiment , excepté celui de l'amour-propre qui leur étant habituel , ne leur donne aucun mouvement sensible & remarquable au-dehors. Ainsi tranquilles & de sang-froid sur toutes choses , ils ne songent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu , & ne laissant jamais échapper aucune occasion , s'occupent sans cesse avec un succès qui n'a rien d'étonnant , à rabaisser leurs rivaux , à écarter

leurs concurrens, à briller dans le monde, à primer dans les lettres, & à déprimer tout ce qui n'est pas attaché à leur char. Que de tels hommes soient méchans ou malfaisans, ce n'est pas une merveille, mais qu'ils éprouvent d'autre passion que l'égoïsme qui les domine, qu'ils aient une véritable sensibilité, qu'ils soient capables d'attachement, d'amitié, même d'amour, c'est ce que je nie. Ils ne savent pas seulement s'aimer eux-mêmes; ils ne savent que haïr ce qui n'est pas eux.

Celui qui fait régner sur son propre cœur, tenir toutes les passions sous le joug, sur qui l'intérêt personnel & les desirs sensuels n'ont aucune puissance, & qui, soit en public, soit tout seul & sans témoin, ne fait en toute occasion que ce qui est juste & honnête, sans égard aux vœux secrets de son cœur: celui-là seul est homme vertueux. S'il existe, je m'en réjouis pour l'honneur de l'espèce humaine. Je fais que des foules d'hommes vertueux ont jadis existé sur la terre; je fais que Fénelon, Catinat, d'autres moins connus, ont honoré les siècles modernes, & parmi-nous j'ai vu George Keith suivre encore leurs sublimes vestiges. A

cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes, que forfanterie, hypocrisie & vanité. Mais ce qui se rapproche un peu plus de nous, ce qui est du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'est un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des passions expansives & douces, que des penchans aimans & aimables, qu'un cœur ardent à desirer, mais sensible, affectueux dans ses desirs, qui n'a que faire de gloire ni de trésors, mais de jouissances réelles, de véritables attachemens, & qui comptant pour rien l'apparence des choses, & pour peu l'opinion des hommes, cherche son bonheur en-dedans sans égard aux usages suivis & aux préjugés reçus. Cet homme ne sera pas vertueux, puisqu'il ne vaincra pas les penchans, mais en les suivant il ne fera rien de contraire à ce que feroit, en surmontant les siens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté, la commisération, la générosité, ces premières inclinations de la nature, qui ne sont que des émanations de l'amour de soi, ne s'érigeront point dans sa tête en d'austères devoirs; mais elles seront des besoins de son cœur qu'il satisfera plus pour son propre bon-

heur que par un principe d'humanité qu'il ne songera gueres à réduire en regles. L'instinct de la nature est moins pur peut être, mais certainement plus sûr que la loi de la vertu : car on se met souvent en contradiction avec son devoir, jamais avec son penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raison a des appétits plus délicats, mais non moins simples que dans sa premiere grossièreté. Les fantaisies d'autorité, de célébrité, de prééminence ne sont rien pour lui ; il ne veut être connu que pour être aimé, il ne veut être loué que de ce qui est vraiment louable & qu'il possède en effet. L'esprit, les talens ne sont pour lui que des ornemens du mérite & ne le constituent pas. Ils sont des développemens nécessaires dans le progrès des choses & qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais subordonnés aux facultés plus précieuses qui rendent l'homme vraiment sociable & bon, & qui lui font priser l'ordre, la justice, la droiture & l'innocence au-dessus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute chose le joug de la nécessité & à

s'y foumettre , à ne murmurer jamais contre la providence qui commença par le combler de dons précieux , qui promet à son cœur des biens plus précieux encore , mais qui pour réparer les injustices de la fortune & des hommes , choisit son heure & non pas la nôtre , & dont les vues sont trop au-dessus de nous pour qu'elle nous doive compte de ses moyens. L'homme de la nature est assujetti par elle & pour sa propre conservation à des transports irascibles & momentanés , à la colere , à l'emportement , à l'indignation ; jamais à des sentimens haineux & durables , nuisibles à celui qui en est la proie , & à celui qui en est l'objet , & qui ne menent qu'au mal & à la destruction sans servir au bien ni à la conservation de personne ; enfin l'homme de la nature , sans épuiser ses débiles forces à se construire ici-bas des tabernacles , des machines énormes de bonheur ou de plaisir , jouit de lui-même & de son existence , sans grand souci de ce qu'en pensent les hommes , & sans grand soin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J. sans affectation , sans apprêt , livré par goût à ses douces rêveries , pensant profondément

quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaisir, & aimant mieux se laisser gouverner par une imagination riante, que de gouverner avec effort sa tête par la raison. Je l'ai vu mener par goût une vie égale, simple & routinière, sans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie & la douceur qu'il y trouve, montrent que son ame est en paix. S'il étoit mal avec lui-même, il se lasseroit enfin d'y vivre; il lui faudroit des diversions que je ne lui vois point chercher, & si par un tour d'esprit difficile à concevoir, il s'obstinoit à s'imposer ce genre de supplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte sur son humeur, sur son teint, sur sa santé. Il jauniroit, il languiroit, il deviendroit triste & sombre, il dépériroit. Au contraire (9) il se porte mieux qu'il ne fit jamais. Il n'a plus ces souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie, c'est-à-dire, pendant tout le tems qu'il se

(9) Tout a son terme ici-bas. Si ma santé décline & succombe enfin sous tant d'afflictions sans relâche, il restera toujours étonnant qu'elle ait résisté si long-tems,

mêla d'écrire , métier auffi funefte à fa constitution que contraire à fon goût , & qui l'eut enfin mis au tombeau s'il l'eût continué plus longtems. Depuis qu'il a repris les doux loifirs de fa jeunefle il en a repris la féréntité , il occupe fon corps & repofe fa tête ; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot , comme j'ai trouvé dans fes livres l'homme de la nature , j'ai trouvé dans lui l'homme de fes livres , fans avoir eu befoin de chercher expreffément s'il étoit vrai qu'il en fût l'auteur :

Je n'ai eu qu'une feule curiosité que j'ai voulu fatisfaire ; c'eft au fujet du Devin du Village. Ce que vous m'aviez dit là-deffus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille , fi je ne m'en fuffe particulièrement éclairci. On ne conçoit gueres comment un homme doué de quelque génie & de talens , par lesquels il pourroit aspirer à une gloire méritée , pour fe parer effrontément d'un talent qu'il n'auroit pas , iroit fe fourrer fans néceffité dans toutes les occasions de montrer là-deffus fon ineptie. Mais qu'au milieu de Paris & des artistes les moins difposés pour lui à l'indulgence , un tel homme fe donne fans

façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il est incapable de faire; qu'un homme aussi timide, aussi peu suffisant s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien & qu'il les accuse de ne pas entendre, c'est assurément une chose des plus incroyables que l'on puisse avancer. D'ailleurs il y a tant de bassesse à se parer ainsi des dépouilles d'autrui, cette manœuvre suppose tant de pauvreté d'esprit, une vanité si puérile, un jugement si borné, que quiconque peut s'y résoudre ne fera jamais rien de grand, d'élevé, de beau dans aucun genre, & que malgré toutes mes observations, il seroit toujours resté impossible à mes yeux que J. J. se donnant faussement pour l'auteur du Devin du Village, eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue, & qui certainement ont trop de force & d'élévation pour avoir pu sortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me sembloit tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma première conséquence de *zout ou rien*.

Une chose encore animoit le zèle de mes recherches. L'Auteur du Devin du

Village n'est pas, quel qu'il soit, un auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette pièce une douceur, un charme, une simplicité sur-tout qui la distinguent sensiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni situations vives, ni belles sentences, ni pompeuse morale: il n'y a dans la musique ni traits savans, ni morceaux de travail, ni chants tournés, ni harmonie pathétique. Le sujet en est plus comique qu'attendrissant, & cependant la pièce touche, remue, attendrit jusqu'aux larmes; on se sent ému sans savoir pourquoi. D'où ce charme secret qui coule ainsi dans les cœurs tire-t-il sa source? Cette source unique, où nul autre n'a puisé, n'est pas celle de l'hypocrene: elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être aussi singulier que la pièce est originale. Si connoissant déjà J. J. j'avois vu pour la première fois le Devin du Village sans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurois dit sans balancer, c'est celui de la nouvelle Héloïse, c'est J. J., & ce ne peut être que lui. Colette intéresse & touche comme Julie sans magie de situations, sans apprêts d'événement.

mens romanesques ; même naturel , même douceur , même accent ; elles sont sœurs ou je serois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dis ou pensé. Maintenant on m'assure au contraire que J. J. se donne faussement pour l'auteur de cette piece & qu'elle est d'une autre : qu'on me le montre donc cet autre-là , que je voye comment il est fait. Si ce n'est pas J. J. , il doit du moins lui ressembler beaucoup , puisque leurs productions si originales , si caractérisées se ressemblent si fort. Il est vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en musique , puisqu'il n'en fait pas faire ; mais je suis sûr que s'il en savoit faire , elles auroient un caractère très approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement , cette musique est de lui ; par les preuves que l'on me donne , elle n'en est pas : que dois-je croire ? Je résolus de m'éclaircir si bien par moi-même sur cet article , qu'il ne me pût rester là-dessus aucun doute ; & je m'y suis pris de la façon la plus courte , la plus sûre pour y parvenir.

Le F. Rien n'est plus simple. Vous avez fait comme tout le monde ; vous lui avez présenté de la musique à lire , &

voyant qu'il ne faisoit que barbouiller, vous avez tiré la conséquence, & vous vous en êtes tenu là.

R. Ce n'est point là ce que j'ai fait, & ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agissoit; car il ne s'est pas donné, que je sache, pour un croquetol, ni pour un chantre de Cathédrale. Mais en donnant de la musique pour être de lui, il s'est donné pour en savoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc proposé de la musique non à lire mais à faire. C'étoit aller, ce me semble, aussi directement qu'il étoit possible au vrai point de la question. Je l'ai prié de composer cette musique en ma présence sur des paroles qui lui étoient inconnues & que je lui ai fournies sur le champ.

Le F. Vous aviez bien de la bonté; car enfin vous assurer qu'il ne savoit pas lire la musique, n'étoit-ce pas vous assurer de reste qu'il n'en savoit pas composer?

R. Je n'en fais rien; je ne vois nulle impossibilité qu'un homme trop plein de ses propres idées ne sache ni saisir, ni rendre celles des autres; & puisque ce n'est pas faute d'esprit qu'il fait si mal parler, ce peut aussi n'être pas par ignorance qu'il lit si mal la musique. Mais ce que

je fais bien, c'est que si de l'acte au possible la conséquence est valable, lui voir sous mes yeux composer de la musique, étoit m'assurer qu'il en savoit composer.

Le F. D'honneur, voici qui est curieux ! Hé bien, Monsieur, de quelle défaite vous paya-t-il ? Il fit le fier, sans doute, & rejetta la proposition avec hauteur ?

R. Non, il voyoit trop bien mon motif pour pouvoir s'en offenser, & me parut même plus reconnoissant qu'humilié de ma proposition. Mais il me pria de comparer les situations & les âges. «
 » Considérez, me dit-il, quelle diffé-
 » rence, vingt-cinq ans d'intervalle, de
 » longs ferremens de cœur, les ennuis,
 » le découragement, la vieillesse doi-
 » vent mettre dans les productions du
 » même homme. Ajoutez à cela la con-
 » trainte que vous m'imposez, & qui me
 » plaît parce que j'en vois la raison, mais
 » qui n'en met pas moins des entraves
 » aux idées d'un homme qui n'a jamais
 » su les assujettir, ni rien produire qu'à
 » son heure, à son aise & à sa volonté ».

Le F. Sonme toute, avec de belles paroles il refusa l'épreuve proposée ?

R. Au contraire, après ce petit préam-

bule il s'y foumit de tout son cœur, & s'en tira mieux qu'il n'avoit espéré lui-même. Il me fit, avec un peu de lenteur, mais moi toujours présent, de la musique aussi fraîche, aussi chantante, aussi bien traitée que celle du Devin, & dont le style assez semblable à celui de cette piece, mais moins nouveau qu'il n'étoit alors, est tout aussi naturel, tout aussi expressif & tout aussi agréable. Il fut surpris lui-même de son succès. « Le desir, » me dit-il, que je vous ai vu de me » voir réussir m'a fait réussir davantage. » La défiance métourdit, m'appesantit, & » me resserre le cerveau comme le cœur; » la confiance m'anime, m'épanouit & » me fait planer sur des aîles. Le Ciel » m'avoit fait pour l'amitié: elle eût » donné un nouveau ressort à mes facultés, & j'aurois doublé de prix par » elle ».

Voilà, Monsieur, ce que j'ai voulu vérifier par moi-même. Si cette expérience ne suffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du Village, elle suffit au moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait, à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous savez pourquoi toutes les autres ne font point autorité

pour moi : mais voici une autre observation qui acheve de détruire mes doutes, & me confirme ou me ramene dans mon ancienne persuasion.

Après cette épreuve, j'ai examiné toute la musique qu'il a composée depuis son retour à Paris & qui ne laisse pas de faire un recueil considérable, & j'y ai trouvé une uniformité de style & de faire qui tomberoit quelquefois dans la monotomie si elle n'étoit autorisée ou excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. J. J., avec un cœur trop porté à la tendresse, eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique, quoique variée selon les sujets, porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux, & cet accent se fait par-tout sentir le même que dans le Devin du Village. Un connoisseur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne se trompe au faire des Peintres. Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité, j'oserois dire une vérité, que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non-seulement elle n'a besoin ni de trilles, ni de petites notes, ni d'agrémens ou de fleurtis d'aucune espece, mais elle ne

peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort & du doux, vrai caractère d'une bonne mélodie; cette mélodie y est toujours une & bien marquée, les accompagnemens l'animent sans l'offusquer. On n'a pas besoin de crier sans cesse aux accompagnateurs; *doux, plus doux*. Tout cela ne convient encore qu'au seul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette pièce, il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ses ordres pour lui composer de nouvelle musique, toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire sous son nom, car il n'y a que lui seul qui en fasse comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette musique, on n'y trouvera ni ressemblances, ni réminiscences, ni traits pris ou imités d'autres auteurs; cela n'est vrai d'aucune musique que je connoisse. Mais, soit que ces imitations soient des rencontres fortuites ou de vrais pillages, je dis que de la manière dont l'auteur les emploie les lui approprie; je dis que l'abondance des idées dont il est plein & qu'il associe à celles-là, ne peut laisser supposer que ce soit par stérilité de son propre fonds qu'il se les attribue; c'est

parelle ou précipitation, mais ce n'est pas pauvreté : il lui est trop aisé de produire pour avoir jamais besoin de piller (10).

(10) Il y a trois seuls morceaux dans le Devin du Village qui ne sont pas uniquement de moi ; comme dès le commencement je l'ai dit sans cesse à tout le monde ; tous trois dans le divertissement. 1°. Les paroles de la chanson qui sont, en partie, & du moins l'idée & le refrain de M. Collé. 2°. Les paroles de l'Ariette qui sont de M. Cahusac, lequel m'engagea à faire après coup cette Ariette pour complaire à Mlle Fel qui se plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour sa voix dans son rôle ; 3°. & l'entrée des Bergeres que, sur les vives instances de M. d'Holbach, j'arrangeai sur une piece de Claveçin d'un recueil qu'il me présenta. Je ne dirai pas quelle étoit l'intention de M. d'Holbach, mais il me pressa si fort d'employer quelque chose de ce recueil que je ne pus, dans cette bagatelle, résister obstinément à son desir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suisse, tantôt de Languedoc, tantôt de nos Pseaumes & tantôt je ne fais où, je ne l'ai tirée que de ma tête ainsi que toute la piece. Je la composai revenu depuis peu d'Italie, passionné pour la musique que j'y avois entendue, & dont on n'avoit encore aucune connoissance à Paris. Quand cette connoissance commença de s'y répandre, on auroit bientôt découvert mes pillages si j'avois fait comme font les Compositeurs François, parce qu'ils sont pauvres d'idées, qu'ils ne connoissent pas même le vrai chant, & que leurs accompagnemens ne sont que du barbouillage. On a eu l'imprudance de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Vernes, pour faire croire au public que je me l'attribuois. Toute ma réponse a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument est simple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avoit pas besoin de s'attribuer faussement le moindre.

Je lui ai conseillé de rassembler toute cette musique, & de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne pourra plus continuer son travail, mais de tâcher sur toute chose que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles & sûres qui ne le laissent ni détruire ni diviser : car quand la passion cessera de dicter les jugemens qui le regardent, ce recueil fournira, ce me semble, une forte preuve que toute la musique qui le compose est d'un seul & même auteur (11).

Tout ce qui est sorti de la plume de

(11) J'ai mis fidèlement dans ce recueil toute la musique de toute espèce que j'ai composée depuis mon retour à Paris, & dont j'aurois beaucoup retranché si je n'y avois laissé que ce qui me paroît bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût discerner tout ce qu'on m'attribue aussi fausement qu'impudemment, même en ce genre, dans le public, dans les journaux, & jusques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles soient grossières & malhonnêtes, pourvu que les airs soient maussades & plats, on m'accordera volontiers le talent de composer de cette musique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, & que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions & m'attribuer les leurs, a été depuis vingt ans la manœuvre la plus constante de ces Médecins & la plus sûre pour me décrier.

J. J.

J. J. durant son effervescence, porte une empreinte impossible à méconnoître & plus impossible à imiter. Sa musique, sa prose, ses vers, tout dans ces dix ans est d'un coloris, d'une teinte qu'un autre ne trouvera jamais. Oui, je le répète, si j'ignorois quel est l'auteur du Devin du Village, je le sentirois à cette conformité. Mon doute levé sur cette piece acheve de lever ceux qui pouvoient me rester sur son auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'est pas de lui, ne sert plus qu'à détruire dans mon esprit celle des crimes dont on l'accuse, & tout cela ne me laisse plus qu'une surprise; c'est comment tant de mensonges peuvent être si bien prouvés.

J. J. étoit né pour la musique, non pour y payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès & y faire des découvertes. Ses idées dans l'art & sur l'art sont fécondes, intarissables. Il a trouvé des méthodes plus claires, plus commodes, plus simples qui facilitent, les unes la composition, les autres l'exécution, & auxquelles il ne manque pour être admises que d'être proposées par un autre que lui. Il a fait

dans l'harmonie une (*) découverte qu'il ne daigne pas même annoncer, sûr d'avance qu'elle feroit rebutée, ou ne lui attireroit, comme le Devin du Village, que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs sur les mêmes paroles, fans que cette abondance lui coûte ou l'épuise. Je l'ai vu lire aussi fort bien la musique, mieux que plusieurs de ceux qui la professent. Il aura même en cet art l'*impromptu* de l'exécution, qui lui manque en toute autre chose, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette présence d'esprit qu'il a si rarement, qu'il perd si aisément, & qu'il ne peut plus rappeler dès qu'il l'a perdue. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à livre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui? C'est qu'alors personne ne doutoit du talent qu'aujourd'hui tout le monde lui refuse, & qu'un seul spectateur malveillant suffit pour troubler sa

(*) Les Editeurs sont persuadés que l'Auteur a laissé quelques écrits sur la découverte intéressante dont il parle, mais il ne leur a pas été possible de les recouvrer.

tête & ses yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui présente de la musique qu'il ne connoisse point. Je parie, à moins qu'elle ne soit baroque ou qu'elle ne dise rien, qu'il la déchiffre encore à la première vue & la chante passablement. Mais si, lisant dans le cœur de cet homme il le voit mal intentionné, il n'en dira pas une note, & voilà parmi les spectateurs la conclusion tirée sans autre examen. J. J. est sur la musique & sur les choses qu'il fait le mieux, comme il étoit jadis aux échecs. Jouoit il avec un plus fort que lui qu'il croyoit plus foible, il le battoit, le plus souvent; avec un plus foible qu'il croyoit plus fort, il étoit battu; la suffisance des autres l'intimide & le démonte infailliblement. En ceci l'opinion l'a toujours subjugué, ou plutôt, en toute chose, comme il le dit lui-même, c'est au degré de sa confiance que se monte celui de ses facultés. Le plus grand mal est ici que sentant en lui sa capacité, pour défabuser ceux qui en doutent, il se livre sans crainte aux occasions de la montrer, comptant toujours pour cette fois rester maître de lui-même, & toujours intimidé quoiqu'il fasse, il ne montre que son inep-

tie. L'expérience là - dessus a beau l'instruire , elle ne l'a jamais corrigé.

Les dispositions d'ordinaire annoncent l'inclination & réciproquement. Cela est encore vrai chez J. J. Je n'ai vu nul homme aussi passionné que lui pour la musique , mais seulement pour celle qui parle à son cœur ; c'est pourquoi il aime mieux en faire qu'en entendre , sur-tout à Paris , parce qu'il n'y en a point d'aussi bien appropriée à lui que la sienne. Il la chante avec une voix foible & cassée , mais encore animée & douce ; il l'accompagne , non sans peine , avec des doigts tremblans , moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il se livre à cet amusement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais , & il est aisé de voir qu'il s'en fait une aimable diversion à ses peines. Quand des sentimens douloureux affligent son cœur , il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur perd ainsi sa sécheresse & lui fournit à la fois des chants & des larmes. Dans les rues il se distrait des regards insultans des passans en cherchant des airs dans sa tête ; plusieurs romances de sa façon d'un chant triste & languissant ,

mais tendre & doux, n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractère lui plaît & le charme. Il est passionné pour le chant du rossignol, il aime les gémissemens de la tourterelle & les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ses airs : les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéressent. Sa passion la plus vive & la plus vaine étoit d'être aimé ; il croyoit se sentir fait pour l'être : il satisfait du moins cette fantaisie avec les animaux. Toujours il prodigua son tems & ses soins à les attirer, à les caresser ; il étoit l'ami, presque l'esclave de son chien, de sa chatte, de ses serins : il avoit des pigeons qui le suivoient par-tout, qui lui voloient sur les bras, sur la tête, jusqu'à l'importunité : il apprivoisoit les oiseaux, les poissons avec une patience incroyable, & il est parvenu, à Monquin, à faire nicher des hirondelles dans sa chambre avec tant de confiance, qu'elles s'y laissoient même enfermer sans s'effaroucher. En un mot, ses amusemens, ses plaisirs sont innocens & doux comme ses travaux, comme ses penchans ; il n'y a pas dans son ame un goût qui soit hors de la nature, ni coûteux ou criminel à

fatisfaire, & pour être heureux autant qu'il est possible ici-bas, la fortune lui eût été inutile, encore plus la célébrité, il ne lui falloit que la santé, le nécessaire, le repos & l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, & je me suis borné dans mes descriptions, non-seulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un œil attentif & non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien ni mal, en soi, ne peut être affecté long-tems par hypocrisie. Quant à ce qui, quoique vrai, n'est pas vraisemblable, tout ce qui n'est connu que du Ciel & de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de soi-même avec bienséance, n'espérez pas que je vous en parle, non plus que ceux dont il est connu; si tout son prix est dans les suffrages des hommes, c'est à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ses vices; non qu'il n'en ait de très-grands; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, & qu'il n'en doit aucun compte aux autres: le mal qui ne nuit point à autrui peut se taire, quand on

tait le bien qui le rachete. Il n'a pas été si discret dans ses Confessions, & peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens n'en font que des conséquences, qu'en raisonnant bien, chacun peut aisément suppléer. Ils suffisent pour connoître à fond le naturel de l'homme & son caractère. Je ne saurois aller plus loin, sans manquer aux engagements par lesquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront, tout ce que je puis exiger & attendre de J. J. est qu'il me donne, comme il a fait, une explication naturelle & raisonnée de sa conduite en toute occasion; car il seroit injuste & absurde d'exiger qu'il répondît aux charges qu'il ignore, & qu'on ne permet pas de lui déclarer; & tout ce que je puis ajouter du mien à cela est de m'assurer, que cette explication qu'il me donne s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi même, en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait: ainsi je m'arrête. Ou faites-moi sentir en quoi je m'abuse, ou montrez-moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Messieurs, ou convenez enfin

que deux êtres si différens ne furent jamais le même homme.

Le F. Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiser par mes idées, je vous ai suivi dans les vôtres, & si quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit, lorsqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponse à des objections souvent rebattues que je craignois d'oublier. Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée. J'éviterai d'être diffus; évitez, si vous pouvez, d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conséquence, & je conviens franchement que votre J. J. & celui de nos Messieurs ne sauroient être le même homme. L'un, j'en conviens encore, semble avoir été fait à plaisir pour le mettre en opposition avec l'autre. Je vois même entr'eux des incompatibilités qui ne frapperoient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude & le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inaliénables avec les noires & fongueuses

passions des méchans, & je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature & n'écrira en six ans huit mille pages de musique (12). Ainsi dès la première esquisse nos Messieurs & vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou mensonge d'une des deux parts; le mensonge n'est pas de la vôtre, j'en suis très-sûr; mais l'erreur y peut être. Qui m'assurera qu'elle n'y est pas en effet? Vous accusez nos Messieurs d'être prévenus quand ils le décrivent, n'est-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez? Votre penchant pour lui rend ce doute très-raisonnable. Il faudroit, pour démêler sûrement la vérité, des observations impartiales, & quelques précautions que vous ayez prises, les vôtres ne le sont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoique vous en puissiez dire, n'est pas entré dans le complot. Je connois d'honnêtes gens qui ne haïssent pas J. J., c'est-à-dire, qui ne

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance & seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais, & c'est ce que je découvre bien sensiblement à mesure que j'avance dans mon registre, puisqu'au bout de cinq ans & demi seulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, & sur lesquelles on ne peut contester.

professent point pour lui cette bienveillance traîtresse qui selon vous n'est qu'une haine plus meurtrière. Ils estiment ses talens sans aimer ni haïr sa personne, & n'ont pas une grande confiance en toute cette générosité si bruyante qu'on admire dans nos Messieurs. Cependant sur bien des points, ces personnes équitables s'accordent à penser comme le public à son égard. Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée peu favorable de ses mœurs, de sa droiture, de sa douceur, de son humanité, de son désintéressement, de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faste. Il faut lui passer des défauts, même des vices puisqu'il est homme; mais il en est de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je méprise un homme abject, & ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puissent compatir avec des vices tels que ceux dont il est chargé. Vous voyez que je n'insiste pas sur des faits aussi prouvés qu'il y en ait au monde; mais dont l'omission affectée d'une seule formalité énerve selon vous toutes

les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer, quoique rien ne soit moins nécessaire; des écus qu'il escroque aux passans dans les tavernes, & qu'il nie ensuite d'avoir empruntés; des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il escamote dans les payemens qu'on lui fait, de mille autres imputations pareilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, soient sujets à chicane comme les autres; mais ce qui est généralement vu par tout le monde ne sauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modestie, une timidité de vierge, est si bien connu pour un satyre plein d'impudence, que dans les maisons même où l'on tâchoit de l'attirer à son arrivée à Paris, on faisoit, dès qu'il paroissoit, retirer la fille de la maison, pour ne pas l'exposer à la brutalité de ses propos & de ses manières. Cet homme qui vous paroît si doux, si sociable, suit tout le monde sans distinction, dédaigne toutes les caresses, rebute toutes les avances & vit seul comme un loup-garou. Il se nourrit de visions, selon vous, & s'extasie avec des chimères: mais s'il méprise & repousse les humains,

si son cœur se ferme à leur société, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires? Depuis qu'on s'est avisé de l'éplucher avec plus de soin, on l'a trouvé non-seulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il se disoit honnête, modeste, on l'a trouvé cynique & débauché; il se ventoit de bonnes mœurs, & il est pourri de vérole, il se disoit désintéressé, & il est de la plus basse avidité; il se disoit humain, compatissant, il repousse durement tout ce qui lui demande assistance; il se disoit pitoyable & doux, il est cruel & sanguinaire; il se disoit charitable, & il ne donne rien à personne, il se disoit liant, facile à subjuguier, & il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche, plus on en est dédaigné: on a beau prendre, en l'accostant, un air béat, un ton patelin, dolent, lamentable, lui écrire des lettres à faire pleurer, lui signifier net qu'on va se tuer à l'instant si l'on n'est admis, il n'est ému de rien, il seroit homme à laisser faire ceux qui seroient assez sots pour cela, & les plaignans qui affluent à sa

porte s'en retournent tous sans consolation. Dans une situation pareille à la sienne, se voyant observé de si près, ne devoit-il pas s'attacher à rendre contents de lui tous ceux qui l'abordent, à leur faire perdre, à force de douceur & de bonnes manières, les noires impressions qu'ils ont sur son compte, à substituer dans leurs ames la bienveillance à l'estime qu'il a perdue, & à les forcer au moins à le plaindre, ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par son humeur sauvage & par ses rudes manières à nourrir, comme à plaisir, la mauvaise opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant si dur, si repoussant, si peu traitable, ils reconnoissent aisément l'homme féroce qu'on leur a peint, & ils s'en retournent convaincus par eux-mêmes, qu'on n'a point exagéré son caractère & qu'il est aussi noir que son portrait.

Vous me répéterez sans doute que ce n'est point là l'homme que vous avez vu: mais c'est l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous seul. Vous ne parlez, dites vous, que d'après vos propres observations. La plupart de ceux que vous démentez, ne parlent non plus

que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc; mais ils sont tous d'accord sur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls autres yeux que les vôtres; vous êtes seul contre tous; la vraisemblance est elle pour vous? La raison permet-elle de donner plus de force à votre unique suffrage qu'aux suffrages unanimes de tout le public? Tout est d'accord sur le compte de cet homme que vous vous obstinez seul à croire innocent, malgré tant de preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre? Si ces preuves sont autant d'impostures & de sophismes, que faut-il donc penser du genre-humain? Quoi, toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange, à le suffoquer, pour ainsi dire, dans le borbier de la diffamation? Tandis qu'il ne faut, selon vous, qu'ouvrir les yeux sur lui pour se convaincre de son innocence & de la noirceur de ses ennemis? Prenez garde, Monsieur Rousseau; c'est vous-même qui prouvez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez vu, seroit-il possible que vous fussiez le premier & le seul à l'avoir vu sous cet aspect? Ne reste-t-il donc que vous seul

d'homme juste & sensé sur la terre ? S'il en reste un autre qui ne pense pas ici comme vous , toutes vos observations sont anéanties , & vous restez seul chargé de l'accusation que vous intentez à tout le monde , d'avoir vu ce que vous desiriez de voir , & non ce qui étoit en effet. Répondez à cette seule objection , mais répondez juste , & je me rends sur tout le reste.

R. Pour vous rendre ici franchise pour franchise , je commence par vous déclarer que cette seule objection à laquelle vous me sommer de répondre , est à mes yeux un abyme de ténèbres où mon entendement se perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer , d'entendre la conduite publique à son égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empresse d'adopter un plan si exécrationnable , la lui rend incompréhensible. Il n'y voit ni des bons , ni des méchants , ni des hommes : il y voit des êtres dont il n'a nulle idée. Il ne les honore , ni ne méprise , ni ne les conçoit ; il ne fait pas ce que c'est. Son ame incapable de haine aime mieux se reposer dans cette entiere ignorance , que de se livrer par

des interprétations cruelles, à des sentimens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut estimer. J'approuve cette disposition, & je l'adopte autant que je puis pour m'épargner un sentiment de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me surprends souvent à les juger malgré moi : ma raison fait son office en dépit de ma volonté, & je prends le Ciel à témoin que ce n'est pas ma faute si ce jugement leur est si défavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre assentiment au résultat de mes recherches de la solution de votre objection, il y a grande apparence que me laissant dans mon opinion vous resterez dans la vôtre : car j'avoue que cette solution m'est impossible, sans néanmoins que cette impossibilité puisse détruire en moi la persuasion commencée par la marche clandestine & tortueuse de vos Messieurs, & confirmée ensuite par la connoissance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin se brisent contre cet axiome qui m'entraîne irrésistiblement, que la même chose ne sauroit être & n'être pas, & tout ce que

disent avoir vu vos Messieurs est, de votre propre aveu, entièrement incompatible avec ce que je suis certain d'avoir vu moi-même.

J'en ule dans mon jugement sur cet homme comme dans ma croyance en matiere de foi. Je cede à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre ; tant parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs, moins solides dans mon esprit, que ceux qui operent ma persuasion, que parce qu'en cédant à ces objections je tomberois dans d'autres encore p'us invincibles. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence, sans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raison choisit le sentiment que mon cœur préfere, & je ne m'en défends pas. C'est ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas assez de lumieres pour se décider sans le concours de la volonté. Croyez-vous, qu'en prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Messieurs soient déterminés par un motif plus impartial ?

Ne cherchant pas à vous surprendre je vous devois d'abord cette déclaration,

A présent jettons un coup-d'œil sur vos difficultés, si ce n'est pour les résoudre, au moins pour y chercher, s'il est possible, quelque sorte d'explication.

La principale & qui fait la base de toutes les autres, est celle que vous m'avez ci-devant proposée sur le concours unanime de toute la génération présente à un complot d'impostures & d'iniquités, contre lequel il seroit, ou trop injurieux au genre-humain de supposer qu'aucun mortel ne réclame s'il en voyoit l'injustice, ou, cette injustice étant aussi évidente qu'elle me paroît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le sens commun de croire qu'elle n'est apperçue par personne autre.

Faisons pour un moment cette supposition triviale que tous les hommes ont la jaunisse & que vous seul ne l'avez pas. Je prévien l'interruption que vous me préparez. *Quelle plate comparaison! qu'est-ce que c'est que cette jaunisse? . . . Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous seul? C'est poser la même question en d'autres termes, mais ce n'est pas la résoudre, ce n'est pas même l'éclaircir. Voulez-vous dire autre chose en m'interrompant?*

Le F. Non; poursuivez.

R. Je réponds donc. Je crois l'éclaircir quoi que vous en puissiez dire, lorsque je fais entendre qu'il est, pour ainsi dire, des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espèce de contagion; parce que l'esprit humain naturellement paresseux aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres, sur-tout en ce qui flatte ses propres penchans. Cette pente à se laisser entraîner ainsi s'étend encore aux inclinations, aux goûts, aux passions des hommes; l'engoûtement général, maladie si commune dans votre nation, n'a point d'autre source, & vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. Rappelez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la supposition de l'innocence de J. J., que vous ne lui pardonneriez point votre injustice envers lui. Ainsi par la peine que vous donneroit son souvenir, vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce sentiment, naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre, peut-il l'être au vôtre où regne l'amour de la justice & de la raison? Si vous eussiez réfléchi là dessus pour cher-

cher en vous-même la cause d'un sentiment si injuste , & qui vous est si étranger , vous auriez bientôt trouvé que vous haïssiez dans J. J. non-seulement le scélérat qu'on vous avoit peint , mais J. J. lui-même , que cette haine excitée d'abord par ses vices , en étoit devenue indépendante , s'étoit attachée à sa personne , & qu'innocent ou coupable , il étoit devenu , sans que vous vous en aperçussiez vous-même , l'objet de votre aversion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale , si je vous rappellois vos raisonnemens dans nos premiers entretiens , vous sentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement , mais celui d'une passion fougueuse qui vous dominoit à votre insçu. Voilà , Monsieur , cette cause étrangère qui séduisoit votre cœur si juste & fascinoit votre jugement si sain dans leur état naturel. Vous trouviez une mauvaise face à tout ce qui venoit de cet infortuné , & une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer ; les perfidies , les trahisons , les mensonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lorsqu'il en étoit l'objet , & pourvu que vous n'y trempassiez pas vous-même ,

vous vous étiez accoutumé à les voir sans horreur dans autrui : mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement passager, est devenu pour le public un délire habituel, un principe constant de conduite, une jaunisse universelle, fruit d'une bile âcre & répandue, qui n'altere pas seulement le sens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, & tue enfin tout-à-fait l'homme moral qui seroit demeuré bien constitué sans elle. Si J. J. n'eût point existé, peut-être la plupart d'entr'eux n'auroient-ils rien à se reprocher. Otez ce seul objet d'une passion qui les transporte, à tout autre égard ils sont honnêtes gens, comme tout le monde.

Cette animosité, plus vive, plus agissante que la simple aversion, me paroît à l'égard de J. J. la disposition générale de toute la génération présente. L'air seul dont il est regardé passant dans les rues, montre évidemment cette disposition qui se gêne & se contraint quelquefois dans ceux qui le rencontrent, mais qui perce & se laisse appercevoir malgré eux. A l'empressement grossier & badaut de s'arrêter, de se retourner, de le fixer, de le suivre, au chuchote-

ment ricaneur qui dirige sur lui le concours de leurs impudens regards, on les prendroit moins pour d'honnêtes gens qui ont le malheur de rencontrer un monstre effrayant, que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, & qui se font un amusement digne d'eux d'insulter à son malheur. Voyez-le entrant au spectacle, entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus & de cannes, dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise ! A quoi sert cette barrière ? S'il veut la forcer résistera-t-elle ? Non sans doute. A quoi sert-t-elle donc ? Uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage, & à lui bien faire sentir que tous ceux qui l'entourent, se font un plaisir d'être, à son égard, autant d'argouzins & d'archers. Est-ce aussi par bonté qu'on ne manque pas de cracher sur lui, toutes les fois qu'il passe à portée, & qu'on le peut sans être apperçu de lui ? Envoyer le vin d'honneur au même homme sur qui l'on crache, c'est rendre l'honneur encore plus cruel que l'outrage. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même, qu'on peut tacitement donner à un homme, sans y

joindre une insulte ouverte & directe, lui sont prodigués de toutes parts, & tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avoit besoin d'une assistance réelle, on le verroit périr avec joie, sans lui donner le moindre secours. Je l'ai vu dans la rue St. Honoré faire presque sous un carrosse une chute très-périlleuse; on court à lui, mais si-tôt qu'on reconnoît J. J. tout se disperse, les passans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques, & il seroit resté seul dans cet état, si un pauvre mercier rustre & mal instruit ne l'eût fait asseoir sur son petit banc, & si une servante tout aussi-peu philosophe ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel est en réalité l'intérêt si vif & si tendre dont l'heureux J. J. est l'objet.

Une animosité de cette espece ne suit pas, quand elle est forte & durable, la route la plus courte, mais la plus sûre pour s'affouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le plan de vos Messieurs, le public qu'ils ont mis avec art dans leur confiance, n'a plus eu qu'à suivre cette route, & tous avec le

même secret entr'eux, ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'est-là ce qui s'est fait; mais comment cela s'est-il pu faire? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animosité une fois excitée ait altéré les facultés de ceux qui s'y sont livrés, au point de leur faire voir la bonté, la générosité, la clémence dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie, rien n'est plus facile à concevoir. Chacun fait trop que les passions violentes, commençant toujours par égarer la raison, peuvent rendre l'homme injuste & méchant dans le fait, & pour ainsi dire, à l'insçu de lui-même, sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame, ou du moins d'aimer la justice & la vertu.

Mais cette haine envenimée comment est-on venu à bout de l'allumer? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point l'homme du monde le moins fait pour la haine, qui n'eut jamais ni intérêt, ni desir de nuire à autrui; qui ne fit, ne voulut, ne rendit jamais de mal à personne, qui sans jalousie, sans concurrence, n'aspirant à rien & marchant toujours seul dans sa route, ne fut en obstacle à nul autre, & qui au lieu des avantages
attachés

attachés à la célébrité , n'a trouvé dans la sienne qu'outrages , insultes , misere & diffamation. J'entrevois bien dans tout cela la cause secrete qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit prise étoit trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnassent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas suivre , & d'occasionner des comparaisons qu'il ne leur convenoit pas de souffrir. Outre ces causes générales , & celles que vous-mêmes avez assignées , cette haine primitive & radicale de vos Dames & de vos Messieurs , en a d'autres particulieres & relatives à chaque individu qu'il n'est ni convenable de dire , ni facile à croire , & dont je m'abstiendrai de parler , mais que la force de leurs effets rend trop sensibles pour qu'on puisse douter de leur réalité , & l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met à la cacher en l'assouvissant. Mais plus cette haine individuelle se décele , moins on comprend comment on est parvenu à y faire participer tout le monde , & ceux même sur qui nul des motifs qui l'ont fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adresse des chefs du complot , la passion qui les dirigeoit étoit trop visible

pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment, écartant des soupçons si légitimes, l'ont-ils fait entrer si aisément, si pleinement dans toutes leurs vues, jusqu'à le rendre aussi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'est pas facile à comprendre & à expliquer.

Leurs marches souterraines sont trop ténébreuses pour qu'il soit possible de les y suivre. Je crois seulement appercevoir, d'espace en espace, au-dessus de ces gouffres, quelques soupiraux qui peuvent en indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même dans notre premier entretien plusieurs de ces manœuvres que vous supposiez légitimes, comme ayant pour objet de démasquer un méchant; destinées au contraire à faire paroître tel, un homme qui n'est rien moins, elles auront également leur effet. Il sera nécessairement haï, soit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des mesures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Jusques-là ceci se comprend encore; mais ici l'effet va plus loin: il ne s'agit pas seulement de haine; il s'agit d'animosité: il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution

du projet concerté par un petit nombre, qui seul doit y prendre assez d'intérêt pour agir aussi vivement.

L'idée de la méchanceté est effrayante par elle-même. L'impression naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre, est de le craindre & de le fuir. Content de n'être pas sa victime, personne ne s'avise de vouloir être son boureau. Un méchant en place, qui peut & veut faire beaucoup de mal, peut exciter l'animosité par la crainte, & le mal qu'on en redoute peut inspirer des efforts pour le prévenir; mais l'impuissance jointe à la méchanceté ne peut produire que le mépris & l'éloignement; un méchant sans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animosité. On frémit à sa vue, loin de le poursuivre on le fuit, & rien n'est plus éloigné de l'effet que produit sa rencontre qu'un souris insultant & moqueur. Laisant au ministère public le soin du châtement qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas jusqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit même dans ce châtement d'autre peine afflictive que l'ignominie & d'être exposé à la risée publique, quel est l'homme

d'honneur qui voudroit prêter la main à cette œuvre de justice & attacher le coupable au carcan ? Il est si vrai qu'on n'a point généralement d'animosité contre les malfaiteurs , que si l'on en voit un poursuivi par la justice & près d'être pris, le plus grand nombre, loin de le livrer, le fera sauver s'il peut, son péril faisant oublier qu'il est criminel pour se souvenir qu'il est homme.

Voilà tout ce qu'opere la haine que les bons ont pour les méchans ; c'est une haine de répugnance & d'éloignement, d'horreur même & d'effroi , mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet, en détourne les yeux, dédaigne de s'en occuper : mais la haine contre J. J. est active, ardente, infatigable ; loin de fuir son objet, elle le cherche avec empressement pour en faire à son plaisir. Le tissu de ses malheurs, l'œuvre combinée de sa diffamation montre une ligue très-étroite & très-agissante où tout le monde s'empresse d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'environner de trahisons & de pièges, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de justification, toute possibilité

de repousser les atteintes qu'on lui porte, de défendre son honneur & sa réputation, à lui cacher tous ses ennemis, tous ses accusateurs, tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour sa défense, on s'inquiète de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de lui quelque apologie. On l'observe, on l'épie avec le plus grand soin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui l'approche, à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé, sa vie sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public : on craint qu'une vieillisse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne fussent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence alloit enfin se faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne seroit-ce point pour le Corps des Gens de lettres, pour celui des Médecins, pour les Grands, pour les Magistrats, pour tout le monde? Oui, si forçant ses contemporains à le reconnoître honnête homme, il par-

venoit à confondre enfin ses accusateurs, sa pleine justification seroit la désolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont J. J. est l'objet, n'est point la haine du vice & de la méchanceté, mais celle de l'individu. Méchant ou bon, il n'importe; consacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper, & pour peu qu'on connoisse les routes du cœur humain, l'on voit que son innocence reconnue ne serviroit qu'à le rendre plus odieux encore, & à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de secouer le pesant joug dont chacun voudroit l'accabler, on lui pardonneroit bien moins les torts qu'on se reprocheroit envers lui, & puisque vous-même avez un moment éprouvé un sentiment si injuste, ces gens si pétris d'amour-propre supporteroient-ils sans aigreur l'idée de leur propre bassesse comparée à sa patience & à sa douceur? Et soyez certain que si c'étoit en effet un monstre on le fueroit davantage, mais on le haïroit beaucoup moins.

Quant à moi, pour expliquer de pareilles dispositions je ne puis penser au-

tre chose finon , qu'on s'est servi pour exciter dans le public cette violente animosité , de motifs semblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu cet homme , adoptant des principes tout contraires aux leurs , ne vouloir , ne suivre ni parti , ni secte , ne dire que ce qui lui sembloit vrai , bon , utile aux hommes , sans consulter en cela son propre avantage , ni celui de personne en particulier. Cette marche & la supériorité qu'elle lui donnoit sur eux fut la grande source de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux sa morale à son profit , de tenir si peu à son intérêt & au leur , & de montrer tout franchement l'abus des lettres & la forfanterie du métier d'auteur , sans se soucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établissoit , ni de la fureur qu'il alloit inspirer à ceux qui se vantent d'être les arbitres de la renommée , les distributeurs de la gloire & de la réputation des actions des hommes , mais qui ne se vante pas , que je sache , de faire cette distribution avec justice & désintéressement. Abhorrant la satire autant

qu'il aimoit la vérité, on le vit toujours distinguer honorablement les particuliers & les combler de sinceres éloges, lorsqu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenser. Il faisoit sentir que le mal tenoit à la nature des choses & le bien aux vertus des individus. Il faisoit, & pour ses amis & pour les auteurs qu'il jugeoit estimables, les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter, & l'on sent en lisant ses ouvrages, le plaisir que prenoit son cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en sentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus, & dont la conscience repoussoit en secret ces éloges, s'en irritant à mesure qu'ils les méritoient moins, ne lui pardonnerent jamais d'avoir si bien démelé les abus d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par sa conduite déprisé tacitement, quoiqu'involontairement, la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître dans leurs cœurs, leur suggéra le moyen d'en exciter une semblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencerent par dénaturer tous ses principes, par travestir un républicain sévère en un brouillon séditieux, son

amour pour la liberté légale en une licence effrénée, & son respect pour les loix en aversion pour les Princes. Ils l'accuferent de vouloir renverser en tout l'ordre de la société parce qu'il s'indignoît, qu'osant consacrer sous ce nom les plus funestes désordres, on insultât aux miseres du genre humain en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils sont la ruine. Sa colere contre les brigandages publics, sa haine contre les puissans fripons qui les soutiennent, son intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états, furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les remplissent, on l'accusa de les mépriser personnellement. Les reproches durs mais généraux qu'il faisoit à tous furent tournés en autant de satires particulieres dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'inspire tant de courage que le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de ses intentions, l'audace de prononcer hautement & sans crainte, des jugemens dictés par le seul amour de la justice & de la vérité : mais rien n'expose en même-temps à tant de dan-

gers & de risques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace, qui précipite un homme ardent dans tous les pièges qu'ils lui tendent, & le livrant à une impétuosité sans règle, lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tomba qu'une ame franche & généreuse, mais qu'ils savent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de sentimens élevés & nobles, n'en supposent jamais que d'intéressés dans ceux qui se passionnent, & ne pouvant croire que l'amour de la justice & du bien public puisse exciter un pareil zèle, ils leur controuvent toujours des motifs personnels, semblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes sous des noms pompeux, & sans lesquels on ne les verroit jamais s'échauffer sur rien.

La chose qui se pardonne le moins, est un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout cet ordre social prétendu, qui couvre en effet les plus cruels désordres, tomboit bien plus sur la constitution des différens états que sur les sujets qui les remplissent, & qui, par cette constitution même, sont nécessités à être ce qu'ils sont. Il avoit toujours fait une distinction très-judicieuse entre

les personnes & les conditions, estimant souvent les premières quoique livrées à l'esprit de leur état, lorsque le naturel reprenoit de tems à autre quelque ascendant sur leur intérêt, comme il arrive assez fréquemment à ceux qui sont bien nés. L'art de vos Messieurs fut de présenter les choses sous un tout autre point de vue, & de montrer en lui comme haine des hommes, celle que pour l'amour d'eux, il porte aux maux qu'ils se font. Il paroît qu'ils ne s'en sont pas tenus à ces imputations générales, mais que, lui prêtant des discours, des écrits, des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni fictions, ni mensonges pour irriter contre lui l'amour-propre, & dans tous les états, & chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, si elle est juste, peut aider à expliquer cette animosité générale. Il est persuadé que dans les écrits qu'on fait passer sous son nom, l'on a pris un soin particulier de lui faire insulter brutalement tous les états de la société, & de changer en odieuses personnalités les reproches francs & forts qu'il leur fait quelquefois, Ce

soupçon lui est venu (13) sur ce que dans plusieurs lettres anonymes & autres, on lui rappelle des choses, comme étant de ses écrits, qu'il n'a jamais songé à y mettre. Dans l'une, il a, dit-on, mis *fort plaisamment en question si les marins étoient des hommes?* Dans une autre, un officier lui avoue modestement que, selon l'expression de lui J. J., lui militaire *radote de bonne foi comme la plupart de ses camarades.* Tous les jours il reçoit ainsi des citations de passages qu'on lui attribue faussement, avec la plus grande confiance, & qui sont toujours outrageans pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de tems qu'un homme de lettres de sa plus ancienne connoissance, & pour lequel il avoit conservé de l'estime, ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour lui, on l'en guérit en lui persuadant que J. J. travailloit à une critique amère de ses écrits.

Tels sont à peu-près les ressorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer & fo-

(13) C'est ce qu'il m'est impossible de vérifier, parce que ces Messieurs ne laissent parvenir jusqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer sous mon nom.

menter cette animosité si vive & si générale dont il est l'objet, & qui, s'attachant particulièrement à sa diffamation, couvre d'un faux intérêt pour sa personne, le soin de l'avilir encore par cet air de faveur & de commisération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent, sont plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à son liecle & à ses contemporains. Les fripons publics, les intrigans, les ambitieux dont il dévoile les manœuvres, les passionnés destructeurs de toute religion, de toute conscience, de toute liberté, de toute morale, atteints plus au vif par ses censures, doivent le haïr & le haïssent en effet encore plus que ne font les honnêtes gens trompés. En l'entendant seulement nommer, les premiers ont peine à se contenir, & la modération qu'ils tâchent d'affecter se dément bien vite, s'ils n'ont pas besoin de masque pour assouvir leur passion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice, la proportion se renverseroit, la haine des gens de bien seroit plus marquée, les méchans seroient plus indif-

férens. L'observation contraire est générale, frappante, incontestable, & pourroit fournir bien des conséquences : contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire, de la justesse de mon explication.

Cette aversion une fois inspirée s'étend, se communique de proche en proche, dans les familles, dans les sociétés, & devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermir dans les enfans par l'éducation, & dans les jeunes gens par l'opinion publique. C'est encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération secrète de vos Dames & de vos Messieurs, ce qui reste de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine aussi envenimée que celle qui se propage dans la génération qui suit. Toute la jeunesse est nourrie dans ce sentiment par un soin particulier de vos Messieurs dont les plus adroits, se sont chargés de ce département. C'est d'eux que tous les apprentifs philosophes prennent l'attache, c'est de leurs mains que sont placés les gouverneurs des enfans, les secrétaires des peres, les confidens des meres ; rien dans l'intérieur des familles ne se fait que par leur direction,

fans qu'ils paroissent se mêler de rien ; ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine & leur animosité dans les séminaires, dans les colleges & toute la génération naissante leur est dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jésuites ils furent leurs plus ardens ennemis, fans doute par jalousie de métier, & maintenant, gouvernant les esprits avec le même empire, avec la même dextérité que les autres gouvernoient les consciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils savent mieux se cacher en agissant, & substituant peu-à-peu l'intolérance philosophique à l'autre, ils deviennent, fans qu'on s'en aperçoive, aussi dangereux que leurs prédécesseurs. C'est par eux que cette génération nouvelle qui doit certainement à J. J. d'être moins tourmentée dans son enfance, plus saine & mieux constituée dans tous les âges, loin de lui en avoir gré, est nourrie dans les plus odieux préjugés & dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait, lui fait chercher à l'avilir & le déprimer avec plus de zele encore que ceux mêmes qui l'ont élevée dans ces dispositions haineu-

ses. Voyez dans les rues & aux promenades l'infortuné J. J. entouré de gens qui, moins par curiosité que par dérision, puisque la plupart l'ont déjà vu cent fois, se détournent, s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien assurément de l'urbanité françoise : vous trouverez toujours que les plus insultans, les plus moqueurs, les plus acharnés sont de jeunes gens qui, d'un air ironiquement poli, s'amusent à lui donner tous les signes d'outrage & de haine qui peuvent l'affliger, sans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siècle. Mais celui-ci est particulièrement un siècle haineux & malveillant par caractère (14). Cet esprit cruel & méchant se fait sentir dans toutes les sociétés, dans toutes les affaires publiques, il suffit seul pour mettre à la mode, & faire briller dans le monde ceux qui se distinguent par-là. L'orgueilleux despotisme de la philosophie mo-

(14) Fréron vient de mourir. On demandoit qui feroit son épitaphe. *Le premier qui crachera sur sa tombe*, répondit à l'instant M. M^{***}. Quand on ne m'auroit pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurois deviné qu'il parloit d'une bouche philosophe, & qu'il étoit de ce siècle-ci.

derne a porté l'égoïsme de l'amour-propre à son dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeunesse pour une doctrine si commode, la lui a fait adopter avec fureur & prêcher avec la plus vive intolérance. Ils se sont accoutumés à porter dans la société ce même ton de maître sur lequel ils prononcent les oracles de leur secte, & à traiter avec un mépris apparent, qui n'est qu'une haine plus insolente, tout ce qui ose hésiter à se soumettre à leurs décisions. Ce goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les passions irascibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres, abreuve les cœurs des disciples. Devenus esclaves pour être tyrans, ils ont fini par prescrire en leur propre nom les loix que ceux-là leur avoient dictées, & à voir dans toute résistance la plus coupable rébellion. Une génération de despote ne peut être ni fort douce ni fort paisible, & une doctrine si hautaine, qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, n'est pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres, & réprimante pour soi, l'orgueil de ses sectateurs.

De là les inclinations haineuses qui distinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames , ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'est pas lui plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour savoir s'occuper de soi : on ne fait plus que haïr , & l'on ne tient point à son propre parti par attachement , encore moins par estime , mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les dispositions générales dans lesquelles vos Messieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains & qu'ils n'ont eu qu'à tourner ensuite contre J. J. (15) qui, tout aussi peu propre à recevoir la loi qu'à la faire , ne pouvoit par cela seul manquer dans ce nouveau système , d'être l'objet de la haine des chefs & du dépit des disciples : la foule empressée à suivre une route qui l'égare , n'y voit pas avec plaisir ceux qui , prenant une route

(15) Dans cette génération nourrie de philosophie & de fiel , rien n'est si facile aux inttigans que de faire tomber sur qui il leur plaît cet appétit général de haïr. Leurs succès prodigieux en ce point , prouvent encore moins leurs talens que la disposition du public , dont les apparens témoignages d'estime & d'attachement pour les uns , ne sont en effet que des actes de haine pour d'autres.

contraire, semblent par-là lui reprocher son erreur (16).

Qui connoîtroit bien toutes les causes concourantes, tous les différens efforts mis en œuvre pour exciter dans tous les états cet engouement haineux, seroit moins surpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle est donné, chacun, suivant le torrent, en augmente l'impulsion. Comment se défier de son sentiment, quand on le voit être celui de tout le monde, comment douter que l'objet d'une haine aussi universelle soit réellement un homme odieux? Alors plus les choses qu'on lui attribue sont absurdes & incroyables, plus on est prêt à les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule est par cela seul assez prouvé. S'il s'agissoit d'une bonne action qu'il eût faite, nul n'en croiroit à ses propres yeux, ou

(16) J'aurois dû peut-être insister ici sur la ruse favorite de mes persécuteurs, qui est de satisfaire à mes dépens leurs passions haineuses, de faire le mal par leurs satellites & de faire en sorte qu'il me soit imputé. C'est ainsi qu'ils m'ont successivement attribué le *système de la nature*, la *philosophie de la nature*, la note du roman de Madame d'Ornoy, &c. &c.

bientôt une interprétation subite la changeroit du blanc au noir. Les méchans ne croient ni à la vertu ni même à la bonté, il faut être déjà bon soi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que soi, & il est presque impossible qu'un homme réellement bon, demeure ou soit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainsi disposés, tout le reste devint facile. Dès-lors vos Messieurs auroient pu sans aucun détour persécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique, mais ils n'auroient assouvi qu'à demi leur vengeance, & se compromettre vis-à-vis de lui, étoit risquer d'être découverts. Le système qu'ils ont adopté remplit mieux toutes leurs vues & prévient tous les inconvéniens. Le chef-d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagemens pour leur victime, les précautions qu'ils ont prises pour leur sûreté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot, acheva de séduire le public, & chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre; il est si doux d'assouvir saintement une passion, & de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu! Chacun

se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disoit avec complaisance ; « ah que je suis généreux ! C'est pour » son bien que je le diffame, c'est pour » le protéger que je l'avilis ; & l'ingrat » loin de sentir mon bienfait s'en offen- » se ! mais cela ne m'empêchera pas » d'aller mon train & de le servir de » la sorte en dépit de lui. » Voilà comment, sous le prétexte de pourvoir à sa sûreté, tous, en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui les satellites de vos Messieurs, &, comme écrivoit J. J. à M^{**}. *sont si fiers d'être des traîtres.* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit, on puisse être équitable & voir les choses comme elles sont ? On verroit Socrate, Aristide, on verroit un Ange, on verroit Dieu même avec des yeux ainsi fascinés, qu'on croiroit toujours voir un monstre infernal.

Mais quelque facile que soit cette pente, il est toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle soit universelle, que tous la suivent sans exception, que pas un seul n'y résiste & ne proteste, que la même passion entraîne en aveugle une génération toute entière, & que le con-

seulement soit unanime dans un tel renversement du droit de la nature & des gens.

Je conviens que le fait est très-extraordinaire , mais en le supposant très-certain , je le trouverois bien plus extraordinaire encore , s'il avoit la vertu pour principe : car il faudroit que toute la génération présente se fût élevée par cette unique vertu , à une sublimité qu'elle ne montre assurément en nulle autre chose , & que parmi tant d'ennemis qu'à J. J. , il ne s'en trouvât pas un seul qui eût la maligne franchise de gâter la merveilleuse œuvre de tous les autres. Dans mon explication un petit nombre de gens adroits , puissans , intrigans , concertés de longue main , abusant les uns par de fausses apparences , & animant les autres par des passions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente , fait tout concourir contre un innocent qu'on a pris soin de charger de crimes , en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication , il faut que de toutes les générations , la plus haineuse se transforme tout-d'un-coup toute entière , & sans aucune exception , en autant d'AnGES célestes en faveur du dernier des scélérats qu'on s'obstine à

protéger & à laisser libre, malgré les attentats & les crimes qu'il continue de commettre tout à son aise, sans que personne au monde ose, tant on craint de lui déplaire, songer à l'en empêcher, ni même à les lui reprocher. Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus raisonnable & la plus admissible ?

Au reste, cette objection tirée du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable, a peut-être plus d'apparence que de réalité. Premièrement l'art des moteurs de toute la trame a été de ne la pas dévoiler également à tous les yeux. Ils en ont gardé le principal secret entre un petit nombre de conjurés; ils n'ont laissé voir au reste des hommes que ce qu'il falloit pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'émouvoir, & n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix personnes qui sachent à quoi tient le fond de la trame, & de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connoissent assez leur victime, pour être sûrs qu'ils noircissent un innocent. Le secret du premier com

plot est concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reste des complices, plus ou moins coupables, se fait illusion sur des manœuvres qui, selon eux, tendent moins à persécuter l'innocence qu'à s'assurer d'un méchant. On a pris chacun par son caractère particulier, par sa passion favorite. S'il étoit possible que cette multitude de coopérateurs se rassemblât & s'éclairât par des confidences réciproques, ils seroient frappés eux-mêmes des contradictions absurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, & des motifs non-seulement différens, mais souvent contraires, par lesquels on les a fait concourir tous à l'œuvre commune, sans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même fait bien distinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à Motiers, à Trye, à Monquin, des personnes d'un vrai mérite, qui, trompées plutôt que séduites, & sans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laissé, malgré l'opinion qu'elles avoient de lui, de le rechercher avec le même empressement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions.

tions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y restent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de bassesse que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable, & l'on voit à leur air, à leur ton, dans leurs manières, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dirision comme infortuné.

De plus, quoique personne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui seroit se compromettre à pure perte, pensez-vous que tout le monde y acquiesce réellement? Combien de particuliers, peut-être, voyant tant de manœuvres & de mines souterraines, s'en indignent, refusent d'y concourir, & gémissent en secret sur l'innocence opprimée! Combien d'autres ne sachant à quoi s'en tenir sur le compte d'un homme enlacé dans tant de pièges, refusent de le juger sans l'avoir entendu, & jugeant seulement ses adroits persécuteurs, pensent que des gens à qui la ruse, la fausseté, la trahison coûtent si peu, pourroient bien n'être pas plus scrupuleux sur l'imposture. Suspendus entre

la force des preuves qu'on leur allégué, & celles de la malignité des accusateurs, ils ne peuvent accorder tant de zèle pour la vérité avec tant d'aversion pour la justice, ni tant de générosité pour celui qu'ils accusent, avec tant d'art à gauchir devant lui & se soustraire à ses défenses. On peut s'abstenir de l'iniquité, sans avoir le courage de la combattre. On peut refuser d'être complice d'une trahison, sans oser démasquer les traîtres. Un homme juste, mais foible, se retire alors de la foule, reste dans son coin, & n'osant s'exposer, plaint tout bas l'opprimé, craint l'oppresseur, & se tait. Qui peut savoir combien d'honnêtes gens sont dans ce cas? ils ne se font ni voir, ni sentir : ils laissent le champ libre à vos Messieurs jusqu'à ce que le moment de parler sans danger arrive. Fondé sur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du cœur humain, je crois que cela doit être. Sur quel fondement raisonnable peut-on soutenir que cela n'est pas? Voilà, Monsieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduisez, & qu'au reste je ne me charge pas de résoudre à votre gré, ni même au mien, quoiqu'elle ne

puisse ébranler la persuasion directe qu'ont produit en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre, & j'ai compris que c'étoit pour me reprocher le soin superflu de vous établir un fait dont vous convenez si bien vous-même que vous le tournez en objection contre moi, savoir qu'il n'est pas vrai que tout le monde soit entré dans le complot. Mais remarquez qu'en paroissant nous accorder sur ce point, nous sommes néanmoins de sentimens tout contraires, en ce que, selon vous, ceux qui ne sont pas du complot pensent sur J. J. tout comme ceux qui en sont, & que, selon moi, ils doivent penser tout autrement. Ainsi votre exception que je n'admets pas, & la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant sur des personnes différentes, s'excluent mutuellement ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire sur quoi je fonde la mienne; examinons la vôtre à présent.

D'honnêtes gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot & ne pas haïr J. J., voyent cependant en lui tout ce que disent y voir ses plus mortels ennemis; comme s'il en avoit qui con-

vinssent de l'être & ne se vantassent pas de l'aimer ! En me faisant cette objection, vous ne vous êtes pas rappelé celle-ci qui la prévient & la détruit. S'il y a complot, tout par son effet devient facile à prouver à ceux mêmes qui ne sont pas du complot, & quand ils croient voir par leurs yeux, ils voyent, sans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si ces personnes dont vous parlez ne sont pas de mauvaise foi ; du moins elles sont certainement prévenues comme tout le public, & doivent par cela seul voir & juger comme lui. Et comment vos Messieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, auroient-ils négligé de porter cet avantage aussi loin qu'il pouvoit aller ? Ceux qui dans cette persuasion générale ont écarté la plus sûre épreuve pour distinguer le vrai du faux, ont beau n'être pas à vos yeux du complot, par cela seul ils en sont aux miens ; & moi qui sens dans ma conscience, qu'où ils croient voir la certitude & la vérité, il n'y a qu'erreur, mensonge, imposture, puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur persuasion, & que s'ils avoient aimé sincèrement la vérité, ils ne l'eussent bien-

tôt démêlée à travers les artifices des fourbes qui les ont abusés. Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine, & qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent & détournent tout au gré de leur passion, & à force de subtilités, donnent aux choses les plus contraires à leurs idées, l'interprétation qui les y peut ramener. Les personnes que vous croyez impartiales ont elles pris les précautions nécessaires pour surmonter ces illusions ?

Le F. Mais M. Rousseau, y pensez-vous, & qu'exigez-vous là du public ? Avez-vous pu croire qu'il examineroit la chose aussi scrupuleusement que vous ?

R. Il en eût été dispensé sans doute, s'il se fût abstenu d'une décision si cruelle. Mais en prononçant souverainement sur l'honneur & sur la destinée d'un homme, il n'a pu sans crime négliger aucun des moyens essentiels & possibles de s'assurer qu'il prononçoit justement.

Vous méprisez, dites-vous, un homme abject, & ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J. puissent compatir avec des vices aussi bas que ceux dont il est accusé. Je

penſe exactement comme vous ſur cet article ; mais je ſuis auſſi certain que d'aucune vérité qui me ſoit connue , que cette abjection que vous lui reprochez eſt de tous les vices le plus éloigné de ſon naturel. Bien plus près de l'extrémité contraire , il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. eſt foible ſans doute & peu capable de vaincre ſes paſſions ! Mais il ne peut avoir que les paſſions relatives à ſon caractère , & des tentations baſſes ne ſauroient approcher de ſon cœur. La ſource de toutes ſes conſolations eſt dans l'eſtime de lui-même. Il ſeroit le plus vertueux des hommes , ſi ſa force répondoit à ſa volonté. Mais avec toute ſa foibleſſe il ne peut être un homme vil , parce qu'il n'y a pas dans ſon ame un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. Le ſeul qui l'eût pu mener au mal eſt la mauvaiſe honte , contre laquelle il a lutté toute ſa vie avec des efforts auſſi grands qu'inutiles , parce qu'elle tient à ſon humeur timide qui préſente un obſtacle invincible aux ardens deſirs de ſon cœur , & le force à leur donner le change en mille façons ſouvent blâmables. Voilà l'unique ſource

de tout le mal qu'il a pu faire; mais dont rien ne peut sortir de semblable aux indignités dont vous l'accusez. Eh! comment ne voyez-vous pas combien vos Messieurs eux-mêmes sont éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inspirer pour lui? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'est point réel, qu'il n'est que le voile bien transparent d'une estime qui les déchire & d'une rage qu'ils cachent très-mal? La preuve en est manifeste. On ne s'inquiète point ainsi des gens qu'on méprise. On en détourne les yeux, on les laisse pour ce qu'ils sont; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Messieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'est pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent aussi de boue: tous ces procédés sont très-concordans de leur part; mais ceux qu'ils lui imputent ne le sont gueres de la sienne, & ces indignités auxquelles vous revenez, sont-elles mieux prouvées que les crimes sur lesquels vous n'insistez plus? Non, Monsieur, après nos discussions précédentes, je ne vois plus de milieu possible entre tout admettre & tout rejeter.

Des témoignages que vous supposez impartiaux, les uns portent sur des faits absurdes & faux, mais rendus croyables à force de prévention : tels que le viol, la brutalité, la débauche, la cynique impudence, les basses friponneries : les autres sur des faits vrais, mais faussement interprétés ; tels que sa dureté, son dédain, son humeur colere & repoussante, l'obstination de fermer sa porte aux nouveaux visages, sur-tout aux quidams cajoleurs & pleureux, & aux arrogans mal-appris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accusé d'assassinat & d'empoisonnement, je n'entends pas non plus le justifier d'être un violateur de filles, un monstre de débauche, un petit filou. Si vous pouvez adopter sérieusement de pareilles opinions sur son compte, je ne puis que le plaindre, & vous plaindre aussi, vous qui caressez des idées dont vous rougiriez comme ami de la justice, en y regardant de plus près, & faisant ce que j'ai fait. Lui débauché, brutal, impudent, cynique auprès du sexe ! Eh ! j'ai grand'peur que ce ne soit l'excès contraire qui l'a perdu, & que s'il eût été ce que vous dites, il ne fût aujourd'hui

bien moins malheureux. Il est bien aisé de faire à son arrivée retirer les filles de la maison ; mais qu'est-ce que cela prouve , sinon la maligne disposition des parens envers lui ?

A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu nécessaire une précaution si bizarre & si affectée ? & qu'en dût-il penser à son arrivée à Paris , lui qui venoit de vivre à Lyon très-familierement dans une maison très-estimable , où la mere & trois filles charmantes , toutes trois dans la fleur de l'âge & de la beauté , l'accabloient à l'envi d'amitiés & de carettes ? Est-ce en abusant de cette familiarité près de ces jeunes personnes , est-ce par des manières ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne & nouvel accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant ; & même encore aujourd'hui , des meres très-sages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible satyre , devant lequel ces autres-là n'osent laisser un moment les leurs , chez elles & en leur présence ? En vérité , que des farces aussi grossières puissent abuser un moment les gens sensés , il faut en être témoin pour le croire.

Supposons un moment qu'on eût osé

publier tout cela dix ans plutôt & lorsque l'estime des honnêtes gens qu'il eut toujours dès sa jeunesse, étoit montée au plus haut degré : ces opinions, quoique soutenues des mêmes preuves, auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empressent de les adopter ? Non, sans doute ; ils les auroient rejetées avec indignation. Ils auroient tous dit ; « quand un homme » est parvenu jusqu'à cet âge avec l'esti- » me publique, quand sans patrie, sans » fortune & sans asyle, dans une situa- » tion gênée, & forcé, pour subsister, de » recourir sans cesse aux expédiens, on » n'en a jamais employés que d'honora- » bles, & qu'on s'est fait toujours confi- » dérer & bien vouloir dans sa détresse, » on ne commence pas après l'âge mur, » & quand tous les yeux sont ouverts » sur nous, à se dévoyer de la droite » route pour s'enfoncer dans les sentiers » bourbeux du vice, on n'associe point » la bassesse des plus vils fripons avec » le courage & l'élévation des ames fie- » res, ni l'amour de la gloire aux ma- » nœuvres des filoux ; & si quarante ans » d'honneur permettoient à quelqu'un » de se démentir si tard à ce point, il

» perdroit bientôt cette vigueur de sen-
 » timent, ce ressort, cette franchise in-
 » trépide qu'on n'a point avec des pas-
 » sions basses, & qui jamais ne survit à
 » l'honneur. Un fripon peut être lâche,
 » un méchant peut être arrogant ; mais
 » la douceur de l'innocence & la fierté
 » de la vertu ne peuvent s'unir que dans
 » une belle ame ».

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou
 pensé, & ils auroient certainement re-
 fusé de le croire atteint de vices aussi bas,
 à moins qu'il n'en eût été convaincu sous
 leurs yeux. Ils auroient du moins voulu
 l'étudier eux-mêmes avant de le juger si
 décidément & si cruellement. Ils au-
 roient fait ce que j'ai fait, & avec l'im-
 partialité que vous leur supposez, ils au-
 roient tiré de leurs recherches la même
 conclusion que je tire des miennes. Ils
 n'ont rien fait de tout cela ; les preuves
 les plus ténébreuses, les témoignages les
 plus suspects leur ont suffi pour se déci-
 der en mal sans autre vérification, & ils
 ont soigneusement évité toute éclaircis-
 sement qui pouvoit leur montrer leur
 erreur. Donc, quoique vous en puissiez
 dire, ils sont du complot ; car ce que
 j'appelle en être n'est pas seulement être.

dans le secret de vos Messieurs, je présume que peu de gens y sont admis ? mais c'est adopter leur inique principe : c'est se faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde & de cacher au seul accusé le mal qu'on pense ou qu'on feint de penser de lui, & les raisons sur lesquelles on fonde ce jugement, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, & de faire entendre les siennes : car si tôt qu'on s'est laissé persuader qu'il faut le juger, non-seulement sans l'entendre, mais sans en être entendu, tout le reste est forcé, & il n'est pas possible qu'on résiste à tant de témoignages si bien arrangés & mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponses de l'accusé. Comme tout le succès de la trame dépendoit de cette importante précaution, son auteur aura mis toute la sagacité de son esprit à donner à cette injustice le tour le plus spécieux, & à la couvrir même d'un vernis de bienfaisance & de générosité qui n'eût ébloui nul esprit impartial, mais qu'on s'est empressé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'estimoit que par force, & dont les singularités n'étoient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la première accusation

qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête homme qu'il avoit porté jusqu'alors, pour y substituer celui du plus affreux scélérat. Quiconque a l'ame saine & croit vraiment à la probité, ne se départ pas aisément de l'estime fondée qu'il a conçue pour une homme de bien. Je verrois commettre un crime, s'il étoit possible, ou faire une action basse à Milord Maréchal (17) que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J. J. tout ce que vous m'avez prouvé, c'étoit en le supposant convaincu. Changer à ce point, sur le compte d'un homme estimé durant toute sa vie, n'est pas une chose facile. Mais aussi ce premier pas fait, tout le reste va de lui-même. De crime en crime, un homme coupable d'un seul devient, comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'est moins surprenant que le passage de la méchanceté à l'abjection, & ce n'est pas la peine de mesurer si soigneusement l'in-

(17) Il est vrai que Milord Maréchal est d'une illustre naissance, & J. J. un homme du peuple; mais il faut penser que Rousseau qui parle ici, n'a pas en général une opinion bien sublime de la haute vertu des gens de qualité, & que l'histoire de J. J. ne doit pas naturellement agrandir cette opinion,

tervalle qui peut quelquefois séparer un scélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à son aise l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal, on n'y voit plus que cela, ses actions bonnes ou indifférentes, changent bientôt d'apparence avec beaucoup de préjugé & un peu d'interprétation, & l'on rétracte alors ses jugemens avec autant d'assurance, que si ceux qu'on leur substitue étoient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu soi-même ce qu'on fait ou qu'on croit savoir d'ailleurs. Rien n'est si manifeste aussi-tôt qu'on y regarde; on a honte de ne l'avoir pas aperçu plutôt; mais c'est qu'on étoit si distrait ou si prévenu qu'on ne portoit pas son attention de ce côté; c'est qu'on est si bon soi-même qu'on ne peut supposer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engoiement devenu général parvient à l'excès, on ne se contente plus de tout croire, chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir, & tout le monde s'affectionnant à ce système, se pique d'y apporter du sien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne sont pas plus empressés d'inventer que

les autres de croire. Toute imputation passe en preuve invincible, & si l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'est commis un crime dans la lune, il seroit prouvé demain, plus clair que le jour, à tout le monde, que c'est J. J. qui en est l'auteur.

La réputation qu'on lui a donné, une fois bien établie, il est donc très-naturel qu'il en résulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte, ce sera toujours à dessein; est-elle à son avantage? c'est une friponerie: est-elle à son préjudice? c'est une ruse. Un homme ainsi vu, quelque sujet qu'il soit aux oublis, aux distractions, aux balourdises, ne peut plus rien avoir de tout cela: tout ce qu'il fait par inadvertance est toujours vu comme fait exprès. Au contraire les oublis, les omissions, les bévues des autres à son égard, ne trouvent plus créance dans l'esprit de personne; s'il les relève, il ment; s'il les endure, c'est à pure perte. Des femmes étourdies, de jeunes gens évaporés feront des quiproquos dont il restera chargé; & ce sera beaucoup si des laquais gagnés ou peu fideles, trop instruits des sentimens des maîtres à son égard, ne

sont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ses dépens ; bien sûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en sa présence , & que quand cela arriveroit , un peu d'effronterie, aidée des préjugés des maîtres , les tireroit d'affaire aisément.

J'ai supposé , comme vous , ceux qui traitent avec lui , tous sinceres & de bonne foi ; mais si l'on cherchoit à le tromper pour le prendre en faute , quelle facilité sa vivacité , son étourderie , ses distractions , sa mauvaise mémoire ne donneroient-elles pas pour cela ?

D'autres causes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Messieurs par ses confessions qu'ils appellent ses mémoires , une prise sur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens , mais dont si peu d'hommes étoient capables , & dont bien moins encore étoient dignes , a initié le public dans toutes ses foiblesses , dans toutes ses fautes les plus secretes. L'espérance que ces confessions ne seroient vues qu'après sa mort , lui avoit donné le courage de tout dire , & de se traiter avec une justice souvent même trop rigoureuse. Quand il se vit défiguré parmi les hom-

mes au point d'y passer pour un monstre , la conscience qui lui faisoit sentir en lui plus de bien que de mal , lui donna le courage que lui seul peut-être eut , & aura jamais , de se montrer tel qu'il étoit ; il crut qu'en manifestant à plein l'intérieur de son ame , & révélant ses confessions , l'explication si franche , si simple , si naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans sa conduite , portant avec elle son propre témoignage , feroit sentir la vérité de ses déclarations & la fausseté des idées horribles & fantastiques qu'il voyoit répandre de lui , sans en pouvoir découvrir la source. Bien loin de soupçonner alors vos Messieurs , la confiance en eux de cet homme si défiant alla , non-seulement jusqu'à leur lire cette histoire de son ame , mais jusqu'à leur en laisser le dépôt assez long-tems.

L'usage qu'ils ont fait de cette imprudence a été d'en tirer parti pour diffamer celui qui l'avoit commise , & le plus sacré dépôt de l'amitié est devenu dans leurs mains l'instrument de la trahison. Ils ont travesti ses défauts en vices , ses fautes en crimes , les foiblesses de sa jeunesse en noirceurs de son âge mûr : ils

ont dénaturé les effets , quelquefois ridicules , de tout ce que la nature a mis d'aimable & de bon dans son ame , & ce qui n'est que des singularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide , est devenu par leurs soins une horrible dépravation de cœur & de goût. Enfin toutes leurs manieres de procéder à son égard , & des allures dont le vent m'est parvenu , me portent à croire que pour décrier ses confessions après en avoir tiré contre lui tous les avantages possibles , ils ont intrigué , manœuvré dans tous les lieux où il a vécu & dont il leur a fourni les renseignemens , pour défigurer toute sa vie , pour fabriquer avec art des mensonges qui en donnent l'air à ses confessions , & pour lui ôter le mérite de la franchise même dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh ! puisqu'ils savent empoisonner ses écrits qui sont sous les yeux de tout le monde , comment n'empoisonneroient-ils pas sa vie , que le public ne connoît que sur leur rapport ?

L'Héloïse avoit tourné sur lui les regards des femmes ; elles avoient des droits assez naturels sur un homme qui décrioit ainsi l'amour ; mais n'en con-

noissant gueres que le physique , elles crurent qu'il n'y avoit que des sens très-vifs qui pussent inspirer des sentimens si tendres, & cela put leur donner de celui qui les exprimoit , plus grande opinion qu'il ne la méritoit peut-être. Supposez cette opinion portée chez quelques-uns jusqu'à la curiosité, & que cette curiosité ne fût pas assez-tôt devinée ou satisfaite par celui qui en étoit l'objet ; vous concevrez aisément dans sa destinée les conséquences de cette balourdise.

Quant à l'accueil sec & dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui , j'en ai souvent été le témoin moi-même , & je conviens qu'en pareille situation, cette conduite seroit fort imprudente dans un hypocrite démasqué qui , trop heureux qu'on voulût bien feindre de prendre le change, devroit se prêter, avec une dissimulation pareille à cette feinte, & aux apparens ménagemens qu'on feroit semblant d'avoir pour lui. Mais osez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas se conduire en coupable, & de n'avoir pas dans ses infortunes la lâcheté d'un vil scélérat ? De quel œil voulez-vous qu'il

envisage les perfides empressements des traîtres qui l'obsèdent , & qui tout en affectant le plus pur zèle , n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les pièges de ceux qui les emploient ? Il faudroit pour les accueillir qu'il fût en effet tel qu'ils le supposent ; il faudroit qu'aussi fourbe qu'eux & feignant de ne les pas pénétrer , il leur rendît trahison pour trahison. Tout son crime est d'être aussi franc qu'ils sont faux : mais après tout , que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal ? Les signes les plus manifestes de son impatience ou de son dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageoit ouvertement qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laissant à sa porte les sentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir , ne lui montrent qu'insensibilité , duplicité , lâcheté , perfidie , & sont auprès de lui comme il devoit être auprès d'eux , s'il étoit tel qu'ils le représentent ; & comment voulez-vous qu'il leur montre une estime qu'ils ont pris si grand soin de ne lui pas laisser ? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on méprise soi-même est facile à supporter : mais encore n'est-ce pas chez lui qu'il faut en aller chercher

les marques. Malgré tout ce patelinage insidieux, pour peu qu'il croye appercevoir au fond des ames, des sentimens naturellement honnêtes & quelques bonnes dispositions, il se laisse encore subjuguier. Je ris de sa simplicité & je l'en fais rire lui-même. Il espere toujours qu'en le voyant tel qu'il est, quelques-uns du moins n'auront pas le courage de le haïr, & croit à force de franchise toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réussit; il le voit lui-même, & après tant de tristes expériences, il doit enfin favoir à quoi s'en tenir.

Si vous eussiez fait une fois les réflexions que la raison suggere, & les perquisitions que la justice exige, avant de juger si sévèrement un infortuné, vous auriez senti que dans une situation pareille à la sienne, & victime d'aussi détestables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du moins se livrer, pour ce qui l'entoure, à ses penchans naturels, dont vos Messieurs se sont servis si long-tems & avec tant de succès pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus sans s'y précipiter lui-même, agir en rien dans la simplicité de son cœur. Ainsi ce n'est plus

sur les œuvres présentes qu'il faut le juger, même quand on pourroit en avoir le narré fidele. Il faut rétrograder vers les tems où rien ne l'empêchoit d'être lui même, ou bien le pénétrer plus intimement, *intus & in cute*, pour y lire immédiatement les véritables dispositions de son ame que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le suivant dans les tems heureux de sa vie, & dans ceux même où déjà la proie de vos Messieurs il ne s'en doutoit pas encore, vous eussiez trouvé l'homme bienfaisant & doux qu'il étoit & passoit pour être, avant qu'on l'eût défigurés. Dans tous les lieux où il a vécu jadis, dans les habitations où on lui a laissé faire assez de séjour pour y laisser des traces de son caractère, les regrets des habitans l'ont toujours suivi dans sa retraite, & seul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à son départ. Mais vos Dames & vos Messieurs ont pris un tel soin d'effacer toutes ces traces, que c'est seulement tandis qu'elles étoient encore fraîches, qu'on a pu les distinguer. Montmorenci plus près de nous offre un exemple frappant de ces différences. Gra-

ces à des personnes que je ne veux pas nommer, & aux Oratoriens devenus je ne fais comment les plus ardens satellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun vestige de l'attachement, & j'ose dire de la vénération qu'on y eut jadis pour J. J., & tant qu'il y vécut, & après qu'il en fut parti : mais les traditions du moins en restent encore dans la mémoire des honnêtes gens qui fréquentoient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à se livrer & souvent avec plus de plaisir que de prudence, il m'a quelquefois confié ses peines, & j'ai vu que la patience avec laquelle il les supporte, n'ôtoit rien à l'impression qu'elles font sur son cœur. Celles que le tems adoucit le moins se réduisent à deux principales qu'il compte pour les seuls vrais maux que lui aient fait ses ennemis. La première est de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes & secourable aux malheureux, soit en lui en ôtant les moyens, soit en ne laissant plus approcher de lui sous ce passeport, que des fourbes qui ne cherchent à l'intéresser pour eux, qu'afin de s'in-

finuer dans la confiance, l'épier & le trahir. La façon dont ils se présentent, le ton qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abstenir d'y mêler, tout décele en eux de petits histrions grimaciers qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne sont avec des lieux communs de college & des leçons bien magistrales sur ses devoirs envers ceux qui les écrivent, que de fottes déclamations contre les grands & les riches, par lesquelles on croit bien le leurrer d'amers sarcasmes sur tous les états, d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre, & par compagnie, l'autre grand homme à qui elle s'adresse, des honneurs & des biens qui leur étoient dus pour les prodiguer aux indignes; des preuves tirées delà, qu'il n'existe point de providence, de pathétiques déclarations de la prompt assistance dont on a besoin, suivies de fieres protestations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confidence de la ferme résolution

où

où l'on est de se tuer, & par l'avis que cette résolution sera mise en exécution *sonica*, si l'on ne reçoit bien vite une réponse satisfaisante à la lettre.

Après avoir été plusieurs fois très-fotttement la dupe de ces menaçans suicides, il a fini par se moquer & d'eux & de sa propre bêtise. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, & substitué, pour forcer la porte, la férocité des tigres à la flexibilité des serpens. Il faut avoir vu les assauts que sa femme est forcée de soutenir sans cesse, les injures & les outrages qu'elle essuye journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés à la moindre résistance qu'ils trouvent, pour juger du motif qui les amene & des gens qui les envoient. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille & de ne vouloir pas s'en laisser subjuguier? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir, de corriger, de refondre; car son tems & sa peine ne coûtent rien à vos

Messieurs (18) ; il lui faudroit dix mains & dix secrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, complimens, vers, bouquets dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de sa plume & la grande bonté de son cœur ; car c'est toujours là l'ordinaire refrain de ces personnages sinceres. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des essaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aise, sans qu'il ose s'y dérober, & tout ce qui lui peut arriver de plus heureux est de s'en délivrer avec de l'argent dont ils le remercient ensuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de serpens dans son sein, il s'est enfin déterminé, par une réflexion très-simple, à se conduire comme il fait avec tous ces nouveaux venus. A force de bonté & de

(18) Je dois pourtant rendre justice à ceux qui m'offrent de payer mes peines, & qui sont en assez grand nombre. Au moment même où j'écris ceci, une Dame de province vient de me proposer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un Prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des Innocens. J'y aurois pu faire assez bien mes affaires.

soins généreux, vos Messieurs, parvenus à le rendre exécration à tout le monde, ne lui ont plus laissé l'estime de personne. Tout homme ayant de la droiture & de l'honneur, ne peut plus qu'abhorrer & fuir un être ainsi défiguré; nul homme sensé n'en peut rien espérer de bon. Dans cet état, que peut-il donc penser de ceux qui s'adresse à lui par préférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des services ou son amitié, qui dans l'opinion qu'ils ont de lui, desirent néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des scélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit, ni pouvoir, ni faveur auprès de personne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne seroit que leur nuire aussi bien qu'à lui; que tout l'effet de sa recommandation seroit, ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres destinés à l'enlacer par ses propres bienfaits. En toute supposition possible avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laisse pas de recourir à lui, n'est-il pas lui-même un homme jugé, & quel honnête homme peut prendre intérêt à de

pareils misérables ! S'ils n'étoient pas des fourbes , ne feroient-ils pas toujours des infâmes , & qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il méprise , n'est-il pas lui-même encore plus méprisable que lui ?

Si tous ces empressés ne venoient que pour voir & chercher ce qui est , sans doute il auroit tort de les éconduire ; mais pas un seul n'a cet objet , & il faudroit bien peu connoître les hommes & la situation de J. J. pour espérer de tous ces gens-là ni vérité ni fidélité. Ceux qui sont payés veulent gagner leur argent , & ils savent bien qu'ils n'ont qu'un seul moyen pour cela , qui est de dire , non ce qui est , mais ce qui plaît , & qu'ils feroient mal venus à dire du bien de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement , mûs par leur passion , ne verront jamais que ce qui la flatte , aucun ne vient pour voir ce qu'il voit , mais pour l'interpréter à sa mode. Le blanc & le noir , le pour & le contre leur servent également. Donne-t-il l'aumône ? Ah le caffard ! la refuse-t-il ? voilà cet homme si charitable ! S'il s'enflamme en parlant de la vertu , c'est un tartuffe ; s'il s'anime en parlant

de l'amour, c'est un satyre: s'il lit la Gazette (19), il médite une conspiration; s'il cueille une rose, on cherche quel poison la rose contient. Trouvez à un homme ainsi vu quelque propos qui soit innocent, quelque action qui ne soit pas un crime, je vous en défie.

Si l'administration publique elle-même eût été moins prévenue ou de bonne foi, la constante uniformité de sa vie égale & simple l'eût bientôt défabusée; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choses, & que c'étoit bien perdre son argent, son tems & ses peines que d'espionner un homme qui vivoit ainsi. Mais comme ce n'est pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, & qu'au lieu d'étudier son caractère on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il se conduise bien ou mal,

(19) A la grande satisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triste lecture, devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout-à-fait étranger sur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni freres; habitée par des êtres qui ne me sont rien, elle est pour moi comme une autre sphere, & je suis aussi peu curieux désormais d'apprendre ce qui se fait dans le monde, que ce qui se passe à Bicêtre ou aux petites Maisons.

& qu'il soit innocent ou coupable. Tout ce qui importe, est d'être assez au fait de la conduite pour avoir des points fixes sur lesquels on puisse appuyer le système d'impostures dont il est l'objet, sans s'exposer à être convaincus de mensonge, & voilà à quoi l'espionnage est uniquement destiné. Si vous me reprochez ici de rendre à ses accusateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai sans peine, mais avec cette différence qu'en parlant d'eux, Rousseau ne s'en cache pas. Je ne pense même & ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir croire que le Gouvernement est à son égard dans l'erreur de bonne foi, mais c'est ce qui m'est impossible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on suit avec lui m'en fourniroit une invincible. Ce n'est point aux méchans qu'on fait toutes ces choses là, ce sont eux qui les font aux autres.

Pesez la conséquence qui suit de-là. Si l'administration, si la police elle-même trempe dans le complot pour abuser le public sur le compte de J. J., quel homme au monde, quelque sage

qu'il puisse être, pourra se garantir de l'erreur à son égard?

Que de raisons nous font sentir que dans l'étrange position de cet homme infortuné, personne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni sur le rapport d'autrui, ni sur aucune espece de preuve. Il ne suffit pas même de voir, il faut vérifier, comparer, approfondir tout par soi-même, ou s'abstenir de juger. Ici, par exemple, il est clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres, le reproche de dureté & d'incommisération, mérité ou non, lui seroit toujours également inévitable: car supposé un moment qu'il remplît de toutes ses forces les devoirs d'humanité, de charité, de bienfaisance dont tout homme est sans cesse entouré, qui est-ce qui lui rendroit dans le public la justice de les avoir remplis? Ce ne seroit pas lui-même, à moins qu'il n'y mît cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne seroit pas ceux envers qui il les auroit remplis, qui deviennent, si-tôt qu'ils l'approchent, ministres & créatures de vos Messieurs; ce seroit encore moins vos Messieurs eux-mêmes, non moins zélés

à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui faisant des devoirs à leur mode, pour le blâmer de ne les pas remplir, ils feroient les véritables qu'il auroit remplis de tout son cœur, & lui feroient le même reproche avec le même succès; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il étoit bien-faisant & bon quand, livré sans gêne à son naturel, il suivoit en toute liberté ses penchans; & maintenant qu'il se sent entravé de mille pièges, entouré d'espions, de mouches, de surveillans; maintenant qu'il ne fait pas dire un mot qui ne soit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne soit noté, c'est ce tems qu'il choisit pour lever le masque de l'hypocrisie & se livrer à cette dureté tardive, à tous ces petits larcins de bandits dont l'accuse aujourd'hui le public! Convenez que voilà un hypocrite bien bête & un trompeur bien mal-adroit. Quand je n'aurois rien vu par moi-même, cette seule réflexion me rendroit suspecte la réputation qu'on lui donne à présent. Il en est de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue

avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans sa position qu'il fût plus qu'imbécille pour tenter, s'ils étoient réels, d'en dérober un moment la connoissance au public ?

Ces réflexions sur les friponneries qu'il s'est mis à faire, & sur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus, peuvent s'étendre aux livres qu'il fait & publie encore, & dont il se cache si heureusement que tout le monde, aussi-tôt qu'ils paroissent, est instruit qu'il en est l'auteur. Quoi, Monsieur, ce mortel si ombrageux, si farouche, qui voit à peine approcher de lui un seul homme qu'il ne sache ou ne croye être un traître ; qui fait ou qui croit que le vigilant Magistrat, chargé des deux départemens de la police & de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables filets ; ne laisse pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, & de les confier sans crainte au tiers & au quart pour les faire imprimer en grand secret ? Ces livres s'impriment, se publient, se débitent hautement sous son nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avoit peur de n'être pas connu, & mon butor, sans voir,

ſans ſouſçonner même cette manœuvre ſi publique, ſans jamais croire être découvert, va toujours prudemment ſon train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours ſe confiant à des confidens ſi diſcrets, & toujours ignorant qu'ils ſe moquent de lui ! Que de ſtupidité pour tant de fineſſe ! que de confiance pour un homme auſſi ſouſçonneux ! tout cela vous paroît-il donc ſi bien arrangé, ſi naturel, ſi croyable ? Pour moi je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'eſt pas auſſi fin que vos Meſſieurs, mais il n'eſt pas non plus auſſi bête que le public, & ne ſe payeroit pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil ſ'établir à ſa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui propoſent de belles éditions, affectent d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voiſinage, ces viſites, ces lettres lui viennent de plus loin ; & tandis que tant de gens ſe tourmentent à lui faire faire des livres dont le dernier cuiſtre rougiroit d'être l'auteur, il pleure amèrement les dix ans de ſa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monsieur, les raisons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent, & de résister aux penchans de son cœur pour ne pas s'enlancer lui-même dans les pièges tendus autour de lui. J'ajoute à cela que son naturel timide & son goût éloigné de toute ostentation ne sont pas propres à mettre en évidence son penchant à faire du bien, & peuvent même, dans une situation si triste, l'arrêter quand il auroit l'air de se mettre en scène. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris s'abstenir malgré lui d'une bonne œuvre qui se présentoit; ne pouvant se résoudre à fixer sur lui les regards malveillans de deux cens personnes; & dans un quartier peu éloigné, mais moins fréquenté, je l'ai vu se conduire différemment dans une occasion pareille. Cette mauvaise honte, ou cette blâmable fierté me semble bien naturelle à un infortuné sûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien sera mal interprété. Il vaudroit mieux sans doute braver l'injustice du public; mais avec une ame haute & un naturel timide, qui peut se résoudre en faisant une bonne action qu'on accusera d'ypocrisie, de lire dans

les yeux des spectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent? Dans une pareille situation celui qui voudroit faire encore du bien s'en cacheroit comme d'une mauvaise œuvre, & ce ne seroit pas ce secret là qu'on iroit épiant pour le publier.

Quant à la seconde & à la plus sensible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent, il la dévore en secret, elle reste en réserve au fond de son cœur, il ne s'en est ouvert à personne & je ne la saurois pas moi-même s'il eût pu me la cacher. C'est par elle que lui ôtant toutes les consolations qui restoient à sa portée, ils lui ont rendu la vie à charge, autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Messieurs par toute leur conduite à son égard, ce but paroît être de l'amener par degrés, & toujours sans qu'il y paroisse, jusqu'au plus violent désespoir, & sous l'air de l'intérêt & de la commisération de le contraindre, à force de secretes angoisses, à finir par les délivrer de lui. Jamais, tant qu'il vivra, ils ne seront, malgré toute leur vigilance, sans inquiétude de se voir découverts. Malgré la

triple enceinte de ténèbres qu'ils renforcent sans cesse autour de lui, toujours ils trembleront qu'un trait de lumière ne perce par quelque fissure & n'éclaire leurs travaux souterrains. Ils espèrent, quand il n'y sera plus, jouir plus tranquillement de leur œuvre; mais ils se sont abstenus jusqu'ici de disposer tout-à-fait de lui, soit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat aussi caché que les autres, soit qu'ils se fassent encore un scrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte auquel ils ne s'en font aucun de le forcer, soit enfin qu'attachés au plaisir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de sa main la preuve complète de sa misère. Quelque soit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens possibles pour le rendre, à force de déchiremens, le ministre de la haine dont il est l'objet. Ils se sont singulièrement appliqués à le navrer de profondes & continuelles blessures par tous les endroits sensibles de son cœur. Ils savoient combien il étoit ardent & sincère dans tous ses attachemens, ils se sont appliqués sans relâche à ne lui pas laisser un seul ami. Ils savoient que, sensible à l'honneur & à l'estime des hon-

nêtes gens, il faisoit un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens, ils ont affecté de prôner les siens en couvrant d'opprobre son caractère. Ils ont venté son esprit pour deshonorer son cœur, ils le connoissoient ouvert & franc jusqu'à l'imprudence, détestant le mystère & la fausseté; ils l'ont entouré de trahisons, de mensonges, de ténèbres, de duplicité. Ils faisoient combien il chérissoit sa patrie; ils n'ont rien épargné pour la rendre méprisable & pour l'y faire haïr. Ils connoissoient son dédain pour le métier d'Auteur, combien il déplorait le court tems de sa vie qu'il perdit à ce triste métier & parmi les brigands qui l'exercent, ils lui font incessamment barbouiller des livres, & ils ont grand soin que ces livres, très-dignes des plumes dont ils sortent, deshonnorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la misère, des bons dont il honora les vertus, des femmes dont il fut idolâtre, de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages sanglans mais tacites, à force d'atroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards

cruels & farouches, ou insultans & moqueurs, ils font parvenus à le chasser de toute assemblée, de tout spectacle, des cafés, des promenades publiques; leur projet est de le chasser enfin des rues, de le renfermer chez lui, de l'y tenir investi par leurs satellites, & de lui rendre enfin la vie si douloureuse qu'il ne la puisse plus endurer. En un mot, en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils savoient lui être les plus sensibles, sans qu'il puisse en parer aucune, & ne lui laissant qu'un seul moyen de s'y dérober, il est clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de l'innocence & de la résignation. Malgré l'âge & l'adversité, sa santé s'est raffermie & se maintient: le calme de son ame semble le rajeunir; & quoiqu'il ne lui reste plus d'espérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du désespoir.

J'ai jetté sur vos objections & vos doutes l'éclaircissement qui dépendoit de moi. Cet éclaircissement, je le répète, n'en peut dissiper l'obscurité, même à mes yeux; car la réunion de toutes ces causes est trop au-dessous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cause

encore plus puissante, qu'il m'est impossible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre que je n'en resterois pas moins dans mon sentiment, non par un entêtement ridicule, mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi & le personnage jugé, & que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux dont j'ai le moins à me défier sont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choses que je n'ai pu vérifier, & qui me tiendroient peut-être encore en doute, si l'on ne prouvoit tout aussi bien beaucoup d'autres choses que je fais très-certainement être fausses; & qu'elle autorité peut rester pour être crus en aucune chose à ceux qui savent donner au mensonge tous les signes de la vérité? Au reste souvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement fasse autorité pour vous; mais après les détails dans lesquels je viens d'entrer, vous ne sauriez blâmer qu'il la fasse pour moi, & quelque appareil de preuves qu'on m'érale en se cachant de l'accusé, tant qu'il ne sera pas convaincu en personne, & moi présent, d'être tel que l'ont peint vos Messieurs, je me croirai

bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

A présent que j'ai fait ce que vous avez désiré, il est tems de vous expliquer à votre tour & de m'apprendre, d'après vos lectures, comment vous l'avez vu dans ses écrits.

Le F. Il est tard pour aujourd'hui; je pars demain pour la campagne: nous nous verrons à mon retour.

Fin du deuxieme Dialogue.





R O U S S E A U

J U G E D E

J E A N - J A C Q U E S .



T R O I S I E M E D I A L O G U E .

R O U S S E A U .

V O U S avez fait un long séjour en campagne.

L E F R A N Ç O I S .

Le temps ne m'y duroit pas. Je le passois avec votre ami.

R. Oh ! s'il se pouvoit qu'un jour il devînt le votre !

Le F. vous jugerez de cette possibilité par l'effet de votre conseil. Je les ai lus enfin ces livres si justement détestés.

R. Monsieur !

Le F. Je les ai lus, non pas assez encore pour les bien entendre ; mais assez pour y avoir trouvé, nommé, re-

cueilli des crimes irrémissibles qui n'ont pu manquer de faire de leur Auteur le plus odieux de tous les monstres, & l'horreur du genre humain.

R. Que dites-vous? Est-ce bien vous qui parlez, & faites-vous à votre tour des énigmes? De grace expliquez-vous promptement.

Le F. La liste que je vous présente vous servira de réponse & d'explication. En la lisant, nul homme raisonnable ne sera surpris de la destinée de l'Auteur.

R. Voyons donc cette étrange liste.

Le F. La voilà. J'aurois pu la rendre aisément dix fois plus ample, sur-tout si j'y avois fais entrer les nombreux articles qui regardent le métier d'Auteur & le Corps des gens de lettres; mais ils sont si connus qu'il suffit d'en donner un ou deux pour exemple. Dans ceux de toute espece auxquels je me suis borné, & que j'ai notés sans ordre comme il se sont présentés, je n'ai fait qu'extraire & transcrire fidèlement les passages. Vous jugerez vous-même des effets qu'ils ont dû produire, & des qualifications que dut espérer leur Auteur si-tôt qu'on peut l'en charger impunément.



E X T R A I T S.

L E S G E N S D E L E T T R E S.

1. « **Q**UI est-ce qui nie que les
 » savans sachent mille choses vraies que
 » les ignorans ne sauront jamais? Les
 » savans sont-ils pour cela plus près de
 » la vérité? Tout au contraire, ils s'en
 » éloignent en avançant, parce que la
 » vanité de juger faisant encore plus de
 » progrès que les lumieres, chaque vé-
 » rité qu'ils apprennent ne vient qu'avec
 » cent jugemens faux. Il est de la der-
 » niere évidence que les Compagnies
 » savantes de l'Europe ne sont que des
 » écoles publiques de mensonge, & très-
 » sûrement il y a plus d'erreurs dans
 » l'Académie des sciences que dans tout
 » un peuple de Hurons ». *Emile. L. 3.*

2. « Tel fait aujourd'hui l'esprit fort
 » & le philosophe qui, par la même
 » raison, n'eût été qu'un fanatique du
 » tems de la ligue ». *Préface du Dis-*
 cours de Dijon.

3. « Les hommes ne doivent point

» être instruits à demi. S'ils devoient
 » rester dans l'erreur, que ne les lais-
 » siez - vous dans l'ignorance ! A quoi
 » bon tant d'écoles & d'universités pour
 » ne leur apprendre rien de ce qui leur
 » importe à savoir ? quel est donc l'ob-
 » jet de vos colleges, de vos académies,
 » de toutes vos fondations savantes ?
 » Est-ce de donner le change au peu-
 » ple, d'altérer sa raison d'avance, &
 » de l'empêcher d'aller au vrai ? Profes-
 » seurs de mensonge c'est pour l'égarer
 » que vous feignez de l'instruire, &
 » comme ces brigands qui mettent des
 » fanaux sur les écueils, vous l'éclairez
 » pour le perdre » *Lettre à M. de Beau-*
mont.

4. « On lisoit ces mots gravés sur un
 » marbre aux Thermopyles. *Passant,*
 » *va dire à Sparte que nous sommes morts*
 » *ici pour obéir à ses saintes loix.* On
 » voit bien que ce n'est pas l'Académie
 » des Inscriptions qui a composé celle-
 » là ». *Emile L. 4.*





L E S M É D E C I N S.

5. « U N corps débile affoiblit l'a-
 » me. Delà l'empire de la médecine ;
 » art plus pernicieux aux hommes que
 » tous les maux qu'il prétend guérir. Je
 » ne fais pour moi de quelle maladie nous
 » guérissent les médecins ; mais je fais
 » qu'ils nous en donnent de bien funes-
 » tes ; la lâcheté , la pusillanimité , la
 » terreur de la mort ; s'ils guérissent le
 » corps, ils tuent le courage. Que nous
 » importe qu'ils fassent marcher des ca-
 » davres ? Ce sont des hommes qu'il nous
 » faut , & l'on n'en voit point sortir de
 » leurs mains.

» La médecine est à la mode parmi-
 » nous ; elle doit l'être. C'est l'amuse-
 » ment des gens oisifs qui ne sachant
 » que faire de leur tems le passent à se
 » conserver. S'ils avoient eu le malheur
 » de naître immortels, ils seroient les
 » plus misérables des êtres. Une vie
 » qu'ils n'auroient jamais peur de per-
 » dre ne seroit pour eux d'aucun prix.
 » Il faut à ces gens-là des médecins qui

» les effrayent pour les flatter, & qui
 » leur donnent chaque jour le seul plaisir
 » dont ils soient susceptibles, celui de
 » n'être pas morts.

» Je n'ai nul dessein de m'étendre ici
 » sur la vanité de la médecine. Mon ob-
 » jet n'est de la considérer que par le
 » côté moral. Je ne puis pourtant m'em-
 » pêcher d'observer que les hommes
 » font sur son usage les mêmes sophis-
 » mes que sur la recherche de la vérité :
 » ils supposent toujours qu'en traitant
 » une maladie on la guérit, & qu'en
 » cherchant une vérité on la trouve. Ils
 » ne voyent pas qu'il faut balancer l'a-
 » vantage d'une guérison que le médecin
 » opere par la mort de cent malades
 » qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité
 » découverte par le tort que font les
 » erreurs qui s'établissent en même-tems.
 » La science qui instruit & la médecine
 » qui guérit sont fort bonnes sans doute ;
 » mais la science qui trompe & la mé-
 » decine qui tue sont mauvaises. Ap-
 » prenez - nous donc à les distinguer.
 » Voilà le nœud de la question. Si nous
 » savions ignorer la vérité, nous ne se-
 » rions jamais les dupes du mensonge :
 » si nous savions ne vouloir pas guérir

» malgré la nature, nous ne mourrions
 » jamais par la main du médecin. Ces
 » deux abstinences seroient sages; on
 » gagneroit évidemment à s'y soumet-
 » tre. Je ne disconviens pas que la
 » médecine ne soit utile à quelques
 » hommes; mais je dis qu'elle est nui-
 » sible au genre humain.

» On me dira comme on fait sans
 » cesse que les fautes sont du médecin,
 » mais que la médecine en elle-même
 » est infallible. A la bonne heure; mais
 » qu'elle vienne donc sans le médecin;
 » car tant qu'ils viendront ensemble,
 » il y aura cent fois plus à craindre des
 » erreurs de l'artiste qu'à esperer des se-
 » cours de l'art ». *Emile L. I.*

6. « Vis selon la nature, soit patient
 » & chasse les médecins. Tu n'éviteras
 » pas la mort, mais tu ne la sentira qu'une
 » fois, au lieu qu'ils la portent chaque
 » jour dans ton imagination troublée,
 » & que leur art mensonger au lieu de
 » prolonger tes jours t'en ôte la jouissan-
 » ce. Je demanderai toujours quel vrai
 » bien cet art a fait aux hommes? Quel-
 » ques-uns de ceux qu'il guérit mour-
 » roient, il est vrai, mais des milliers
 » qu'il tue resteroient en vie. Homme
 » sensé,

» sensé, ne mets point à cette lotterie
 » où trop de chances sont contre toi.
 » Souffre, meurs ou guéris, mais sur-
 » tout vis jusqu'à ta dernière heure ».
Emile. L. I.

7. » Inoculerons-nous notre Eleve ?
 » Oui & non, selon l'occasion, les tems,
 » les lieux, les circonstances. Si'on lui
 » donne la petite vérole, on aura l'a-
 » vantage de prévoir & connoître son
 » mal d'avance; c'est quelque chose: mais
 » s'il la prend naturellement, nous l'au-
 » rons préservé du médecin, c'est en-
 » core plus ». *Emile L. 3.*

8. » Sagit-il de chercher une nour-
 » rice, on la fait choisir par l'accou-
 » cheur. Qu'arrive-t-il de-là? que la
 » meilleure est toujours celle qui l'a le
 » mieux payé. Je n'irai donc point cher-
 » cher un accoucheur pour celle d'E-
 » mile; j'aurai soin de la choisir moi-mê-
 » me. Je ne raisonnerai pas là-dessus si
 » disertement qu'un chirurgien, mais à
 » coup sûr je serai de meilleure foi, &
 » mon zele me trompera moins que son
 » avarice ». *Emile L. I.*



LES ROIS, LES GRANDS,
LES RICHES.

9. » **N**OUS étions faits pour être
 » hommes, les loix & la société nous
 » ont replongés dans l'enfance. Les Rois,
 » les Grands, les Riches sont tous des
 » enfans qui voyant qu'on s'empresse à
 » soulager leur misere, tirant de cela
 » même une vanité puérile, & sont tout
 » fiers de soins qu'on ne leur rendroit
 » pas s'ils étoient hommes faits ». *Emile*
 L. 2.

10. » C'est ainsi qu'il dût venir un
 » tems où les yeux du peuple furent
 » fascinés à tel point que les conduc-
 » teurs n'avoient qu'à dire au plus pe-
 » tit des hommes, soit grand, toi &
 » toute ta race ; aussi-tôt il paroïsoit
 » grand aux yeux de tout le monde &
 » aux siens, & ses descendans s'élevoient
 » encore à mesure qu'ils s'éloignoient
 » de lui ; plus la cause étoit reculée
 » & incertaine, & plus l'effet l'augmen-
 » toit ; plus on pouvoit compter de
 » fainéans dans une famille & plus elle

» devenoit illustre. » *Disc. sur l'inégalité.*

11. » Les peuples une fois accoutu-
 » més à des maîtres ne sont plus en état
 » de s'en passer. S'ils tentent de secouer
 » le joug, ils s'éloignent d'autant plus
 » de la liberté que, prenant pour elle
 » une licence effrénée qui lui est oppo-
 » sée, leurs révolutions les livrent pres-
 » que toujours à des séducteurs qui, sous
 » le leurre de la liberté ne font qu'ag-
 » graver leurs chaînes ». *Ep. dédic. du*
Disc. sur l'inégalité.

12. » *Ce petit garçon que vous voyez-*
 » *là, disoit Thémistocle à ses amis, est*
 » *l'arbitre de la Grece: car il gouverne*
 » *sa mere, sa mere me gouverne, je gouver-*
 » *ne les Athéniens, & les Athéniens gou-*
 » *vernent les Grecs. Oh quels petits con-*
 » *ducteurs on trouveroit souvent aux plus*
 » *grands Etats, si du Prince on descendoit*
 » *par degrés jusqu'à la premiere main qui*
 » *donne le branle en secret !* *Emile L. 2.*

13. » Je me suppose riche. Il me faut
 » donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs
 » destructifs; voici de tout autres affai-
 » res. Il me faut des terres, des bois,
 » des gardes, des redevances, des hon-
 » neurs seigneuriaux, sur-tout de l'en-
 » cens & de l'eau bénite.

» Fort bien ; mais cette terre aura
» des voisins jaloux de leurs droits & de-
» sireux d'usurper ceux des autres : nos
» gardes se chamailleront , & peut-être
» les maîtres : voilà des altercations ,
» des querelles , des haines , des procès
» tout au moins ; cela n'est déjà pas fort
» agréable. Mes vassaux ne verront point
» avec plaisir labourer leurs bleds par
» mes lievres & leurs fèves par mes
» sangliers : chacun n'osant tuer l'enne-
» mi qui détruit son travail voudra du
» moins le chasser de son champ : après
» avoir passé le jour à cultiver leurs
» terres , il faudra qu'ils passent la nuit
» à les garder ; ils auront des mâtins ,
» des tambours , des cornets , des fon-
» nettes. Avec tout ce tintamarre ils
» troubleront mon sommeil. Je songe-
» rai malgré moi à la misère de ces pau-
» vres gens , & ne pourrai m'empêcher
» de me la reprocher. Si j'avois l'hon-
» neur d'être Prince tout cela ne me
» toucheroit gueres ; mais moi nouveau
» parvenu , nouveau riche , j'aurai le
» cœur encore un peu roturier.

» Ce n'est pas tout ; l'abondance du
» gibier tentera les chasseurs ; j'aurai des
» braconniers à punir ; il me faudra des

» prisons, des geoliers, des archers,
 » des galeres. Tout cela paroît assez
 » cruel. Les femmes de ces malheureux
 » viendront assiéger ma porte & m'im-
 » portuner de leurs cris, il faudra qu'on
 » les chasse, qu'on les maltraite. Les
 » pauvres gens qui n'auront point bra-
 » conné, & dont mon gibier aura four-
 » ragé la récolte, viendront se plaindre
 » de leur côté. Les uns seront punis
 » pour avoir tué le gibier, les autres
 » ruinés pour l'avoir épargné : quelle
 » triste alternative ! Je ne verrai de tous
 » cotés qu'objets de misere, je n'en-
 » tendrai que gémissemens : cela doit
 » troubler beaucoup, ce me semble,
 » le plaisir de massacrer à son aise des
 » foules de perdrix & de lievres pres-
 » que sous ses pieds.

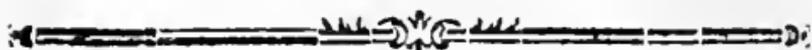
» Voulez-vous dégager les plaisirs de
 » leurs peines ? otez-en l'exclusion.....
 » Le plaisir n'est donc pas moindre, &
 » l'inconvénient en est ôté quand on n'a
 » ni terre à garder, ni braconnier à punir,
 » ni misérable à tourmenter. Voilà donc
 » une solide raison de préférence. Quoi
 » qu'on fasse, on ne tourmente point sans
 » fin les hommes qu'on n'en reçoive aus-
 » si quelque mal-aise, & les longues ma-

» lédiction du peuple rendent tôt ou
» tard le gibier amer». *Emile L. 4.*

14. » Tous les avantages de la société
» ne font-ils pas pour les puissans & les
» riches. Tous les emplois lucratifs ne
» font-ils pas remplis par eux seuls ?
» Toutes les graces, toutes les exemp-
» tions ne leur font-elles pas réservées ,
» & l'autorité publique n'est-elle pas
» toute en leur faveur ? Qu'un homme
» de considération vole ses créanciers ou
» fasse d'autres friponneries, n'est-il pas
» toujours sûr de l'impunité ? Les coups
» de bâton qu'il distribue, les violences
» qu'il commet, les meurtres mêmes &
» les assassins dont il se rend coupable,
» ne font-ce pas des bruits passagers
» qu'on assoupit & dont au bout de six
» mois il n'est plus question ? Que ce
» même homme soit volé lui-même,
» toute la police est aussi-tôt en mouve-
» ment, & malheur aux innocens qu'il
» soupçonne ! Passe-t-il dans un lieu dan-
» gereux ? voilà les escortes en campa-
» gne : l'essieu de sa chaise vient-il à rom-
» pre ? tout vole à son secours : fait-on
» du bruit à sa porte ? il dit un mot, &
» tout se tait : la foule l'incommode-
» t-elle ? il fait un signe, & tout se range.

» Un charretier se trouve-t-il sur son
» passage? ses gens sont prêts à l'assom-
» mer, cinquante honnêtes piétons al-
» lant à leurs affaires seroient plutôt
» écrasés cent fois qu'un faquin oisif un
» moment retardé dans son équipage.
» Tous ces égards ne lui coûtent pas un
» sou; ils sont le droit de l'homme ri-
» che & non le prix de la richesse. Que
» le tableau du pauvre est différent! plus
» l'humanité lui doit, plus la société lui
» refuse. Toutes les portes lui sont fer-
» mées quand il a le droit de se les faire
» ouvrir, & si quelquefois il obtient jus-
» tice, c'est avec plus de peine qu'un
» autre n'obtiendrait grace. S'il y a des
» corvées à faire, une milice à tirer,
» c'est à lui qu'on donne la préférence.
» Il porte toujours outre sa charge, celle
» dont son voisin plus riche a le crédit
» de se faire exempter. Au moindre
» accident qui lui arrive chacun s'éloi-
» gne de lui. Si sa pauvre charrette
» renverse, loin d'être aidé par person-
» ne, il aura du bonheur s'il évite en
» passant les avanies des gens lestes d'un
» jeune Duc. En un mot toute assistance
» gratuite le fuit au besoin précisément
» parce qu'il n'a pas de quoi la payer;

» mais je le tiens pour un homme perdu
 » s'il a le malheur d'avoir l'ame hon-
 » nête , une fille aimable & un puis-
 » sant voisin ». *Dis. sur l'Econ. polit.*

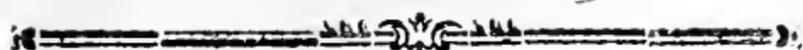


L E S F E M M E S.

15. » **F**EMMES de Paris & de
 » Londres , pardonnez-le moi ; mais si
 » une seule de vous a l'ame vraiment
 » honnête , je n'entends rien à nos inf-
 » titutions ». *Emile L. 4.*

16. » Il jouit de l'estime publique ,
 » il la mérite. Avec cela fût-il le der-
 » nier des hommes , encore ne faudroit-
 » il pas balancer ; car il vaut mieux dé-
 » roger à la noblesse qu'à la vertu , &
 » la femme d'un charbonnier est plus
 » respectable que la maîtresse d'un Prin-
 » ce ». *Nouvelle Héloïse. 5^e. Partie ;
 Lettre 13.*





L E S A N G L O I S.

17. « **L**ES choses ont changé depuis
 » que j'écrivois ceci (en 1756), mais
 » mon principe sera toujours vrai. Il est
 » par exemple très-aisé de prévoir que
 » dans vingt ans d'ici (1) l'Angleterre
 » avec toute sa gloire sera ruinée, & de
 » plus aura perdu le reste de sa liberté.
 » Tout le monde assure que l'agriculture
 » fleurit dans cette Isle, & moi je parie
 » qu'elle y dépérit. Londres s'agrandit
 » tous les jours, donc le royaume se
 » dépeuple. Les Anglois veulent être
 » conquérans ; donc ils ne tarderont pas
 » d'être esclaves ». *Extrait du projet de*
paix perpétuelle.

18. » Je fais que les Anglois vantent
 » beaucoup leur humanité & le bon na-
 » turel de leur peuple, qu'ils appellent
 » *good natured people*. Mais ils ont beau
 » crier cela tant qu'ils peuvent, per-

(1) Il est bon de remarquer que ceci fut écrit & publié en 1760, l'époque de la plus grande prospérité de l'Angleterre, durant le ministère de M. Pitt, aujourd'hui Lord Chatham.

» sonne ne le répète après eux ». *Emile*
L. 2.

Vous auriez trop à faire s'il falloit achever, & vous voyez que cela n'est pas nécessaire. Je savois que tous les états étoient maltraités dans les écrits de J. J.; mais les voyant tous s'intéresser néanmoins si tendrement pour lui, j'étois fort éloigné de comprendre à quel point son crime envers chacun d'eux étoit irrémissible. Je l'ai compris durant ma lecture, & seulement en lisant ces articles, vous devez sentir comme moi qu'un homme isolé & sans appui, qui dans le siècle où nous sommes, ose ainsi parler de la médecine & des médecins, ne peut manquer d'être un empoisonneur; que celui qui traite ainsi la philosophie moderne ne peut être qu'un abominable impie; que celui qui paroît estimer si peu les femmes galantes & les maîtresses des Princes ne peut être qu'un monstre de débauche; que celui qui ne croit pas à l'infailibilité des livres à la mode, doit voir brûler les siens par la main du bourreau; que celui qui, rébelle aux nouveaux oracles, ose continuer de croire en Dieu, doit être brûlé lui-même à l'inquisition philosophique comme un hypo-

crite & un scélérat ; que celui qui ose réclamer les droits roturiers de la nature pour ces canailles de payfans contre de si respectables droits de chasse, doit être traité des Princes comme des bêtes fauves qu'ils ne protègent que pour les tuer à leur aise & à leur mode. A l'égard de l'Angleterre, les deux derniers passages expliquent trop bien l'ardeur des bons amis de J. J. à l'y envoyer, & celle de David Hume à l'y conduire, pour qu'on puisse douter de la bénignité des protecteurs & de l'ingratitude du protégé dans toute cette affaire. Tous ces crimes irrémissibles, encore aggravés par les circonstances des tems & des lieux, prouvent qu'il n'y a rien d'étonnant dans le sort du coupable, & qu'il ne se soit bien attiré. Moliere, je le fais, plaisantoit les médecins ; mais outre qu'il ne faisoit que plaisanter, il ne les craignoit point. Il avoit de bons appuis ; il étoit aimé de Louis-Quatorze, & les médecins, qui n'avoient pas encore succédé aux directeurs dans le gouvernement des femmes, n'étoient pas alors versés comme aujourd'hui dans l'art des secretes intrigues. Tout a bien changé pour eux, & depuis vingt ans ils ont trop d'influence dans

les affaires privées & publiques, pour qu'il fût prudent, même à des gens en crédit, d'oser parler d'eux librement; jugez comme un J. J. y dût être bien venu! Mais sans nous embarquer ici dans d'inutiles & dangereux détails, lisez seulement le dernier article de cette liste, il surpasse seul tous les autres.

15. « Mais s'il est difficile qu'un grand
» Etat soit bien gouverné, il l'est beau-
» coup plus qu'il soit gouverné par un
» seul homme, & chacun fait ce qu'il
» arrive quand le Roi se donne des sub-
» tituts.

» Un défaut essentiel & inévitable qui
» mettra toujours le gouvernement mo-
» narchique au-dessous du républicain,
» est que dans celui-ci la voix publique
» n'éleve presque jamais aux premières
» places que des hommes éclairés & ca-
» pables qui les remplissent avec hon-
» neur. Au lieu que ceux qui parvien-
» nent dans les monarchies, ne sont le
» plus souvent que de petits brouillons,
» de petits fripons, de petits intrigans à
» qui les petits talens qui font parvenir
» dans les cours aux grandes places, ne
» servent qu'à montrer au public leur
» ineptie aussi-tôt qu'ils y sont parvenus.

» Le peuple se trompe bien moins sur
 » ce choix, & un homme d'un vrai mé-
 » rite est presque aussi rare dans le mi-
 » nistère qu'un sot à la tête d'une républi-
 » que. Aussi quand par quelque heureux
 » hazard un de ces hommes nés pour
 » gouverner prend le timon des affaires
 » dans une monarchie abymée par ces tas
 » de jolis régisseurs, on est tout surpris
 » des ressources qu'il trouve, & cela fait
 » époque dans un pays». *Contrat Social*
L. 3. chap. 6.

Je n'ajouterai rien sur ce dernier arti-
 cle, sa seule lecture vous a tout dit. Te-
 nez, Monsieur, il n'y a dans tout ceci
 qu'une chose qui m'étonne; c'est qu'un
 étranger isolé, sans parens, sans appui,
 ne tenant à rien sur la terre, & voulant
 dire toutes ces choses-là, ait cru les
 pouvoir dire impunément.

R O U S S E A U.

Voilà ce qu'il n'a pas cru, je vous
 assure. Il a dû s'attendre aux cruelles
 vengeance de tous ceux qu'offense la
 vérité, & il s'y est attendu. Il savoit que
 les Grands, les Visirs, les Robins, les
 Financiers, les Médecins, les Prêtres,
 les Philosophes, & tous les gens de
 parti qui font dans la société un vrai bri-

gandage, ne lui pardonneroient jamais de les avoir vus & montrés tels qu'ils font. Il a dû s'attendre à la haine, aux persécutions de toute espee, non au déshonneur, à l'opprobre, à la diffamation. Il a dû s'attendre à vivre accablé de miseres & d'infortunes, mais non d'infamie & de mépris. Il est, je le répète, des genres de malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé, & ce sont ceux-là précisément qu'on a choisis pour l'en accabler. Comme ils l'ont pris au dépourvu, du premier choc il s'est laissé abattre, & ne s'est pas relevé sans peine : il lui a fallu du tems pour reprendre son courage & sa tranquillité. Pour les conserver toujours, il eût eu besoin d'une prévoyance qui n'étoit pas dans l'ordre des choses, non plus que le sort qu'on lui préparoit. Non, Monsieur, ne croyez point que la destinée dans laquelle il est enseveli soit le fruit naturel de son zele à dire sans crainte tout ce qu'il crut être vrai, bon, salutaire, utile ; elle a d'autres causes plus secretes, plus ridicules qui ne tiennent en aucune sorte à ses écrits. C'est un plan médité de longue main, & même avant sa célébrité : c'est

l'œuvre d'un génie infernal, mais profond, à l'école duquel le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre dans l'art de rendre un mortel malheureux. Si cet homme ne fût point né, J. J., malgré l'audace de ses censures, eût vécu dans l'infortune & dans la gloire, & les maux dont on n'eût pas manqué de l'accabler, loin de l'avilir, l'auroient illustré davantage. Non, jamais un projet aussi exécrationnel n'eût été inventé par ceux mêmes qui se sont livrés avec le plus d'ardeur à son exécution : c'est une justice que J. J. aime encore à rendre à la nation qui s'empresse à le couvrir d'opprobres. Le complot s'est formé dans le sein de cette nation, mais il n'est pas venu d'elle. Les François en sont les ardens exécuteurs. C'est trop sans doute; mais du moins ils n'en sont pas les auteurs. Il a fallu pour l'être une noirceur méditée & réfléchie dont ils ne sont pas capables; au lieu qu'il ne faut pour en être les ministres qu'une animosité, qui n'est qu'un effet fortuit de certaines circonstances & de leur penchant à s'engouier tant en mal qu'en bien.

LE FRANÇOIS.

Quoi qu'il en soit de la cause & des

auteurs du complot, l'effet n'en est plus étonnant pour quiconque a lu les écrits de J. J. Les dures vérités qu'il a dites, quoique générales, font de ces traits dont la blessure ne se ferme jamais dans les cœurs qui s'en sentent atteints. De tous ceux qui se font avec tant d'ostentation ses patrons & ses protecteurs, il n'y en a pas un sur qui quelqu'un de ces traits n'ait porté jusqu'au vif. De quelle trempe sont donc ces divines ames dont les poignantes atteintes n'ont fait qu'exciter la bienveillance & l'amour, & par le plus frappant de tous les prodiges, d'un scélérat qu'elle devoit abhorrer, ont fait l'objet de leur plus tendre sollicitude ?

Si c'est-là de la vertu, elle est bisarre, mais elle est magnanime, & ne peut appartenir qu'à des ames fort au-dessus des petites passions vulgaires; mais comment accorder des motifs si sublimes avec les indignes moyens employés par ceux qui s'en disent animés ? Vous le savez, quelque prévenu, quelque irrité que je fusse contre J. J., quelque mauvaise opinion que j'eusse de son caractère & de ses mœurs, je n'ai jamais pu goûter le système de nos Messieurs, ni me résoudre

à pratiquer leurs maximes. J'ai toujours trouvé autant de bassesse que de fausseté dans cette maligne ostentation de bienfaisance, qui n'avoit pour but que d'en avilir l'objet. Il est vrai que ne concevant aucun défaut à tant de preuves si claires, je ne doutois pas un moment que J. J. ne fût un détestable hypocrite & un monstre qui n'eût jamais dû naître, & cela bien accordé, j'avoue qu'avec tant de facilité qu'ils disoient avoir à le confondre, j'admirois leur patience & leur douceur à se laisser provoquer par ses clameurs sans jamais s'en émouvoir, & sans autre effet que de l'enlacer de plus en plus dans leurs rets pour toute réponse. Pouvant le convaincre si aisément je voyois une héroïque modération à n'en rien faire, & même en blamant la méthode qu'ils vouloient suivre, je ne pouvois qu'admirer leur flegme stoïque à s'y tenir.

Vous ébranlâtes dans nos premiers entretiens la confiance que j'avois dans des preuves si fortes, quoiqu'administrées avec tant de mystère. En y repentant depuis, je fus plus frappé de l'extrême soin qu'on prenoit de les cacher à l'accusé que je ne l'avois été de leur

force, & je commençois à trouver sophistiques & foibles les motifs qu'on alléguoit de cette conduite. Ces doutes étoient augmentés par mes réflexions sur cette affectation d'intérêt & de bienveillance pour un pareil scélérat. La vertu peut ne faire haïr que le vice, mais il est impossible qu'elle fasse aimer le vicieux, & pour s'obstiner à le laisser en liberté malgré les crimes qu'on le voit continuer de commettre, il faut certainement avoir quelque motif plus fort que la commisération naturelle & l'humanité, qui demanderoient même une conduite contraire. Vous m'aviez dit cela, je le sentoais; & le zele tres-singulier de nos Messieurs pour l'impunité du coupable, ainsi que pour sa diffamation, me présentoit des foules de contradictions & d'inconséquences, qui commençoient à troubler ma première sécurité.

J'étois dans ces dispositions quand, sur les exhortations que vous m'aviez faites, commençant à parcourir les livres de J. J., je tombai successivement sur les passages que j'ai transcrits, & dont je n'avois auparavant nulle idée; car en me parlant de ses durs sarcasmes, nos Messieurs m'avoient fait un secret de ceux

qui les regardoient, & à la maniere dont ils s'intéressoient à l'auteur, je n'aurois jamais pensé qu'ils eussent des griefs particuliers contre lui. Cette découverte & le mystere qu'ils m'avoient fait, acheverent de m'éclaircir sur leurs vrais motifs; toute ma confiance en eux s'évanouit, & je ne doutai plus que, ce que sur leur parole j'avois pris pour bienfaisance & générosité, ne fût l'ouvrage d'une animosité cruelle, masquée avec art par un extérieur de bonté.

Une autre réflexion renforçoit les précédentes. De si sublimes vertus ne vont point seules. Elles ne sont que des branches de la vertu : je cherchois le tronc & ne le trouvois point. Comment nos Messieurs, d'ailleurs si vains, si haineux, si rancuniers, s'avisent ils une seule fois en leur vie d'être humains, généreux, débonnaires autrement qu'en paroles, & cela précisément pour le mortel, selon eux, le moins digne de cette commisération qu'ils lui prodiguoient malgré lui? Cette vertu si nouvelle & si déplacée eût dû m'être suspecte quand elle eût agi tout à découvert sans déguisement, sans ténèbres; qu'en devois-je penser en la voyant s'enfoncer avec tant

de soin dans des routes obscures & tortueuses, & surprendre en trahison celui qui en étoit l'objet, pour le charger malgré lui de leurs ignominieux bienfaits ?

Plus, ajoutant ainsi mes propres observations aux réflexions que vous m'aviez fait faire, je méditois sur ce même sujet, plus je m'étonnois de l'aveuglement où j'avois été jusqu'alors sur le compte de nos Messieurs, & ma confiance en eux s'évanouit au point de ne plus douter de leur fausseté. Mais la duplicité de leur manœuvre & l'adresse avec laquelle ils cachotent leurs vrais motifs, n'ébranla pas à mes yeux la certitude de leurs preuves. Je jugeai qu'ils exerçoient dans des vues injustes un acte de justice, & tout ce que je conclus de l'art avec lequel ils enlaçoient leur victime, étoit qu'un méchant étoit en proie à d'autres méchants.

Ce qui m'avoit confirmé dans cette opinion, étoit celle où je vous avois vu vous-même que J. J. n'étoit point l'auteur des écrits qui portent son nom. La seule chose qui pût me faire bien penser de lui, étoit ces mêmes écrits dont vous m'aviez fait un si bel éloge, & dont j'avois ouï quelquefois parler avantageu-

fement par d'autres. Mais dès qu'il n'en étoit pas l'auteur, il ne me restoit aucune idée favorable qui pût balancer les horribles impressions que j'avois reçues sur son compte, & il n'étoit pas étonnant qu'un homme aussi abominable en toute chose, fût assez impudent & assez vil pour s'attribuer les ouvrages d'autrui.

Telles furent à-peu-près les réflexions que je fis sur notre premier entretien, & sur la lecture éparse & rapide qui me défabusa sur le compte de nos Messieurs. Je n'avois commencé cette lecture que par une espèce de complaisance pour l'intérêt que vous paroissiez y prendre. L'opinion où je continuois d'être que ces livres étoient d'un autre auteur, ne me laissoit gueres pour leur lecture qu'un intérêt de curiosité.

Je n'allai pas loin sans y joindre un autre motif qui répondoit mieux à vos vues. Je ne tardai pas à sentir en lisant ces livres qu'on m'avoit trompé sur leur contenu, & que ce qu'on m'avoit donné pour de fastueuses déclamations, ornées de beau langage, mais décousues & pleines de contradictions, étoient des choses profondément pensées & formant un sys-

tême lié qui pouvoit n'être pas vrai, mais qui n'offroit rien de contradictoire. Pour juger du vrai but de ces livres, je ne m'attachai pas à épilucher çà & là quelques phrases éparfées & féparées, mais me consultant moi-même & durant ces lectures & en les achevant, j'examinois, comme vous l'aviez defiré, dans quelles difpofitions d'ame elles me mettoient & me laiffoient, jugeant, comme vous, que c'étoit le meilleur moyen de pénétrer celle où étoit l'auteur en les écrivant, & l'effet qu'il s'étoit propofé de produire. Je n'ai pas befoin de vous dire qu'au lieu des mauvaiſes intentions qu'on lui avoit prêtées, je n'y trouvai qu'une doctrine auſſi ſaine que ſimple, qui, ſans épicuréiſme & ſans caſſardage, nètendoit qu'au bonheur du genre-humain. Je ſentis qu'un homme bien plein de ces ſentimens devoit donner peu d'importance à la fortune & aux affaires de cette vie, j'aurois craint moi-même en m'y livrant trop de tomber bien plutôt dans l'incurie & le quiétifme, que de devenir factieux, turbulent & brouillon, comme on prétendoit qu'étoit l'auteur & qu'il vouloit rendre ſes diſciples.

S'il ne ſe fût agi que de cet auteur,

j'aurois dès-lors été défabusé sur le compte de J. J. : mais cette lecture, en me pénétrant pour l'un de l'estime la plus sincère, me laissoit pour l'autre dans la même situation qu'auparavant, puisqu'en paroissant voir en eux deux hommes différens, vous m'aviez inspiré autant de vénération pour l'un que je me sentoiois d'aversion pour l'autre. La seule chose qui résultât pour moi de cette lecture, comparée à ce que nos Messieurs m'en avoient dit, étoit que, persuadés que ces livres étoient de J. J., & les interprétant dans un tout autre esprit que celui dans lequel ils étoient écrits, ils m'en avoient imposé sur leur contenu. Ma lecture ne fit donc qu'achever ce qu'avoit commencé notre entretien, savoir de m'ôter toute l'estime & la confiance qui m'avoient fait livrer aux impressions de la ligue, mais sans changer de sentiment sur l'homme qu'elle avoit diffamé. Les livres qu'on m'avoit dit être si dangereux, n'étoient rien moins : ils inspiroient des sentimens tout contraires à ceux qu'on prêtoit à leur auteur : mais si J. J. ne l'étoit pas, de quoi servoient-ils à sa justification ? Le soin que vous m'aviez fait prendre étoit inutile pour me

faire changer d'opinion sur son compte, & restant dans celle que vous m'aviez donnée que ces livres étoient l'ouvrage d'un homme d'un tout autre caractère, je ne pouvois assez m'étonner que jusques-là vous eussiez été le premier & le seul à sentir qu'un cerveau nourri de pareilles idées étoit inalliable avec un cœur plein de noirceurs.

J'attendois avec empressement l'histoire de vos observations, pour savoir à quoi m'en tenir sur le compte de notre homme; car, déjà flottant sur le jugement que, fondé sur tant de preuves, j'en portois auparavant; inquiet depuis notre entretien, je l'étois devenu davantage encore depuis que mes lecteurs m'avoient convaincu de la mauvaise foi de nos Messieurs. Ne pouvant plus les estimer, falloit-il donc n'estimer personne & ne trouver par-tout que des méchans? Je sentois peu-à-peu germer en moi le desir que J. J. n'en fût pas un. Se sentir seul plein de bons sentimens & ne trouver personne qui les partage, est un état trop cruel. On est alors tenté de se croire la dupe de son propre cœur, & de prendre la vertu pour une chimere.

Le récit de ce que vous aviez vu me
frappa.

frappa. J'y trouvai si peu de rapport avec les relations des autres, que, forcé d'opter pour l'exclusion, je penchois à la donner tout-à-fait à ceux pour qui j'avois déjà perdu toute estime. La force même de leurs preuves me retenoit moins. Les ayant trouvés trompeurs en tant de choses, je commençai de croire qu'ils pouvoient bien l'être en tout, & à me familiariser avec l'idée qui m'avoit paru jusqu'alors si ridicule de J. J. innocent & persécuté. Il falloit, il est vrai, supposer dans un pareil tissu d'impostures un art & des prestiges qui me sembloient inconcevables. Mais je trouvois encore plus d'absurdités entassées dans l'obstination de mon premier sentiment.

Avant néanmoins de me décider tout-à-fait, je résolus de relire les écrits avec plus de suite & d'attention que je n'avois fait jusqu'alors. J'y avois trouvé des idées & des maximes très-paradoxes, d'autres que je n'avois pu bien entendre. J'y croyois avoir senti des inégalités, même des contradictions. Je n'en avois pas saisi l'ensemble assez pour juger solidement d'un système aussi nouveau pour moi. Ces livres-là ne sont pas comme ceux d'aujourd'hui des aggregations de pensées

détachées, sur chacune desquelles l'esprit du lecteur puisse se reposer. Ce sont les méditations d'un solitaire; elles demandent une attention suivie qui n'est pas trop du goût de notre nation. Quand on s'obstine à vouloir bien en suivre le fil, il y faut revenir avec effort & plus d'une fois. Je l'avois trouvé passionné pour la vertu, pour la liberté, pour l'ordre, mais d'une véhémence qui souvent l'entraînoit au-delà du but. En tout je sentoits en lui un homme très-ardent, très-extraordinaire; mais dont le caractère & les principes ne m'étoient pas encore assez développés. Je crus qu'en méditant très-attentivement ses ouvrages, & comparant soigneusement l'Auteur avec l'homme que vous m'aviez peint, je parviendrois à éclairer ces deux objets l'un par l'autre, & à m'assurer si tout étoit bien d'accord & appartenoit incontestablement au même individu. Cette question décidée me parut devoir me tirer tout-à-fait de mon irrésolution sur son compte; & prenant un plus vif intérêt à ces recherches que je n'avois fait jusqu'alors, je me fis un devoir, à votre exemple, de parvenir, en joignant mes réflexions aux lumières que

je tenois de vous , à me délivrer enfin du doute où vous m'aviez jetté , & à juger l'accusé par moi-même après avoir jugé ses accusateurs.

Pour faire cette recherche avec plus de suite & de recueillement , j'allai passer quelques mois à la campagne & j'y portai les écrits de J. J. autant que j'en pus faire le discernement parmi les recueils frauduleux publiés sous son nom. J'avois senti , dès ma première lecture , que ces écrits marchaient dans un certain ordre qu'il falloit trouver pour suivre la chaîne de leur contenu. J'avois cru voir que leur ordre étoit rétrograde à celui de cette publication , & que l'Auteur remontant de principes en principes n'avoit atteint les premiers que dans ses derniers écrits. Il falloit donc , pour marcher par synthèse , commencer par ceux-ci , & c'est ce que je fis en m'attachant d'abord à l'Emile par lequel il a fini ; les deux autres écrits qu'il a publiés depuis ne faisant plus partie de son système , & n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie & de son honneur.

R. Vous ne lui attribuez donc plus ces autres livres qu'on publie journal-

lement sous son nom , & dont on a soin de farcir les recueils de ses écrits pour qu'on ne puisse plus discerner les véritables ?

Le F. J'ai pu m'y tromper tant que j'en jugeai sur la parole d'autrui. Mais après l'avoir lu moi-même, j'ai su bientôt à quoi m'en tenir. Après avoir suivi les manœuvres de nos Messieurs, je suis surpris , à la facilité qu'ils ont de lui attribuer des livres, qu'ils ne lui en attribuent pas davantage ; car dans la disposition où ils ont mis le public à son égard , il ne s'imprimera plus rien de si plat ou de si punissable , qu'on ne s'empresse à croire être de lui si-tôt qu'ils voudront l'affirmer.

Pour moi quand même j'ignorerois que depuis douze ans il a quitté la plume , un coup-d'œil sur les écrits qu'ils lui prêtent me suffiroit pour sentir qu'ils ne sauroient être de l'auteur des autres : non que je me croye un juge infallible en matiere de style ; je fais que fort peu de gens le sont , & j'ignore jusqu'à quel point un auteur adroit peut imiter le style d'un autre , comme Boileau a imité Voiture & Balzac. Mais c'est sur les choses mêmes que je crois ne pouvoir être

trompé. J'ai trouvé les écrits de J. J. pleins d'affections d'ame qui ont pénétré la mienne. J'y ai trouvé des manieres de sentir & de voir qui le distinguent aisément de tous les écrivains de son tems & de la plupart de ceux qui l'ont précédé : c'est, comme vous le disiez, un habitant d'une autre sphere où rien ne ressemble à celle-ci. Son systéme peut être faux; mais en le développant il s'est peint lui-même au vrai d'une façon si caractéristique & si sûre, qu'il m'est impossible de m'y tromper. Je ne suis pas à la seconde page de ses sots ou malins imitateurs que je sens la fingerie (2); & combien, croyant dire comme lui, ils sont loin de sentir & penser

(2) Voyez, par exemple, *la philosophie de la nature* qu'on a brûlée au Châtelet. Livre exécration & couteau à deux tranchans, fait tout exprès pour me l'attribuer, du moins en province & chez l'étranger, pour agir en conséquence, & propager à mes dépens la doctrine de ces Messieurs sous le masque de la mienne. Je n'ai point vu ce livre, & j'espère, ne le verrai jamais; mais j'ai lu tout cela dans le réquisitoire trop clairement pour pouvoir m'y tromper, & je suis certain qu'il ne peut y avoir aucune vraie ressemblance entre ce livre & les miens, parce qu'il n'y en aucune entre les ames qui les ont dictés. Notez que depuis qu'on a su que j'avois vu ce réquisitoire, on a pris de nouvelles mesures pour qu'il ne me parvint rien de pareil à l'avenir.

comme lui ; en le copiant même ils le dénaturent par la maniere de l'encadrer. Il est bien aisé de contrefaire le tour de ses phrases ; ce qui est difficile à tout autre est de saisir ses idées & d'exprimer ses sentimens. Rien n'est si contraire à l'esprit philosophique de ce siècle , dans lequel ses faux imitateurs retombent toujours.

Dans cette seconde lecture , mieux ordonnée & plus réfléchie que la première , suivant de mon mieux le fil de ses méditations , j'y vis par-tout le développement de son grand principe que la nature a fait l'homme heureux & bon , mais que la société le déprave & le rend misérable. L'Emile , en particulier , ce livre tant lu , si peu entendu & si mal apprécié , n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme destiné à montrer comment le vice & l'erreur , étrangers à sa constitution , s'y introduisent du dehors & l'alterent insensiblement. Dans ses premiers écrits , il s'attache davantage à détruire ce prestige d'illusion qui nous donne une admiration stupide pour les instrumens de nos miseres , & à corriger cette estimation trompeuse qui nous fait honorer des talens pernicieux

& mépriser des vertus utiles. Par-tout il nous fait voir l'espece humaine meilleure, plus sage & plus heureuse dans sa constitution primitive, aveugle, misérable & méchante à mesure qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser l'erreur de nos jugemens pour retarder le progrès de nos vices, & de nous montrer que là où nous cherchons la gloire & l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs & miseres.

Mais la nature humaine ne rétrograde pas, & jamais on ne remonte vers les fens d'innocence & d'égalité quand une fois on s'en est éloigné; c'est encore un des principes sur lesquels il a le plus insisté. Ainsi son objet ne pouvoit être de ramener les peuples nombreux, ni les grands Etats à leur première simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il étoit possible, le progrès de ceux dont la petitesse & la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société & vers la détérioration de l'espece. Ces distinctions méritoient d'être faites & ne l'ont point été. On s'est obstiné à l'accuser de vouloir détruire les sciences, les arts, les théâtres, les académies & replonger l'uni-

vers dans sa première barbarie, & il a toujours insisté, au contraire, sur la conservation des institutions existantes, soutenant que leur destruction ne feroit qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, & substituer le brigandage à la corruption. Il avoit travaillé pour sa patrie & pour les petits Etats constitués comme elle. Si sa doctrine pouvoit être aux autres de quelque utilité, c'étoit en changeant les objets de leur estime & retardant peut-être ainsi leur décadence qu'ils accélèrent par leurs fausses appréciations. Mais, malgré ces distinctions si souvent & si fortement répétées, la mauvaise foi des gens de lettres, & la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y pense pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avoit pour objet que les petites républiques, & l'on s'est obstiné à voir un promoteur de bouleversemens & de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux loix & aux constitutions nationales, & qui a le plus d'averfion pour les révolutions & pour les ligueurs de toute espece, qui la lui rendent bien.

En faififfant peu-à-peu ce fyftême par toutes fes branches dans une lecture plus réfléchie , je m'arrétai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine , qu'à fon rapport avec le caractère de celui dont elle portoit le nom , & fur le portrait que vous m'aviez fait de lui , ce rapport me parut fi frappant que je ne pus refufer mon af-fentiment à fon évidence. D'où le pein-tre & l'apologifte de la nature , aujour-d'hui fi défigurée & fi calomniée , peut-il avoir tiré fon modele , fi ce n'eft de fon propre cœur ? il l'a décrite comme il fe fentoit lui-même. Les préjugés dont il n'étoit pas subjugué , les paffions fac-tices dont il n'étoit pas la proie , n'of-fufquoient point à fes yeux comme à ceux des autres ces premiers traits fi généralement oubliés ou méconnus. Ces traits fi nouveaux pour nous & fi vrais , une fois tracés , trouvoient bien encore au fond des cœurs l'attestation de leur jufteffe , mais jamais ils ne s'y feroient remontrés deux-mêmes , fi l'hiftorien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachoit. Une vie retirée & folitaire , un goût vif de rêverie & de contemplation , l'habitude de rentrer

en soi & d'y rechercher dans le calme des passions, ces premiers traits disparus chez la multitude, pouvoient seuls les lui faire retrouver. En un mot, il falloit qu'un homme se fût peint lui-même pour nous montrer ainsi l'homme primitif; & si l'auteur n'eût été tout aussi singulier que ses livres, jamais il ne les eût écrits. Mais où est-il cet homme de la nature qui vit vraiment de la vie humaine, qui comptant pour rien l'opinion d'autrui, se conduit uniquement d'après ses penchans & sa raison, sans égard à ce que le public approuve ou blâme? On le chercheroit en vain parmi nous. Tous, avec un beau vernis de paroles, tâchent en vain de donner le change sur leur vrai but; aucun ne s'y trompe, & pas un n'est la dupe des autres quoique tous parlent comme lui. Tous cherchent leur bonheur dans l'apparence, nul ne se soucie de la réalité. Tous mettent leur être dans le paroître: tous, esclaves & dupes de l'amour-propre, ne vivent point pour vivre, mais pour faire croire qu'ils ont vécu. Si vous ne m'eussiez dépeint votre J. J. j'aurois cru que l'homme naturel n'existoit plus, mais le rapport frappant de celui que vous m'avez peint avec

l'auteur dont j'ai lu les livres, ne me laisseroit pas douter que l'un ne fût l'autre, quand je n'aurois nulle autre raison de le croire. Ce rapport marqué me décide, & sans m'embarrasser du J. J. de nos Messieurs, plus monstrueux encore par son éloignement de la nature que le vôtre n'est singulier pour en être resté si près, j'adopte pleinement les idées que vous m'en avez données, & si votre J. J. n'est pas tout-à-fait devenu le mien, il a l'honneur de plus d'avoir arraché mon estime sans que mon penchant ait rien fait pour lui. Je ne l'aimerai peut-être jamais, parce que cela ne dépend pas de moi : mais je l'honore parce que je veux être juste, que je le crois innocent, & que je le vois opprimé. Le tort que je lui ai fait en pensant si mal de lui, étoit l'effet d'une erreur presque invincible dont je n'ai nul reproche à faire à ma volonté. Quand l'aversion que j'eus pour lui durerait dans toute sa force, je n'en serois pas moins disposé à l'estimer & le plaindre. Sa destinée est un exemple peut-être unique de toutes les humiliations possibles, & d'une patience presque invincible à les supporter. Enfin le souvenir de l'illusion dont je sors sur

son compte, me laisse un grand préservatif contre une orgueilleuse confiance en mes lumieres, & contre la suffisance du faux savoir.

C'est vraiment mettre à profit l'expérience & rendre utile l'erreur même que d'apprendre ainsi, de celle où l'on a pu tomber, à compter moins sur les oracles de nos jugemens, & à ne négliger jamais, quand on veut disposer arbitrairement de l'honneur & du sort d'un homme, aucun des moyens prescrits par la justice & par la raison pour constater la vérité. Si malgré toutes ces précautions nous nous trompons encore, c'est un effet de la misere humaine, & nous n'aurons pas du moins à nous reprocher d'avoir failli par notre faute. Mais rien peut-il excuser ceux qui rejetant obstinément & sans raison, les formes les plus inviolables, & tout fiers de partager avec des Grands & des Princes une œuvre d'iniquité, condamnent sans crainte un accusé, & disposent en maîtres de sa destinée & de sa réputation, uniquement parce qu'ils aiment à le trouver coupable, & qu'il leur plaît de voir la justice & l'évidence, où la fraude & l'imposture fautoient à des yeux non prévenus?

Je n'aurai point un pareil reproche à me faire à l'égard de J. J. , & si je m'abuse en le jugeant innocent, ce n'est du moins qu'après avoir pris toutes les mesures qui étoient en ma puissance pour me garantir de l'erreur. Vous n'en pouvez pas tout-à-fait dire autant encore, puisque vous ne l'avez vu ni étudié par vous-même, & qu'au milieu de tant de prestiges, d'illusions, de préjugés, de mensonges & de faux témoignages, ce soit, selon moi, le seul moyen sûr de le connoître. Ce moyen en amène un autre non moins indispensable, & qui devoit être le premier s'il étoit permis de suivre ici l'ordre naturel ; c'est la discussion contradictoire des faits par les parties elles-mêmes, en sorte que les accusateurs & l'accusé soient mis en confrontation, & qu'on l'entende dans ses réponses. L'effroi que cette forme si sacrée paroît faire aux premiers, & leur obstination à s'y refuser, font contr'eux, je l'avoue, un préjugé très-fort, très-raisonnable & qui suffiroit seul pour leur condamnation, si la foule & la force de leurs preuves si frappantes, si éblouissantes n'arrétoit en quelque sorte l'effet de ce refus. On ne conçoit pas ce que l'accusé peut ré-

pondre, mais enfin jusqu'à ce qu'il ait donné ou refusé ses réponses, nul n'a droit de prononcer pour lui qu'il n'a rien à répondre, ni, se supposant parfaitement instruit de ce qu'il peut ou ne peut pas dire, de le tenir, ou pour convaincu tant qu'il ne l'a pas été, ou pour tout-à-fait justifié tant qu'il n'a pas confondu ses accusateurs.

Voilà, Monsieur, ce qui manque encore à la certitude de nos jugemens sur cette affaire. Hommes & sujets à l'erreur, nous pouvons nous tromper en jugeant innocent un coupable, comme en jugeant coupable un innocent. La première erreur semble, il est vrai, plus excusable; mais peut-on l'être dans une erreur qui peut nuire & dont on s'est pu garantir? Non, tant qu'il reste un moyen possible d'éclaircir la vérité, & qu'on le néglige, l'erreur n'est point involontaire & doit être imputée à celui qui veut y rester. Si donc vous prenez assez d'intérêt aux livres que vous avez lus pour vouloir vous décider sur l'Auteur, & si vous haïssez assez l'injustice pour vouloir réparer celle que d'une façon si cruelle vous avez pu commettre à son égard, je vous propose premièrement

de voir l'homme ; venez , je vous introduirai chez lui fans peine. Il est déjà prévenu ; je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire à votre égard fans blesser mes engagements. Il fait d'avance que si jamais vous vous présentez à sa porte , ce sera pour le connoître , & non pas pour le tromper. Après avoir refusé de le voir tant que vous l'avez jugé comme a fait tout le monde , votre premiere visite sera pour lui la consolante preuve que vous ne désespérez plus de lui devoir votre estime & d'avoir des torts à réparer envers lui.

Si-tôt que , cessant de le voir par les yeux de vos Messieurs , vous le verrez par les vôtres , je ne doute point que vos jugemens ne confirment les miens , & que , retrouvant en lui l'Auteur de ses livres , vous ne restiez persuadé , comme moi , qu'il est l'homme de la nature , & point du tout le monstre qu'on vous a peint sous son nom. Mais enfin pouvant nous abuser l'un & l'autre dans des jugemens destitués de preuves positives & régulières , il nous restera toujours une juste crainte fondée sur la possibilité d'être dans l'erreur , & sur la difficulté d'expliquer , d'une maniere satisfaisante , les

faits allégués contre lui. Un pas seul alors nous reste à faire pour constater la vérité, pour lui rendre hommage & la manifester à tous les yeux : c'est de nous réunir pour forcer enfin vos Messieurs à s'expliquer hautement en sa présence & à confondre un coupable aussi impudent, ou du moins à nous dégager du secret qu'ils ont exigé de nous, en nous permettant de le confondre nous-mêmes. Une instance aussi légitime sera le premier pas.

L. F. Arrêtez. je frémis seulement à vous entendre. Je vous ai fait sans détour l'aveu que j'ai cru devoir à la justice & à la vérité. Je veux être juste, mais sans témérité. Je ne veux point me perdre inutilement sans sauver l'innocent auquel je me sacrifie, & c'est ce que je ferois en suivant votre conseil ; c'est ce que vous feriez vous même en voulant le pratiquer. Apprenez ce que je puis & veux faire, & n'attendez de moi rien au-delà.

Vous prétendez que je dois aller voir J. J. pour vérifier par mes yeux ce que vous m'en avez dit & ce que j'infere moi-même de la lecture de ses écrits. Cette confirmation m'est superflue, &

fans y recourir , je fais d'avance à quoi m'en tenir sur ce point. Il est singulier que je sois maintenant plus décidé que vous sur les sentimens que vous avez eu tant de peine à me faire adopter ; mais cela est pourtant fondé en raison. Vous insisté encore sur la force des preuves alléguées contre lui par nos Messieurs. Cette force est désormais nulle pour moi qui en ai démêlé tout l'artifice depuis que j'y ai regardé de plus près. J'ai là-dessus tant de faits que vous ignorez ; j'ai lu si clairement dans les cœurs avec la plus vive inquiétude sur ce que peut dire l'accusé , le desir le plus ardent de lui ôter tout moyen de se défendre ; j'ai vu tant de concert , de soin , d'activité , de chaleur dans les mesures prises pour cet effet , que des preuves administrées de cette maniere , par des gens si passionnés , perdent toute autorité dans mon esprit vis-à-vis de vos observations. Le public est trompé , je le vois , je le fais ; mais il se plaît à l'être & n'aime-roit pas à se voir désabuser. J'ai moi-même été dans ce cas & ne m'en suis pas tiré sans peine. Nos Messieurs avoient ma confiance , parce qu'ils flattoient le penchant qu'ils m'avoient donné , mais

jamais ils n'ont eu pleinement mon estime, & quand je vous vanterois leurs vertus, je n'ai pu me résoudre à les imiter. Je n'ai voulu jamais approcher de leur proie pour la cajoler, la tromper, la circonvenir à leur exemple, & la même répugnance que je voyois dans votre cœur étoit dans le mien quand je cherchois à la combattre. J'approuvois leurs manœuvres sans vouloir les adopter. Leur faulxeté qu'ils appelloient bienveillance ne pouvoit me séduire, parce qu'au lieu de cette bienveillance dont ils se vanterois, je ne sentoie pour celui qui en étoit l'objet qu'antipathie, répugnance, averfion. J'étois bien aifé de les voir nourrir pour lui une forte d'affection méprifante & dérifoire qui avoit tous les effets de la plus mortelle haine : mais je ne pouvois ainfi me donner le change à moi-même, & ils me l'avoient rendu fi odieux que je le haïffois de tout mon cœur fans feinte & tout à découvert. J'aurois craint d'approcher de lui comme d'un monftre effroyable, & j'aime mieux n'avoir pas le plaifir de lui nuire pour n'avoir pas l'horreur de le voir.

En me ramenant par degrés à la rai-

son, vous m'avez inspiré autant d'estime pour sa patience & sa douceur que de compassion pour ses infortunes. Ses livres ont achevé l'ouvrage que vous aviez commencé. J'ai senti en les lisant quelle passion donnoit tant d'énergie à son ame & de véhémence à sa diction. Ce n'est pas une explosion passagere, c'est un sentiment dominant & permanent qui peut se soutenir ainsi durant dix ans, & produire douze volumes toujours pleins du même zele, toujours arrachés par la même persuasion. Oui, je le sens, & le soutiens comme vous, dès qu'il est Auteur des écrits qui portent son nom, il ne peut avoir que le cœur d'un homme de bien.

Cette lecture attentive & réfléchie a pleinement achevé dans mon esprit la révolution que vous aviez commencée. C'est en faisant cette lecture avec le soin qu'elle exige, que j'ai senti toute la malignité, toute la détestable adresse de ses amers commentateurs. Dans tout ce que je lisois de l'original, je sentoiss la sincérité, la droiture d'une ame haute & fiere, mais franche & sans fiel, qui se montre sans précaution, sans crainte, qui censure à découvert, qui loue sans

réticence, & qui n'a point de sentiment à cacher. Au contraire tout ce que je lisois dans les réponses montrait une brutalité féroce, ou une politesse infidieuse, traîtresse, & couvroit du miel des éloges le fiel de la satire & le poison de la calomnie. Qu'on lise avec soin la lettre honnête mais franche à M. d'A ***. sur les spectacles, & qu'on la compare avec la réponse de celui ci; cette réponse si soigneusement mesurée, si pleine de circonspection affectée, de complimens aigre doux, si propre à faire penser le mal en feignant de ne le pas dire; qu'on cherche ensuite sur ses lectures à découvrir lequel des deux Auteurs est le méchant. Croyez-vous qu'il se trouve dans l'univers un mortel assez impudent pour dire que c'est Jean Jacques?

Cette différence s'annonce dès l'abord par leurs épigraphes. Celle de votre ami tirée de l'Enéide est une prière au Ciel de garantir les bons d'une erreur si funeste, & de la laisser aux ennemis. Voici celle de M. d'A ***. tirée de la Fontaine :

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.

L'un ne songe qu'à prévenir un mal;

l'autre dès l'abord oublie la question pour ne songer qu'à nuire à son adversaire, & dans l'examen de l'utilité des théâtres, adresse très-à-propos à J. J. ce même vers que dans la Fontaine le serpent adresse à l'homme.

Ah subtil & rusé d'A***, si vous n'avez pas une serpe, instrument très-utile, quoiqu'en dise le serpent, vous avez en revanche un filet bien affilé qui n'est gueres, sur-tout dans vos mains, un outil de bienfaisance.

Vous voyez que je suis plus avancé que vous dans votre propre recherche, puisqu'il vous reste à cet égard des scrupules que je n'ai plus. Non, Monsieur, je n'ai pas même besoin de voir J. J. pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte. J'ai vu de trop près les manœuvres dont il est la victime, pour laisser dans mon esprit la moindre autorité à tout ce qui peut en résulter. Ce qu'il étoit aux yeux du public lors de la publication de son premier ouvrage, il le redevient aux miens, parce que le prestige de tout ce qu'on a fait dès-lors pour le défigurer est détruit, & que je ne vois plus dans toutes les preuves qui vous

frappent encore que fraude, mensonge, illusion.

Vous demandiez s'il existoit un complot. Oui, sans doute, il en existe un, & tel qu'il n'y en eut & n'y en aura jamais de semblable. Cela n'étoit-il pas clair dès l'année du décret par la brusque & incroyable sortie de tous les imprimés, de tous les journaux, de toutes les gazettes, de toutes les brochures contre cet infortuné; ce décret fut le tocsin de toutes ces fureurs. Pouvez-vous croire que les auteurs de tout cela, quelque jaloux, quelque méchans, quelque vils qu'ils pussent être, se fussent ainsi déchaînés de concert en loups enragés contre un homme alors & dès-lors en proie aux plus cruelles adverstités? Pouvez-vous croire qu'on eût insolemment farci les recueils de ses propres écrits de tous ces noirs libelles, si ceux qui les écrivoient & ceux qui les employoient n'eussent été inspirés par cette ligue qui, depuis long-tems, graduoit sa marche en silence, & prit alors en public son premier essor. La lecture des écrits de J. J. m'a fait faire en même-tems celle de ces venimeuses productions qu'on a pris grand

soin d'y mêler. Si j'avois fait plutôt ces lectures j'aurois compris dès-lors tout le reste. Cela n'est pas difficile à qui peut les parcourir de sang froid. Les Ligueurs eux-mêmes l'ont senti , & bientôt ils ont pris une autre méthode qui leur a beaucoup mieux réussi. C'est de n'attaquer J. J. en public qu'à mots couverts, & le plus souvent sans nommer ni lui, ni ses livres ; mais de faire en sorte que l'application de ce qu'on en diroit fût si claire que chacun la fît sur le champ. Depuis dix ans que l'on suit cette méthode, elle a produit plus d'effet que des outrages trop grossiers qui, par cela seul, peuvent déplaire au public ou lui devenir suspects. C'est dans les entretiens particuliers, dans les cercles, dans les petits comités secrets, dans tous ces petits tribunaux littéraires dont les femmes sont les présidens, que s'affilent les poignards dont on le crible sous le manteau.

On ne conçoit pas comment la diffamation d'un particulier sans emploi, sans projet, sans parti, sans crédit a pu faire une affaire aussi importante & aussi universelle. On conçoit beaucoup moins comment une pareille entreprise a pu paroître assez belle pour que tous les

rangs fans exception se soient empressés d'y concourir *per fas & nefas*, comme à l'œuvre la plus glorieuse. Si les auteurs de cet étonnant complot, si les chefs qui en ont pris la direction, avoient mis à quelque honorable entreprise la moitié des soins, des peines, du travail, du tems, de la dépense qu'ils ont prodigués à l'exécution de ce beau projet, ils auroient pu se couronner d'une gloire immortelle à beaucoup moins de frais (3), qu'il ne leur en a coûté pour accomplir cette œuvre de ténèbres dont il ne peut résulter pour eux ni bien, ni honneur, mais seulement le plaisir d'assouvir en secret la plus lâche de toutes les passions, & dont encore la patience & la douceur de leur victime ne les laissera jamais jouir pleinement.

Il est impossible que vous ayez une juste idée de la position de votre J. J. ni de la maniere dont il est enlacé. Tout est si bien concerté à son égard qu'un Ange descendroit du Ciel pour le défendre

(3) On me reprochera, j'en suis très-sûr, de me donner une importance prodigieuse. Ah si je n'en avois pas plus aux yeux d'autrui qu'aux miens, que mon sort seroit moins à plaindre!

fans y pouvoir parvenir. Le complot dont il est le sujet n'est pas de ces impostures jettées au hasard qui font un effet rapide mais passager, & qu'un instant découvre & détruit. C'est, comme il l'a senti lui-même, un projet médité de longue main, dont l'exécution lente & graduée ne s'opere qu'avec autant de précaution que de méthode, effaçant à mesure qu'elle avance, & les traces des routes qu'elle a suivie, & les vestiges de la vérité qu'elle a fait disparaître. Pouvez-vous croire qu'évitant avec tant de soin toute espece d'explication, les auteurs & les chefs de ce complot négligent de détruire & dénaturer tout ce qui pourroit un jour servir à les confondre, & depuis plus de quinze ans qu'il est en pleine exécution, n'ont-ils pas eu tout le tems qu'il leur falloit pour y réussir? Plus ils avancent dans l'avenir, plus il leur est facile d'oblitérer le passé, ou de lui donner la tournure qui leur convient. Le moment doit venir où tous les témoignages étant à leur disposition, ils pourroient sans risque lever le voile impénétrable qu'ils ont mis sur les yeux de leur victime. Qui sait si ce moment n'est pas déjà venu? Si par les mesures qu'ils

ont eu tout le tems de prendre, ils ne pourroient pas dès-à-présent s'exposer à des confrontations qui confondroient l'innocence & feroient triompher l'imposture? Peut-être ne les évitent-ils encore que pour ne pas paroître changer de maximes, &, si vous voulez, par un reste de crainte attachée au mensonge, de n'avoir jamais assez tout prévu. Je vous le répète, ils ont travaillé sans relâche à disposer toutes choses pour n'avoir rien à craindre d'une discussion régulière, si jamais ils étoient forcés d'y acquiescer, & il me paroît qu'ils ont eu tout le tems & tous les moyens de mettre le succès de leur entreprise à l'abri de tout événement imprévu. Eh quelles seroient désormais les ressources de J. J. & de ses défenseurs, s'il s'en osoit présenter? Où trouveroit-il des juges qui ne fussent pas du complot, des témoins qui ne fussent pas subornés, des conseils fideles qui ne l'égarassent pas? Seul contre toute une génération liguée, d'où reclameroit-il la vérité que le mensonge ne répondit à sa place? Quelle protection, quel appui trouveroit-il pour résister à cette conspiration générale? Existe-t-il, peut-il même exister parmi les

gens en place , un seul homme assez integre pour se condamner lui-même , assez courageux pour oser défendre un opprimé dévoué depuis si long-tems à la haine publique , assez généreux pour s'animer d'un pareil zele sans autre intérêt que celui de l'équité ? Soyez sûr que quelque crédit , quelque autorité que pût avoir celui qui oseroit élever la voix en sa faveur & réclamer pour lui les premières loix de la justice , il se perdrait sans sauver son client , & que tout la ligue réunie contre ce protecteur téméraire , commençant par l'écarter de maniere ou d'autre , finiroit par tenir , comme auparavant , sa victime à sa merci. Rien ne peut plus la soustraire à sa destinée , & tout ce que peut faire un homme sage qui s'intéresse à son sort , est de rechercher en silence les vestiges de la vérité pour diriger son propre jugement , mais jamais pour le faire adopter par la multitude , incapable de renoncer par raison au parti que la passion lui a fait prendre.

Pour moi je veux vous faire ici ma confession sans détour. Je crois J. J. innocent & vertueux , & cette croyance est telle au fond de mon ame qu'elle n'a

pas besoin d'autre confirmation. Bien persuadé de son innocence, je n'aurai jamais l'indignité de parler là-dessus contre ma pensée, ni de joindre contre lui ma voix à la voix publique, comme j'ai fait jusqu'ici dans une autre opinion. Mais ne vous attendez pas non plus que j'aïlle étourdiment me porter à découvrir pour son défenseur & forcer ses délateurs à quitter leur masque pour l'accuser hautement en face. Je ferois en cela une démarche aussi imprudente qu'inutile à laquelle je ne veux point m'exposer. J'ai un état, des amis à conserver, une famille à soutenir, des patrons à ménager. Je ne veux point faire ici le Dom Quichotte & lutter contre les puissances pour faire un moment parler de moi, & me perdre pour le reste de ma vie. Si je puis réparer mes torts envers l'infortuné J. J. & lui être utile sans m'exposer, à la bonne heure; je le ferai de tout mon cœur. Mais si vous attendez de moi quelque démarche d'éclat qui me compromette & m'expose au blâme des miens, détrompez-vous; je n'irai jamais jusques là. Vous ne pouvez vous-même aller plus loin que vous n'avez fait sans manquer à vo-

tre parole, & me mettre avec vous dans un embarras dont nous ne sortirions ni l'un ni l'autre aussi aisément que vous l'avez présumé.

R. Rassurez-vous, je vous prie; je veux bien plutôt me conformer moi-même à vos résolutions que d'exiger de vous rien qui vous déplaîse. Dans la démarche que j'aurois désiré de faire, j'avois plus pour objet notre entière & commune satisfaction que de ramener ni le public, ni vos Messieurs aux sentimens de la justice & au chemin de la vérité. Quoiqu'intérieurement aussi persuadé que vous de l'innocence de J. J., je n'en suis pas régulièrement convaincu, puisque n'ayant pu l'instruire des choses qu'on lui impute, je n'ai pu ni le confondre par son silence, ni l'absoudre par ses réponses. A cet égard je me tiens au jugement immédiat que j'ai porté sur l'homme sans prononcer sur les faits qui combattent ce jugement, puisqu'ils manquent du caractère qui peut seul les constater ou les détruire à mes yeux. Je n'ai pas assez de confiance en mes propres lumières pour croire qu'elles ne peuvent me tromper, & je resterois peut-être encore ici dans le dou-

te, si le plus légitime & le plus fort des préjugés ne venoit à l'appui de mes propres remarques, & ne me montrait le mensonge du côté qui se refuse à l'épreuve de la vérité. Loin de craindre une discussion contradictoire, J. J. n'a cessé de la rechercher, de provoquer à grands cris ses accusateurs, & de dire hautement ce qu'il avoit à dire. Eux au contraire ont toujours esquivé, fait le plongeon, parlé toujours entr'eux à voix basse, lui cachant avec le plus grand soin leurs accusations, leurs témoins, leurs preuves, sur-tout leurs personnes, & fuyant avec le plus évident effroi toute espece de confrontation. Donc ils ont de fortes raisons pour la craindre, celles qu'ils alléguent pour cela étant ineptes au point d'être même outrageantes pour ceux qu'ils en veulent payer, & qui, je ne fais comment, ne laissent pas de s'en contenter: mais pour moi je ne m'en contenterai jamais, & dès-là toutes leurs preuves clandestines sont sans autorité sur moi. Vous voilà dans le même cas où je suis, mais avec un moindre degré de certitude sur l'innocence de l'accusé, puisque ne l'ayant point examiné par vos propres yeux

vous ne jugez de lui que par ses écrits & sur mon témoignage. Donc vos scrupules devroient être plus grands que les miens, si les manœuvres de ses persécuteurs que vous avez mieux suivies, ne faisoient pour vous une espece de compensation. Dans cette position, j'ai pensé que ce que nous avions de mieux à faire pour nous assurer de la vérité étoit de la mettre à sa dernière & plus sûre épreuve, celle précisément qu'éluent si soigneusement vos Messieurs. Il me sembloit que sans trop nous compromettre nous aurions pu leur dire. « Nous » ne saurions approuver qu'aux dépens » de la justice & de la sûreté publique, » vous fassiez à un scélérat une grace ta- » cite qu'il n'accepte point, & qu'il dit » n'être qu'une horrible barbarie que » vous couvrez d'un beau nom. Quand » cette grace en seroit réellement une, » étant faite par force elle change de » nature; au lieu d'être un bienfait elle » devient un cruel outrage, & rien n'est » plus injuste & plus tyrannique que de » forcer un homme à nous être obligé » malgré lui. C'est sans doute un des » crimes de J. J. de n'avoir, au lieu de » la reconnoissance qu'il vous doit,

» qu'un dédain plus que méprisant pour
» vous & pour vos manœuvres. Cette
» impudence de sa part mérite en par-
» ticulier une punition fortable, &
» cette punition que vous lui devez & à
» vous-mêmes est de le confondre, afin
» que forcé de reconnoître enfin votre
» indulgence, il ne jette plus des nua-
» ges sur les motifs qui vous font agir.
» Que la confusion d'un hypocrite aussi
» arrogant soit, si vous voulez, sa seule
» peine, mais qu'il la sente pour l'édi-
» fication, pour la sûreté publique &
» pour l'honneur de la génération pré-
» sente qu'il paroît dédaigner si fort.
» Alors seulement on pourra sans risque
» le laisser errer parmi nous avec honte,
» quand il sera bien authentiquement
» convaincu & démasqué. Jusques à
» quand souffrirez-vous cet odieux scan-
» dale qu'avec la sécurité de l'innocence,
» le crime ose insolemment provoquer
» la vertu qui gauchit devant lui & se
» cache dans l'obscurité? C'est lui qu'il
» faut réduire à cet indigne silence que
» vous gardez lui présent; sans quoi
» l'avenir ne voudra jamais croire que
» celui qui se montre seul & sans crainte
» est le coupable, & que celui qui, bien

» escorté n'ose l'attendre, est l'innocent ».

En leur parlant ainsi nous les aurions forcés à s'expliquer ouvertement, ou à convenir tacitement de leur imposture, & par la discussion contradictoire des faits, nous aurions pu porter un jugement certain sur les accusateurs & sur l'accusé, & prononcer définitivement entr'eux & lui. Vous dites que les juges & les témoins entrant tous dans la ligne auroient rendu la prévarication très-facile à exécuter, très-difficile à découvrir, & cela doit être : mais il n'est pas impossible aussi que l'accusé n'eût trouvé quelque réponse imprévue & péremptoire qui eût démonté toutes leurs batteries & manifesté le complot. Tout est contre lui, je le fais, le pouvoir, la ruse, l'argent, l'intrigue, le tems, les préjugés, son ineptie, ses distractions, son défaut de mémoire, son embarras de s'énoncer, tout enfin, hors l'innocence & la vérité qui seules lui ont donné l'assurance de rechercher, de demander, de provoquer avec ardeur ces explications qu'il auroit tant de raisons de craindre si sa conscience déposoit contre lui. Mais ses desirs attiédís ne sont

plus animés, ni par l'espoir d'un succès qu'il ne peut plus attendre que d'un miracle, ni par l'idée d'une réparation qui pût flatter son cœur. Mettez-vous un moment à sa place, & sentez ce qu'il doit penser de la génération présente & de sa conduite à son égard. Après le plaisir qu'elle a pris à le diffamer en le cajolant, quel cas pourroit-il faire du retour de son estime, & de quel prix pourroient être à ses yeux les caresses sinceres des mêmes gens qui lui en prodiguerent de si fausses avec des cœurs pleins d'aversion pour lui? Leur duplicité, leur trahison, leur perfidie ont-elles pu lui laisser pour eux le moindre sentiment favorable, & ne seroit-il pas plus indigné que flatté de s'en voir fêté sincérement avec les mêmes démonstrations qu'ils employeroient si long-tems en dérision à faire de lui le jouet de la canaille.

Non, Monsieur, quand ses contemporains, aussi repentans & vrais qu'ils ont été jusqu'ici faux & cruels à son égard, reviendroient enfin de leur erreur ou plutôt de leur haine, & que réparant leur longue injustice, ils tâcheroient à force d'honneurs de lui faire oublier

leurs outrages , pourroit-il oublier la bassesse & l'indignité de leur conduite , pourroit-il cesser de se dire que quand même il eût été le scélérat qu'ils se plaignent à voir en lui, leur maniere de procéder avec ce prétendu scélérat , moins inique , n'en seroit que plus abjecte , & que s'avilir autour d'un monstre à tant de maneges insidieux étoit se mettre soi-même au-dessous de lui? Non , il n'est plus au pouvoir de ses contemporains de lui ôter le dédain qu'ils ont tant pris de peine à lui inspirer. Devenu même insensible à leurs insultes , comment pourroit-il être touché de leurs éloges? Comment pourroit-il agréer le retour tardif & forcé de leur estime , ne pouvant plus lui-même en avoir pour eux? Non , ce retour de la part d'un public si méprisable ne pourroit plus lui donner aucun plaisir , ni lui rendre aucun honneur. Il en seroit plus importuné sans en être plus satisfait. Ainsi l'explication juridique & décisive qu'il n'a pu jamais obtenir & qu'il a cessé de desirer étoit plus pour nous que pour lui. Elle ne pourroit plus , même avec la plus éclatante justification , jeter aucune véritable douceur dans sa vieillesse.

Il est désormais trop étranger ici-bas pour prendre à ce qui s'y fait aucun intérêt qui lui soit personnel. N'ayant plus de suffisante raison pour agir, il reste tranquille, en attendant avec la mort la fin de ses peines, & ne voit plus qu'avec indifférence le sort du peu de jours qui lui restent à passer sur la terre.

Quelque consolation néanmoins est encore à sa portée; je consacre ma vie à la lui donner & je vous exhorte d'y concourir. Nous ne sommes entrés ni l'un ni l'autre dans les secrets de la ligue dont il est l'objet; nous n'avons point partagé la fausseté de ceux qui la composent: nous n'avons point cherché à le surprendre par des caresses perfides. Tant que vous l'avez haï vous l'avez fui, & moi je ne l'ai recherché que dans l'espoir de le trouver digne de mon amitié, & l'épreuve nécessaire pour porter un jugement éclairé sur son compte, ayant été long-tems autant recherchée par lui qu'écartée par vos Messieurs, forme un préjugé qui supplée autant qu'il se peut à cette épreuve, & confirme ce que j'ai pensé de lui après un examen aussi long qu'impartial. Il m'a dit cent fois qu'il se

seroit consolé de l'injustice publique, s'il eût trouvé un seul cœur d'homme qui s'ouvrît au sien, qui sentît les peines & qui les plaignît; l'estime franche & pleine d'un seul l'eût dédommagé du mépris de tous les autres. Je puis lui donner ce dédommagement & je le lui voue. Si vous vous joignez à moi pour cette bonne œuvre, nous pouvons lui rendre dans ses vieux jours la douceur d'une société véritable qu'il a perdue depuis si long-tems & qu'il n'espéroit plus retrouver ici-bas. Laissons le public dans l'erreur où il se complait & dont il est digne, & montrons seulement à celui qui en est la victime que nous ne la partageons pas. Il ne s'y trompe déjà plus à mon égard, il ne s'y trompera point au vôtre, & si vous venez à lui avec les sentimens qui lui sont dûs, vous le trouverez prêt à vous les rendre. Les nôtres lui seront d'autant plus sensibles qu'il ne les attendoit plus de personne, & avec le cœur que je lui connois, il n'avoit pas besoin d'une si longue privation pour lui en faire sentir le prix. Que ses persécuteurs continuent de triompher, il verra leur prospérité sans peine: le desir de la vengeance ne

le tourmenta jamais. Au milieu de tous leurs succès il les plaint encore, & les croit bien plus malheureux que lui. En effet quand la triste jouissance des maux qu'ils lui ont faits pourroit remplir leurs cœurs d'un contentement véritable, peut-elle jamais les garantir de la crainte d'être un jour découverts & démasqués? Tant de soins qu'ils se donnent, tant de mesures qu'ils prennent sans relâche depuis tant d'années, ne marquent-elles pas la frayeur de n'en avoir jamais pris assez? Ils ont beau renfermer la vérité dans de triples murs de mensonges & d'impostures qu'ils renforcent continuellement, ils tremblent toujours qu'elle ne s'échappe par quelque fissure. L'immense édifice de ténèbres qu'ils ont élevé autour de lui ne suffit pas pour les rassurer. Tant qu'il vit, un accident imprévu peut lui dévoiler leur mystère & les exposer à se voir confondus. Sa mort même loin de les tranquilliser doit augmenter leurs alarmes. Qui sait s'il n'a point trouvé quelque confident discret qui, lorsque l'animosité du public cessera d'être attisée par la présence du condamné, failira, pour se faire écouter, le moment où les yeux commenceront à s'ouvrir?

Qui fait si quelque dépositaire fidele ne produira pas en tems & lieu de telles preuves de son innocence que le public, forcé de s'y rendre, sente & déplore sa longue erreur? Qui fait si dans le nombre infini de leurs complices il ne s'en trouvera pas quelqu'un que le repentir, que le remords fasse parler? On a beau prévoir ou arranger toutes les combinaisons imaginables, on craint toujours qu'il n'en reste quelque une qu'on a pas prévue, & qui fasse découvrir la vérité quand on y pensera le moins. La prévoyance a beau travailler, la crainte est encore plus active, & les auteurs d'un pareil projet ont sans y penser sacrifié à leur haine le repos du reste de leurs jours.

Si leurs accusations étoient véritables & que J. J. fût tel qu'ils l'ont peint, l'ayant une fois démasqué pour l'acquis de leur conscience & déposé leur secret chez ceux qui doivent veiller à l'ordre public, ils se reposeroient sur eux du reste, cesseroient de s'occuper du coupable & ne penseroient plus à lui. Mais l'œil inquiet & vigilant qu'ils ont sans cesse attaché sur lui, les émissaires dont ils l'entourent, les mesures qu'ils ne cessent

sent de prendre pour lui fermer toute voie à toute explication, pour qu'il ne puisse leur échapper en aucune sorte, décelent avec leurs alarmes la cause qui les entretient & les perpétue: elles ne peuvent plus cesser quoiqu'ils fassent; vivant ou mort il les inquiétera toujours, & s'il aimoit la vengeance, il en auroit une bien assurée dans la frayeur dont, malgré tant de précautions entassées, ils ne cesseront plus d'être agités.

Voilà le contrepoids de leurs succès & de toutes leurs prospérités. Ils ont employé toutes les ressources de leur art pour faire de lui le plus malheureux des êtres; à force d'ajouter moyens sur moyens ils les ont tous épuisés, & loin de parvenir à leurs fins ils ont produit l'effet contraire. Ils ont fait trouver à J. J. des ressources en lui-même qu'il ne connoîtroit pas sans eux. Après lui avoir fait le pis qu'ils pouvoient lui faire, ils l'ont mis en état de n'avoir plus rien à craindre ni d'eux, ni de personne, & de voir avec la plus profonde indifférence tous les événemens humains. Il n'y a point d'atteinte sensible à son ame qu'ils ne lui aient portée; mais en lui faisant tout le mal qu'ils lui pouvoient

faire, ils l'ont forcé de se réfugier dans des asyles où il n'est plus en leur pouvoir de pénétrer. Il peut maintenant les défier & se moquer de leur impuissance. Hors d'état de le rendre plus malheureux, ils le deviennent chaque jour davantage, en voyant que tant d'efforts n'ont abouti qu'à empirer leur situation & adoucir la sienne. Leur rage devenue impuissante n'a fait que s'irriter en voulant s'assouvir.

Au reste il ne doute point que malgré tant d'efforts le tems ne leve enfin le voile de l'imposture & ne découvre son innocence. La certitude qu'un jour on sentira le prix de sa patience contribue à la soutenir, & en lui tout ôtant ses persécuteurs n'ont pu lui ôter la confiance & l'espoir. « Si ma mémoire de-
 » voit, dit-il, s'éteindre avec moi, je
 » me consolerois d'avoir été si mal connu
 » des hommes dont je serois bientôt ou-
 » blié; mais puisque mon existence doit
 » être connue après moi par mes livres
 » & bien plus par mes malheurs, je ne
 » me trouve point, je l'avoue, assez
 » de résignation pour penser sans impa-
 » tience, moi qui me sens meilleur &
 » plus juste qu'aucun homme qui me

» soit connu, qu'on ne se souviendra de
 » moi que comme d'un monstre, & que
 » mes écrits, où le cœur qui les dicta
 » est empreint à chaque page, passeront
 » pour les déclamations d'un tartuffe qui
 » ne cherchoit qu'à tromper le public.
 » Qu'auront donc servi mon courage &
 » mon zele, si leurs monumens loin
 » d'être utiles aux bons (4) ne font
 » qu'aigrir & fomentier l'animosité des
 » méchans, si tout ce que l'amour de la
 » vertu m'a fait dire sans crainte & sans
 » intérêt ne fait à l'avenir, comme au-
 » jourd'hui, qu'exciter contre moi la
 » prévention & la haine, & ne produit
 » jamais aucun bien; si au lieu des bé-
 » nédictionns qui m'étoient dues, mon
 » nom que tout devoit rendre hono-
 » rable n'est prononcé dans l'avenir qu'a-
 » vec imprécation! Non, je ne suppor-
 » terois jamais une si cruelle idée; elle
 » absorberoit tout ce qui m'est resté de
 » courage & de constance. Je consen-

(4) Jamais les discours d'un homme qu'on croit parler contre sa pensée, ne toucheront ceux qui ont cette opinion. Tous ceux qui pensant mal de moi disent avoir profité dans la vertu par la lecture de mes livres, mentent & même très-sottement. Ce sont ceux-là qui sont vraiment des tartuffes.

» tirois sans peine à ne point exister dans
» la mémoire des hommes, mais je ne puis
» consentir, je l'avoue, à y rester dif-
» famé; non, le Ciel ne le permettra
» point, & dans quelque état que m'ait
» réduit la destinée, je ne désespérerai
» jamais de la providence, sachant bien
» qu'elle choisit son heure & non pas la
» nôtre, & qu'elle aime à frapper son
» coup au moment qu'on ne l'attend
» plus. Ce n'est pas que je donne encore
» aucune importance, & sur-tout par
» rapport à moi, au peu de jours qui
» me restent à vivre, quand même j'y
» pourrois voir renaître pour moi toutes
» les douceurs dont on a pris peine à
» tarir le cours. J'ai trop connu la mi-
» sere des prospérités humaines pour
» être sensible à mon âge à leur tardif
» & vain retour, & quelque peu croya-
» ble qu'il soit, il leur seroit encore
» plus aisé de revenir qu'à moi d'en re-
» prendre le goût. Je n'espère plus, &
» je desire très-peu, de voir de mon
» vivant la révolution qui doit désabu-
» ser le public sur mon compte. Que
» mes persécuteurs jouissent en paix,
» s'ils peuvent, toute leur vie du bon-
» heur qu'ils se sont fait des miseres.

» de la mienne. Je ne desire de les voir
» ni confondus, ni punis, & pourvu
» qu'enfin la vérité soit connue, je ne
» demande point que ce soit à leurs dé-
» pens: mais je ne puis regarder com-
» me une chose indifférente aux hom-
» mes le rétablissement de ma mémoire
» & le retour de l'estime publique qui
» m'étoit due. Ce seroit un trop grand
» malheur pour le genre humain que la
» maniere dont on a procédé à mon égard
» servît de modele & d'exemple, que
» l'honneur des particuliers dépendît de
» tout imposteur adroit, & que la société,
» foulant aux pieds les plus saintes loix
» de la justice, ne fût plus qu'un téné-
» breux brigandage de trahisons secretes
» & d'impostures adoptées sans confron-
» tation, sans contradiction, sans vérifica-
» tion, & sans aucune défense laissée aux
» accusés. Bientôt les hommes à la merci
» les uns des autres n'auroient de force
» & d'action que pour s'entre-déchirer
» entr'eux, sans en avoir aucune pour
» la résistance; les bons, livrés tout-à-
» fait aux méchans, deviendroient d'a-
» bord leur proie, enfin leurs disciples;
» l'innocence n'auroit plus d'asyle, &
» la terre devenue un enfer, ne seroit

» couverte que de Démons occupés à
» se tourmenter les uns & les autres.

» Non , le Ciel ne laissera point un
» exemple aussi funeste ouvrir au crime
» une route nouvelle inconnue jusqu'à
» ce jour ; il découvrira la noirceur d'une
» trame aussi cruelle. Un jour viendra ,
» j'en ai la juste confiance , que les hon-
» nêtes gens béniront ma mémoire &
» pleureront sur mon sort. Je suis sûr
» de la chose , quoique j'en ignore le
» tems. Voilà le fondement de ma pa-
» tience & de mes consolations. L'ordre
» sera rétabli tôt ou tard , même sur la
» terre , je n'en doute pas. Mes oppres-
» seurs peuvent reculer le moment de
» ma justification , mais ils ne sauroient
» empêcher qu'il ne vienne. Cela me
» suffit pour être tranquille au milieu
» de leurs œuvres : qu'ils continuent à
» disposer de moi durant ma vie , mais
» qu'ils se pressent ; je vais bientôt leur
» échapper. »

Tels sont sur ce point les sentimens de J. J. , & tels sont aussi les miens. Par un décret dont il ne m'appartient pas de sonder la profondeur , il doit passer le reste de ses jours dans le mépris & l'humiliation : mais j'ai le plus vif pressen-

timent qu'après la mort & celle de ses persécuteurs leurs trames seroient découvertes & sa mémoire justifiée. Ce sentiment me paroît si bien fondé, que pour peu qu'on y réfléchisse, je ne vois pas qu'on en puisse douter. C'est un axiome généralement admis que tôt ou tard la vérité se découvre, & tant d'exemples l'ont confirmé que l'expérience ne permet plus qu'on en doute. Ici du moins il n'est pas concevable qu'une trame aussi compliquée reste cachée aux âges futurs; il n'est pas même à présumer qu'elle le soit longtems dans le nôtre. Trop de signes la décelent, pour qu'elle échappe au premier qui voudra bien y regarder, & cette volonté viendra sûrement à plusieurs si-tôt que J. J. aura cessé de vivre. De tant de gens employés à fasciner les yeux du public, il n'est pas possible qu'un grand nombre n'aperçoive la mauvaise foi de ceux qui les dirigent, & qu'ils ne sentent que si cet homme étoit réellement tel qu'ils le font, il seroit superflu d'en imposer au public sur son compte, & d'employer tant d'impostures pour le charger de choses qu'il ne fait pas, & déguiser celles qu'il fait. Si l'intérêt, l'animosité,

la crainte les font concourir aujourd'hui sans peine à ces manœuvres; un tems peut venir où leur passion calmée & leur intérêt changé leur feront voir sous un jour bien différent les œuvres sourdes dont ils sont aujourd'hui témoins & complices. Est-il croyable alors qu'aucun de ces coopérateurs subalternes ne parlera confidemment à personne de ce qu'il a vu, de ce qu'on lui a fait faire & de l'effet de tout cela pour abuser le public? que, trouvant d'honnêtes gens pressés à la recherche de la vérité défigurée, ils ne seront point tentés de se rendre encore nécessaires en la découvrant comme ils le sont maintenant pour la cacher, de se donner quelque importance en montrant qu'ils furent admis dans la confiance des Grands & qu'ils savent des anecdotes ignorées du public? Et pourquoi ne croirois-je pas que le regret d'avoir contribué à noircir un innocent en rendra quelques-uns indiscrets ou véridiques, sur-tout à l'heure où prêts à sortir de cette vie, ils seront sollicités par leur conscience à ne pas emporter leur coulpe avec eux? Enfin pourquoi les réflexions que vous & moi faisons aujourd'hui ne viendroient-

elles pas alors dans l'esprit de plusieurs personnes, quand elles examineront de sang-froid la conduite qu'on a tenue & la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu? On sentira qu'il est beaucoup plus incroyable qu'un pareil homme ait existé réellement, qu'il ne l'est que la crédulité publique enhardissant les imposteurs, les ait portés à le peindre ainsi successivement, & en enchérissant toujours, sans s'appercevoir qu'ils passoient même la mesure du possible. Cette marche, très-naturelle à la passion, est un piège qui la décele & dont elle se garantit rarement. Celui qui voudroit tenir un registre exact de ce que, selon vos Messieurs, il a fait, dit, écrit, imprimé depuis qu'ils se sont emparés de sa personne, joint à tout ce qu'il a fait réellement, trouveroit qu'en cent ans il n'auroit pu suffire à tant de choses. Tous les livres qu'on lui attribue, tous les propos qu'on lui fait tenir sont aussi concordans & aussi naturels que les faits qu'on lui impute; & tout cela toujours si bien prouvé qu'en admettant un seul de ses faits, on n'a plus droit d'en rejeter aucun autre.

Cependant

Cependant avec un peu de calcul & de bon sens, on verra que tant de choses sont incompatibles, que jamais il n'a pu faire tout cela, ni se trouver en tant de lieux différens en si peu de tems ; qu'il y a par conséquent plus de fictions que de vérités dans toutes ces anecdotes entassées, & qu'enfin les mêmes preuves qui n'empêchent pas les unes d'être des mensonges, ne sauroient établir que les autres sont des vérités. La force même & le nombre de toutes ces preuves suffiront pour faire soupçonner le complot, & dès-lors toutes celles qui n'auront pas subi l'épreuve légale perdront leur force, tous les témoins qui n'auront point été confrontés à l'accusé perdront leur autorité, & il ne restera contre lui de charges solides que celles qui lui auront été connues & dont il n'aura pu se justifier ; c'est à-dire, qu'aux fautes près qu'il a déclarées le premier, & dont vos Messieurs ont tiré un si grand parti, on n'aura rien du tout à lui reprocher.

C'est dans cette persuasion qu'il me paroît raisonnable qu'il se console des outrages de ses contemporains & de leur injustice. Quoiqu'ils puissent faire,

ses livres transmis à la postérité, montreront que leur Auteur ne fut point tel qu'on s'efforce de le peindre, & sa vie réglée, simple, uniforme, & la même depuis tant d'années, ne s'accordera jamais avec le caractère affreux qu'on veut lui donner. Il en sera de ce ténébreux complot formé dans un si profond secret, développé avec de si grandes précautions & suivi avec tant de zèle, comme de tous les ouvrages des passions des hommes qui sont passagers & périssables comme eux. Un tems viendra qu'on aura pour le siècle où vécut J. J. la même horreur que ce siècle marque pour lui, & que ce complot immortalisant son Auteur, comme Erostate, passera pour un chef-d'œuvre de génie & plus encore de méchanceté.

Le F. Je joins de bon cœur mes vœux aux vôtres pour l'accomplissement de cette prédiction, mais j'avoue que je n'y ai pas autant de confiance, & à voir le tour qu'a pris cette affaire je jugerois que des multitudes de caractères & d'événemens décrits dans l'histoire n'ont peut-être d'autre fondement, que l'invention de ceux qui se sont avisés de les affirmer. Que le tems fasse triom-

pher la vérité, c'est ce qui doit arriver très souvent, mais que cela arrive toujours, comment le fait-on, & sur quelle preuve peut-on l'assurer? Des vérités long tems cachées se découvrent enfin par quelques circonstances fortuites. Cent mille autres peut-être resteront à jamais offusquées par le mensonge, sans que nous ayons aucun moyen de les reconnoître & de les manifester; car tant qu'elles restent cachées, elles sont pour nous comme n'existant pas. Otez le hazard qui en fait découvrir quelqu'une, elle continueroit d'être cachée, & qui fait combien il en reste pour qui ce hazard ne viendra jamais? Ne disons donc pas que le tems fait toujours triompher la vérité, car c'est ce qu'il nous est impossible de savoir, & il est bien plus croyable qu'effaçant pas à pas toutes ses traces, il fait plus souvent triompher le mensonge, sur-tout quand les hommes ont intérêt à le soutenir. Les conjectures sur lesquelles vous croyez que le mystere de ce complot sera dévoilé me paroissent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plausibles qu'à vous. La ligue est trop forte, trop nombreuse, trop bien liée pour pouvoir se

dissoudre aisément, & tant qu'elle durera comme elle est, il est trop périlleux de s'en détacher pour que personne s'y hasarde sans autre intérêt que celui de la justice. De tant de fils divers qui composent cette trame, chacun de ceux qui la conduisent ne voit que celui qu'il doit gouverner & tout au plus ceux qui l'avoisinent. Le concours général du tout n'est apperçu que des directeurs, qui travaillent sans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens, les contradictions, & à faire jouer le tout d'une manière uniforme. La multitude des choses incompatibles entr'elles qu'on fait dire & faire à J. J. n'est, pour ainsi dire, que le magasin des matériaux dans lequel, les entrepreneurs faisant un triage, choisiront à loisir les choses assortissantes qui peuvent s'accorder, & rejetant celles qui tranchent, répugnent & se contredisent, parviendront bientôt à les faire oublier après qu'elles auront produit leur effet. *Inventez toujours*, disent-ils aux ligueurs subalternes, *nous nous chargeons de choisir & d'arranger après*. Leur projet est, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes

recueillies ou fabriquées par leurs fatel-
lites , & de les arranger en un corps
d'histoire disposée avec tant d'art , &
travaillée avec tant de soin , que tout
ce qui est absurde & contradictoire ,
loin de paroître un tissu de fables gros-
sieres , paroîtra l'effet de l'inconséquence
de l'homme , qui , avec des passions di-
verses & monstrueuses , vouloit le blanc
& le noir , & passoit sa vie à faire & dé-
faire , faute de pouvoir accomplir ses
mauvais desseins.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue
main pour le publier d'abord après sa
mort , doit , par les pieces & les preu-
ves dont il sera muni , fixer si bien le
jugement du public sur sa mémoire , que
personne ne s'avise même de former là-
dessus le moindre doute. On y affectera
pour lui le même intérêt , la même af-
fection dont l'apparence bien ménagée
a eu tant d'effet de son vivant ; & pour
marquer plus d'impartialité , pour lui
donner comme à regret un caractère
affreux , on y joindra les éloges les plus
outrés de sa plume & de ses talens , mais
tournés de façon à le rendre odieux en-
core par-là , comme si dire & prouver
également le pour & le contre , tout

persuader & ne rien croire eût été le jeu favori de son esprit. En un mot l'écrivain de cette vie, admirablement choisi pour cela, saura comme l'Aletès du Tasse.

*Menteur adroit, savant dans l'art de nuire,
Sous la forme d'éloge habiller la satire.*

Ses livres, dites-vous, transmis à la postérité, déposeront en faveur de leur Auteur. Ce sera, je l'avoue, un argument bien fort pour ceux qui penseront comme vous & moi sur ces livres. Mais savez-vous à quel point on peut les défigurer, & tout ce qui a déjà été fait pour cela avec le plus grand succès, ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire sans que le public le croye ou le trouve mauvais? Cet argument tiré de ses livres a toujours inquiété nos Messieurs. Ne pouvant les anéantir, & leurs plus malignes interprétations ne suffisant pas encore pour les décrier à leur gré, ils en ont entrepris la falsification, & cette entreprise qui sembloit d'abord presque impossible est devenue par la connivence du public, de la plus facile exécution. L'Auteur n'a fait qu'une seule édition de chaque piece. Ces impressions

éparfés ont difparu depuis long-tems, & le peu d'exemplaires qui peuvent refter, cachés dans quelques cabinets, n'ont excité la curiofité de perfonne pour les comparer avec les recueils dont on affecte d'inonder le public. Tous ces recueils, groffis de critiques outrageantes, de libelles venimeux, & faits avec l'unique projet de défigurer les productions de l'Auteur, d'en altérer les maximes, & d'en changer peu-à-peu l'efprit, ont été, dans cette vue, arrangés & falifiés avec beaucoup d'art, d'abord feule-ment par des retranchemens qui fupprimant les éclaircifsemens néceffaires, altéroient le fens de ce qu'on laiffoit, puis par d'apparentes négligences qu'on pouvoit faire paffer pour les fautes d'impref- fion, mais qui produifoient des contre- fens terribles, & qui, fidèlement tranf- crites à chaque impreflion nouvelle, ont enfin fubftitué par tradition ces fauffes leçons aux véritables. Pour mieux réuf- fir dans ce projet on a imaginé de faire de belles éditions qui par leur perfec- tion typographique, fiflent tomber les précédentes & reftaffent dans les biblio- thèques; & pour leur donner un plus grand crédit, on a tâché d'y intéreffier

l'Auteur même par l'appât du gain, & on lui a fait pour cela, par le Libraire chargé de ces manœuvres, des propositions assez magnifiques pour devoir naturellement le tenter. Le projet étoit d'établir ainsi la confiance du public, de ne faire passer sous les yeux de l'Auteur que des épreuves correctes & de tirer à son insçu les feuilles destinées pour le public, & où le texte eût été accommodé selon les vues de nos Messieurs. Rien n'eût été si facile par la maniere dont il est enlacé que de lui cacher ce petit manége, & de le faire ainsi servir lui-même à autoriser la fraude dont il devoit être la victime & qu'il eût ignorée, croyant transmettre à la postérité une édition fidelle de ses écrits. Mais soit dégoût, soit paresse, soit qu'il ait eu quelque vent du projet, non content de s'être refusé à la proposition, il a désavoué dans une protestation signée tout ce qui s'imprimeroit désormais sous son nom. L'on a donc pris le parti de se passer de lui, & d'aller en avant comme s'il participoit à l'entreprise. L'édition se fait par souscription & s'imprime, dit-on, à Bruxelles, en beau papier, beau caractère, belles estampes. On n'épargnera

rien pour la prôner dans toute l'Europe, & pour en vanter sur-tout l'exactitude & la fidélité, dont on ne doutera pas plus que de la ressemblance du portrait publié par l'ami Hume. Comme elle contiendra beaucoup de nouvelles pièces refondues ou fabriquées par nos Messieurs, on aura grand soin de les munir de titres plus que suffisans auprès d'un public qui ne demande pas mieux que de tout croire, & qui ne s'avisera pas si tard de faire le difficile sur leur authenticité.

R. Mais comment ! cette déclaration de J. J. dont vous venez de parler ne lui servira donc de rien pour se garantir de toutes ces fraudes, & quoiqu'il puisse dire, vos Messieurs feront passer sans obstacle tout ce qu'il leur plaira d'imprimer sous son nom ?

L. F. Bien plus ; ils ont su tourner contre lui jusqu'à son désaveu. En le faisant imprimer eux-mêmes, ils en ont tiré pour eux un nouvel avantage, en publiant que, voyant les mauvais principes mis à découvert & consignés dans ses écrits, il tâchoit de se disculper en rendant leur fidélité suspecte. Passant habilement sous silence les falsifications

réelles, ils ont fait entendre qu'il accu-
soit d'être falsifiés des passages que tout
le monde fait bien ne l'être pas, & fi-
xant toute l'attention du public sur ces
passages, ils l'ont ainsi détourné de vé-
rifier leurs infidélités. Supposez qu'un
homme vous dise : J. J. dit qu'on lui a
volé des poires, & il ment; car il a son
compte de pommes; donc on ne lui a
point volé de poires : ils ont exacte-
ment raisonné comme cet homme-là,
& c'est sur ce raisonnement qu'ils ont
persisté sa déclaration. Ils étoient si sûrs
de son peu d'effet qu'en même-tems qu'ils
la faisoient imprimer, ils imprimoient
aussi cette prétendue traduction du Tasse
tout exprès pour la lui attribuer, & qu'ils
lui ont en effet attribuée, sans la moin-
dre objection de la part du public; com-
me si cette maniere d'écrire aride & sau-
tillante, sans liaison, sans harmonie &
sans grace, étoit en effet la sienne. De
forte que, selon eux, tout en protestant
contre tout ce qui paroîtroit désormais
sous son nom, ou qui lui seroit attri-
bué, il publioit néanmoins ce barbouil-
lage, non-seulement sans s'en cacher,
mais ayant grand'peur de n'en être pas
cru l'Auteur, comme il paroît par la

préface fingereffe qu'ils ont mis à la tête du livre.

Vous croyez qu'une balourdise aussi grossiere, une aussi extravagante contradiction devoit ouvrir les yeux à tout le monde & révolter contre l'impudence de nos Messieurs poussée ici jusqu'à la bêtise ? point du tout : en réglant leurs manœuvres sur la disposition où ils ont mis le public, sur la crédulité qu'ils lui ont donnée, ils sont bien plus sûrs de réussir que s'ils agissoient avec plus de finesse. Dès qu'il s'agit de J. J. il n'est besoin de mettre ni bon sens, ni vraisemblance dans les choses qu'on en débite ; plus elles sont absurdes & ridicules, plus on s'empresse à n'en pas douter. Si d'A***. ou D***. s'avisent d'affirmer aujourd'hui qu'il a deux têtes, en le voyant passer demain dans la rue tout le monde lui verroit deux têtes très-distinctement, & chacun seroit très-surpris de n'avoir pas apperçu plutôt cette monstruosité.

Nos Messieurs sentent si bien cet avantage, & savent si bien s'en prévaloir, qu'il entre dans leurs plus efficaces ruses d'employer des manœuvres pleines d'audace & d'impudence au point

d'en être incroyables , afin que s'il les apprend & s'en plaint , personne n'y veuille ajouter foi. Quand , par exemple , un honnête imprimeur , Simon , dira publiquement à tout le monde que J. J. vient souvent chez lui voir & corriger les épreuves de ces éditions frauduleuses qu'ils font de ses écrits , qui est-ce qui croira que J. J. ne connoît pas l'imprimeur Simon , & n'avoit pas même oui parler de ces éditions quand ce discours lui revint ? Quand encore on verra son nom pompeusement étalé dans les listes des souscripteurs de livres de prix , qui est-ce qui dès-à-présent & dans l'avenir ira s'imaginer que toutes ces souscriptions prétendues sont là mises à son insçu , ou malgré lui , seulement pour lui donner un air d'opulence & de prétention qui démente le ton qu'il a pris. Et cependant.

R. Je fais ce qu'il en est , car il m'a protesté n'avoir fait en sa vie qu'une seule souscription , savoir celle pour la statue de M. de Voltaire (*).

(*) *Lettre de M. Rousseau à M. de La Tourrette.*

A Lyon le 2 Juin 1770.

J'apprends, Monsieur, qu'on a formé le projet d'é-

L. F. Hé bien, Monsieur, cette seule souscription qu'il a faite est la seule dont on ne fait rien ; car le discret d'A***, qui l'a reçue n'en a pas fait beaucoup de bruit. Je comprends bien que cette souscription est moins une générosité qu'une vengeance ; mais c'est une vengeance à la

lever une statue à M. de Voltaire, & qu'on permet à tous ceux qui sont connus par quelque ouvrage imprimé, de concourir à cette entreprise. J'ai payé assez cher le droit d'être admis à cet honneur, pour oser y prétendre, & je vous supplie de vouloir bien interposer vos bons offices pour me faire inscrire au nombre des souscrivans. J'espère, Monsieur, que les bontés dont vous m'honorez & l'occasion pour laquelle je m'en prévauz ici, vous feront aisément pardonner la liberté que je prends. Je vous salue, Monsieur, très-humblement & de tout mon cœur.

Lettre de M. de Voltaire à M. de la Tourette, relative à la précédente, transcrite sur l'original.

23 Juin 1770 à Ferney.

Vous savez peut-être, Monsieur, qu'on a imprimé dans la gazette de Berne que Jean-Jacques Rousseau vous avait écrit une lettre, par laquelle il souscrivait entre vos mains pour certaine statue. Je vous prie de me dire si la chose est vraie. J'ai peur que les gens de lettres de Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci est une galanterie toute Française. Ceux qui l'ont imaginée sont tous ou artistes, ou amateurs. M. le Duc de Choiseul est à la tête, & trouverait peut-être mauvais que l'article de la gazette se trouvât vrai.

Mde Denis vous fait les plus sincères complimens. Agréez, Monsieur, les assurances de mon tendre attachement pour vous & pour toute votre famille.

Jean-Jacques que Voltaire ne lui rendra pas.

Vous devez sentir par ces exemples que de quelque façon qu'il s'y prenne, & dans aucun tems, il ne peut raisonnablement espérer que la vérité perce à son égard à travers les filets tendus autour de lui, & dans lesquels en s'y débattant il ne fait que s'en lacer davantage. Tout ce qui lui arrive est trop hors de l'ordre commun des choses pour pouvoir jamais être cru, & ses protestations mêmes ne feront qu'attirer sur lui les reproches d'impudence & de mensonge que méritent ses ennemis.

Donnez à J. J. un conseil; le meilleur peut-être qui lui reste à suivre, environné comme il est d'embuches & de pièges, où chaque pas ne peut manquer de l'attirer : c'est de rester, s'il se peut, immobile, de ne point agir du tout (5),

(5) Il ne m'est pas permis de suivre ce conseil en ce qui regarde la juste défense de mon honneur. Je dois jusqu'à la fin faire tout ce qui dépend de moi, sinon pour ouvrir les yeux à cette aveugle génération, du moins pour en éclairer une plus équitable. Tous les moyens pour cela me sont ôtés, je le sais; mais sans aucun espoir de succès, tous les efforts possibles quoiqu'inutiles n'en sont pas moins dans mon devoir, & je ne cesserai de les faire jusqu'à mon dernier soupir.
Fay ce que doy, arrive que pourra.

de n'acquiescer à rien de ce qu'on lui propose, sous quelque prétexte que ce soit, & de résister même à ses propres mouvemens tant qu'il peut s'abstenir de les suivre. Sous quelque face avantageuse qu'une chose à faire ou à dire se présente à son esprit, il doit compter que dès qu'on lui laisse le pouvoir de l'exécuter, c'est qu'on est sûr d'en tourner l'effet contre lui & de la lui rendre funeste. Par exemple, pour tenir le public en garde contre les falsifications de ses livres, & contre tous les écrits pseudonymes qu'on fait courir journellement sous son nom, qu'y avoit-il de meilleur en apparence & dont on pût moins abuser pour lui nuire, que la déclaration dont nous venons de parler? & cependant vous seriez étonné du parti qu'on a tiré de cette déclaration pour un effet tout contraire, & il a dû sentir cela de lui-même par le soin qu'on a pris de la faire imprimer à son inscu : car il n'a sûrement pas pu croire qu'on ait pris ce soin pour lui faire plaisir. L'Écrit sur le Gouvernement de Pologne (6) qu'il n'a

(6) Cet écrit est tombé dans les mains de M. d'A***. peut-être aussi-tôt qu'il est sorti des miennes, & Dieu

fait que sur les plus touchantes instances , avec le plus parfait défintéressement , & par les seuls motifs de la plus pure vertu , sembloit ne pouvoir qu'honorer son auteur & le rendre respectable , quand même cet écrit n'eut été qu'un tissu d'erreurs. Si vous saviez par qui , pour qui , pourquoi cet écrit étoit sollicité , l'usage qu'on s'est empressé d'en faire & le tour qu'on a su lui donner , vous sentiriez parfaitement combien il

fait quel usage il en a su faire. M. le Comte Wielhorski m'apprit, en venant me dire adieu à son départ de Paris , qu'on avoit mis des horreurs de lui dans la gazette d'Hollande. A l'air dont il me dit cela j'ai jugé en y repensant qu'il me croyoit l'auteur de l'article , & je ne doute pas qu'il n'y ait du d'A***. dans cette affaire , aussi bien que dans celle d'un certain Comte Zanowisch Dalmate , & d'un Prêtre aventurier Polonois qui a fait mille efforts pour pénétrer chez moi. Les manœuvres de ce M. d'A***. ne me surprennent plus , j'y suis tout accoutumé. Je ne puis assurément approuver la conduite du Comte Wielhorski à mon égard. Mais cet article à part que je n'entreprinds pas d'expliquer , j'ai toujours regardé & je regarde encore ce Seigneur Polonois comme un honnête homme & un bon patriote , & si j'avois la fantaisie & les moyens de faire insérer des articles dans les gazettes , j'aurois assurément des choses plus pressées à dire & plus importantes pour moi que des satyres du Comte Wielhorski. Le succès de toutes ces menées est un effet nécessaire du système de conduite que l'on suit à mon égard. Qu'est-ce qui pourroit empêcher de réussir tout ce qu'on entreprend contre moi , dont je ne fais rien , à quoi je ne peux rien , & que tout le monde favorise ?

eût été à desirer pour l'auteur que, résistant à toute cajolerie, il se refusât à l'appât de cette bonne œuvre qui de la part de ceux qui la sollicitoient avec tant d'instance, n'avoit pour but que de la rendre pernicieuse pour lui. En un mot, s'il connoît sa situation, il doit comprendre, pour peu qu'il y réfléchisse, que toute proposition qu'on lui fait & quelque couleur qu'on y donne, a toujours un but qu'on lui cache & qui l'empêcherait d'y consentir si ce but lui étoit connu. Il doit sentir, sur-tout, que le motif de faire du bien ne peut être qu'un piège pour lui de la part de ceux qui le lui proposent, & pour eux un moyen réel de faire du mal à lui ou par lui, pour le lui imputer dans la suite; qu'après l'avoir mis hors d'état de rien faire d'utile aux autres ni à lui-même, on ne peut plus lui présenter un pareil motif que pour le tromper; qu'enfin n'étant plus dans sa position en puissance de faire aucun bien, tout ce qu'il peut désormais faire de mieux est de s'abstenir tout-à-fait d'agir, de peur de mal faire sans le voir ni le vouloir, comme cela lui arrivera infailliblement chaque fois qu'il cédera aux instances des gens qui l'en-

vironnent, & qui ont toujours leur leçon toute faite sur les choses qu'ils doivent lui proposer. Sur-tout qu'il ne se laisse point émouvoir par le reproche de se refuser à quelque bonne œuvre ; sût au contraire que si c'étoit réellement une bonne œuvre, loin de l'exhorter à y concourir, tout se réuniroit pour l'empêcher, de peur qu'il n'en eut le mérite, & qu'il n'en résultât quelque effet en sa faveur.

Par les mesures extraordinaires qu'on prend pour altérer & défigurer ses écrits, & pour lui en attribuer auxquels il n'a jamais songé, vous devez juger que l'objet de la ligue ne se borne pas à la génération présente, pour qui ces soins ne sont plus nécessaires, & puisqu'ayant sous les yeux ses livres, tels à peu-près qu'il les a composés, on n'en a pas tiré l'objection qui nous paroît si forte à l'un & à l'autre contre l'affreux caractère qu'on prête à l'auteur ; puisqu'au contraire on les a su mettre au rang de ses crimes, que la profession de foi du Vicaire est devenue un écrit impie, l'Héloïse un roman obscène, le Contrat Social un livre séditieux ; puisqu'on vient de mettre à Paris Pygmalion malgré lui sur la

scène tout exprès pour exciter ce risible scandale qui n'a fait rire personne, & dont nul n'a senti la comique absurdité : puisqu'enfin ces écrits, tels qu'ils existent, n'ont pas garanti leur auteur de la diffamation de son vivant, l'en garantiront-ils mieux après sa mort, quand on les aura mis dans l'état projeté pour rendre sa mémoire odieuse, & quand les auteurs du complot auront eu tout le tems d'effacer toutes les traces de son innocence & de leur imposture ? Ayant pris toutes leurs mesures en gens prévoyans & pourvoyans qui songent à tout, auroient-ils oublié la supposition que vous faites du repentir de quelque complice, du moins à l'heure de la mort, & les déclarations incommodes qui pourroient en résulter s'ils n'y mettoient ordre ? Non, Monsieur, comptez que toutes leurs mesures sont si bien prises, qu'il leur reste peu de chose à craindre de ce côté-là.

Parmi les singularités qui distinguent le siècle où nous vivons de tous les autres, est l'esprit méthodique & conséquent qui depuis vingt ans dirige les opinions publiques. Jusqu'ici ces opinions erroient sans suite & sans règle au

gré des passions des hommes ; & ces passions s'entrechoquant sans cesse , faisoient flotter le public de l'une à l'autre sans aucune direction constante. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les préjugés eux-mêmes ont leurs marches & leurs regles , & ces regles auxquelles le public est asservi , sans qu'il s'en doute , s'établissent uniquement sur les vues de ceux qui le dirigent. Depuis que la secte philosophique s'est réunie en un corps sous des chefs , ces chefs , par l'art de l'intrigue auquel ils se sont appliqués , devenus les arbitres de l'opinion publique , le sont par elle de la réputation , même de la destinée des particuliers & par eux de celle de l'Etat. Leur essai fut fait sur J. J. & la grandeur du succès qui dût les étonner eux-mêmes , leur fit sentir jusqu'où leur crédit pouvoit s'étendre. Alors ils songerent à s'associer des hommes puissans pour devenir avec eux les arbitres de la société , ceux sur-tout qui , disposés comme eux aux secretes intrigues & aux mines souterraines , ne pouvoient manquer de rencontrer & d'éventer souvent les leurs. Ils leur firent sentir que travaillant de concert ils pouvoient étendre tellement leurs rameaux sous

les pas des hommes , que nul ne trou-
vât plus d'affiette solide & ne pût mar-
cher que sur des terrains contremisés.
Ils se donnerent des chefs principaux
qui de leur côté dirigeant sourdement
toutes les forces publiques sur les plans
convenus entr'eux , rendent infail-
lible l'exécution de tous leurs projets. Ces
chefs de la ligue philosophique la mé-
prisent & n'en sont pas estimés, mais
l'intérêt commun les tient étroitement
unis les uns aux autres, parce que la
haine ardente & cachée est la grande
passion de tous ; & que par une rencon-
tre assez naturelle, cette haine com-
mune est tombée sur les mêmes objets.
Voilà comment le siècle où nous vivons
est devenu le siècle de la haine & des
secrètes complots : siècle où tout agit de
concert sans affection pour personne ,
où nul ne tient à son parti par attache-
ment mais par aversion pour le parti
contraire, où, pourvu qu'on fasse le
mal d'autrui, nul ne se soucie de son
propre bien.

R. C'étoit pourtant chez tous ces gens
si haineux que vous trouviez pour J. J.
une affection si tendre.

Le F. Ne me rappelez pas mes torts ;

ils étoient moins réels qu'apparens. Quoique tous ces ligueurs m'eussent fasciné l'esprit par un certain jargon papilloté, toutes ces ridicules vertus si pompeusement étalées étoient presque aussi choquantes à mes yeux qu'aux vôtres. J'y sentoïis une forlanterie que je ne savois pas démêler, & mon jugement, subjugué mais non satisfait, cherchoit les éclaircissements que vous m'avez donnés, sans savoir les trouver de lui-même.

Les complots ainsi arrangés, rien n'a été plus facile que de les mettre à exécution par des moyens assortis à cet effet. Les oracles des Grands ont toujours un grand crédit sur le peuple. On n'a fait qu'y ajouter un air de mystère pour les faire mieux circuler. Les philosophes, pour conserver une certaine gravité, se sont donné, en se faisant chefs de parti, des multitudes de petits élèves qu'ils ont initiés aux secrets de la secte, & dont ils ont fait autant d'émissaires & d'opérateurs de fourdes iniquités; & répandant par eux les noirceurs qu'ils inventoient & qu'ils feignoient eux de vouloir cacher, ils étendoient ainsi leur cruelle influence dans tous les rangs sans

excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créatures, les chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme Catilina fit boire à ses conjurés le sang d'un homme, sûrs que par ce mal où il les avoient fait tremper, ils les tenoient liés pour le reste de leur vie. Vous avez dit que la vertu n'unit les hommes que par des liens fragiles, au lieu que les chaînes du crime sont impossibles à rompre. L'expérience en est sensible dans l'histoire de J. J. Tout ce qui tenoit à lui par l'estime & la bienveillance que sa droiture & la douceur de son commerce devoient naturellement inspirer, s'est éparpillé sans retour à la première épreuve, ou n'est resté que pour le trahir. Mais les complices de nos Messieurs n'oseront jamais ni les démasquer, quoiqu'il arrive, de peur d'être démasqués eux-mêmes, ni se détacher d'eux de peur de leur vengeance, trop bien instruits de ce qu'ils savent faire pour l'exercer. Demeurant ainsi tous unis par la crainte plus que les bons ne le sont par l'amour, ils forment un corps indissoluble dont chaque membre ne peut plus être séparé.

Dans l'objet de disposer par leurs disciples de l'opinion publique & de la réputation des hommes, ils ont affermi leur doctrine à leurs vues, ils ont fait adopter à leurs sectateurs les principes les plus propres à se les tenir inviolablement attachés, quelque usage qu'ils en veuillent faire, & pour empêcher que les directions d'une impudence morale ne vinssent contrarier les leurs, ils l'ont sapée par la base en détruisant toute Religion, tout libre-arbitre, par conséquent tout remords, d'abord avec quelque précaution par la secrète prédication de leur doctrine, & ensuite tout ouvertement, lorsqu'ils n'ont plus eu de puissance réprimante à craindre. En paroissant prendre le contre-pied des Jésuites, ils ont tendu néanmoins au même but par des routes détournées en se faisant comme eux chefs de parti. Les Jésuites se rendoient tout puissans en exerçant l'autorité divine sur les consciences, & se faisant au nom de Dieu les arbitres du bien & du mal. Les philosophes ne pouvant usurper la même autorité se sont appliqués à la détruire, & puis en paroissant expliquer
la

la nature (7) à leurs dociles sectateurs, & s'en faisant les suprêmes interprètes, ils se sont établis en son nom une autorité non moins absolue que celle de leurs ennemis, quoiqu'elle paroisse libre & ne régner sur les volontés que par la raison. Cette haine mutuelle étoit au fond une rivalité de puissance comme celle de Carthage & de Rome. Ces deux corps, tous deux impérieux, tous deux intolérans, étoient par conséquent incompatibles, puisque le système fondamental de l'un & de l'autre étoit de régner despotiquement. Chacun voulant régner seul ils ne pouvoient partager l'empire & régner ensemble; ils s'excluoient mutuellement. Le nouveau, suivant plus adroitement les errements de l'autre, l'a supplanté en lui débauchant ses appuis, & par eux est venu à bout de le détruire. Mais on le voit déjà marcher sur ses traces avec autant d'audace & plus de succès, puisque l'autre a toujours

(7) Nos Philosophes ne manquent pas d'étaler pompeusement ce mot de *Nature* à la tête de tous leurs écrits. Mais ouvrez le livre & vous verrez quel jargon métaphysique ils ont décoré de ce beau nom.

éprouvé de la résistance & que celui-ci n'en éprouve plus. Son intolérance plus cachée & non moins cruelle ne paroît pas exercer la même rigueur parce qu'elle n'éprouve plus de rebelles; mais s'il renaïssoit quelques vrais défenseurs du théïsme, de la tolérance & de la morale, on verroit bientôt s'élever contr'eux les plus terribles persécutions; bientôt une inquisition philosophique, plus cauteleuse & non moins sanguinaire que l'autre, feroit brûler sans miséricorde quiconque oseroit croire en Dieu. Je ne vous déguiserai point qu'au fond du cœur je suis resté croyant moi-même aussi bien que vous. Je pense là dessus, ainsi que J. J., que chacun est porté naturellement à croire ce qu'il desire, & que celui qui se sent digne du prix des âmes justes ne peut l'empêcher de l'espérer. Mais sur ce point comme sur J. J. lui-même, je ne veux point professer hautement & inutilement des sentimens qui me perdroient. Je veux tâcher d'allier la prudence avec la droiture, & ne faire ma véritable profession de foi que quand j'y serai forcé sous peine de mensonge.

Or cette doctrine de matérialisme & d'a-

théisme prêchée & propagée avec toute l'ardeur des plus zélés missionnaires, n'a pas seulement pour objet de faire dominer les chefs sur leurs profélytes, mais dans les mystères secrets où ils les employent, de n'en craindre aucune indiscretion durant leur vie, ni aucune repentance à leur mort. Leurs trames après le succès meurent avec leurs complices, auxquels ils n'ont rien tant appris qu'à ne pas craindre dans l'autre vie ce *Poul-Serrhò* des Persans, objecté par J. J. à ceux qui disent que la religion ne fait aucun bien. Le dogme de l'ordre moral rétabli dans l'autre vie a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci, & les imposteurs ont eu dans les derniers momens de leurs complices un danger à courir qui souvent leur servit de frein. Mais notre philosophie en délivrant ses prédicateurs de cette crainte, & leurs disciples de cette obligation, a détruit pour jamais tout retour au repentir. A quoi bon des révélations non moins dangereuses qu'inutiles? Si l'on meurt on ne risque rien, selon eux, à se taire, & l'on risque tout à parler si l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis long-tems on n'entend plus parler de

restitutions, de réparations, de réconciliations au lit de la mort ; que tous les mourans sans repentir, sans remords, emportent sans effroi dans leur conscience le bien d'autrui, le mensonge & la fraude dont ils la chargerent pendant leur vie ? Et que serviroit même à J. J. ce repentir supposé d'un mourant, dont les tardives déclarations étouffées par ceux qui les entourent, ne transpire-roient jamais au dehors & ne parvien-droient à la connoissance de personne ? Ignorez-vous que tous les ligueurs sur-veillans les uns des autres forcent & sont forcés de rester fideles au com-plot, & qu'entourés, sur-tout à leur mort, aucun d'eux ne trouveroit pour recevoir sa confession, au moins à l'égard de J. J., que de faux dépositaires qui ne s'en chargeroient que pour l'ense-velir dans un secret éternel ? Ainsi toutes les bouches sont ouvertes au mensonge, sans que parmi les vivans & les mou-rans il s'en trouve désormais aucune qui s'ouvre à la vérité. Dites-moi donc quelle ressource lui reste pour triom-pher, même à force de tems, de l'im-posture, & se manifester au public, quand tous les intérêts concourent à la

tenir cachée, & qu'aucun ne porte à la révéler ?

R. Non, ce n'est pas à moi à vous dire cela, c'est à vous-même, & ma réponse est écrite dans votre cœur. Eh ! dites-moi donc à votre tour quel intérêt, quel motif vous ramène de l'aversion, de l'animosité même qu'on vous inspira pour J. J. à des sentimens si différens ? Après l'avoir si cruellement haï quand vous l'avez cru méchant & coupable, pourquoi le plaignez-vous si sincèrement aujourd'hui que vous le jugez innocent ? Croyez-vous donc être le seul homme au cœur duquel parle encore la justice indépendamment de tout autre intérêt ? Non, Monsieur, il en est encore, & peut-être plus qu'on ne pense, qui sont plutôt abusés que séduits, qui sont aujourd'hui par foiblesse & par imitation ce qu'ils voyent faire à tout le monde, mais qui rendus à eux-mêmes agiroient tout différemment. J. J. lui-même pense plus favorablement que vous de plusieurs de ceux qui l'approchent ; il les voit, trompés par ses soi-disans patrons, suivre sans le sçavoir les impressions de la haine,

croyant de bonne foi suivre celles de la pitié. Il y a dans la disposition publique un prestige entretenu par les chefs de la ligue. S'ils se relâchoient un moment de leur vigilance, les idées dévoyées par leurs artifices ne tarderoient pas à reprendre leur cours naturel, & la tourbe elle même, ouvrant enfin les yeux, & voyant où l'on l'a conduite, s'étonneroit de son propre égarement. Cela, quoique vous en disiez, arrivera tôt ou tard. La question si cavalièrement décidée dans notre siècle sera mieux discutée dans un autre, quand la haine dans laquelle on entretient le public cessera d'être fomentée; & quand dans des générations meilleures celle-ci aura été mise à son prix, ses jugemens formeront des préjugés contraires; ce sera une honte d'en avoir été loué, & une gloire d'en avoir été haï. Dans cette génération même il faut distinguer encore, & les auteurs du complot, & ses directeurs des deux sexes, & leurs confidens en très-petit nombre initiés peut-être dans le secret de l'imposture, d'avec le public qui, trompé par eux & le croyant réellement coupable, se prête

sans scrupule à tout ce qu'ils inventent pour le rendre plus odieux de jour en jour. La conscience éteinte dans les premiers n'y laisse plus de prise au repentir. Mais l'égarement des autres est l'effet d'un prestige qui peut s'évanouir, & leur conscience rendue à elle-même peut leur faire sentir cette vérité si pure & si simple, que la méchanceté qu'on employe à diffamer un homme prouve que ce n'est point pour sa méchanceté qu'il est diffamé. Si-tôt que la passion & la prévention cesseront d'être entretenues, mille choses qu'on ne remarque pas aujourd'hui frapperont tous les yeux. Ces éditions frauduleuses de ses écrits dont vos Messieurs attendent un si grand effet, en produiront alors un tout contraire & serviront à les déceler, en manifestant aux plus stupides les perfides intentions des éditeurs. Sa vie écrite de son vivant par des traîtres en se cachant très soigneusement de lui, portera tous les caractères des plus noirs libelles : enfin tous les manéges dont il est l'objet paroîtront alors ce qu'ils sont; c'est tout dire.

Que les nouveaux philosophes aient

R iv

voulu prévenir les remords des mourans par une doctrine qui mît leur conscience à son aise, de quelque poids qu'ils aient pu la charger, c'est de quoi je ne doute pas plus que vous, remarquant sur-tout que la prédication passionnée de cette doctrine a commencé précisément avec l'exécution du complot, & paroît tenir à d'autres complots dont celui-ci ne fait que partie. Mais ce engoûement d'athéisme est un fanatisme éphémère, ouvrage de la mode, & qui se détruira par elle, & l'on voit par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre, que ce n'est qu'une mutinerie contre sa conscience dont il sent le murmure avec dépit. Cette commode philosophie des heureux & des riches qui font leur paradis en ce monde, ne sauroit être long-tems celle de la multitude victime de leurs passions, & qui, faute de bonheur en cette vie, a besoin d'y trouver au moins l'espérance & les consolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte & sans honte; une jeunesse sans discipli-

ne, des femmes sans mœurs (8), des peuples sans foi, des Rois sans loi, sans supérieur qu'ils craignent & délivrés de toute espèce de frein, tous les devoirs de la conscience, anéantis l'amour de la patrie & l'attachement au Prince éteints dans tous les cœurs, enfin nul autre lien social que la force; on peut prévoir aisément, ce me semble, ce qui doit bientôt résulter de tout cela. L'Europe en proie à des maîtres instruits par leurs instituteurs mêmes à n'avoir d'autre guide que leur intérêt, ni d'autre Dieu que leurs passions; tantôt sourdement affamée, tantôt ouvertement dévastée, par-tout inondée de soldats (9), de comédiens, de filles publiques, de

(8) Je viens d'apprendre que la génération présente se vante singulièrement de bonnes mœurs. J'aurois dû deviner cela. Je ne doute pas qu'elle ne se vante aussi de désintéressement, de droiture, de franchise & de loyauté. C'est être aussi loin des vertus qu'il est possible que d'en perdre l'idée au point de prendre pour elles les vices contraires. Au reste il est très-naturel qu'à force de sourdes intrigues & de noirs complots, à force de se nourrir de bile & de fiel, on perde enfin le goût des vrais plaisirs. Celui de nuire une fois goûté rend insensible à tous les autres: c'est une des punitions des méchants.

(9) Si j'ai le bonheur de trouver enfin un lecteur équitable, quoique François, j'espère qu'il pourra comprendre au moins cette fois, qu'Europe & France ne sont pas pour moi des mots synonymes.

R v

livres corrupteurs & de vices destructeurs, voyant naître & périr dans son sein des races indignes de vivre, sentira tôt ou tard dans ses calamités, le fruit des nouvelles instructions, & jugeant d'elles par leurs funestes effets, prendra dans la même horreur & les professeurs & les disciples & toutes ces doctrines cruelles qui, laissant l'empire absolu de l'homme à ses sens, & bornant tout à la jouissance de cette courte vie, rendent le siècle où elles regnent aussi méprisable que malheureux.

Ces sentimens innés que la nature a gravés dans tous les cœurs, pour consoler l'homme dans ses miseres & l'encourager à la vertu, peuvent bien, à force d'art, d'intrigues & de sophismes, être étouffés dans les individus, mais prompts à renaître dans les générations suivantes, ils rameneront toujours l'homme à ses dispositions primitives, comme la semence d'un arbre greffé redonne toujours le sauvageon. Ce sentiment intérieur que nos philosophes admettent quand il leur est commode, & rejettent quand il leur est importun, perce à travers les écarts de la raison, & crie à

tous les cœurs que la justice a une autre base que l'intérêt de cette vie, & que l'ordre moral dont rien ici-bas ne nous donne l'idée, a son siège dans un système différent qu'on cherche en vain sur la terre, mais où tout doit être un jour ramené (10). La voix de la conscience ne peut pas plus être étouffée dans le cœur humain que celle de la raison dans l'entendement, & l'insensibilité morale est tout aussi peu naturelle que la folie.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame exécrationnable puissent vivre & mourir toujours en repos dans leur crime. Quand ceux qui les dirigent n'attiseront plus la passion qui les anima, quand cette passion se sera suffisamment assouvie, quand ils en auront fait périr l'objet dans les ennuis, la nature insensiblement reprendra son empire : ceux qui commirent l'iniquité en sentiront l'insupportable poids quand son

(10) *De l'utilité de la Religion.* Titre d'un beau livre à faire, & bien nécessaire. Mais ce titre ne peut être dignement rempli, ni par un homme d'Eglise, ni par un auteur de profession. Il faudroit un homme tel qu'il n'en existe plus de nos jours, & qu'il n'en renaîtra de long-tems.

souvenir ne sera plus accompagné d'aucune puissance. Ceux qui en furent les témoins sans y tremper, mais sans la connoître, revenus de l'illusion qui les abuse attesteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils savent, & rendront hommage à la vérité. Tout a été mis en œuvre pour prévenir & empêcher ce retour : mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard, & le premier qui soupçonnera que J. J. pourroit bien n'avoir pas été coupable sera bien près de s'en convaincre & d'en convaincre, s'il veut, ses contemporains qui, le complot & ses auteurs n'existant plus, n'auront d'autre intérêt que celui d'être justes & de connoître la vérité. C'est alors que tous les monumens seront précieux & que, tel fait qui peut n'être aujourd'hui qu'un indice incertain, conduira peut-être jusqu'à l'évidence.

Voilà, Monsieur, à quoi tout ami de la justice & de la vérité peut sans se compromettre & doit consacrer tous les soins qui sont en son pouvoir. Transmettre à la postérité des éclaircissmens sur ce point, c'est préparer & remplir peut-être l'œuvre de la providence. Le

Ciel bénira , n'en doutez pas , une si juste entreprise. Il en résultera pour le public deux grandes leçons & dont il avoit grand besoin ; l'une , d'avoir , & sur-tout aux dépens d'autrui , une confiance moins téméraire dans l'orgueil du savoir humain ; l'autre , d'apprendre par un exemple aussi mémorable à respecter en tout & toujours le droit naturel , & à sentir que toute vertu qui se fonde sur une violation de ce droit est une vertu fausse qui couvre infailliblement quelque iniquité. Je me dévoue donc à cette œuvre de justice en tout ce qui dépend de moi , & je vous exhorte à y concourir , puisque vous le pouvez faire sans risque , & que vous avez vu de plus près des multitudes de faits qui peuvent éclairer ceux qui voudront un jour examiner cette affaire. Nous pouvons à loisir & sans bruit faire nos recherches , les recueillir , y joindre nos réflexions , & reprenant autant qu'il se peut la trace de toutes ces manœuvres dont nous découvrons déjà les vestiges , fournir à ceux qui viendront après nous un fil qui les guide dans ce labyrinthe. Si nous pouvions conférer avec J. J. sur tout cela , je ne doute point que

nous ne tirassions de lui beaucoup de lumieres qui resteront à jamais éteintes, & que nous ne fussions surpris nous-mêmes de la facilité avec laquelle quelques mots de sa part expliqueroient des énigmes qui sans cela demeureront peut-être impénétrables par l'adresse de ses ennemis. Souvent dans mes entretiens avec lui, j'en ai reçu de son propre mouvement des éclaircissémens inattendus sur des objets que j'avois vus bien différens, faute d'une circonstance que je n'avois pu deviner & qui leur donnoit un tout autre aspect. Mais, gêné par mes engagemens & forcé de supprimer mes objections, je me suis souvent refusé malgré moi aux solutions qu'il sembloit m'offrir, pour ne pas paroître instruit de ce que j'étois contraint de lui taire.

Si nous nous unissons pour former avec lui une société sincere & sans fraude, une fois sûr de notre droiture & d'être estimé de nous, il nous ouvrira son cœur sans peine; & recevant dans les nôtres les épanchemens auxquels il est naturellement si disposé, nous en pourrons tirer de quoi former de précieux mémoires dont d'autres générations senti-

ront la valeur, & qui du moins les mettront à portée de discuter contradictoirement des questions aujourd'hui décidées sur le seul rapport de ses ennemis. Le moment viendra, mon cœur me l'assure, où sa défense aussi périlleuse aujourd'hui qu'inutile, honorera ceux qui s'en voudront charger, & les couvrira, sans aucun risque d'une gloire aussi belle, aussi pure que la vertu généreuse en puisse obtenir ici-bas.

Le F. Cette proposition est tout-à-fait de mon goût, & j'y consens avec d'autant plus de plaisir que c'est peut-être le seul moyen qui soit en mon pouvoir de réparer mes torts envers un innocent persécuté, sans risque de m'en faire à moi-même. Ce n'est pas que la société que vous me proposez soit tout-à-fait sans péril. L'extrême attention qu'on a sur tous ceux qui lui parlent, même une seule fois, ne s'oubliera pas pour nous. Nos Messieurs ont trop vu ma répugnance à suivre leurs errements & à circonvenir comme eux un homme dont ils m'avoient fait de si affreux portraits, pour qu'ils ne soupçonnent pas tout au moins qu'ayant changé de langage à son égard, j'ai vraisemblablement aussi chan-

gé-d'opinion. Depuis long-tems déjà, malgré vos précautions & les siennes, vous êtes inscrit comme suspect sur leurs registres, & je vous préviens que de maniere ou d'autre, vous ne tarderez pas à sentir qu'ils se sont occupés de vous : ils sont attentifs à tout ce qui approche de J. J. pour que personne leur puisse échapper ; moi sur-tout qu'ils ont admis dans leur demi-confiance, je suis sûr de ne pouvoir approcher de celui qui en fut l'objet sans les inquiéter beaucoup. Mais je tâcherai de me conduire sans fausseté, de maniere à leur donner le moins d'ombrage qu'il sera possible. S'ils ont quelque sujet de me craindre, ils en ont aussi de me ménager, & je me flatte qu'ils me connoissent trop d'honneur pour craindre des trahisons d'un homme qui n'a jamais voulu tremper dans les leurs.

Je ne refuse donc pas de le voir quelquefois avec prudence & précaution : il ne tiendra qu'à lui de connoître que je partage vos sentimens à son égard, & que si je ne puis lui révéler les mysteres de ses ennemis, il verra du moins que forcé de me taire je ne cherche pas à le tromper. Je concourrai de bon

cœur avec vous pour dérober à leur vigilance & transmettre à de meilleurs tems les faits qu'on travaille à faire disparaître, & qui fourniront un jour de puissans indices pour parvenir à la connoissance de la vérité. Je fais que les papiers déposés en divers tems, avec plus de confiance que de choix, en des mains qu'il crut fidelles, sont tous passés dans celles de ses persécuteurs, qui n'ont pas manqué d'anéantir ceux qui pouvoient ne leur pas convenir & d'accorder à leur gré les autres; ce qu'ils ont pu faire à discrétion, ne craignant ni examen, ni vérification de la part de qui que ce fût, ni sur-tout de gens intéressés à découvrir & manifester leur fraude. Si depuis lors il lui reste quelques papiers encore, on les guette pour s'en emparer au plus tard à sa mort, & par les mesures prises, il est bien difficile qu'il en échappe aucun aux mains commises pour tout saisir. Le seul moyen qu'il ait de les conserver & de les déposer secrètement, s'il est possible, en des mains vraiment fidelles & sûres. Je m'offre à partager avec vous les risques de ce dépôt, & je m'engage à n'épargner aucun soin pour qu'il paroisse un

jour aux yeux du public tel que je l'aurai reçu, augmenté de toutes les observations que j'aurai pu recueillir tendantes à dévoiler la vérité. Voilà tout ce que la prudence me permet de faire pour l'acquit de ma conscience, pour l'intérêt de la justice, & pour le service de la vérité.

R. Et c'est aussi tout ce qu'il desire lui-même. L'espoir que sa mémoire soit rétablie un jour dans l'honneur qu'elle mérite, & que ses livres deviennent utiles par l'estime due à leur auteur, est désormais le seul qui peut le flatter en ce monde. Ajoutons-y de plus la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes & vrais s'ouvrir au sien. Tempérons ainsi l'horreur de cette solitude où l'on le force de vivre au milieu du genre-humain. Enfin sans faire en sa faveur d'inutiles efforts qui pourroient causer de grands désordres, & dont le succès même ne le toucheroit plus, ménageons-lui cette consolation pour sa dernière heure que des mains amies lui ferment les yeux.

Fin du troisieme Dialogue.



HISTOIRE

D U

PRÉCÉDENT ÉCRIT.



JE ne parlerai point ici du sujet, ni de l'objet, ni de la forme de cet écrit. C'est ce que j'ai fait dans l'avant-propos qui le précède. Mais je dirai quelle étoit sa destination, quelle a été sa destinée, & pourquoi cette copie se trouve ici.

Je m'étois occupé durant quatre ans de ces Dialogues, malgré le serrement de cœur qui ne me quittoit point en y travaillant, & je touchois à la fin de cette douloureuse tâche, sans savoir, sans imaginer comment en pouvoir faire usage, & sans me résoudre sur ce que je tenterois du moins pour cela. Vingt ans d'expérience m'avoient appris quelle droiture & quelle fidélité je pouvois attendre de ceux qui m'entouroient sous le nom d'amis. Frappé sur-tout de l'in-

ligne duplicité de * * *, que j'avois estimé au point de lui confier mes confessions, & qui du plus sacré dépôt de l'amitié n'avoit fait qu'un instrument d'imposture & de trahison, que pouvois-je attendre des gens qu'on avoit mis autour de moi depuis ce tems-là, & dont toutes les manœuvres m'annonçoient si clairement les intentions? Leur confier mon manuscrit n'étoit autre chose que vouloir le remettre moi-même à mes persécuteurs, & la maniere dont j'étois enlacé ne me laissoit plus le moyen d'aborder personne autre.

Dans cette situation, trompé dans tous mes choix & ne trouvant plus que perfidie & fausseté parmi les hommes, mon ame exaltée par le sentiment de son innocence & par celui de leur iniquité, s'éleva par un élan jusqu'au siege de tout ordre & de toute vérité, pour y chercher les ressources que je n'avois plus ici-bas. Ne pouvant plus me confier à aucun homme qui ne me trahît, je résolus de me confier uniquement à la providence & de remettre à elle seule l'entiere disposition du dépôt que je desirois laisser en de sûres mains.

J'imaginai pour cela de faire une co-

pie au net de cet écrit, & de la déposer dans une Eglise sur un Autel; & pour rendre cette démarche aussi solemnelle qu'il étoit possible, je choisîs le grand Autel de l'Eglise de Notre-Dame, jugeant que par-tout ailleurs mon dépôt seroit plus aisément caché ou détourné par les Curés ou par les Moines, & tomberoit infailliblement dans les mains de mes ennemis, au lieu qu'il pouvoit arriver que le bruit de cette action fût parvenir mon manuscrit jusques sous les yeux du Roi; ce qui étoit tout ce que j'avois à désirer de plus favorable, & qui ne pouvoit jamais arriver en m'y prenant de toute autre façon.

Tandis que je travaillois à transcrire au net mon Ecrit, je méditois sur les moyens d'exécuter mon projet, ce qui n'étoit pas fort facile & sur-tout pour un homme aussi timide que moi. Je pensai qu'un samedi, jour auquel toutes les semaines on va chanter devant l'Autel de Notre-Dame un motet durant lequel le Chœur reste vuide, seroit le jour où j'aurois le plus de facilité d'y entrer, d'arriver jusqu'à l'Autel & d'y placer mon dépôt. Pour combiner plus sûrement ma démarche, j'allai plusieurs

fois de loin en loin examiner l'état des choses & la disposition du Chœur & de ses avenues ; car ce que j'avois à redouter , c'étoit d'être retenu au passage , sûr que dès-lors mon projet étoit manqué. Enfin mon manuscrit étant prêt, je l'enveloppai , & j'y mis la suscription suivante.

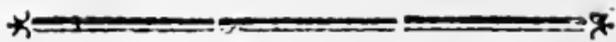


DÉPÔT REMIS A LA PROVIDENCE.

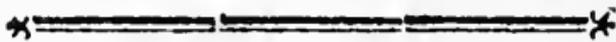
« **P**ROTECTEUR des opprimés , Dieu
 » de justice & de vérité , reçois ce dé-
 » pôt que remet sur ton Autel & con-
 » fie à ta providence un étranger in-
 » fortuné , seul , sans appui , sans défen-
 » seur sur la terre , outragé , moqué ,
 » diffamé , trahi de toute une généra-
 » tion , chargé depuis quinze ans à
 » l'envi de traitemens pires que la mort ,
 » & d'indignités inouïes jusqu'ici parmi
 » les humains , sans avoir pu jamais en
 » apprendre au moins la cause. Toute
 » explication m'est refusée , toute com-
 » munication m'est ôtée ; je n'attends
 » plus des hommes , aigris par leur pro-
 » pre injustice , qu'affronts , mensonges

» & trahisons. Providence éternelle,
 » mon seul espoir est en toi ; daigne
 » prendre mon dépôt sous ta garde &
 » le faire tomber en des mains jeunes
 » & fidelles, qui le transmettent exempt
 » de fraude à une meilleure génération ;
 » qu'elle apprenne, en déplorant mon
 » sort, comment fut traité par celle-ci
 » un homme sans fiel & sans fard, en-
 » nemi de l'injustice, mais patient à
 » l'endurer, & qui jamais n'a fait, ni
 » voulu, ni rendu de mal à personne.
 » Nul n'a droit, je le fais, d'espérer un
 » miracle, pas même l'innocence oppri-
 » mée & méconnue. Puisque tout doit
 » rentrer dans l'ordre un jour, il suffit
 » d'attendre. Si donc mon travail est
 » perdu, s'il doit être livré à mes en-
 » nemis & par eux détruit ou défiguré,
 » comme cela paroît inévitable, je n'en
 » compterai pas moins sur ton œuvre,
 » quoique j'en ignore l'heure & les
 » moyens ; & après avoir fait, comme
 » je l'ai dû, mes efforts pour y concou-
 » rir, j'attends avec confiance, je me
 » repose sur ta justice, & me résigne à
 » ta volonté ».

Au verso du titre & avant la pre-
 miere page étoit écrit ce qui suit.



» Qui que vous soyez que le Ciel a
 » fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque
 » usage que vous ayez résolu d'en faire,
 » & quelque opinion que vous ayez de
 » l'Auteur, cet Auteur infortuné vous
 » conjure par vos entrailles humaines &
 » par les angoisses qu'il a souffertes en
 » l'écrivant, de n'en disposer qu'après
 » l'avoir lu tout entier. Songez que cette
 » grace que vous demande un cœur brisé
 » de douleur, est un devoir d'équité
 » que le Ciel vous impose ».



Tout cela fait, je pris sur moi mon
 paquet, & je me rendis le samedi 24
 février 1776 sur les deux heures à No-
 tre-Dame, dans l'intention d'y présen-
 ter le même jour mon offrande.

Je voulus entrer par une des portes
 latérales par laquelle je comptois pé-
 nétrer dans le Chœur. Surpris de la trou-
 ver fermée, j'allai passer plus bas par
 l'autre porte latérale qui donne dans la
 nef. En entrant mes yeux furent frap-
 pés d'une grille que je n'avois jamais
 remarquée & qui séparoit de la nef la
 partie

partie des bas-côtés qui entoure le Chœur. Les portes de cette grille étoient fermées, de sorte que cette partie des bas-côtés dont je viens de parler étoit vuide, & qu'il m'étoit impossible d'y pénétrer. Au moment où j'apperçus cette grille, je fus saisi d'un vestige comme un homme qui tombe en apoplexie, & ce vestige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'Eglise me parut avoir tellement changé de face, que doutant si j'étois bien dans Notre-Dame, je cherchois avec effort à me reconnoître & à mieux discerner ce que je voyois. Depuis trente-six ans que je suis à Paris, j'étois venu fort souvent & en divers tems à Notre-Dame, j'avois toujours vu le passage autour du Chœur ouvert & libre, & je n'y avois même jamais remarqué ni grille ni porte, autant qu'il pût m'en souvenir. D'autant plus frappé de cet obstacle imprévu que je n'avois dit mon projet à personne, je crus dans mon premier transport voir concourir le Ciel même à l'œuvre d'iniquité des hommes, & le murmure d'indignation qui m'échappa,

ne peut-être conçu que par celui qui sauroit se mettre à ma place, ni excusé que par celui qui fait lire au fond des cœurs.

Je sortis rapidement de l'Eglise, résolu de n'y rentrer de mes jours ; & me livrant à toute mon agitation, je courus tout le reste du jour, errant de toutes parts sans savoir ni où j'étois ni où j'allois, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, la lassitude & la nuit me forcèrent de rentrer chez moi rendu de fatigue & presque hébété de douleur.

Revenu peu-à-peu de ce premier faïffement, je commençai à réfléchir plus posément à ce qui m'étoit arrivé, & par ce tour d'esprit qui m'est propre, aussi prompt à me consoler d'un malheur arrivé qu'à m'effrayer d'un malheur à craindre, je ne tardai pas d'envisager d'un autre œil le mauvais succès de ma tentative. J'avois dit dans ma suscription que je n'attendois pas un miracle, & il étoit clair néanmoins qu'il en auroit fallu un pour faire réussir mon projet : car l'idée que mon manuscrit parviendroit directement au Roi, & que ce jeune Prince prendroit lui-même la peine de lire ce long écrit ; cette idée,

dis-je, étoit si folle que je m'étonnois moi-même d'avoir pu m'en bercer un moment. Avois-je pu douter que quand même l'éclat de cette démarche auroit fait arriver mon dépôt jusqu'à la Cour, ce n'eût été que pour y tomber, non dans les mains du Roi, mais dans celles de mes plus malins persécuteurs ou de leurs amis, & par conséquent pour être ou tout à-fait supprimé ou défiguré, selon leurs vues, pour le rendre funeste à ma mémoire? Enfin le mauvais succès de mon projet dont je m'étois si fort affecté, me parut, à force d'y réfléchir, un bienfait du Ciel qui m'avoit empêché d'accomplir un dessein si contraire à mes intérêts; je trouvai que c'étoit un grand avantage que mon manuscrit me fut resté pour en disposer plus sagement, & voici l'usage que je résolus d'en faire.

Je venois d'apprendre qu'un homme de lettres de ma plus ancienne connoissance, avec lequel j'avois eu quelque liaison, que je n'avois point cessé d'estimer, & qui passoit une grande partie de l'année à la campagne, étoit à Paris depuis peu de jours. Je regardai la nouvelle de son retour comme une di-

rection de la providence , qui m'indiquoit le vrai dépositaire de mon manuscrit. Cet homme étoit, il est vrai, Philosophe, Auteur, Académicien, & d'une Province dont les habitans n'ont pas une grande réputation de droiture : mais que faisoient tous ces préjugés contre un point aussi bien établi que sa probité l'étoit dans mon esprit ? L'exception, d'autant plus honorable qu'elle étoit rare, ne faisoit qu'augmenter ma confiance en lui ; & quel plus digne instrument le Ciel pouvoit-il choisir pour son œuvre, que la main d'un homme vertueux ?

Je me détermine donc ; je cherche sa demeure ; enfin je la trouve, & non sans peine. Je lui porte mon manuscrit, & je le lui remets avec un transport de joie, avec un battement de cœur qui fut peut-être le plus digne hommage qu'un mortel ait pu rendre à la vertu. Sans savoir encore de quoi il s'agissoit, il me dit en le recevant qu'il ne feroit qu'un bon & honnête usage de mon dépôt. L'opinion que j'avois de lui me rendoit cette assurance très-superflue.

Quinze jours après je retourne chez lui, fortement persuadé que le moment

étoit venu où le voile de ténèbres qu'on tient depuis vingt ans sur mes yeux alloit tomber, & que de maniere ou d'autre, j'aurois de mon dépositaire des éclaircissemens qui me paroïssent devoir nécessairement suivre de la lecture de mon manuscrit. Rien de ce que j'avois prévu n'arriva. Il me parla de cet Ecrit comme il m'auroit parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurois prié d'examiner pour m'en dire son sentiment. Il me parla de transpositions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matieres : mais il ne me dit rien de l'effet qu'avoit fait sur lui mon Ecrit ni de ce qu'il pensoit de l'auteur. Il me proposa seulement de faire une édition correcte de mes œuvres en me demandant pour cela mes directions. Cette même proposition qui m'avoit été faite, & même avec opiniâtreté par tous ceux qui m'ont entouré, me fit penser que leurs dispositions & les siennes étoient les mêmes. Voyant ensuite que sa proposition ne me plaisoit point, il offrit de me rendre mon dépôt. Sans accepter cette offre je le priai seulement de le remettre à quelqu'un plus jeune que lui, qui pût survivre assez & à moi & à mes persécu-

teurs pour pouvoir le publier un jour sans crainte d'offenser personne. Il s'attacha singulièrement à cette dernière idée, & il m'a paru par la suscription qu'il a faite pour l'enveloppe du paquet, & qu'il m'a communiquée, qu'il portoit tous ses soins à faire en sorte, comme je l'en ai prié, que le manuscrit ne fût point imprimé ni connu avant la fin du siècle présent. Quant à l'autre partie de mon intention, qui étoit qu'après ce terme, l'Écrit fût fidèlement imprimé & publié, j'ignore ce qu'il a fait pour la remplir.

Depuis lors j'ai cessé d'aller chez lui. Il m'a fait deux ou trois visites que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférens, moi n'ayant plus rien à lui dire, & lui ne voulant me rien dire du tout.

Sans porter un jugement décisif sur mon dépositaire, je sentis que j'avois manqué mon but, & que vraisemblablement j'avois perdu mes peines & mon dépôt : mais je ne perdis point encore courage. Je me dis que mon mauvais succès venoit de mon mauvais choix ; qu'il falloit être bien aveugle & bien prévenu pour me confier à un François

trop jaloux de l'honneur de sa nation pour en manifester l'iniquité ; à un homme âgé trop prudent, trop circonspect pour s'échauffer pour la justice & pour la défense d'un opprimé. Quand j'aurois cherché tout exprès le dépositaire le moins propre à remplir mes vues, je n'aurois pas pu mieux choisir. C'est donc ma faute si j'ai mal réussi ; mon succès ne dépend que d'un meilleur choix.

Bercé de cette nouvelle espérance ; je me remis à transcrire & mettre au net avec une nouvelle ardeur : tandis que je vaquois à ce travail, un jeune Anglois que j'avois eu pour voisin à Wootton passa par Paris revenant d'Italie & me vint voir. Je fis comme tous les malheureux qui croient voir, dans tout ce qui leur arrive, une expresse direction du sort. Je me dis ; voilà le dépositaire que la providence m'a choisi ; c'est elle qui me l'envoie, elle n'a rebuté mon choix que pour m'amener au sien. Comment avois-je pu ne pas voir que c'étoit un jeune homme, un étranger qu'il me falloit, hors du tripot des auteurs, loin des intrigans de ce pays, sans intérêt de me nuire & sans passion contre moi ? Tout cela me parut si clair que, croyant

voir le doigt de Dieu dans cette occasion fortuite, je me pressai de la saisir. Malheureusement ma nouvelle copie n'étoit pas avancée ; mais je me hâtai de lui remettre ce qui étoit fait , renvoyant à l'année prochaine à lui remettre le reste si, comme je n'en doutois pas, l'amour de la vérité lui donnoit le zele de revenir le chercher.

Depuis son départ de nouvelles réflexions ont jetté dans mon esprit des doutes sur la sagesse de tous ces choix ; je ne pouvois ignorer que depuis longtems nul ne m'approche qui ne soit expressément envoyé, & que me confier aux gens qui m'entourent, c'est me livrer à mes ennemis. Pour trouver un confident fidele, il auroit fallu l'aller chercher loin de moi parmi ceux dont je ne pouvois approcher. Mon espérance étoit donc vaine, toutes mes mesures étoient fausses, tous mes soins étoient inutiles, & je devois être sûr que l'usage le moins criminel que feroient de mon dépôt ceux à qui je l'allois ainsi confiant seroit de l'anéantir.

Cette idée me suggera une nouvelle tentative dont j'attendis plus d'effet. Ce fut d'écrire une espece de billet circu-

laire adressé à la nation Françoisise, d'en faire plusieurs copies & de les distribuer aux promenades & dans les rues aux inconnus dont la physionomie me plairoit le plus. Je ne manquai pas d'argumenter à ma maniere ordinaire en faveur de cette nouvelle résolution. On ne me laisse de communication, me disois-je, qu'avec des gens apostés par mes persécuteurs. Me confier à quelqu'un qui m'approche, n'est autre chose que me confier à eux. Du moins parmi les inconnus il s'en peut trouver qui soient de bonne foi : mais quiconque vient chez moi, n'y vient qu'à mauvaise intention; je dois être sur de cela.

Je fis donc mon petit écrit en forme de billet & j'eus la patience d'en tirer un grand nombre de copies. Mais pour en faire la distribution, j'éprouvai un obstacle que je n'avois pas prévu, dans le refus de le recevoir par ceux à qui je le présentois. La suscription étoit, *A tout François aimant encore la justice & la vérité.* Je n'imaginois pas que sur cette adresse aucun l'osât refuser; presque aucun ne l'accepta. Tous, après avoir lu l'adresse, me déclarerent avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma

douleur qu'il ne s'adressoit pas à eux. Vous avez raison, leur disois-je en le reprenant, je vois bien que je m'étois trompé. Voilà la seule parole franche que depuis quinze ans j'aye obtenue d'aucune bouche Françoisise.

Econduit aussi par ce côté, je ne me rebutai pas encore. J'envoyai des copies de ce billet en réponse à quelques lettres d'inconnus qui vouloient à toute force venir chez moi, & je crus faire merveilles en mettant au prix d'une réponse décisive à ce même billet l'acquiescement à leur fantaisie. J'en remis deux ou trois autres aux personnes qui m'accostoient ou qui me venoient voir. Mais tout cela ne produisit que des réponses amphigouriques & normandes qui m'attestoient dans leurs auteurs une fausseté à toute épreuve.

Ce dernier mauvais succès, qui devoit mettre le comble à mon désespoir, ne m'affecta point comme les précédens. En m'apprenant que mon sort étoit sans ressource, il m'apprit à ne plus lutter contre la nécessité. Un passage de l'Emile que je me rappelai me fit rentrer en moi-même, & m'y fit trouver ce que j'avois cherché vainement au-dehors.

Quel mal t'a fait ce complot ? Que t'a-t-il ôté de toi ? Quel membre t'a-t-il mutilé ? Quel crime t'a-t-il fait commettre ? Tant que les hommes n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle enferme pour y substituer, moi vivant, celui d'un malhonnête homme, en quoi pourront-ils altérer, changer, détériorer mon être ? Ils auront beau faire un J. J. à leur mode, Rousseau restera toujours le même en dépit d'eux.

N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me mettre sous son joug aux dépens de la paix de mon ame & du repos de mon cœur ? Si les hommes veulent me voir autre que je ne suis, que m'importe ? L'essence de mon être est-elle dans leurs regards ? s'ils abusent & trompent sur mon compte les générations suivantes, que m'importe encore ? Je n'y serai plus pour être victime de leur erreur. S'ils empoisonnent & tournent à mal tout ce que le desir de leur bonheur m'a fait dire & faire d'utile, c'est à leur dam & non pas au mien. Emportant avec moi le témoignage de ma conscience, je trouverai en dépit d'eux le dédommagement de toutes leurs indignités. S'ils étoient dans l'erreur de bon-

ne foi , je pourrois en me plaignant les plaindre encore & gémir sur eux & sur moi ; mais quelle erreur peut excuser un systéme aussi exécrationnable que celui qu'ils suivent à mon égard avec un zele impossible à qualifier ; quelle erreur peut faire traiter publiquement en scélérat convaincu , le même homme qu'on empêche avec tant de soins d'apprendre au moins de quoi on l'accuse ? Dans le raffinement de leur barbarie , ils ont trouvé l'art de me faire souffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif. S'ils trouvent ce traitement doux , il faut qu'ils aient des ames de fange ; s'ils le trouvent aussi cruel qu'il l'est , les Phalaris, les Agatocle ont été plus débonnaires qu'eux. J'ai donc eu tort d'espérer les ramener en leur montrant qu'ils se trompent ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit , & quand ils se tromperoient sur mon compte , ils ne peuvent ignorer leur propre iniquité. Ils ne sont pas injustes & méchans envers moi par erreur mais par volonté : ils le sont parce qu'ils veulent l'être , & ce n'est pas à leur raison qu'il faudroit parler , c'est à leurs cœurs dépravés par la haine. Toutes les preuves de leur injustice ne feront que l'aug-

menter ; elle est un grief de plus qu'ils ne me pardonneront jamais.

Mais c'est encore plus à tort que je me suis affecté de leurs outrages au point d'en tomber dans l'abattement & presque dans le désespoir. Comme s'il étoit au pouvoir des hommes de changer la nature des choses , & de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent ! Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel , qu'ils me connoissent & me rendent justice ? Le Ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon ame heureuse & de la dédommager des maux qu'ils m'ont fait souffrir injustement ? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains , saurai-je & m'inquiéterai-je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre ? A l'instant que la barrière de l'éternité s'ouvrira devant moi , tout ce qui est en deçà disparaîtra pour jamais , & si je me souviens alors de l'existence du genre humain , il ne sera pour moi dès cet instant même que comme n'existant déjà plus.

J'ai donc pris enfin mon parti tout-à-fait ; détaché de tout ce qui tient à la terre & des insensés jugemens des hom-

mes, je me réſigne à être à jamais défiguré parmi eux, ſans en moins compter ſur le prix de mon innocence & de ma ſouffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre ; ce n'eſt plus chez eux que je dois la chercher, & il n'eſt pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connoître. Deſtiné à être dans cette vie la proie de l'erreur & du menſonge, j'attends l'heure de ma délivrance & le triomphe de la vérité ſans les plus chercher parmi les mortels. Détaché de toute affection terreſtre & délivré même de l'inquiétude de l'eſpérance ici-bas, je ne vois plus de priſe par laquelle ils puiſſent encore troubler le repos de mon cœur. Je ne réprimerai jamais le premier mouvement d'indignation, d'emportement, de colere, & même je n'y tâche plus ; mais le calme qui ſuccede à cette agitation paſſagere eſt un état permanent dont rien ne peut plus me tirer.

L'eſpérance éteinte étouffe bien le deſir, mais elle n'anéantit pas le devoir, & je veux juſqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. Je ſuis diſpenſé déſormais de vains efforts pour leur faire connoître la vérité qu'ils

font déterminés à rejeter toujours, mais je ne le suis pas de leur laisser les moyens d'y revenir autant qu'il dépend de moi, & c'est le dernier usage qui me reste à faire de cet Ecrit. En multiplier incessamment les copies pour les déposer ainsi çà & là dans les mains des gens qui m'approchent, seroit excéder inutilement mes forces, & je ne puis raisonnablement espérer que de toutes ces copies ainsi dispersées, une seule parvienne entière à sa destination. Je vais donc me borner à une dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connoissance que je croirai les moins injustes, les moins prévenus; ou qui, quoique liés avec mes persécuteurs, me paroîtront avoir néanmoins encore du ressort dans l'ame & pouvoir être quelque chose par eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, resteront sourds à mes raisons, insensibles à ma destinée, aussi cachés & faux qu'auparavant. C'est un parti pris universellement & sans retour, sur-tout par ceux qui m'approchent. Je fais tout cela d'avance, & je ne m'en tiens pas moins à cette dernière résolution, parce qu'elle est le seul moyen qui reste en mon pouvoir de concourir à l'œuvre de la providence, & d'y met-

tre la possibilité qui dépend de moi. Nul ne m'écouterà, l'expérience m'en avertit, mais il n'est pas impossible qu'il s'en trouve un qui m'écoute, & il est désormais impossible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes à la vérité. C'en est assez pour m'imposer l'obligation de la tentative, sans en espérer aucun succès. Si je me contente de laisser cet Ecrit après moi, cette proie n'échappera pas aux mains de rapine qui n'attendent que ma dernière heure pour tout saisir & brûler ou falsifier. Mais si parmi ceux qui m'auront lu, il se trouvoit un seul cœur d'homme, ou seulement un esprit vraiment sensé, mes persécuteurs auroient perdu leur peine, & bientôt la vérité perceroit aux yeux du public. La certitude, si ce bonheur inespéré m'arrive, de ne pouvoir m'y tromper un moment, m'encourage à ce nouvel essai. Je fais d'avance quel ton tous prendront après m'avoir lu. Ce ton sera le même qu'auparavant, ingénu, patelin, bénévole; ils me plaindront beaucoup de voir si noir ce qui est si blanc, car ils ont tous la candeur des Cygnes: mais ils ne comprendront rien à tout ce que j'ai dit là. Ceux-là, jugés à l'instant,

ne me surprendront point du tout, & me fâcheront très-peu. Mais si, contre toute attente, il s'en trouve un que mes raisons frappent & qui commence à soupçonner la vérité, je ne resterai pas un moment en doute sur cet effet, & j'ai le signe assuré pour le distinguer des autres quand même il ne voudroit pas s'ouvrir à moi. C'est de celui-là que je ferai mon dépositaire, sans même examiner si je dois compter sur sa probité : car je n'ai besoin que de son jugement pour l'intéresser à m'être fidele. Il sentira qu'en supprimant mon dépôt il n'en tire aucun avantage ; qu'en le livrant à mes ennemis, il ne leur livre que ce qu'ils ont déjà, qu'il ne peut par conséquent donner un grand prix à cette trahison, ni éviter tôt ou tard par elle le juste reproche d'avoir fait une vilaine action. Au lieu qu'en gardant mon dépôt, il reste toujours le maître de le supprimer quand il voudra, & peut un jour, si des révolutions assez naturelles changent les dispositions du public, se faire un honneur infini, & tirer de ce même dépôt un grand avantage dont il se prive en le sacrifiant. S'il fait prévoir & s'il peut attendre, il doit en raisonnant bien m'ê-

tre fidele. Je dis plus ; quand même le public persisteroit dans les mêmes dispositions où il est à mon égard, encore un mouvement très naturel le portera-t-il tôt ou tard à desirer de savoir au moins ce que J. J. auroit pu dire si on lui eût laissé la liberté de parler. Que mon dépositaire se montrant leur dise alors : vous voulez donc savoir ce qu'il auroit dit, & bien le voilà. Sans prendre mon parti, sans vouloir défendre ma cause ni ma mémoire, il peut en se faisant mon simple rapporteur, & restant au surplus s'il peut, dans l'opinion de tout le monde, jeter cependant un nouveau jour sur le caractère de l'homme jugé : car c'est toujours un trait de plus à son portrait de savoir comment un pareil homme osa parler de lui même.

Si parmi mes lecteurs je trouve cet homme sensé disposé pour son propre avantage à m'être fidele, je suis déterminé à lui remettre, non-seulement cet Ecrit, mais aussi tous les papiers qui restent entre mes mains, & desquels on peut tirer un jour de grandes lumieres sur ma destinée, puisqu'ils contiennent des anecdotes, des explications, & des faits que nul autre que moi ne peut

donner, & qui font les feules clefs de beaucoup d'énigmes qui fans cela refteront à jamais inexplicables.

Si cet homme ne fe trouve point, il eft poffible au moins que la mémoire de cette lecture reftée dans l'efprit de ceux qui l'auront faite, réveille un jour en quelqu'un d'eux quelque fentiment de juftice & de commifération, quand long-tems après ma mort, le délire public commencera à s'affoiblir. Alors ce fouverin peut produire en fon ame quelque heureux effet que la paffion qui les anime arrête de mon vivant, & il n'en faut pas davantage pour commencer l'œuvre de la providence. Je profiterai donc des occafions de faire connoître cet Ecrit, fi je les trouve, fans en attendre aucun fuccès. Si je trouve un dépoſitaire que j'en puiſſe raifonnablement charger, je le ferai, regardant néanmoins mon dépôt comme perdu & m'en conſolant d'avance. Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurois remis, juſqu'à ce qu'à ma mort, ſi ce n'eſt plutôt, mes perſécuteurs s'en faiſiſſent. Ce deſtin de mes papiers que je vois inévitable ne m'alarme plus. Quoique faſſent les hommes, le

Ciel à son tour fera son œuvre. J'en ignore le tems, les moyens, l'espece. Ce que je fais, c'est que l'Arbitre suprême est puissant & juste, que mon ame est innocente & que je n'ai pas mérité mon sort. Cela me suffit. Céder désormais à ma destinée, ne plus m'obstiner à lutter contre elle, laisser mes persécuteurs disposer à leur gré de leur proie, rester leur jouet sans aucune résistance durant le reste de mes vieux & tristes jours, leur abandonner même l'honneur de mon nom & ma réputation dans l'avenir, s'il plaît au Ciel qu'ils en disposent, sans plus m'affecter de rien quoi qu'il arrive; c'est ma dernière résolution. Que les hommes fassent désormais tout ce qu'ils voudront, après avoir fait moi ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.





C O P I E

*Du Billet circulaire dont il est parlé
dans l'Écrit précédent.*



*A TOUT FRANÇOIS AIMANT ENCORE
LA JUSTICE ET LA VÉRITÉ.*

FRANÇOIS ! Nation jadis aimable & douce, qu'êtes-vous devenus ? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné, seul, à votre merci, sans appui, sans défenseur, mais qui n'en auroit pas besoin chez un peuple juste ; pour un homme sans fard & sans fiel, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de mal à personne, & qui depuis quinze ans plongé, traîné par vous dans la fange de l'opprobre & de la diffamation, se voit, se sent charger à l'envi d'indignités inouïes jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause ! C'est donc là votre franchise, votre douceur, votre hospitalité ? Quittez ce vieux nom

de *Francs* ; il doit trop vous faire rougir. Le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux. Ils vous ont persuadé , je n'en doute pas , ils vous ont prouvé même , comme cela est toujours facile en se cachant de l'accusé , que je méritois ces traitemens indignes , pires cent fois que la mort. En ce cas , je dois me résigner ; car je n'attends , ni ne veux d'eux ni de vous aucune grace ; mais ce que je veux & qui m'est dû tout au moins après une condamnation si cruelle & si infamante , c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes , & comment & par qui j'ai été jugé !

Pourquoi faut-il qu'un scandale aussi public soit pour moi seul un mystère impénétrable ? A quoi bon tant de machines , de ruses , de trahisons , de mensonges pour cacher au coupable ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne , s'il est vrai qu'il les ait commis ? Que si , pour des raisons qui me passent , persistant à m'ôter un droit (*) dont

(*) Quel homme de bon sens croira jamais qu'une aussi criante violation de la loi naturelle & du droit des gens puisse avoir pour principe une vertu ? S'il est per-

on n'a privé jamais aucun criminel, vous avez résolu d'abreuver le reste de mes tristes jours d'angoisses, de dérisions, d'opprobres, sans vouloir que je sache pourquoi, sans daigner écouter mes griefs, mes raisons, mes plaintes, sans me permettre même de parler (†), j'élèverai au Ciel pour toute défense un cœur sans fraude & des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me venge & vous punisse, (ah qu'il éloigne de vous tout malheur & toute erreur!) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieillesse un meilleur asyle où vos outrages ne m'atteignent plus.

P. S. François, on vous tient dans un délire qui ne cessera pas de mon vivant. Mais quand je n'y serai plus, que

mis de dépouiller un mortel de son état d'homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, mais non pour le juger. Je vois beaucoup d'ardens exécuteurs, mais je n'ai point apperçu de Juge. Si tels sont les préceptes d'équité de la philosophie moderne, malheur sous ses auspices au foible innocent & simple, honneur & gloire aux intrigans cruels & rusés.

(†) De bonnes raisons doivent toujours être écoutées sur-tout de la part d'un accusé qui se défend ou d'un opprimé qui se plaint; & si je n'ai rien de solide à dire, que ne me laisse-t-on parler en liberté! C'est le plus sûr moyen de décrier tout-à-fait ma cause & de justifier pleinement mes accusateurs. Mais tant qu'on m'empêchera de parler ou qu'on refusera de m'entendre, qui pourra jamais sans témérité prononcer que je n'avois rien à dire?

l'accès sera passé, & que votre animosité cessant d'être attifée, laissera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous regarderez mieux, je l'espère, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue en se cachant de moi très-soigneusement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractère, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi. Vous serez alors bien surpris ! & , moins contents de vous que vous ne l'êtes, vous trouverez, j'ose vous le prédire, la lecture de ce billet plus intéressante qu'elle ne peut vous paroître aujourd'hui. Quand enfin ces Messieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait mourir de douleur ; cette vie impartiale & fidele qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de secret & de soin, avant que d'ajouter foi à leur dire & à leurs preuves, vous rechercherez, je m'assure, la source de tant de zele, le motif de tant de peine, la conduite sur-tout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je consens, je le déclare, puisque vous voulez me juger sans m'entendre, que vous jugiez entr'eux & moi sur leur propre production.

CONSIDÉRATIONS



CONSIDÉRATIONS

SUR LE

GOUVERNEMENT

DE POLOGNE,

ET SUR SA

RÉFORMATION PROJETTÉE.



CHAPITRE PREMIER.

Etat de la Question.

LE Tableau du Gouvernement de Pologne fait par M. le Comte Wielhorski & les réflexions qu'il y a jointes, sont des piéces instructives pour quiconque voudra former un plan régulier pour la réforme de ce Gouvernement. Je ne connois personne plus en état de tracer ce plan que lui-même, qui joint aux con-

Œuv. Posth. T. III. T

noissances générales que ce travail exige, toutes celles du local & des détails particuliers, impossibles à donner par écrit, & néanmoins nécessaires à savoir pour approprier une institution au peuple auquel on la destine. Si l'on ne connoît à fond la nation pour laquelle on travaille, l'ouvrage qu'on fera pour elle, quelque excellent qu'il puisse être en lui-même, péchera toujours par l'application, bien plus encore lorsqu'il s'agira d'une nation déjà toute instituée, dont les goûts, les mœurs, les préjugés & les vices sont trop enracinés pour pouvoir être aisément étouffés par des semences nouvelles. Une bonne institution pour la Pologne ne peut être l'ouvrage que des Polonois, ou de quelqu'un qui ait bien étudié sur les lieux la nation Polonoise & celles qui l'avoisinent. Un étranger ne peut guere donner que des vues générales, pour éclairer non pour guider l'instituteur. Dans toute la vigueur de ma tête je n'aurois pu saisir l'ensemble de ces grands rapports. Aujourd'hui qu'il me reste à peine la faculté de lier des idées, je dois me borner, pour obéir à M. le Comte Wielhorski, & faire acte de mon zele pour

sa patrie, à lui rendre compte des impressions que m'a fait la lecture de son travail & des réflexions qu'il m'a suggérées.

En lisant l'histoire du Gouvernement de Pologne, on a peine à comprendre comment un état si bisarrement constitué a pu subsister si long-tems. Un grand Corps formé d'un grand nombre de membres morts, & d'un petit nombre de membres désunis, dont tous les mouvemens, presqu'indépendans les uns des autres, loin d'avoir une fin commune, s'entre-détruisent mutuellement, qui s'agitte beaucoup pour ne rien faire, qui ne peut faire aucune résistance à quiconque veut l'entamer, qui tombe en dissolution cinq ou six fois chaque siècle, qui tombe en paralysie à chaque effort qu'il veut faire, à chaque besoin auquel il veut pourvoir, & qui, malgré tout cela, vit & se conserve en vigueur; voilà, ce me semble, un des plus singuliers spectacles qui puissent frapper un être pensant. Je vois tous les Etats de l'Europe courir à leur ruine. Monarchies, Républiques, toutes ces nations si magnifiquement instituées, tous ces beaux Gouvernemens si sagement pondérés, tombés endécrépitude, menacent

d'une mort prochaine; & la Pologne, cette région dépeuplée, dévastée, opprimée, ouverte à ses agresseurs, au fort de ses malheurs & de son anarchie, montre encore tout le feu de la jeunesse; elle ose demander un Gouvernement & des loix, comme si elle ne faisoit que de naître. Elle est dans les fers & discute les moyens de se conserver libre! elle sent en elle cette force que celle de la tyrannie ne peut subjuguier. Je crois voir Rome assiégée régir tranquillement les terres sur lesquelles son ennemi venoit d'asseoir son camp. Braves Polonois, prenez garde; prenez garde que pour vouloir trop bien être, vous n'empiriez votre situation. En songeant à ce que vous voulez acquérir, n'oubliez pas ce que vous pouvez perdre. Corrigez, s'il se peut, les abus de votre constitution; mais ne méprisez pas celle qui vous a faits ce que vous êtes.

Vous aimez la liberté, vous en êtes dignes; vous l'avez défendue contre un agresseur puissant & rusé, qui, feignant de vous présenter les liens de l'amitié, vous chargeoit des fers de la servitude. Maintenant, las des troubles de votre patrie, vous soupirez après la tranquil-

lité. Je crois fort aisé de l'obtenir ; mais la conserver avec la liberté, voilà ce qui me paroît difficile. C'est au sein de cette anarchie qui vous est odieuse, que se sont formées ces ames patriotiques qui vous ont garantis du joug. Elles s'endormoient dans un repos léthargique ; l'orage les a réveillées. Après avoir brisé les fers qu'on leur destinoit, elles sentent le poids de la fatigue. Elles voudroient allier la paix du despotisme aux douceurs de la liberté. J'ai peur qu'elles ne veuillent des choses contradictoires. Le repos & la liberté me paroissent incompatibles ; il faut opter.

Je ne dis pas qu'il faille laisser les choses dans l'état où elles sont ; mais je dis qu'il n'y faut toucher qu'avec une circonspection extrême. En ce moment on est plus frappé des abus que des avantages. Le tems viendra, je le crains, qu'on sentira mieux ces avantages, & malheureusement ce sera quand on les aura perdus.

Qu'il soit aisé, si l'on veut, de faire de meilleures loix. Il est impossible d'en faire dont les passions des hommes n'abusent pas comme ils ont abusé des premières. Prévoir & peser tous ces abus

à venir, est peut-être une chose impossible à l'homme d'Etat le plus conformé. Mettre la loi au-dessus de l'homme est un problème en politique, que je compare à celui de la quadrature du cercle en géométrie. Résolvez bien ce problème, & le Gouvernement fondé sur cette solution sera bon & sans abus. Mais jusques-là, soyez sûrs qu'où vous croirez faire régner les loix, ce seront les hommes qui régneront.

Il n'y aura jamais de bonne & solide constitution que celle où la loi régnera sur les cœurs des citoyens : tant que la force législative n'ira pas jusques là, les loix seront toujours éludées. Mais comment arriver aux cœurs ? c'est à quoi nos instituteurs qui ne voient jamais que la force & les châtimens, ne songent guere, & c'est à quoi les récompenses matérielles ne meneroient peut-être pas mieux ; la justice même la plus integre n'y mene pas, parce que la justice est ainsi que la santé un bien dont on jouit sans le sentir, qui n'inspire point d'enthousiasme, & dont on ne sent le prix qu'après l'avoir perdu.

Par où donc émouvoir les cœurs, & faire aimer la patrie & ses loix ? L'ose-

rai-je dire ? par des jeux d'enfans ; par des institutions oiseuses aux yeux des hommes superficiels , mais qui forment des habitudes chéries & des attachemens invincibles. Si j'extravague ici , c'est du moins bien complètement ; car j'avoue que je vois ma folie sous tous les traits de la raison.

C H A P I T R E I I.

Esprit des anciennes Institutions.

QUAND on lit l'histoire ancienne, on se croit transporté dans un autre univers & parmi d'autres êtres. Qu'ont de commun les François, les Anglois, les Russes avec les Romains & les Grecs ? Rien presque que la figure. Les fortes âmes de ceux-ci paroissent aux autres des exagérations de l'histoire. Comment eux qui se sentent si petits penseroient-ils qu'il y ait eu de si grands hommes ? Ils existent pourtant , & c'étoient des humains comme nous : qu'est-ce qui nous empêche d'être des hommes comme eux ? Nos préjugés, notre basse philosophie,

& les passions du petit intérêt, concentrées avec l'égoïsme dans tous les cœurs, par des institutions ineptes que le génie ne dicta jamais.

Je regarde les nations modernes. J'y vois force faiseurs de loix & pas un législateur. Chez les anciens, j'en vois trois principaux qui méritent une attention particulière. Moïse, Lycurgue, & Numa. Tous trois ont mis leurs principaux soins à des objets qui paroïtroient à nos docteurs dignes de risée. Tous trois ont eu des succès qu'on jugeroit impossibles, s'ils étoient moins attestés.

Le premier forma & exécuta l'étonnante entreprise d'instituer en Corps de nation un essaim de malheureux fugitifs sans arts, sans armes, sans talens, sans vertus, sans courage, & qui n'ayant pas en propre un seul pouce de terrein, faisoient une troupe étrangere sur la face de la terre. Moïse osa faire de cette troupe errante & servile un Corps politique; un peuple libre; & tandis qu'elle erroit dans les déserts sans avoir une pierre pour y reposer sa tête, il lui donnoit cette institution durable, à l'épreuve du tems, de la fortune & des conquérans, que cinq mille ans n'ont pu

détruire ni même altérer, & qui subsiste encore aujourd'hui dans toute sa force, lors même que le Corps de la nation ne subsiste plus.

Pour empêcher que son peuple ne se fondît parmi les peuples étrangers, il lui donna des mœurs & des usages inaliénables avec ceux des autres nations; il le surchargea de rites, de cérémonies particulières; il le gêna de mille façons pour le tenir sans cesse en haleine & le rendre toujours étranger parmi les autres hommes, & tous les liens de fraternité qu'il mit entre les membres de sa République, étoient autant de barrières qui le tenoient séparé de ses voisins & l'empêchoient de se mêler avec eux. C'est par-là que cette singulière nation, si souvent subjuguée, si souvent dispersée & détruite en apparence, mais toujours idolâtre de sa règle, s'est pourtant conservée jusqu'à nos jours éparpillée parmi les autres sans s'y confondre, & que ses mœurs, ses loix, ses rites subsistent & dureront autant que le monde, malgré la haine & la persécution du reste du genre humain.

Lycurgue entreprit d'instituer un peuple déjà dégradé par la servitude & par

les vices qui en font l'effet. Il lui imposa un joug de fer, tel qu'aucun autre peuple n'en porta jamais un semblable; mais il l'attacha, l'identifia, pour ainsi dire, à ce joug, en l'occupant toujours. Il lui montra sans cesse la patrie dans ses loix, dans ses jeux, dans sa maison, dans ses amours, dans ses festins. Il ne lui laissa pas un instant de relâche pour être à lui seul, & de cette continuelle contrainte, ennoblie par son objet, naquit en lui cet ardent amour de la patrie, qui fut toujours la plus forte ou plutôt l'unique passion des Spartiates, & qui en fit des êtres au-dessus de l'humanité. Sparte n'étoit qu'une Ville, il est vrai; mais par la seule force de son institution, cette Ville donna des loix à toute la Grece, en devint la capitale, & fit trembler l'Empire Persan. Sparte étoit le foyer d'où sa législation étendoit ses effets tout autour d'elle.

Ceux qui n'ont vu dans Numa qu'un instituteur de rites & de cérémonies religieuses, ont bien mal jugé ce grand homme. Numa fut le vrai fondateur de Rome. Si Romulus n'eût fait qu'assembler des brigands qu'un revers pouvoit disperser, son ouvrage imparfait n'eût

pu résister au tems. Ce fut Numa qui le rendit solide & durable en unissant ces brigands en un Corps indissoluble, en les transformant en citoyens, moins par des loix dont leur rustique pauvreté n'avoit guere encore besoin, que par des institutions douces qui les attachoient les uns aux autres, & tous à leur sol, en rendant enfin leur Ville sacrée par ces rites frivoles & superstitieux en apparence, dont si peu de gens sentent la force & l'effet, & dont cependant Romulus, le farouche Romulus lui-même avoit jetté les premiers fondemens.

Le même esprit guida tous les anciens législateurs dans leurs institutions. Tous chercherent des liens qui attachassent les citoyens à la patrie & les uns aux autres, & ils les trouverent dans des usages particuliers, dans des cérémonies religieuses qui par leur nature étoient toujours exclusives & nationales (*), dans des jeux qui tenoient beaucoup les citoyens rassemblés, dans des exercices qui augmentoient avec leur vigueur & leur forces, leur fierté & l'estime d'eux-mêmes, dans des spectacles qui leur rappelant l'his-

(*) Voyez la fin du Contrat Social.

toire de leurs ancêtres, leurs malheurs, leurs vertus, leurs victoires, intéressoient leurs cœurs, les enflammoient d'une vive émulation & les attachoient fortement à cette patrie dont on ne cessoit de les occuper. Ce sont les poésies d'Homere récitées aux Grecs solennellement assemblés, non dans des coffres, sur des planches & l'argent à la main, mais en plein air & en Corps de nation; ce sont les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, & d'Euripide, représentées souvent devant eux; ce sont les prix dont, aux acclamations de toute la Grece, on couronnoit les vainqueurs dans leurs jeux, qui, les embrâsant continuellement d'émulation & de gloire, porterent leur courage & leurs vertus à ce degré d'énergie dont rien aujourd'hui ne nous donne l'idée, & qu'il n'appartient pas même aux modernes de croire. S'ils ont des loix, c'est uniquement pour leur apprendre à bien obéir à leurs maîtres, à ne pas voler dans les poches, & à donner beaucoup d'argent aux fripons publics. S'ils ont des usages, c'est pour savoir amuser l'oïveté des femmes galantes & promener la leur avec grace. S'ils s'assemblent, c'est dans

des temples pour un culte qui n'a rien de national, qui ne rappelle en rien la patrie; c'est dans des salles bien fermées & à prix d'argent, pour voir sur des théâtres efféminés, dissolus, où l'on ne fait parler que d'amour, déclamer des histrions, minauder des prostituées, & pour y prendre des leçons de corruption, les seules qui profitent de toutes celles qu'on fait semblant d'y donner; c'est dans des fêtes où le peuple toujours méprisé est toujours sans influence, où le blâme & l'approbation publique ne produisent rien; c'est dans des cohues licencieuses pour s'y faire des liaisons secrètes, pour y chercher les plaisirs qui séparent, isolent le plus les hommes, & qui relâchent le plus les cœurs. Sont-ce là des stimulans pour le patriotisme? Faut-il s'étonner que des manières de vivre si dissemblables produisent des effets si différens, & que les modernes ne retrouvent plus rien en eux de cette vigueur d'ame que tout inspiroit aux anciens? Pardonnez ces digressions à un reste de chaleur que vous avez ranimée. Je reviens avec plaisir à celui de tous les peuples d'aujourd'hui qui m'éloigne le moins de ceux dont je viens de parler.

CHAPITRE III.

Application.

LA Pologne est un grand Etat environné d'Etats encore plus considérables, qui par leur despotisme & par leur discipline militaire ont une grande force offensive. Foible au contraire par son anarchie, elle est, malgré la valeur Polonoise, en butte à tous leurs outrages. Elle n'a point de places fortes pour arrêter leurs incursions. La dépopulation la met presque absolument hors d'état de défense. Aucun ordre économique, peu ou point de troupes, nulle discipline militaire, nul ordre, nulle subordination; toujours divisée au-dedans, toujours menacée au dehors, elle n'a par elle-même aucune consistance & dépend du caprice de ses voisins. Je ne vois dans l'état présent des choses qu'un seul moyen de lui donner cette consistance qui lui manque. C'est d'infuser, pour ainsi dire, dans toute la nation l'ame des Confédérés; c'est d'établir tellement la Répu-

blique dans les cœurs des Polonois qu'elle y subsiste malgré tous les efforts de ses oppresseurs. C'est-là, ce me semble, l'unique asyle où la force ne peut ni l'atteindre ni la détruire. On vient d'en voir une preuve à jamais mémorable. La Pologne étoit dans les fers du Russe, mais les Polonois sont restés libres. Grand exemple qui vous montre comment vous pouvez braver la puissance & l'ambition de vos voisins. Vous ne sauriez empêcher qu'ils ne vous engloutissent, faites au moins qu'ils ne puisse vous digérer. De quelque façon qu'on s'y prenne, avant qu'on ait donné à la Pologne tout ce qui lui manque pour être en état de résister à ses ennemis, elle en sera cent fois accablée. La vertu de ses citoyens, leur zele patriotique, la forme particulière que des institutions nationales peuvent donner à leurs ames, voilà le seul rempart toujours prêt à la défendre, & qu'aucune armée ne sauroit forcer. Si vous faites en sorte qu'un Polonois ne puisse jamais devenir un Russe, je vous répons que la Russie ne subjuguera pas la Pologne.

Ce sont les institutions nationales qui forment le génie, le caractère, les goûts

& les mœurs d'un peuple, qui le font être lui & non pas un autre, qui lui inspirent cet ardent amour de la patrie fondé sur des habitudes impossibles à déraciner, qui le font mourir d'ennui chez les autres peuples au sein des délices dont il est privé dans son pays. Souvenez-vous de ce Spartiate gorgé des voluptés de la cour du grand Roi, à qui l'on reprochoit de regretter la sauce noire. Ah ! dit-il au Satrape en soupirant ; je connois tes plaisirs ; mais tu ne connois pas les nôtres.

Il n'y a plus aujourd'hui de François, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglois même quoiqu'on en dise ; il n'y a que des Européens. Tous ont les mêmes goûts, les mêmes passions, les mêmes mœurs, parce qu'aucun n'a reçu de forme nationale par une institution particulière. Tous dans les mêmes circonstances feront les mêmes choses ; tous se diront désintéressés & seront fripons ; tous parleront du bien public & ne penseront qu'à eux-mêmes ; tous vanteront la médiocrité, & voudront être des Crésus ; ils n'ont d'ambition que pour le luxe, ils n'ont de passion que celle de l'or. Sûrs d'avoir avec lui tout ce qui les

tente , tous se vendront au premier qui voudra les payer. Que leur importe à quelle maître ils obéissent , de quel état ils suivent les loix ? Pourvu qu'ils trouvent de l'argent à voler & des femmes à corrompre , ils sont par-tout dans leur pays.

Donnez une autre pente aux passions des Polonois , vous donnerez à leurs ames une philionomie nationale qui les distinguera des autres peuples , qui les empêchera de se fondre , de se plaire , de s'allier avec eux , une vigueur qui remplacera le jeu abusif des vains préceptes ; qui leur fera faire par goût & par passion , ce qu'on ne fait jamais assez bien quand on ne le fait que par devoir ou par intérêt. C'est sur ces ames-là qu'une législation bien appropriée aura prise. Ils obéiront aux loix & ne les éluderont pas , parce qu'elles leur conviendront & qu'elles auront l'assentiment interne de leur volonté. Aimant la patrie , ils la serviront par zele & de tout leur cœur. Avec ce seul sentiment , la législation , fut-elle mauvaise , feroit de bons citoyens ; & il n'y a jamais que les bons citoyens qui fassent la force & la prospérité de l'Etat.

J'expliquerai ci-après le régime d'administration qui, sans presque toucher au fond de vos loix, me paroît propre à porter le patriotisme & les vertus qui en sont inféparables, au plus haut degré d'intensité qu'ils puissent avoir. Mais soit que vous adoptiez ou non ce régime, commencez toujours par donner aux Polonois une grande opinion d'eux-mêmes & de leur patrie: après la façon dont ils viennent de se montrer cette opinion ne sera pas fausse. Il faut saisir la circonstance de l'événement présent pour monter les ames au ton des ames antiques. Il est certain que la confédération de Bara sauvé la patrie expirante. Il faut graver cette grande époque en caracteres sacrés dans tous les cœurs Polonois. Je voudrois qu'on érigeât un monument en sa mémoire, qu'on y mît les noms de tous les confédérés, même de ceux qui dans la suite auroient pu trahir la cause commune; une si grande action doit effacer les fautes de toute la vie; qu'on instituât une solemnité périodique pour la célébrer tous les dix ans avec une pompe non brillante & frivole, mais simple, fiere & républicaine; qu'on y fît dignement, mais sans emphase, l'éloge

de ces vertueux citoyens qui ont eu l'honneur de souffrir pour la patrie dans les fers de l'ennemi ; qu'on accordât même à leurs familles quelque privilege honorifique , qui rappellât toujours ce beau souvenir aux yeux du public. Je ne voudrois pourtant pas qu'on se permît dans ces solemnités aucune invective contre les Russes , ni même qu'on en parlât. Ce seroit trop les honorer. Ce silence , le souvenir de leur barbarie , & l'éloge de ceux qui leur ont résisté , diront d'eux tout ce qu'il en faut dire ; vous devez trop les mépriser pour les haïr.

Je voudrois que par des honneurs , par des récompenses publiques , on donnât de l'éclat à toutes les vertus patriotiques , qu'on occupât sans cesse les citoyens de la patrie , qu'on en fît leur plus grande affaire , qu'on la tint incessamment sous leurs yeux. De cette maniere ils auroient moins , je l'avoue , les moyens & le tems de s'enrichir , mais ils en auroient moins aussi le desir & le besoin : leurs cœurs apprendroient à connoître un autre bonheur que celui de la fortune , & voilà l'art d'ennoblir les ames & d'en faire un instrument plus puissant que l'or.

L'exposé succinct des mœurs des Polonois qu'à bien voulu me communiquer M. Wielhorski, ne suffit pas pour me mettre au fait de leurs usages civils & domestiques. Mais une grande nation qui ne s'est jamais trop mêlée avec ses voisins doit en avoir beaucoup qui lui soient propres, & qui peut-être s'abâtardissent journellement par la pente générale en Europe de prendre les goûts & les mœurs des François. Il faut maintenir, rétablir ces anciens usages & en introduire de convenables, qui soient propres aux Polonois. Ces usages, fussent-ils indifférens, fussent-ils mauvais même à certains égards, pourvu qu'ils ne le soient pas essentiellement, auront toujours l'avantage d'affectionner les Polonois à leur pays & de leur donner une répugnance naturelle à se mêler avec l'Étranger. Je regarde comme un bonheur qu'ils aient un habillement particulier. Conservez avec soin cet avantage : faites exactement le contraire de ce que fit ce Czar si vanté. Que le Roi ni les sénateurs, ni aucun homme public ne portent jamais d'autre vêtement que celui de la nation, & que nul Polonois n'ose paroître à la cour vêtu à la Françoisise.

Beaucoup de jeux publics où la bonne mere patrie se plaise à voir jouer ses enfans. Qu'elle s'occupe d'eux souvent afin qu'ils s'occupent toujours d'elle. Il faut abolir, même à la cour; à cause de l'exemple, les amusemens ordinaires des cours, le jeu, les théâtres, comédie, opéra, tout ce qui effémine les hommes, tout ce qui les distrait, les isole, leur fait oublier leur patrie & leur devoir, tout ce qui les fait trouver bien partout pourvu qu'ils s'amusement; il faut inventer des jeux, des fêtes, des solemnités qui soient si propres à cette cour-là qu'on ne les retrouve dans aucune autre. Il faut qu'on s'amuse en Pologne plus que dans les autres pays, mais non pas de la même maniere. Il faut en un mot renverser un exécrationnable proverbe, & faire dire à tout Polonois au fond de son cœur: *Ubi patria, ibi bene.*

Rien, s'il se peut, d'exclusif pour les grands & les riches. Beaucoup de spectacles en plein air, où les rangs soient distingués avec soin, mais où tout le peuple prenne part également, comme chez les anciens, & où dans certaines occasions la jeune noblesse fasse preuve de force & d'adresse. Les combats des

taureaux n'ont pas peu contribué à maintenir une certaine vigueur chez la nation Espagnole. Ces cirques où s'exerçoit jadis la jeunesse en Pologne devroient être soigneusement rétablis : on en devroit faire pour elle des théâtres d'honneur & d'émulation. Rien ne seroit plus aisé que d'y substituer aux anciens combats, des exercices moins cruels, où cependant la force & l'adresse auroit part & où les victorieux auroient de même des honneurs & des récompenses. Le maniement des chevaux est par exemple un exercice très-convenable aux Polonois & très-susceptible de l'éclat du spectacle.

Les héros d'Homere se distinguoient tous par leur force & leur adresse, & par-là montroient aux yeux du peuple qu'ils étoient faits pour lui commander. Les tournois des paladins formoient des hommes non-seulement vaillans & courageux, mais avides d'honneur & de gloire, & propres à toutes les vertus. L'usage des armes à feu rendant ces facultés du corps moins utiles à la guerre les a fait tomber en discrédit. Il arrive de-là que, hors les qualités de l'esprit qui sont souvent équivoques, déplacées, sur lesquelles on a mille moyens de trom-

per, & dont le peuple est mauvais juge, un homme avec l'avantage de la naissance n'a rien en lui qui le distingue d'un autre, qui justifie la fortune, qui montre dans sa personne un droit naturel à la supériorité, & plus on néglige ces signes extérieurs, plus ceux qui nous gouvernent s'efféminent & se corrompent impunément. Il importe pourtant, & plus qu'on ne pense, que ceux qui doivent un jour commander aux autres se montrent dès leur jeunesse supérieurs à eux de tout point, où du moins qu'ils y tâchent. Il est bon de plus, que le peuple se trouve souvent avec ses chefs dans des occasions agréables, qu'il les connoisse, qu'il s'accoutume à les voir, qu'il partage avec eux ses plaisirs. Pourvu que la subordination soit toujours gardée & qu'il ne se confonde point avec eux, c'est le moyen qu'il s'y affectionne & qu'il joigne pour eux l'attachement au respect. Enfin le goût des exercices corporels détourne d'une oisiveté dangereuse, des plaisirs efféminés & du luxe de l'esprit. C'est sur-tout à cause de l'ame qu'il faut exercer le corps, & voilà ce que nos petits sages font loin de voir.

Ne négligez point une certaine dé-

coration publique ; qu'elle soit noble, imposante, & que la magnificence soit dans les hommes plus que dans les choses. On ne sauroit croire à quel point le cœur du peuple suit ses yeux, & combien la majesté du cérémonial lui en impose. Cela donne à l'autorité un air d'ordre & de règle qui inspire la confiance & qui écarte les idées de caprice & de fantaisie attachées à celles du pouvoir arbitraire. Il faut seulement éviter dans l'appareil des solemnités, le clinquant, le papillotage & les décorations du luxe qui sont d'usage dans les cours. Les fêtes d'un peuple libre doivent toujours respirer la décence & la gravité, & l'on n'y doit présenter à son admiration que des objets dignes de son estime. Les Romains dans leurs triomphes étaloient un luxe énorme ; mais c'étoit le luxe des vaincus, plus il brilloit moins il séduisoit. Son éclat même étoit une grande leçon pour les Romains. Les rois captifs étoient enchaînés avec des chaînes d'or & de pierreries. Voilà du luxe bien entendu. Souvent on vient au même but par deux routes opposées. Les deux balles de laine mises dans la chambre des pairs d'Angleterre devant la place
du

du chancelier , forment à mes yeux une décoration touchante & sublime. Deux gerbes de blea placées de même dans le Sénat de Pologne , n'y feroient pas un moins bel effet à mou gré.

L'immense distance des fortunes qui sépare les seigneurs de la petite noblesse , est un grand obstacle aux réformes nécessaires pour faire de l'amour de la patrie la passion dominante. Tant que le luxe régnera chez les Grands , la cupidité régnera dans tous les cœurs. Toujours l'objet de l'admiration publique sera celui des vœux des particuliers , & s'il faut être riche pour briller , la passion dominante sera toujours d'être riche. Grand moyen de corruption qu'il faut affoiblir autant qu'il est possible. Si d'autres objets attrayans , si des marques de rang distinguoient les hommes en place , ceux qui ne seroient que riches en seroient privés , les vœux secrets prendroient naturellement la route de ces distinctions honorables , c'est-à-dire , celles du mérite & de la vertu , quand on ne parviendroit que par-là. Souvent les Consuls de Rome étoient très-pauvres , mais ils avoient des licteurs , l'appareil de ces licteurs fut convoité par

le peuple-, & les Pébéïns parvinrent au confulat.

Oter tout-à-fait le luxe où regne l'inégalité, me paroît, je l'avoue, une entreprise bien difficile. Mais n'y auroit-il pas moyen de changer les objets de ce luxe & d'en rendre l'exemple moins pernicieux? Par exemple, autrefois la pauvre noblesse en Pologne s'attachoit aux Grands qui lui donnoient l'éducation & la subsistance à leur suite. Voilà un luxe vraiment grand & noble, dont je sens parfaitement l'inconvénient, mais qui du moins loin d'avilir les ames, les élève, leur donne des sentimens, du ressort & fut sans abus chez les Romains tant que dura la République. J'ai lu que le Duc d'Epéron rencontra un jour le Duc de Sully vouloit lui chercher querelle, mais que n'ayant que six cents gentilshommes à sa suite il n'osa attaquer Sully qui en avoit huit cents. Je doute qu'un luxe de cette espece laisse une grande place à celui des colifichets, & l'exemple du moins n'en séduira pas les pauvres. Ramenez les Grands en Pologne à n'en avoir que de ce genre, il en résultera peut-être des divisions, des partis, des querelles, mais il ne corrompra

pas la nation. Après celui-là tolérons le luxe militaire, celui des armes, des chevaux, mais que toute parure efféminée soit en mépris, & si l'on n'y peut faire renoncer les femmes, qu'on leur apprenne au moins à l'improver & dédaigner dans les hommes.

Au reste, ce n'est pas par des loix somptuaires qu'on vient à bout d'extirper le luxe. C'est du fond des cœurs qu'il faut l'arracher, en y imprimant des goûts plus sains & plus nobles. Défendre les choses qu'on ne doit pas faire est un expédient inepte & vain, si l'on ne commence par les faire haïr & mépriser, & jamais l'improbation de la loi n'est efficace que quand elle vient à l'appui de celle du jugement. Quiconque se mêle d'instituer un peuple doit savoir dominer les opinions & par elles gouverner les passions des hommes. Cela est vrai sur-tout dans l'objet dont je parle. Les loix somptuaires irritent le desir par la contrainte, plutôt qu'elles ne l'éteignent par le châtement. La simplicité dans les mœurs & dans la parure est moins le fruit de la loi que celui de l'éducation.



 CHAPITRE IV.
Education.

C'EST ici l'article important. C'est l'éducation qui doit donner aux ames la forme nationale & diriger tellement leurs opinions & leurs goûts qu'elles soient patriotes par inclination , par passion , par nécessité. Un enfant en ouvrant les yeux doit voir la patrie , & jusqu'à la mort ne doit plus voir qu'elle. Tout vrai Républicain suça avec le lait de sa mere l'amour de sa patrie , c'est-à-dire , des loix & de la liberté. Cet amour fait toute son existence ; il ne voit que la patrie , il ne vit que pour elle ; si-tôt qu'il est seul , il est nul : si-tôt qu'il n'a plus de patrie , il n'est plus ; & s'il n'est pas mort, il est pis.

L'éducation nationale n'appartient qu'aux hommes libres ; il n'y a qu'eux qui aient une existence commune & qui soient vraiment liés par la loi. Un François , un Anglois , un Espagnol , un Italien , un Russe sont tous à-peu-près le

même homme ; il sort du college déjà tout façonné pour la licence , c'est-à-dire , pour la servitude. A vingt ans un Polonois ne doit pas être un autre homme ; il doit être un Polonois. Je veux qu'en apprenant à lire il lise des choses de son pays , qu'à dix ans il en connoisse toutes les productions ; à douze toutes les provinces , tous les chemins , toutes les villes ; qu'à quinze ans il en sache toute l'histoire , à seize toutes les loix , qu'il n'y ait pas eu dans toute la Pologne une belle action ni un homme illustre dont il n'ait la mémoire & le cœur pleins , & dont il ne puisse rendre compte à l'infant. On peut juger par-là que ce ne sont pas les études ordinaires dirigées par des étrangers & des prêtres , que je voudrois faire suivre aux enfans. La loi doit régler la matiere , l'ordre & la forme de leurs études. Ils ne doivent avoir pour instituteurs que des Polonois , tous mariés , s'il est possible , tous distingués par leurs mœurs , par leur probité , par leur bon sens , par leurs lumieres , & tous destinés à des emplois , non plus importans ni plus honorables , car cela n'est pas possible , mais moins pénibles & plus éclatans , lorsqu'au bout d'un certain

nombre d'années ils auront bien rempli celui-là. Gardez-vous sur-tout de faire un métier de l'état de pédagogue. Tout homme public en Pologne ne doit avoir d'autre état permanent que celui de citoyen. Tous les postes qu'il remplit & sur-tout ceux qui sont importans comme celui-ci, ne doivent être considérés que comme des places d'épreuve & des degrés pour monter plus haut après l'avoir mérité. J'exhorte les Polonois à faire attention à cette maxime, sur laquelle j'insisterai souvent : je la crois la clef d'un grand ressort dans l'Etat. On verra ci-après comment on peut, à mon avis, la rendre praticable sans exception.

Je n'aime point ces distinctions de colleges & d'académies qui font que la noblesse riche & la noblesse pauvre sont élevées différemment & séparément. Tous étant égaux par la constitution de l'Etat doivent être élevés ensemble & de la même maniere, & si l'on ne peut établir une éducation publique tout-à-fait gratuite, il faut du moins la mettre à un prix que les pauvres puissent payer. Ne pourroit-on pas fonder dans chaque college un certain nombre de places purement gratuites, c'est-à-dire, aux frais

de l'Etat, & qu'on appelle en France des Bourses ? Ces places données aux enfans des pauvres gentilshommes qui auroient bien mérité de la patrie, non comme une aumône, mais comme une récompense des bons services des peres, deviendroient à ce titre honorables & pourroient produire un double avantage qui ne seroit pas à négliger. Il faudroit pour cela que la nomination n'en fût pas arbitraire, mais se fît par une espece de jugement dont je parlerai ci-après. Ceux qui rempliroient ces places seroient appellés enfans de l'Etat & distingués par quelque marque honorable qui donneroit la préséance sur les autres enfans de leur âge sans excepter ceux des Grands.

Dans tous les colleges il faut établir un gymnase ou lieu d'exercices corporels pour les enfans. Cet article si négligé est selon moi la partie la plus importante de l'éducation, non-seulement pour former des tempéramens robustes & sains, mais encore plus pour l'objet moral qu'on néglige ou qu'on ne remplit que par un tas de préceptes pédantesques & vains, qui sont autant de paroles perdues. Je ne redirai jamais assez

que la bonne éducation doit être négative. Empêchez les vices de naître, vous aurez assez fait pour la vertu. Le moyen en est de la dernière facilité dans la bonne éducation publique ; c'est de tenir toujours les enfans en haleine, non par d'ennuyeuses études où ils n'entendent rien & qu'ils prennent en haire par cela seul qu'ils sont forcés de rester en place ; mais par des exercices qui leur plaisent en satisfaisant au besoin qu'en croissant a leur corps de s'agiter, & dont l'agrément pour eux ne se bornera pas là.

On ne doit point permettre qu'ils jouent séparément à leur fantaisie, mais tous ensemble & en public, de manière qu'il y ait toujours un but commun auquel tous aspirent & qui excite la concurrence & l'émulation. Les parens qui préféreront l'éducation domestique & feront élever leurs enfans sous leurs yeux, doivent cependant les envoyer à ces exercices. Leur instruction peut être domestique & particulière, mais leurs jeux doivent toujours être publics & communs à tous ; car il ne s'agit pas seulement ici de les occuper, de leur former une constitution robuste, de les rendre agiles & découplés ; mais de les ac-

coutumer de bonne heure à la règle, à l'égalité, à la fraternité, aux concurrences, à vivre sous les yeux de leurs concitoyens & à desirer l'approbation publique. Pour cela il ne faut pas que les prix & récompenses des vainqueurs soient distribués arbitrairement par les maîtres des exercices, ni par les chefs des colleges, mais par acclamation & au jugement des spectateurs; & l'on peut compter que ces jugemens seront toujours justes, sur-tout si l'on a soin de rendre ces jeux attirans pour le public en les ordonnant avec un peu d'appareil & de façon qu'ils fassent spectacle. Alors il est à présumer que tous les honnêtes gens & tous les bons patriotes se feront un devoir & un plaisir d'y assister.

A Berne il y a un exercice bien singulier pour les jeunes Praticiens qui sortent du college. C'est ce qu'on appelle l'*Etat extérieur*. C'est une copie en petit de tout ce qui compose le gouvernement de la République. Un Sénat, des Avoyers, des Officiers, des Huissiers, des Orateurs, des causes, des jugemens, des solemnités. L'*Etat extérieur* a même un petit gouvernement & quelques

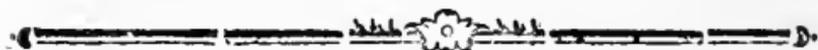
rentes, & cette institution autorisée & protégée par le Souverain, est la pépinière des hommes d'Etat qui dirigeront un jour les affaires publiques dans les mêmes emplois qu'ils n'exercent d'abord que par jeu.

Quelque forme qu'on donne à l'éducation publique, dont je n'entreprends pas ici le détail, il convient d'établir un college de magistrats du premier rang qui en ait la suprême administration, & qui nomme, révoque & change à sa volonté tant les principaux & chefs des colleges, lesquels seront eux-mêmes, comme je l'ai déjà dit, des Candidats pour les hautes magistratures, que les maîtres des exercices dont on aura soin d'exciter aussi le zele & la vigilance par des places plus élevées qui leur seront ouvertes ou fermées selon la maniere dont ils auront rempli celles-là. Comme c'est de ces établissemens que dépend l'espoir de la République, la gloire & le sort de la nation, je les trouve, je l'avoue, d'une importance que je suis bien surpris qu'on n'ait songé à leur donner nulle part. Je suis affligé pour l'humanité que tant d'idées qui me paroif-

sont bonnes & utiles se trouvent toujours, quoique très-praticables, si loin de tout ce qui se fait.

Au reste, je ne fais ici qu'indiquer, mais c'est assez pour ceux à qui je m'adresse. Ces idées mal développées montrent de loin les routes inconnues aux modernes par lesquelles les anciens menotent les hommes à cette vigueur d'ame, à ce zèle patriotique, à cette estime pour les qualités vraiment personnelles sans égard à ce qui n'est qu'étranger à l'homme, qui sont parmi nous sans exemple, mais dont les levains dans les cœurs de tous les hommes n'attendent pour fermenter que d'être mis en action par des institutions convenables. Dirigez dans cet esprit l'éducation, les usages, les coutumes, les mœurs des Polonois, vous développerez en eux ce levain qui n'est pas encore éventé par des maximes corrompues, par des institutions usées, par une philosophie égoïste qui prêche & qui tue. La nation datra sa seconde naissance de la crise terrible dont elle sort, & voyant ce qu'ont fait ses membres encore indisciplinés, elle attendra beaucoup & obtiendra davantage d'une institution bien pon-

dérée ; elle chérira , elle respectera des loix qui flatteront son noble orgueil , qui la rendront , qui la maintiendront heureuse & libre ; arrachant de son sein les passions qui les éludent , elle y nourrira celles qui les font aimer. Enfin se renouvelant pour ainsi dire elle-même , elle reprendra dans ce nouvel âge toute la vigueur d'une nation naissante. Mais sans ces précautions n'attendez rien de vos loix ; quelque sage , quelque prévoyantes qu'elles puissent être , elles seront éludées & vaines , & vous aurez corrigé quelques abus qui vous blessent , pour en introduire d'autres que vous n'aurez pas prévus. Voilà des préliminaires que j'ai cru indispensables. Jettons maintenant les yeux sur la constitution.



C H A P I T R E V.

Vice radical.

EVITONS , s'il se peut , de nous jeter dès les premiers pas dans des projets chimériques. Quelle entreprise , Messieurs , vous occupe en ce moment ?

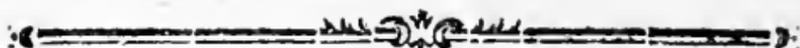
Celle de réformer le Gouvernement de Pologne, c'est-à-dire, de donner à la constitution d'un grand Royaume la consistance & la vigueur de celle d'une petite République. Avant de travailler à l'exécution de ce projet, il faudroit voir d'abord s'il est possible d'y réussir. Grandeur des nations ! Etendue des Etats ! première & principale source des malheurs du genre humain, & sur-tout des calamités sans nombre qui minent & détruisent les peuples policés. Presque tous les petits Etats, Républiques & Monarchies indifféremment, prospèrent par cela seul qu'ils sont petits, que tous les citoyens s'y connoissent mutuellement & s'entre-gardent, que les chefs peuvent voir par eux-mêmes le mal qui se fait, le bien qu'ils ont à faire, & que leurs ordres s'exécutent sous leurs yeux. Tous les grands peuples écrasés par leurs propres masses gémissent, ou comme vous dans l'anarchie, ou sous les oppresseurs subalternes qu'une gradation nécessaire force les Rois de leur donner. Il n'y a que Dieu qui puisse gouverner le monde, & il faudroit des facultés plus qu'humaines pour gouverner de grandes nations. Il est étonnant, il est prodi-

gieux que la vaste étendue de la Pologne n'ait pas déjà cent fois opéré la conversion du Gouvernement en despotisme, abâtardi les ames des Polonois & corrompu la masse de la nation. C'est un exemple unique dans l'histoire qu'après des siècles un pareil État n'en soit encore qu'à l'anarchie. La lenteur de ce progrès est due à des avantages inséparables des inconvéniens dont vous voulez vous délivrer. Ah ! je ne saurois trop le redire ; pensez-y bien avant de toucher à vos loix & sur-tout à celles qui vous firent ce que vous êtes. La première réforme dont vous auriez besoin seroit celle de votre étendue. Vos vastes provinces ne comporteront jamais la sévère administration des petites Républiques. Commencez par resserrer vos limites si vous voulez réformer votre Gouvernement. Peut-être vos voisins songent-ils à vous rendre ce service. Ce seroit sans doute un grand mal pour les parties démembrées ; mais ce seroit un grand bien pour le Corps de la nation.

Que si ces retranchemens n'ont pas lieu, je ne vois qu'un moyen qui pût y suppléer peut-être, & ce qui est heureux, ce moyen est déjà dans l'esprit de votre

institution. Que la séparation des deux Polognes soit aussi marquée que celle de la Lithuanie : ayez trois Etats réunis en un. Je voudrois, s'il étoit possible, que vous en eussiez autant que de Palatinats ; formez dans chacun autant d'administrations particulieres. Perfectionnez la forme des Diétines , étendez leur autorité dans leurs Palatinats respectifs ; mais marquez-en soigneusement les bornes , & faites que rien ne puisse rompre entr'elles le lien de la commune législation & de la subordination au Corps de la République. En un mot, appliquez-vous à étendre & perfectionner le système des Gouvernemens fédératifs, le seul qui réunisse les avantages des grands & des petits Etats , & par-là le seul qui puisse vous convenir. Si vous négligez ce conseil , je doute que jamais vous puissiez faire un bon ouvrage.





C H A P I T R E V I.

Questions des trois Ordres.

JE n'entends guere parler de Gouvernement sans trouver qu'on remonte à des principes qui me paroissent faux ou louches. La République de Pologne, a-t on souvent dit & répété, est composée de trois ordres : l'ordre Equestre, le Sénat & le Roi. J'aimerois mieux dire que la nation Polonoise est composée de trois ordres ; les nobles qui sont tout, les bourgeois qui ne sont rien, & les payfans qui sont moins que rien. Si l'on compte le Sénat pour un ordre dans l'Etat, pourquoi ne compte-t-on pas aussi pour tel la chambre des Nonces qui n'est pas moins distincte & qui n'a pas moins d'autorité ? Bien plus ; cette division, dans le sens même qu'on la donne, est évidemment incomplète : car il y falloit ajouter les ministres, qui ne sont ni Rois, ni Sénateurs, ni Nonces, & qui dans la plus grande indépendance n'en sont pas moins dépositaires de tout

le pouvoir exécutif. Comment me fera-t-on jamais comprendre que la partie qui n'existe que par le tout, forme pourtant par rapport au tout un ordre indépendant de lui? La Pairie en Angleterre, attendu qu'elle est héréditaire, forme, je l'avoue, un ordre existant par lui même. Mais en Pologne ôtez l'ordre Equestre, il n'y a plus de Sénat, puisque nul ne peut être Sénateur s'il n'est premièrement noble Polonois. De même il n'y a plus de Roi, puisque c'est l'ordre Equestre qui le nomme, & que le Roi ne peut rien sans lui: mais ôtez le Sénat & le Roi, l'ordre Equestre & par lui l'Etat & le Souverain demeurent en leur entier; & dès demain, s'il lui plaît, il aura un Sénat & un Roi comme auparavant.

Mais pour n'être pas un ordre dans l'Etat, il ne s'ensuit pas que le Sénat n'y soit rien, & quand il n'auroit pas en Corps le dépôt des loix, ses membres, indépendamment de l'autorité du Corps, ne le seroient pas moins de la puissance législative, & se seroit leur ôter le droit qu'ils tiennent de leur naissance que de les empêcher d'y voter en pleine Diète,

toutes les fois qu'il s'agit de faire ou de révoquer des loix : mais ce n'est plus alors comme sénateurs qu'ils votent, c'est simplement comme citoyens. Sitôt que la puissance législative parle, tout rentre dans l'égalité; toute autre autorité se taît devant elle, sa voix est la voix de Dieu sur la terre. Le Roi même qui préside à la Diète, n'a pas alors, je le soutiens, le droit d'y voter, s'il n'est noble Polonois.

On me dira sans doute ici que je prouve trop, & que si les Sénateurs n'ont pas voix comme tels à la Diète, ils ne doivent pas non plus l'avoir comme citoyens, puisque les membres de l'ordre Equestre n'y votent pas par eux-mêmes, mais seulement par leurs représentans, au nombre desquels les Sénateurs ne sont pas. Et pourquoi voteroient-ils comme particuliers dans la Diète, puisqu'aucun autre noble, s'il n'est Nonce, n'y peut voter? Cette objection me paroît solide dans l'état présent des choses; mais quand les changemens projetés seront faits, elle ne le sera plus, parce qu'alors les sénateurs eux-mêmes seront des représentans perpétuels de la nation,

mais qui ne pourront agir en matiere de législation qu'avec le concours de leurs collegues.

Qu'on ne dise donc pas que le concours du Roi, du Sénat, & de l'ordre Equestre est nécessaire pour former une loi. Ce droit n'appartient qu'au seul ordre Equestre, dont les Sénateurs sont membres comme les Nonces, mais où le Sénat en Corps n'entre pour rien. Telle est ou doit être en Pologne la loi de l'Etat : mais la loi de la nature, cette loi sainte, imprescriptible, qui parle au cœur de l'homme & à sa raison, ne permet pas qu'on resserre ainsi l'autorité législative, & que les loix obligent qui-conque n'y a pas voté personnellement comme les Nonces, ou du moins par ses représentans comme le Corps de la noblesse. On ne viole point impunément cette loi sacrée, & l'état de foiblesse où une si grande nation se trouve réduite, est l'ouvrage de cette barbarie féodale qui fait retrancher du Corps de l'Etat sa partie la plus nombreuse & quelque-fois la plus saine.

A Dieu ne plaise que je croye avoir besoin de prouver ici ce qu'un peu de bon sens & d'entrailles suffisent pour faire

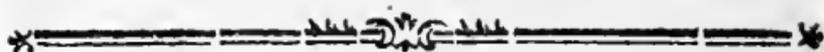
fentir à tout le monde. Et d'où la Pologne prétend-elle tirer la puissance & les forces qu'elle étouffe à plaisir dans son sein? Nobles Polonois, foyez plus, foyez hommes. Alors seulement vous ferez heureux & libres; mais ne vous flattez jamais de l'être tant que vous tiendrez vos freres dans les fers.

Je fens la difficulté du projet d'affranchir vos peuples. Ce que je crains n'est pas seulement l'intérêt mal entendu, l'amour-propre & les préjugés des maîtres. Cet obstacle vaincu, je craindrois les vices & la lâcheté des serfs. La liberté est un aliment de bon suc, mais de forte digestion; il faut des estomacs bien sains pour le supporter. Je ris de ces peuples avilis qui se laissant ameuter par des ligueurs osent parler de liberté sans même en avoir l'idée, & le cœur plein de tous les vices des esclaves, s'imaginent que pour être libre il suffit d'être des mutins. Fiere & sainte liberté! si ces pauvres gens pouvoient te connoître, s'ils favoient à quel prix on t'acquiert & te conserve, s'ils sentoient combien tes loix sont plus austeres que n'est dur le joug des tyrans; leurs foibles ames, esclaves de passions qu'il faudroit étouffer, te

craindroient plus cent fois que la servitude; ils te fueroient avec effroi, comme un fardeau prêt à les écraser.

Affranchir les Peuples de Pologne est une grande & belle opération, mais hardie, périlleuse, & qu'il ne faut pas tenter inconsidérément. Parmi les précautions à prendre, il en est une indispensable & qui demande du tems. C'est avant toute chose de rendre dignes de la liberté & capables de la supporter les serfs qu'on veut affranchir. J'exposerai ci-après un des moyens qu'on peut employer pour cela. Il seroit téméraire à moi d'en garantir le succès, quoique je n'en doute pas. S'il est quelque meilleur moyen, qu'on le prenne. Mais quel qu'il soit, songez que vos serfs sont des hommes comme vous, qu'ils ont en eux l'étoffe pour devenir tout ce que vous êtes: travaillez d'abord à la mettre en œuvre, & n'affranchissez leurs corps qu'après avoir affranchi leurs ames. Sans ce préliminaire comptez que votre opération réussira mal.





CHAPITRE VII.

Moyens de maintenir la Constitution.

LA législation de Pologne a été faite successivement de pieces & de morceaux, comme toutes celles de l'Europe. A mesure qu'on voyoit un abus, on faisoit une loi pour y remédier. De cette loi naissoient d'autres abus qu'il falloit corriger encore. Cette maniere d'opérer n'a point de fin, & mene au plus terrible de tous les abus, qui est d'énerver toutes les loix à forces de les multiplier.

L'affoiblissement de la législation s'est fait en Pologne d'une maniere bien particuliere, & peut-être unique. C'est qu'elle a perdu sa force sans avoir été subjuguée par la puissance exécutive. En ce moment encore la puissance législative conserve toute son autorité; elle est dans l'inaction, mais sans rien voir au-dessus d'elle. La Diète est aussi souveraine qu'elle l'étoit lors de son établissement. Cependant elle est sans force; rien ne la domine, mais rien ne lui obéit. Cet

état est remarquable & mérite réflexion.

Qu'est-ce qui a conservé jusqu'ici l'autorité législative? C'est la présence continuelle du législateur. C'est la fréquence des Diètes, c'est le fréquent renouvellement des Nonces qui ont maintenu la République. L'Angleterre qui jouit du premier de ces avantages a perdu sa liberté pour avoir négligé l'autre. Le même Parlement dure si long-tems, que la Cour qui s'épuiferoit à l'acheter tous les ans trouve son compte à l'acheter pour sept, & n'y manque pas. Première leçon pour vous.

Un second moyen par lequel la puissance législative s'est conservée en Pologne, est premierement le partage de la puissance exécutive, qui a empêché ses dépositaires d'agir de concert pour l'opprimer, & en second lieu le passage fréquent de cette même puissance exécutive par différentes mains, ce qui a empêché tout système suivi d'usurpation. Chaque Roi faisoit dans le cours de son regne quelques pas vers la puissance arbitraire. Mais l'élection de son successeur forçoit celui-ci de rétrograder au lieu de poursuivre, & les Rois, au commencement de chaque regne, étoient con-

traints par les *pacta conventa* de partir tous du même point. De sorte que malgré la pente habituelle vers le despotisme, il n'y avoit aucun progres réel.

Il en étoit de même des Ministres & grands Officiers. Tous indépendans, & du Sénat & les uns des autres, avoient dans leurs départemens respectifs une autorité sans bornes: mais outre que ces places se balançoient mutuellement, en ne se perpétuant pas dans les mêmes familles, elles n'y portoient aucune force absolue, & tout le pouvoir, même usurpé, retournoit toujours à sa source. Il n'en eût pas été de même si toute la puissance exécutive eût été, soit dans un seul Corps comme le Sénat, soit dans une famille par l'héritié de la couronne. Cette famille ou ce Corps auroient probablement opprimé tôt ou tard la puissance législative, & par là mis les Polonois sous le joug que portent toutes les nations, & dont eux seuls sont encore exempts; car je ne compte déjà plus la Suede. Deuxieme leçon.

Voilà l'avantage. Il est grand sans doute; mais voici l'inconvénient qui n'est guere moindre. La puissance exécutive partagée entre plusieurs individus manque
d'harmonie

d'harmonie entre les parties, & cause un tiraillement continuel incompatible avec le bon ordre. Chaque dépositaire d'une partie de cette puissance se met en vertu de cette partie à tous égards au-dessus des Magistrats & des loix. Il reconnoît à la vérité l'autorité de la Diète; mais, ne reconnoissant que celle là, quand la Diète est dissoute il n'en reconnoît plus du tout; il méprise les tribunaux & brave leurs jugemens. Ce sont autant de petits despotes qui, sans usurper précisément l'autorité souveraine, ne laissent pas d'opprimer en détail les citoyens, & donnent l'exemple funeste & trop suivi de violer sans scrupule & sans crainte les droits & la liberté des particuliers.

Je crois que voilà la première & principale cause de l'anarchie qui regne dans l'Etat. Pour ôter cette cause, je ne vois qu'un moyen: ce n'est pas d'armer les tribunaux particuliers de la force publique contre ces petits tyrans; car cette force, tantôt mal administrée & tantôt surmontée par une force supérieure, pourroit exciter des troubles & des désordres capables d'aller par degrés jusqu'aux guerres civiles: mais c'est d'armer de toute la force exécutive un Corps

respectable & permanent tel que le Sénat, capable par sa consistance & par son autorité de contenir dans leur devoir les Magnats tentés de s'en écarter. Ce moyen me paroît efficace, & le seroit certainement ; mais le danger en seroit terrible & très-difficile à éviter. Car comme on peut voir dans le Contrat Social, tout Corps dépositaire de la puissance exécutive, tend fortement & continuellement à subjuguier la puissance législative, & y parvient tôt ou tard.

Pour parer cet inconvénient, on vous propose de partager le Sénat en plusieurs conseils ou départemens présidés chacun par le Ministre chargé de ce département, lequel Ministre, ainsi que les membres de chaque Conseil, changeroit au bout d'un tems fixé & rouleroit avec ceux des autres départemens. Cette idée peut être bonne, c'étoit celle de l'Abbé de Saint-Pierre, & il l'a bien développée dans sa *Polyfynodie*. La puissance exécutive ainsi divisée & passagere sera plus subordonnée à la législative, & les diverses parties de l'administration seront plus approfondies & mieux traitées séparément. Ne comptez pourtant pas trop sur ce moyen : si elles sont toujours sé-

parées elles manqueront de concert, & bientôt, se contrecarrant mutuellement, elles useront presque toutes leurs forces les unes contre les autres, jusqu'à ce qu'une d'entr'elles ait pris l'ascendant & les domine toutes: ou bien si elles s'accordent & se concertent elles ne feront réellement qu'un même Corps & n'auront qu'un même esprit comme les chambres d'un Parlement; & de toutes manières je tiens pour impossible, que l'indépendance & l'équilibre se maintiennent si bien entr'elles, qu'il n'en résulte pas toujours un centre ou foyer d'administration, où toutes les forces particulières se réuniront toujours pour opprimer le Souverain. Dans presque toutes nos Républiques, les conseils sont ainsi distribués en départemens qui dans leur origine étoient indépendans les uns des autres, & qui bientôt ont cessé de l'être.

L'invention de cette division par chambres ou départemens est moderne. Les anciens qui savoient mieux que nous comment se maintient la liberté ne connurent point cet expédient. Le Sénat de Rome gouvernoit la moitié du monde connu, & n'avoit pas même l'idée de ces partages. Ce Sénat, cependant, ne parvint

jamais à opprimer la puissance législative, quoique les Sénateurs fussent à vie. Mais les loix avoient des Censeurs, le peuple avoit des Tribuns, & le Sénat n'éliſoit pas les Consuls.

Pour que l'administration soit forte, bonne, & marche bien à son but, toute la puissance exécutive doit être dans les mêmes mains : mais il ne suffit pas que ces mains changent ; il faut qu'elles n'agissent, s'il est possible, que sous les yeux du législateur, & que ce soit lui qui les guide. Voilà le vrai secret pour qu'elles n'usurpent pas son autorité.

Tant que les Etats s'assembleront & que les Nonces changeront fréquemment, il sera difficile que le Sénat ou le Roi oppriment ou usurpent l'autorité législative. Il est remarquable que jusqu'ici les Rois n'aient pas tenté de rendre les Diètes plus rares quoiqu'ils ne fussent pas forcés comme ceux d'Angleterre, à les assembler fréquemment sous peine de manquer d'argent. Il faut, ou que les choses se soient toujours trouvées dans un état de crise qui ait rendu l'autorité royale insuffisante pour y pourvoir, ou que les Rois se soient assurés par leurs brigues dans les Diétines d'avoir toujours la plu-

ralité des Nonces à leur disposition, ou qu'à la faveur du *liberum veto*, ils aient été sûrs d'arrêter toujours les délibérations qui pouvoient leur déplaire & de dissoudre les Diètes à leur volonté. Quand tous ces motifs ne subsisteront plus, on doit s'attendre que le Roi, ou le Sénat, ou tous les deux ensemble, feront de grands efforts pour se délivrer des Diètes, & les rendre aussi rares qu'il se pourra. Voilà ce qu'il faut sur-tout prévenir & empêcher. Le moyen proposé est le seul, il est simple & ne peut manquer d'être efficace : il est bien singulier qu'avant le Contrat Social, où je le donne, personne ne s'en fût avisé !

Un des plus grands inconvéniens des grands États, celui de tous qui y rend la liberté le plus difficile à conserver, est que la puissance législative ne peut s'y montrer elle même, & ne peut agir que par députation. Cela a son mal & son bien ; mais le mal l'emporte. Le législateur en Corps est impossible à corrompre ; mais facile à tromper. Ses représentans sont difficilement trompés, mais aisément corrompus, & il arrive rarement qu'ils ne le soient pas. Vous avez sous les yeux l'exemple du Parlement

d'Angleterre, & par le *liberum veto* celui de votre propre Nation. Or, on peut éclairer celui qui s'abuse, mais comment retenir celui qui se vend? Sans être instruit des affaires de Pologne, je parierois tout au monde qu'il y a plus de lumieres dans la Diète & plus de vertu dans les Diétines.

Je vois deux moyens de prévenir ce mal terrible de la corruption, qui de l'organe de la liberté fait l'instrument de la servitude.

Le premier est, comme j'ai déjà dit, la fréquence des Diètes, qui changeant souvent les représentans rend leur séduction plus coûteuse & plus difficile. Sur ce point votre constitution vaut mieux que celle de la Grande-Bretagne, & quand on aura ôté ou modifié le *liberum veto*, je n'y vois aucun autre changement à faire, si ce n'est d'ajouter quelques difficultés à l'envoi des mêmes Nonces à deux Diètes consécutives, & d'empêcher qu'ils ne soient élus un grand nombre de fois. Je reviendrai ci-après sur cet article.

Le second moyen est d'assujettir les représentans à suivre exactement leurs instructions, & à rendre un compte sévère à leurs constituans de leur conduite

à la Diète. Là-dessus je ne puis qu'admirer la négligence, l'incurie, & j'ose dire, la stupidité de la nation Angloise, qui après avoir armé ses députés de la suprême puissance, n'y ajoute aucun frein pour régler l'usage qu'ils en pourront faire pendant sept ans entiers que dure leur commission.

Je vois que les Polonois ne sentent pas assez l'importance de leurs Diétines, ni tout ce qu'ils leur doivent, ni tout ce qu'ils peuvent en obtenir en étendant leur autorité & leur donnant une forme plus régulière. Pour moi je suis convaincu que si les confédérations ont sauvé la patrie, ce sont les Diétines qui l'ont conservée, & que c'est-là qu'est le vrai Palladium de la liberté.

Les instructions des Nonces doivent être dressées avec grand soin, tant sur les articles annoncés dans les universaux que sur les autres besoins présens de l'Etat ou de la Province, & cela par une commission, présidée si l'on veut, par le Maréchal de la Diétine, mais composée au reste de membres choisis à la pluralité des voix, & la noblesse ne doit point se séparer que ces instructions n'aient été lues, discutées & consenties

en pleine assemblée. Outre l'original de ces instructions remis aux Nonces avec leurs pouvoirs, il en doit rester un double signé d'eux dans les registres de la Diétine. C'est sur ces instructions qu'ils doivent à leur retour rendre compte de leur conduite aux Diétines de la relation qu'il faut absolument rétablir, & c'est sur ce compte rendu qu'ils doivent être ou exclus de toute autre nonciature subséquente, ou déclarés derechef admissibles, quand ils auront suivi leurs instructions à la satisfaction de leurs constituans. Cet examen est de la dernière importance. On y sauroit donner trop d'attention ni en marquer l'effet avec trop de soin. Il faut qu'à chaque mot que le Nonce dit à la Diète, à chaque démarche qu'il fait, il se voye d'avance sous les yeux de ses constituans, & qu'il sente l'influence qu'aura leur jugement, tant sur les projets d'avancement que sur l'estime de ses compatriotes, indispensable pour leur exécution: car enfin, ce n'est pas pour y dire leur sentiment particulier, mais pour y déclarer les volontés de la Nation qu'elle envoie des Nonces à la Diète. Ce frein est absolument nécessaire pour les contenir dans leur devoir & pré-

venir toute corruption, de quelque part qu'elle vienne. Quoiqu'on en puisse dire, je ne vois aucun inconvénient à cette gêne, puisque la chambre des Nonces n'ayant ou ne devant avoir aucune part au détail de l'administration, ne peut jamais avoir à traiter aucune matière imprévue: d'ailleurs pourvu qu'un Nonce ne fasse rien de contraire à l'expresse volonté de ces constituans, ils ne lui feroient pas un crime d'avoir opiné en bon citoyen sur une matière qu'ils n'auroient pas prévue, & sur laquelle ils n'auroient rien déterminé. J'ajoute enfin que quand il y auroit en effet quelque inconvénient à tenir ainsi les Nonces asservis à leurs instructions, il n'y auroit point encore à balancer vis-à-vis l'avantage immense que la loi ne soit jamais que l'expression réelle des volontés de la Nation.

Mais aussi, ces précautions prises, il ne doit jamais y avoir conflit de juridiction entre la Diète & les Diétines, & quand une loi a été portée en pleine Diète, je n'accorde pas même à celles-ci droit de protestation. Qu'elles punissent leurs Nonces, que s'il le faut elles leur fassent même couper la tête quand ils ont

prévariqué; mais qu'elles obéissent pleinement, toujours, sans exception, sans protestation, qu'elles portent comme il est juste la peine de leur mauvais choix; sauf à faire à la prochaine Diète, si elles le jugent à propos, des représentations aussi vives qu'il leur plaira.

Les Diètes étant fréquentes ont moins besoin d'être longues, & six semaines de durée me paroissent bien suffisantes pour les besoins ordinaires de l'État. Mais il est contradictoire que l'autorité souveraine se donne des entraves à elle-même, sur-tout quand elle est immédiatement entre les mains de la nation. Que cette durée des Diètes ordinaires continue d'être fixée à six semaines, à la bonne heure. Mais il dépendra toujours de l'assemblée de prolonger ce terme par une délibération expresse, lorsque les affaires le demanderont. Car enfin, si la Diète qui par sa nature est au-dessus de la loi, dit; *Je veux rester*, qui est-ce qui lui dira; *Je ne veux pas que tu restes*. Il n'y a que le seul cas qu'une Diète voulût durer plus de deux ans qu'elle ne le pourroit pas; ses pouvoirs alors finiroient, & ceux d'une autre Diète commenceroient avec la troisième année. La Diète

qui peut tout , peut sans contredit prescrire un plus long intervalle entre les Diètes : mais cette nouvelle loi ne pourroit regarder que les Diètes subséquentes, & celle qui la porte n'en peut profiter. Les principes dont ces regles se déduisent sont établis dans le Contrat Social.

A l'égard des Diètes extraordinaires, le bon ordre exige en effet qu'elles soient rares , & convoquées uniquement pour d'urgentes nécessités. Quand le Roi les juge telles, il doit, je l'avoue, en être cru ; mais ces nécessités pourroient exister & qu'il n'en convînt pas ; faut-il alors que le Sénat en juge ? Dans un Etat libre on doit prévoir tout ce qui peut attaquer la liberté. Si les confédérations restent, elles peuvent en certains cas suppléer les Diètes extraordinaires : mais si vous abolissez les confédérations, il faut un réglemeut pour ces Diètes nécessairement.

Il me paroît impossible que la loi puisse fixer raisonnablement la durée des Diètes extraordinaires ; puisqu'elle dépend absolument de la nature des affaires qui la font convoquer. Pour l'ordinaire la célérité y est nécessaire ; mais cette célérité étant relative aux matieres à traiter

qui ne sont pas dans l'ordre des affaires courantes, on ne peut rien statuer là-dessus d'avance, & l'on pourroit se trouver en tel état qu'il importeroit que la Diète restât assemblée jusqu'à ce que cet état eût changé, ou que le tems des Diètes ordinaires fît tomber les pouvoirs de celle-là.

Pour ménager le tems si précieux dans les Diètes, il faudroit tâcher d'ôter de ces assemblées les vaines discussions qui ne servent qu'à le faire perdre. Sans doute il y faut non-seulement de la regle & de l'ordre, mais du cérémonial & de la majesté. Je voudrois même qu'on donnât un soin particulier à cet article, & qu'on sentît, par exemple, la barbarie & l'horrible indécence de voir l'appareil des armes profaner le sanctuaire des loix. Polonois, êtes-vous plus guerriers que n'étoient les Romains, & jamais dans les plus grands troubles de leur République l'aspect d'un glaive ne souilla les Commices ni le Sénat. Mais je voudrois aussi qu'en s'attachant aux choses importantes & nécessaires, on évitât tout ce qui peut se faire ailleurs également bien. Le *Rugi*, par exemple, c'est-à-dire, l'examen de la légitimité

des Nonces est un tems perdu dans la Diète: non que cet examen ne soit en lui-même une chose importante, mais parce qu'il peut se faire aussi bien & mieux dans le lieu même où ils ont été élus, où ils sont le plus connus & où ils ont tous leurs concurrens. C'est dans leur Palatinat même, c'est dans la Diétine qui les députe que la validité de leur élection peut être mieux constatée & en moins de tems, comme cela se pratique pour les commissaires de Radom & les députés au tribunal. Cela fait, la Diète doit les admettre sans discussion sur le *Laudum*, dont ils sont porteurs, & cela non-seulement pour prévenir les obstacles qui peuvent retarder l'élection du Maréchal, mais sur-tout les intrigues par lesquelles le Sénat ou le Roi pourroient gêner les élections & chicaner les sujets qui leur seroient désagréables. Ce qui vient de se passer à Londres est une leçon pour les Polonois. Je fais bien que ce Wilkes n'est qu'un brouillon, mais par l'exemple de sa réjection la planche est faite, & désormais on n'admettra plus dans la chambre des Communes que des sujets qui conviennent à la Cour.

Il faudroit commencer par donner plus d'attention au choix des membres qui ont voix dans les Diétines. On discerneroit par-là plus aisément ceux qui sont éligibles pour la nonciature. Le livre d'or de Venise est un modele à suivre à cause des facilités qu'il donne. Il seroit commode & très-aisé de tenir dans chaque Grod un registre exact de tous les Nobles qui auroient, aux conditions requises, entrée & voix aux Diétines. On les inscrireroit dans le registre de leur district à mesure qu'ils atteindroient l'âge requis par les loix, & l'on rayeroit ceux qui devroient en être exclus dès qu'ils tomberoient dans ce cas, en marquant la raison de leur exclusion. Par ces registres, auxquels il faudroit donner une forme bien authentique, on distingueroit aisément, tant les membres légitimes des Diétines que les sujets éligibles pour la nonciature; & la longueur des discussions seroit fort abrégée sur cet article.

Une meilleure police dans les Dietes & Diétines seroit assurément une chose fort utile; mais je ne le redirai jamais trop, il ne faut pas vouloir à la fois deux choses contradictoires. La police est bonne, mais la liberté vaut mieux; & plus

vous gênez la liberté par des formes, plus ces formes fourniront de moyens à l'usurpation. Tous ceux dont vous userez pour empêcher la licence dans l'ordre législatif, quoique bons en eux-mêmes, seront tôt ou tard employés pour l'opprimer. C'est un grand mal que les longues & vaines harangues qui font perdre un tems si précieux, mais ç'en est un bien plus grand qu'un bon citoyen n'ose parler quand il a des choses utiles à dire. Dès qu'il n'y aura dans les Diètes que certaines bouches qui s'ouvrent, & qu'il leur sera défendu de tout dire, elles ne diront bientôt plus que ce qui peut plaire aux puissans.

Après les changemens indispensables dans la nomination des emplois & dans la distribution des graces, il y aura vraisemblablement & moins de vaines harangues & moins de flagorneries adressées au Roi sous cette forme. On pourroit cependant, pour élaguer un peu les tortillages & les amphigouris, obliger tout harangueur à énoncer au commencement de son discours la proposition qu'il veut faire, &, après avoir déduit ses raisons, de donner ses conclusions sommaires, comme font les gens du Roi

dans les tribunaux. Si cela n'abrégéoit pas les discours, cela contiendrait du moins ceux qui ne veulent parler que pour ne rien dire, & faire consumer le tems à ne rien faire.

Je ne fais pas bien qu'elle est la forme établie dans les Dietes pour donner la sanction aux loix; mais je fais que pour des raisons dites ci-devant, cette forme ne doit pas être la même que dans le Parlement de la Grande-Bretagne, que le Sénat de Pologne doit avoir l'autorité d'administration, non de législation, que dans toute cause législative les Sénateurs doivent voter seulement comme membres de la Diète, non comme membres du Sénat, & que les voix doivent être comprises par tête également dans les deux chambres. Peut-être l'usage du *liberum veto* a-t-il empêché de faire cette distinction; mais elle sera très-nécessaire quand le *liberum veto* sera ôté, & cela d'autant plus que ce sera un avantage immense de moins dans la chambre des Nonces; car je ne suppose pas que les Sénateurs, bien moins les Ministres, aient jamais eu part à ce droit. Le *veto* des Nonces Polonois représente celui des Tribuns du peuple à

Rome; or ils n'exerçoient pas ce droit comme citoyens, mais comme représentans du Peuple Romain. La perte du *liberum veto* n'est donc que pour la chambre des Nonces, & le Corps du Sénat n'y perdant rien, y gagne par conséquent.

Ceci posé, je vois un défaut à corriger dans la Diète. C'est que le nombre des Sénateurs égalant presque celui des Nonces, le Sénat a une trop grande influence dans les délibérations, & peut aisément, par son crédit dans l'ordre Equestre, gagner le petit nombre de voix dont il a besoin pour être toujours prépondérant.

Je dis que c'est un défaut; parce que le Sénat étant un Corps particulier dans l'Etat, a nécessairement des intérêts de Corps différens de ceux de la nation, & qui même à certains égards y peuvent être contraires. Or la loi, qui n'est que l'expression de la volonté générale, est bien le résultat de tous les intérêts particuliers combinés & balancés par leur multitude; mais les intérêts de Corps faisant un poids trop considérable romproient l'équilibre, & ne doivent pas y entrer collectivement. Chaque individu

doit avoir sa voix, nul Corps, quel qu'il soit, n'en doit avoir une. Or, si le Sénat avoit trop de poids dans la Diète, non-seulement il y porteroit son intérêt, mais il le rendroit prépondérant.

Un remede naturel à ce défaut se présente de lui-même, c'est d'augmenter le nombre des Nonces; mais je craindrois que cela ne fît trop de mouvement dans l'Etat & n'approchât trop du tumulte démocratique. S'il falloit absolument changer la proportion, au lieu d'augmenter le nombre des Nonces, j'aime-rois mieux diminuer le nombre des Sénateurs. Et dans le fond, je ne vois pas trop pourquoi, y ayant déjà un Palatin à la tête de chaque province, il y faut encore de grands Castellans. Mais ne perdons jamais de vue l'importante maxime de ne rien changer sans nécessité, ni pour retrancher ni pour ajouter.

Il vaut mieux, à mon avis, avoir un conseil moins nombreux & laisser plus de liberté à ceux qui le composent, que d'en augmenter le nombre & de gêner la liberté dans les délibérations, comme on est toujours forcé de faire quand ce nombre devient trop grand: à quoi j'ajouterai, s'il est permis de prévoir le

bien ainsi que le mal, qu'il faut éviter de rendre la Diète aussi nombreuse qu'elle peut l'être, pour ne pas s'ôter le moyen d'y admettre un jour sans confusion de nouveaux Députés, si jamais on en vient à l'anoblissement des Villes & à l'affranchissement des serfs, comme il est à désirer pour la force & le bonheur de la nation.

Cherchons donc un moyen de remédier à ce défaut d'une autre manière & avec le moins de changement qu'il se pourra.

Tous les Sénateurs sont nommés par le Roi, & conséquemment sont les créatures. De plus ils sont à vie, & à ce titre ils forment un Corps indépendant & du Roi & de l'ordre Equestre qui, comme je l'ai dit, a son intérêt à part & doit tendre à l'usurpation. Et l'on ne doit pas ici m'accuser de contradiction, parce que j'admets le Sénat comme un Corps distinct dans la République, quoique je ne l'admette pas comme un ordre composant de la République : car cela est fort différent.

Premièrement, il faut ôter au Roi la nomination du Sénat, non pas tant à cause du pouvoir qu'il conserve par-là

sur les Sénateurs & qui peut n'être pas grand, que par celui qu'il a sur tous ceux qui aspirent à l'être, & par eux sur le Corps entier de la nation. Outre l'effet de ce changement dans la constitution, il en résultera l'avantage inestimable d'amortir parmi la Noblesse l'esprit courtois & d'y substituer l'esprit patriotique. Je ne vois aucun inconvénient que les Sénateurs soient nommés par la Diète, & j'y vois de grands biens trop clairs pour avoir besoin d'être détaillés. Cette nomination peut se faire tout d'un coup dans la Diète, ou premièrement dans les Diétines, par la présentation d'un certain nombre de sujets pour chaque place vacante dans leurs Palatinats respectifs. Entre ces élus la Diète feroit son choix, ou bien elle en éliroit un moindre nombre parmi lesquels on pourroit laisser encore au Roi le droit de choisir : mais pour aller tout d'un coup au plus simple, pourquoi chaque Palatin ne seroit-il pas élu définitivement dans la Diétine de sa province? Quel inconvénient a-t-on vu naître de cette élection pour les Palatins de Polock, de Witebsk, & pour le Staroste de Samogitie, & quel mal y auroit-il que le privilege de ces trois pro-

vinces devînt un droit commun pour toutes ? Ne perdons pas de vue l'importance dont il est pour la Pologne de tourner sa constitution vers la forme fédérative, pour écarter, autant qu'il est possible, les maux attachés à la grandeur, ou plutôt à l'étendue de l'Etat.

En second lieu, si vous faites que les Sénateurs ne soient plus à vie, vous affoiblirez considérablement l'intérêt de Corps qui tend à l'usurpation; mais cette opération a ses difficultés: premièrement, parce qu'il est dur à des hommes accoutumés à manier les affaires publiques, de se voir réduits tout d'un coup à l'état privé sans avoir démérité: secondement, parce que les places de Sénateurs sont unies à des titres de Palatins & de Castellans & à l'autorité locale qui y est attachée, & qu'il résulteroit du désordre & des mécontentemens du passage perpétuel de ces titres & de cette autorité d'un individu à un autre. Enfin cette amovibilité ne peut pas s'étendre aux Evêques, & ne doit peut-être pas s'étendre aux Ministres, dont les places exigeant des talens particuliers ne sont pas toujours faciles à bien remplir. Si les Evêques seuls étoient à vie, l'autorité

du Clergé, déjà trop grande, augmenteroit considérablement, & il est important que cette autorité soit balancée par des Sénateurs qui soient à vie ainsi que les Evêques, & qui ne craignent pas plus qu'eux d'être déplacés.

Voici ce que j'imaginerois pour remédier à ces divers inconvéniens. Je voudrois que les places de Sénateurs du premier rang continuassent d'être à vie. Cela feroit, en y comprenant, outre les Evêques & les Palatins, tous les Castellans du premier rang, quatre-vingt-neuf Sénateurs inamovibles.

Quant aux Castellans du second rang, je les voudrois tous à tems, soit pour deux ans, en faisant à chaque Diète une nouvelle élection, soit pour plus longtems s'il étoit jugé à propos; mais toujours sortant de place à chaque terme, sauf à élire de nouveau ceux que la Diète voudroit continuer, ce que je permettrois un certain nombre de fois seulement, selon le projet qu'on trouvera ci-après.

L'obstacle des titres feroit foible, parce que ces titres ne donnant presque d'autre fonction que de siéger au Sénat, pourroient être supprimés sans inconvénient, & qu'au lieu du titre de Castellans à bancs,

ils pourroient porter simplement celui de Sénateurs députés. Comme par la réforme, le Sénat revêtu de la puissance exécutive seroit perpétuellement assemblé dans un certain nombre de ses membres, un nombre proportionné de Sénateurs députés seroient de même tenus d'y assister toujours à tour de rôle, mais il ne s'agit pas ici de ces sortes de détails.

Par ce changement à peine sensible, ces Castellans ou Sénateurs députés deviendroient réellement autant de représentans de la Diète qui seroient contre-poids au Corps du Sénat, & renforceroient l'ordre Equestre dans les assemblées de la nation; en sorte que les Sénateurs à vie, quoique devenus plus puissans, tant par l'abolition du *veto* que par la diminution de la puissance royale, & de celle des Ministres fondue en partie dans leur Corps, n'y pourroient pourtant faire dominer l'esprit de ce Corps, & le Sénat, ainsi mi-parti de membres à tems & de membres à vie, seroit aussi bien constitué qu'il est possible pour faire un pouvoir intermédiaire entre la chambre des Nonces & le Roi, ayant à la fois assez de consistance pour régler

l'administration & assez de dépendance pour être soumis aux loix. Cette opération me paroît bonne, parce qu'elle est simple, & cependant d'un grand effet.

On propose pour modérer les abus du *veto* , de ne plus compter les voix par tête de Nonce, mais de les compter par Palatinats. On ne sauroit trop réfléchir sur ce changement avant que de l'adopter, quoiqu'il ait ses avantages & qu'il soit favorable à la forme fédérative. Les voix prises par masses & collectivement vont toujours moins directement à l'intérêt commun que prises ségrégativement par individu. Il arrivera très-souvent que parmi les Nonces d'un Palatinat, un d'entr'eux dans leurs délibérations particulières prendra l'ascendant sur les autres & déterminera pour son avis la pluralité, qu'il n'auroit pas si chaque voix demeurait indépendante. Ainsi les corrupteurs auront moins à faire & sauront mieux à qui s'adresser. De plus, il vaut mieux que chaque Nonce ait à répondre pour lui seul à la Diétine, afin que nul ne s'excuse sur les autres, que l'innocent & le coupable ne soient pas confondus & que la justice distributive soit mieux observée. Il se présente bien des

des raisons contre cette forme qui relâcherait beaucoup le lien commun & pourroit à chaque Diète exposer l'Etat à se diviser. En rendant les Nonces plus dépendans de leurs instructions & de leurs constituans, on gagne à-peu-près le même avantage sans aucun inconvénient. Ceci suppose, il est vrai, que les suffrages ne se donnent point par scrutin, mais à haute voix, afin que la conduite & l'opinion de chaque Nonce à la Diète soient connues, & qu'il en réponde en son propre & privé nom. Mais cette matière des suffrages étant une de celles que j'ai discutées avec le plus de soin dans le Contrat Social, il est superflu de me répéter ici.

Quant aux élections, on trouvera peut-être d'abord quelque embarras à nommer à la fois dans chaque Diète tant de Sénateurs députés, & en général aux élections d'un grand nombre sur un plus grand nombre qui reviendront quelquefois dans le projet que j'ai à proposer; mais en recourant pour cet article au scrutin, l'on ôteroit aisément cet embarras au moyen de cartons imprimés & numérotés qu'on distribueroit aux Electeurs la veille de l'élection, & qui

contiendroient les noms de tous les Candidats entre lesquels cette élection doit être faite. Le lendemain, les Electeurs viendroient à la file rapporter dans une corbeille tous leurs cartons, après avoir marqué chacun dans le sien ceux qu'il élit ou ceux qu'il exclut selon l'avis qui seroit en tête des cartons. Le déchiffrement de ces mêmes cartons se feroit tout de suite en présence de l'assemblée par le Secrétaire de la Diète, assisté de deux autres Secrétaires *ad actum* nommés sur le champ par le Maréchal dans le nombre des Nonces présens. Par cette méthode l'opération deviendroit si courte & si simple, que sans dispute & sans bruit tout le Sénat se rempliroit aisément dans une séance. Il est vrai qu'il faudroit encore une regle pour déterminer la liste des Candidats; mais cet article aura sa place & ne sera pas oublié.

Reste à parler du Roi qui préside à la Diète, & qui doit être par sa place le suprême administrateur des Loix.



CHAPITRE VIII.

Du Roi.

C'EST un grand mal que le chef d'une nation soit l'ennemi né de la liberté dont il devroit être le défenseur. Ce mal, à mon avis, n'est pas tellement inhérent à cette place qu'on ne pût l'en détacher ou du moins l'amoinrir considérablement. Il n'y a point de tentation sans espoir. Rendez l'usurpation impossible à vos Rois, vous leur en ôterez la fantaisie, & ils mettront à vous bien gouverner & à vous défendre tous les efforts qu'ils font maintenant pour vous asservir. Les instituteurs de la Pologne, comme l'a remarqué M. le Comte de Wielhorski, ont bien songé à ôter aux Rois les moyens de nuire, mais non pas celui de corrompre, & les graces dont ils sont les distributeurs leur donnent abondamment ce moyen. La difficulté est qu'en leur ôtant cette distribution l'on paroît leur tout ôter : c'est pourtant ce qu'il ne faut pas faire ; car autant vaudroit n'avoir

point de Roi , & je crois impossible à un aussi grand Etat que la Pologne de s'en passer ; c'est-à-dire, d'un chef suprême qui soit à vie. Or à moins que le chef d'une nation ne soit tout-à-fait nul , & par conséquent inutile , il faut bien qu'il puisse faire quelque chose , & si peu qu'il fasse , il faut nécessairement que ce soit du bien ou du mal.

Maintenant tout le Sénat est à la nomination du Roi : c'est trop. S'il n'a aucune part à cette nomination , ce n'est pas assez. Quoique la Pairie en Angleterre soit aussi à la nomination du Roi , elle en est bien moins dépendante , parce que cette Pairie une fois donnée est héréditaire , au lieu que les Evêchés , Palatinats & Castellanies n'étant qu'à vie , retournent , à la mort de chaque titulaire , à la nomination du Roi.

J'ai dit comment il me paroît que cette nomination devoit se faire , savoir les Palatins & grands Castellans à vie & par leurs Diétines respectives. Les Castellans du second rang à tems & par la Diète. A l'égard des Evêques , il me paroît difficile , à moins qu'on ne les fasse élire par leurs chapitres , d'en ôter la nomination au Roi , & je crois qu'on

peut la lui laisser, excepté toutefois celle de l'Archevêque de Guesne qui appartient naturellement à la Diète, à moins qu'on n'en sépare la Primatie, dont elle seule doit disposer. Quand aux Ministres, sur-tout les grands généraux & grands trésoriers, quoique leur puissance qui fait contre-poids à celle du Roi doive être diminuée en proportion de la sienne, il ne me paroît pas prudent de laisser au Roi le droit de remplir ces places par ses créatures, & je voudrois au moins qu'il n'eût que le choix sur un petit nombre de sujets présentés par la Diète. Je conviens que ne pouvant plus ôter ces places après les avoir données, il ne peut plus compter absolument sur ceux qui les remplissent : mais c'est assez du pouvoir qu'elles lui donnent sur les aspirans, sinon pour le mettre en état de changer la face du Gouvernement, du moins pour lui en laisser l'espérance, & c'est sur-tout cette espérance qu'il importe de lui ôter à tout prix.

Pour le grand Chancelier, il doit ce me semble être de nomination royale. Les Rois sont les juges nés de leurs peuples ; c'est pour cette fonction, quoiqu'ils l'aient tous abandonnée, qu'ils ont

été établis ; elle ne peut leur être ôtée ; & quand ils ne veulent pas la remplir eux-mêmes , la nomination de leurs substitués en cette partie est de leur droit , parce que c'est toujours à eux de répondre des jugemens qui se rendent en leur nom. La nation peut , il est vrai , leur donner des assesseurs , & le doit lorsqu'ils ne jugent pas eux-mêmes : ainsi le tribunal de la Couronne , où préside , non le Roi , mais le grand Chancelier , est sous l'inspection de la nation , & c'est avec raison que les Diétines en nomment les autres membres. Si le Roi jugeoit en personne , j'estime qu'il auroit le droit de juger seul. En tout état de cause son intérêt seroit toujours d'être juste , & jamais des jugemens iniques ne furent une bonne voie pour parvenir à l'usurpation.

A l'égard des autres dignités , tant de la Couronne que des Palatinats , qui ne sont que des titres honorifiques & donnent plus d'éclat que de crédit , on ne peut mieux faire que de lui en laisser la pleine disposition ; qu'il puisse honorer le mérite & flatter la vanité , mais qu'il ne puisse conférer la puissance.

La majesté du Trône doit être entretenue avec splendeur : mais il importe

que de toute la dépense nécessaire à cet effet on en laisse faire au Roi le moins qu'il est possible. Il seroit à desirer que tous les officiers du Roi fussent aux gages de la République & non pas aux siens , & qu'on réduisît en même rapport tous les revenus royaux , afin de diminuer autant qu'il se peut le manie-
ment des deniers par les mains du Roi.

On a proposé de rendre la Couronne héréditaire. Assurez-vous qu'au moment que cette loi sera portée , la Pologne peut dire adieu pour jamais à sa liberté. On pense y pourvoir suffisamment en bornant la puissance royale. On ne voit pas que ces bornes posées par les loix seront franchies à trait de tems par des uiirpations graduelles , & qu'un systéme adopté & suivi sans interruption par une famille royale , doit l'emporter à la longue sur une législation qui par sa nature tend sans cesse au relâchement. Si le Roi ne peut corrompre les Grands par des graces , il peut toujours les corrompre par des promesses dont ses successeurs sont garans ; & comme les plans formés par la famille royale se perpétuent avec elle, on prendra bien plus de confiance en ses engagements, & l'on comptera bien plus

sur leur accomplissement , que quand la Couronne élective montre la fin des projets du Monarque avec celle de sa vie. La Pologne est libre , parce que chaque regne est précédé d'un intervalle où la nation , rentrée dans tous ses droits & reprenant une vigueur nouvelle , coupe le progrès des abus & des usurpations , où la législation se remonte & reprend son premier ressort. Que deviendront les *Pača conventa* l'égide de la Pologne , quand une famille établie sur le trône à perpétuité le remplira sans intervalle , & ne laissera à la nation , entre la mort du pere & le couronnement du fils , qu'une vaine ombre de liberté sans effet , qu'anéantira bientôt la simagrée du serment fait par tous les Rois à leur sacre & par tous oubliés pour jamais l'instant d'après ? Vous avez vu le Danemarck , vous voyez l'Angleterre , & vous allez voir la Suede : profitez de ces exemples pour apprendre une fois pour toutes que , quelques précautions qu'on puisse entasser , hérédité dans le trône & liberté dans la nation , seront à jamais des choses incompatibles.

Les Polonois ont toujours eu du penchant à transmettre la Couronne du

pere aux fils , ou aux plus proches par voie d'héritage , quoique toujours par droit d'élection. Cette inclination, s'ils continuent à la suivre , les menera tôt ou tard au malheur de rendre la Couronne héréditaire , & il ne faut pas qu'ils esperent lutter aussi long-tems de cette maniere contre la puissance royale , que les membres de l'Empire Germanique ont lutté contre celle de l'Empereur ; parce que la Pologne n'a point en elle-même de contre-poids suffisant pour maintenir un Roi héréditaire dans la subordination légale. Malgré la puissance de plusieurs membres de l'Empire , sans l'élection accidentelle de Charles VII , les capitulations impériales ne seroient déjà plus qu'un vain formulaire comme elles l'étoient au commencement de ce siecle ; & les *pacta conventa* deviendront bien plus vains encore , quand la famille royale aura eu le tems de s'affermir & de mettre toutes les autres au-dessous d'elle. Pour dire en un mot mon sentiment sur cet article , je pense qu'une Couronne élective avec le plus absolu pouvoir , vaudroit encore mieux pour la Pologne qu'une Couronne héréditaire avec un pouvoir presque nul.

Au lieu de cette fatale loi qui rendroit la Couronne héréditaire, j'en proposerois une bien contraire, qui, si elle étoit admise, maintiendrait la liberté de la Pologne. Ce seroit d'ordonner par une loi fondamentale que jamais la Couronne ne passeroit du pere au fils, & que tout fils d'un Roi de Pologne seroit pour toujours exclu du trône. Je dis que je proposerois cette loi si elle étoit nécessaire : mais occupé d'un projet qui feroit le même effet sans elle, je renvoie à sa place l'explication de ce projet, & supposant que par son effet les fils seront exclus du trône de leur pere, au moins immédiatement, je crois voir que la liberté bien assurée ne sera pas le seul avantage qui résultera de cette exclusion. Il en naîtra un autre encore très-considérable ; c'est en ôtant tout espoir aux Rois d'usurper & transmettre à leurs enfans un pouvoir arbitraire, de porter toute leur activité vers la gloire & la prospérité de l'Etat, la seule voie qui reste ouverte à leur ambition. C'est ainsi que le chef de la nation en deviendra, non plus l'ennemi né, mais le premier citoyen. C'est ainsi qu'il fera sa grande affaire d'illustrer son regne par des éta-

bliffemens utiles qui le rendent cher à son peuple , respectable à ses voisins , qui fassent bénir après lui sa mémoire , & c'est ainsi que , hors les moyens de nuire & de séduire qu'il ne faut jamais lui laisser , il conviendra d'augmenter la puissance en tout ce qui peut concourir au bien public. Il aura peu de force immédiate & directe pour agir par lui-même , mais il aura beaucoup d'autorité , de surveillance & d'inspection pour contenir chacun dans son devoir , & pour diriger le Gouvernement à son véritable but. La présidence de la Diète , du Sénat , & de tous les Corps , un sévère examen de la conduite de tous les gens en place , un grand soin de maintenir la justice & l'intégrité dans tous les tribunaux , de conserver l'ordre & la tranquillité dans l'Etat , de lui donner une bonne assiette audehors , le commandement des armées en tems de guerre , les établissemens utiles en tems de paix , sont des devoirs qui tiennent particulièrement à son office de Roi , & qui l'occuperont assez s'il veut les remplir par lui-même ; car les détails de l'administration étant confiés à des Ministres établis pour cela , ce doit être un

crime à un Roi de Pologne de confier aucune partie de la sienne à des favoris. Qu'il fasse son métier en personne, ou qu'il y renonce. Article important sur lequel la nation ne doit jamais se relâcher.

C'est sur de semblables principes qu'il faut établir l'équilibre & la pondération des pouvoirs qui composent la législation & l'administration. Ces pouvoirs, dans les mains de leurs dépositaires & dans la meilleure proportion possible, devroient être en raison directe de leur nombre & inverse du tems qu'ils restent en place. Les parties composantes de la Diète suivront d'assez près ce meilleur rapport. La chambre des Nonces, la plus nombreuse sera aussi la plus puissante, mais tous les membres changeront fréquemment. Le Sénat moins nombreux aura une moindre part à la législation, mais une plus grande à la puissance exécutive, & ses membres participant à la constitution des deux extrêmes, seront partie à tems & partie à vie comme il convient à un Corps intermédiaire. Le Roi qui préside à tout continuera d'être à vie, & son pouvoir, toujours très-grand pour l'inspection, sera borné par la Chambre des Nonces quant à la

législation, & par le Sénat quant à l'administration. Mais, pour maintenir l'égalité, principe de la constitution, rien n'y doit être héréditaire que la noblesse. Si la Couronne étoit héréditaire, il faudroit pour conserver l'équilibre, que la Pairie ou l'ordre Sénatorial le fût aussi comme en Angleterre. Alors l'ordre Equestre abaissé perdrait son pouvoir, la chambre des Nonces n'ayant pas, comme celle des Communes, celui d'ouvrir & fermer tous les ans le trésor public, & la constitution Polonoise seroit renversée de fond-en-comble.



C H A P I T R E I X.

Causes particulieres de l'Anarchie.

LA Diète bien proportionnée & bien pondérée ainsi dans toutes ses parties, sera la source d'une bonne législation & d'un bon Gouvernement. Mais il faut pour cela que ses ordres soient respectés & suivis. Le mépris des loix & l'anarchie où la Pologne a vécu jusqu'ici, ont des causes faciles à voir. J'en ai déjà ci-

devant marqué la principale & j'en ai indiqué le remede. Les autres causes concourantes sont, 1^o le *liberum veto*, 2^o les confédérations, 3^o. & l'abus qu'ont fait les particuliers du droit qu'on leur a laissé d'avoir des gens de guerre à leur service.

Ce dernier abus est tel que si l'on ne commence pas par l'ôter, toutes les autres réformes sont inutiles. Tant que les particuliers auront le pouvoir de résister à la force exécutive, ils croiront en avoir le droit, & tant qu'ils auront entr'eux de petites guerres, comment veut-on que l'Etat soit en paix ? J'avoue que les places fortes ont besoin de gardes ; mais pourquoi faut-il des places qui sont fortes seulement contre les citoyens & foibles contre l'ennemi ? J'ai peur que cette réforme ne souffre des difficultés ; cependant je ne crois pas impossible de les vaincre, & pour peu qu'un citoyen puissant soit raisonnable, il consentira sans peine à n'avoir plus à lui des gens de guerre, quand aucun autre n'en aura.

J'ai dessein de parler ci-après des établissemens militaires ; ainsi je renvoie à cet article ce que j'aurois à dire dans celui-ci.

Le *liberum veto* n'est pas un droit vicieux en lui-même, mais si-tôt qu'il passe sa borne, il devient le plus dangereux des abus : il étoit le garant de la liberté publique ; il n'est plus que l'instrument de l'oppression. Il ne reste, pour ôter cet abus funeste, que d'en détruire la cause tout-à-fait. Mais il est dans le cœur de l'homme de tenir aux privilèges individuels plus qu'à des avantages plus grands & plus généraux. Il n'y a qu'un patriotisme éclairé par l'expérience qui puisse apprendre à sacrifier à de plus grands biens un droit brillant devenu pernicieux par son abus, & dont cet abus est désormais inséparable. Tous les Polonois doivent sentir vivement les maux que leur a fait souffrir ce malheureux droit. S'ils aiment l'ordre & la paix, ils n'ont aucun moyen d'établir chez eux l'un & l'autre, tant qu'ils y laisseront subsister ce droit, bon dans la formation du Corps politique, ou quand il a toute sa perfection, mais absurde & funeste tant qu'il reste des changemens à faire, & il est impossible qu'il n'en reste pas toujours, sur-tout dans un grand Etat entouré de voisins puissans & ambitieux.

Le *liberum veto* seroit moins dérai-

sonnable , s'il tomboit uniquement sur les points fondamentaux de la constitution : mais qu'il ait lieu généralement dans toutes les délibérations des Diètes , c'est ce qui ne peut s'admettre en aucune façon. C'est un vice dans la constitution Polonoise que la législation & l'administration n'y soient pas assez distinguées , & que la Diète exerçant le pouvoir législatif y mêle des parties d'administration , fasse indifféremment des actes de souveraineté & de Gouvernement , souvent même des actes mixtes par lesquels ses membres sont magistrats & législateurs tout à la fois.

Les changemens proposés tendent à mieux distinguer ces deux pouvoirs , & par-là même à mieux marquer les bornes du *liberum veto*. Car je ne crois pas qu'il soit jamais tombé dans l'esprit de personne de l'étendre aux matieres de pure administration , ce qui seroit anéantir l'autorité civile & tout le gouvernement.

Par le droit naturel des sociétés , l'unanimité a été requise pour la formation du Corps politique , & pour les loix fondamentales qui tiennent à son existence , telles , par exemple , que la pre-

miere corrigée, la cinquieme, la neuvieme & l'onzieme marquées dans la Pseudo-Diete de 1768. Or, l'unanimité requise pour l'établissement de ces loix doit l'être de même pour leur abrogation. Ainsi voilà des points sur lesquels le *liberum veto* peut continuer de subsister, & puisqu'il ne s'agit de le détruire totalement, les Polonois qui, sans beaucoup de murmure, ont vu resserrer ce droit par la Diète de 1768, devront sans peine le voir réduire & limiter dans une Diète plus libre & plus légitime.

Il faut bien peser & bien méditer les points capitaux qu'on établira comme loix fondamentales, & l'on fera porter sur ces points seulement la force du *liberum veto*. De cette maniere, on rendra la constitution solide & ces loix irrévocables autant qu'elles peuvent l'être : car il est contre la nature du Corps politique de s'imposer des loix qu'il ne puisse révoquer ; mais il n'est ni contre la nature ni contre la raison, qu'il ne puisse révoquer ces loix qu'avec la même solennité qu'il mit à les établir. Voilà toute la chaîne qu'il peut se donner pour l'avenir. C'en est assez, & pour affermir la constitution & pour contenter l'amour

des Polonois pour le *liberum veto*, sans s'exposer dans la suite aux abus qu'il a fait naître.

Quant à ces multitudes d'articles qu'on a mis ridiculement au nombre des loix fondamentales & qui font seulement le Corps de la législation, de même que tous ceux qu'on range sous le titre de matieres d'État, ils sont sujets par la vicissitude des choses à des variations indispensables qui ne permettent pas d'y requérir l'unanimité. Il est encore absurde que, dans quelque cas que ce puisse être, un membre de la Diète en puisse arrêter l'activité, & que la retraite ou la protestation d'un Nonce ou de plusieurs puisse dissoudre l'assemblée & casser ainsi l'autorité souveraine. Il faut abolir ce droit barbare & décerner peine capitale contre quiconque seroit tenté de s'en prévaloir. S'il y avoit des cas de protestation contre la Diète, ce qui ne peut être tant qu'elle sera libre & complete, ce seroit aux Palatinats & Diétines que ce droit pourroit être conféré, mais jamais à des Nonces qui, comme membres de la Diète, ne doivent avoir sur elle aucun degré d'autorité, ni récuser ses décisions.

Entre le *veio* qui est la plus grande force individuelle que puisse avoir les membres de la souveraine puissance, & qui ne doit avoir lieu que pour les loix véritablement fondamentales, & la pluralité, qui est la moindre & qui se rapporte aux matieres de simple administration, il y a différentes proportions sur lesquelles on peut déterminer la prépondérance des avis en raison de l'importance des matieres. Par exemple, quand il s'agira de législation l'on peut exiger les trois quarts au moins des suffrages, les deux tiers dans les matieres d'État, la pluralité seulement pour les élections & autres affaires courantes & momentanées. Ceci n'est qu'un exemple pour expliquer mon idée & non une proportion que je détermine.

Dans un État tel que la Pologne où les ames ont encore un grand ressort, peut-être eût-on pu conserver dans son entier ce beau droit du *liberum veto* sans beaucoup de risque, & peut-être même avec avantage, pourvu qu'on eût rendu ce droit dangereux à exercer, & qu'on y eût attaché de grandes conséquences pour celui qui s'en seroit prévalu. Car il est, j'ose le dire, extravagant que ce-

lui qui rompt ainsi l'activité de la Diète & laisse l'Etat sans ressource, s'en aille jouir chez lui tranquillement & impunément de la désolation publique qu'il a causée.

Si donc, dans une résolution presque unanime, un seul opposant conservoit le droit de l'anuller, je voudrois qu'il répondît de son opposition sur sa tête, non-seulement à ses constituans dans la Diétine post-comitiale, mais ensuite à toute la nation dont il a fait le malheur. Je voudrois qu'il fût ordonné par la loi que six mois après son opposition, il seroit jugé solennellement par un tribunal extraordinaire établi pour cela seul, composé de tout ce que la nation a de plus sage, de plus illustre & de plus respecté, & qui ne pourroit le renvoyer simplement absous, mais seroit obligé de le condamner à mort sans aucune grâce, ou de lui décerner une récompense & des honneurs publics pour toute sa vie; sans pouvoir jamais prendre aucun milieu entre ces deux alternatives.

Des établissemens de cette espece, si favorables à l'énergie du courage & à l'amour de la liberté, sont trop éloignés de l'esprit moderne pour qu'on puisse

espérer qu'ils soient adoptés ni goûtés ; mais ils n'étoient pas inconnus aux anciens , & c'est par-là que leurs instituteurs savoient élever les ames & les enflammer au besoin d'un zele vraiment héroïque. On a vu dans des Républiques où régnoient des loix plus dures encore , de généreux citoyens se dévouer à la mort dans le péril de la patrie pour ouvrir un avis qui pût la sauver. Un *ve'o* suivi du même danger , peut sauver l'État dans l'occasion , & n'y sera jamais fort à craindre.

Oserois-je parler ici des confédérations & n'être pas de l'avis des savans ? Ils ne voient que le mal qu'elles font ; il faudroit voir aussi celui qu'elles empêchent. Sans contredit la confédération est un état violent dans la République ; mais il est des maux extrêmes qui rendent les remedes violens nécessaires , & dont il faut tâcher de guérir à tout prix. La confédération est en Pologne ce qu'étoit la dictature chez les Romains. L'une & l'autre font taire les loix dans un péril pressant , mais avec cette grande différence que la dictature , directement contraire à la législation Romaine , & à l'esprit du Gouvernement , a fini par le dé-

truire , & que les confédérations , au contraire , n'étant qu'un moyen de raffermir & rétablir la constitution ébranlée par de grands efforts , peuvent tendre & renforcer le ressort relâché de l'Etat fans pouvoir jamais le brifer. Cette forme fédérative qui , peut-être dans son origine eut une caufe fortuite , me paroit etre un chef-d'œuvre de politique. Par-tout où la liberté regne , elle est inceffamment attaquée & très-fouvent en péril. Tout Etat libre , où les grandes crises n'ont pas été prévues , est à chaque orage en danger de périr. Il n'y a que les Polonois qui de ces crises mêmes , aient fu tirer un nouveau moyen de maintenir la constitution. Sans les confédérations il y a long tems que la République de Pologne ne feroit plus , & j'ai grand'peur qu'elle ne dure pas longtems après elles , fi l'on prend le parti de les abolir. Jettez les yeux fur ce qui vient de fe passer. Sans les confédérations l'Etat étoit subjugué ; la liberté étoit pour jamais anéantie. Voulez-vous ôter à la République la reflource qui vient de la fauver ?

Et qu'on ne penfe pas que quand le *liberum veto* fera aboli & la pluralité ré-

table, les confédérations deviendront inutiles, comme si tout leur avantage consistoit dans cette pluralité. Ce n'est pas la même chose. La puissance exécutive attachée aux confédérations, leur donnera toujours dans les besoins extrêmes une vigueur ; une activité, une célérité que ne peut avoir la Diète, forcée à marcher à pas plus lents, avec plus de formalités, & qui ne peut faire un seul mouvement irrégulier sans renverser la constitution.

Non, les confédérations sont le bouclier, l'asyle, le sanctuaire de cette constitution. Tant qu'elles subsisteront, il me paroît impossible qu'elle se détruise. Il faut les laisser, mais il faut les régler. Si tous les abus étoient ôtés, les confédérations deviendroient presque inutiles. La réforme de votre Gouvernement doit opérer cet effet. Il n'y aura plus que les entreprises violentes qui mettent dans la nécessité d'y recourir ; mais ces entreprises sont dans l'ordre des choses qu'il faut prévoir. Au lieu donc d'abolir les confédérations, déterminez les cas où elles peuvent légitimement avoir lieu, & puis réglez-en bien la forme & l'effet, pour leur donner une sanc-

tion légale autant qu'il est possible, sans gêner leur formation ni leur activité. Il y a même de ces cas ou par le seul fait toute la Pologne doit être à l'instant confédérée; comme par exemple, au moment où, sous quelque prétexte que ce soit & hors le cas d'une guerre ouverte, des troupes étrangères mettent le pied dans l'Etat; parce qu'enfin quel que soit le sujet de cette entrée & le Gouvernement même y eût-il consenti, confédération chez soi n'est pas hostilité chez les autres; lorsque par quelque obstacle que ce puisse être, la Diète est empêchée de s'assembler au tems marqué par la loi; lorsqu'à l'instigation de qui que ce soit, on fait trouver des gens de guerre au tems & au lieu de son assemblée, ou que sa forme est altérée, ou que son activité est suspendue, ou que sa liberté est gênée en quelque façon que ce soit. Dans tous ces cas la confédération générale doit exister par le seul fait; les assemblées & signatures particulières n'en sont que des branches, & tous les Maréchaux en doivent être subordonnés à celui qui aura été nommé le premier.

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Administration.

SANS entrer dans des détails d'administration pour lesquels les connoissances & les vues me manquent également, je risquerai seulement sur les deux parties des finances & de la guerre quelques idées que je dois dire puisque je les crois bonnes, quoique presque assuré qu'elles ne seront pas goûtées: mais avant tout, je ferai sur l'administration de la justice une remarque qui s'éloigne un peu moins de l'esprit du Gouvernement Polonois.

Les deux états d'hommes d'épée & d'homme de robe étoient inconnus des anciens. Les citoyens n'étoient par métier ni soldats, ni juges, ni prêtres; ils étoient tout par devoir. Voilà le vrai secret de faire que tout marche au but commun, d'empêcher que l'esprit d'état ne s'enracine dans les Corps aux dépens du patriotisme, & que l'hydre de la chicane ne dévore une nation. La fonction

de juge, tant dans les tribunaux supérieurs que dans les justices terrestres, doit être un état passager d'épreuve, sur lequel la nation puisse apprécier le mérite & la probité d'un citoyen, pour l'élever ensuite aux postes plus éminens dont il est trouvé capable. Cette maniere de s'envisager eux-mêmes ne peut que rendre les juges très-attentifs à se mettre à l'abri de tout reproche, & leur donner généralement toute l'attention & toute l'intégrité que leur place exige. C'est ainsi que dans les beaux tems de Rome on passoit par la Préture pour arriver au Consulat. Voilà le moyen qu'avec peu de loix claires & simples, même avec peu de juges, la justice soit bien administrée, en laissant aux juges le pouvoir de les interpréter & d'y suppléer au besoin par les lumieres naturelles de la droiture & du bon sens. Rien de plus puérile que les précautions prises sur ce point par les Anglois. Pour ôter les jugemens arbitraires, ils se sont soumis à mille jugemens iniques & même extravagans, des nuées de gens de loi les dévorent : d'éternels procès les consomment; & avec la folle idée de vouloir tout prévoir, ils ont fait de leurs loix un dédale immense

où la mémoire & la raison se perdent également.

Il faut faire trois Codes. L'un politique, l'autre civil, & l'autre criminel. Tous trois clairs, courts & précis autant qu'il sera possible. Ces Codes seront enseignés non-seulement dans les universités, mais dans tous les colleges, & l'on n'a pas besoin d'autre Corps de droit. Toutes les regles du droit naturel sont mieux gravées dans les cœurs des hommes que dans tout le fatras de Justinien. Rendez-les seulement honnêtes & vertueux, & je vous réponds qu'ils sauront assez de droit; mais il faut que tous les citoyens, & sur-tout les hommes publics, soient instruits des loix positives de leur pays & des regles particulieres sur lesquelles ils sont gouvernés. Ils les trouveront dans ces Codes qu'ils doivent étudier, & tous les nobles avant d'être inscrits dans le livre d'or qui doit leur ouvrir l'entrée d'une Diétine, doivent soutenir sur ces Codes, & en particulier sur le premier, un examen qui ne soit pas une simple formalité, & sur lequel, s'ils ne sont pas suffisamment instruits, ils seront renvoyés jusqu'à ce qu'ils le soient mieux. A l'égard du droit Ro-

main & des coutumes, tout cela, s'il existe, doit être ôté des écoles & des tribunaux. On n'y doit connoître d'autre autorité que les loix de l'Etat; elles doivent être uniformes dans toutes les provinces pour tarir une source de procès, & les questions qui n'y seront pas décidées doivent l'être par le bon sens & l'intégrité des juges. Comptez que quand la magistrature ne sera pour ceux qui l'exercent qu'un état d'épreuve pour monter plus haut, cette autorité n'aura pas en eux l'abus qu'on en pourroit craindre, ou que si cet abus a lieu, il sera toujours moindre que celui de ces foules de loix qui souvent se contredisent, dont le nombre rend les procès éternels, & dont le conflit rend également les jugemens arbitraires.

Ce que je dis ici des juges doit s'entendre à plus forte raison des avocats. Cet état si respectable en lui-même se dégrade & s'avilit si-tôt qu'il devient un métier. L'avocat doit être le premier juge de son client & le plus sévère: son emploi doit être comme il étoit à Rome & comme il est encore à Geneve, le premier pas pour arriver aux magistratures; & en effet les avocats sont fort considé-

rés à Geneve & méritent de l'être. Ce sont des postulans pour le Conseil, très-attentifs à ne rien faire qui leur attire l'improbation publique. Je voudrois que toutes les fonctions publiques menassent ainsi de l'une à l'autre, afin que, nul ne s'arrangeant pour rester dans la sienne, ne s'en fit un métier lucratif & ne se mît au-dessus du jugement des hommes. Ce moyen rempliroit parfaitement le vœu de faire passer les enfans des citoyens opulens par l'état d'avocat, ainsi rendu honorable & passager. Je développerai mieux cette idée dans un moment.

Je dois dire ici en passant, puisque cela me vient à l'esprit, qu'il est contre le système d'égalité dans l'ordre Equestre d'y établir des substitutions & des Majorats. Il faut que la législation tende toujours à diminuer la grande inégalité de fortune & de pouvoir, qui met trop de distance entre les seigneurs & les simples nobles, & qu'un progrès naturel tend toujours à augmenter. A l'égard du cens par lequel on fixeroit la quantité de terre qu'un noble doit posséder pour être admis aux Diétines, voyant à cela du bien & du mal, & ne connoissant pas assez le

pays pour comparer les effets, je n'ose absolument décider cette question. Sans contredit, il seroit à desirer qu'un citoyen ayant voix dans un Palatinat y possédât quelques terres, mais je n'aimerois pas trop qu'on en fixât la quantité : en comptant les possessions pour beaucoup de choses, faut-il donc tout-à-fait compter les hommes pour rien ? Eh quoi ! parce qu'un gentilhomme aura peu ou point de terre, cesse-t-il pour cela d'être libre & noble, & sa pauvreté seule est-elle un crime assez grave pour lui faire perdre son droit de citoyen ?

Au reste, il ne faut jamais souffrir qu'aucune loi tombe en désuétude. Fût-elle indifférente, fût-elle mauvaise, il faut l'abroger formellement ou la maintenir en vigueur. Cette maxime, qui est fondamentale, obligera de passer en revue toutes les anciennes loix, d'en abroger beaucoup, & de donner la sanction la plus sévère à celles qu'on voudra conserver. On regarde en France comme une maxime d'Etat de fermer les yeux sur beaucoup de choses, c'est à quoi le despotisme oblige toujours ; mais dans un Gouvernement libre, c'est le moyen d'énerver la législation & d'ébranler la

constitution. Peu de loix , mais bien digérées , & sur-tout bien observées. Tous les abus qui ne sont pas défendus sont encore sans conséquence ; mais qui dit une loi dans un état libre dit une chose devant laquelle tout citoyen tremble , & le Roi tout le premier. En un mot , souffrez tout plutôt que d'user le ressort des loix ; car quand une fois ce ressort est usé , l'Etat est perdu sans ressource.



CHAPITRE XI.

Système économique.

LE choix du système économique que doit adopter la Pologne, dépend de l'objet qu'elle se propose en corrigeant sa constitution. Si vous ne voulez que devenir bruyans , brillans , redoutables , & influer sur les autres peuples de l'Europe , vous avez leur exemple , appliquez-vous à l'imiter. Cultivez les sciences , les arts , le commerce , l'industrie ; ayez des troupes réglées , des places fortes , des académies , sur-tout un bon système de finance qui fasse bien circuler l'argent ,

qui par-là le multiplie , qui vous en procure beaucoup ; travaillez à le rendre très-nécessaire , afin de tenir le peuple dans une plus grande dépendance , & pour cela fomentez & le luxe matériel , & le luxe de l'esprit qui en est inséparable. De cette maniere vous formerez un peuple intrigant , ardent , avide , ambitieux , servile & fripon comme les autres , toujours sans aucun milieu à l'un des deux extrêmes de la misere ou de l'opulence , de la licence ou de l'esclavage : mais on vous comptera parmi les grandes puissances de l'Europe , vous entrerez dans tous les systêmes politiques , dans toutes les négociations on recherchera votre alliance , on vous liera par des traités : il n'y aura pas une guerre en Europe où vous n'ayez l'honneur d'être fourrés ; si le bonheur vous en veut , vous pourrez rentrer dans vos anciennes possessions , peut-être en conquérir de nouvelles , & puis dire comme Pyrrhus ou comme les Russes , c'est-à-dire , comme les enfans : *Quand tout le monde sera à moi je mangerai bien du sucre.*

Mais si par hasard vous aimiez mieux former une nation libre , paisible & sage , qui n'a ni peur ni besoin de personne ;

qui se suffit à elle-même & qui est heureuse; alors il faut prendre une méthode toute différente, maintenir, rétablir chez vous des mœurs simples, des goûts sains, un esprit martial sans ambition; former des ames courageuses & désintéressées; appliquer vos peuples à l'agriculture & aux arts nécessaires à la vie; rendre l'argent méprisable, & s'il se peut inutile; chercher, trouver pour opérer de grandes choses, des ressorts plus puissans & plus sûrs. Je conviens qu'en suivant cette route vous ne remplirez pas les gazettes du bruit de vos fêtes, de vos négociations, de vos exploits, que les Philosophes ne vous encenseront pas, que les Poëtes ne vous chanteront pas, qu'en Europe on parlera peu de vous: peut-être même affectera-t-on de vous dédaigner; mais vous vivrez dans la véritable abondance, dans la justice & dans la liberté; mais on ne vous cherchera pas querelle, on vous craindra sans en faire semblant, & je vous réponds que les Russes ni d'autres ne viendront plus faire les maîtres chez vous, ou que, si pour leur malheur ils y viennent, ils seront beaucoup plus pressés d'en sortir. Ne tentez pas sur-tout d'allier ces deux projets; ils sont trop con-

tradictoires, & vouloir aller aux deux par une marche composée, c'est vouloir les manquer tous deux. Choisissez donc, & si vous préférez le premier parti cessez ici de me lire; car de tout ce qui me reste à proposer, rien ne se rapporte plus qu'au second.

Il y a sans contredit d'excellentes vues économiques dans les papiers qui m'ont été communiqués. Le défaut que j'y vois est d'être plus favorables à la richesse qu'à la prospérité. En fait de nouveaux établissemens, il ne faut pas se contenter d'en voir l'effet immédiat; il faut encore en bien prévoir les conséquences éloignées mais nécessaires. Le projet par exemple, pour la vente des Starosties & pour la maniere d'en employer le produit, me paroît bien entendu & d'une exécution facile dans le système établi dans toute l'Europe de tout faire avec de l'argent. Mais ce système est il bon en lui même & va-t-il bien à son but? Est-il sûr que l'argent soit le nerf de la guerre? Les peuples riches ont toujours été battus & conquis par les peuples pauvres. Est-il sûr que l'argent soit le ressort d'un bon Gouvernement? Les systèmes de finances sont modernes. Je

n'en vois rien sortir de bon ni de grand. Les Gouvernemens anciens ne connoissoient pas même ce mot de *finance*, & ce qu'ils faisoient avec des hommes est prodigieux. L'argent est tout au plus le supplément des hommes, & le supplément ne vaudra jamais la chose. Polonois, laissez-moi tout cet argent aux autres, ou contentez-vous de celui qu'il faudra bien qu'ils vous donnent, puisqu'ils ont plus besoin de vos bleds que vous de leur or. Il vaut mieux, croyez-moi, vivre dans l'abondance que dans l'opulence; soyez mieux que pécunieux; soyez riches: cultivez bien vos champs sans vous soucier du reste, bientôt vous moissonnerez de l'or, & plus qu'il n'en faut pour vous procurer l'huile & le vin qui vous manquent, puisqu'à cela près la Pologne abonde ou peut abonder de tout. Pour vous maintenir heureux & libres, ce sont des têtes, des cœurs & des bras qu'il vous faut: c'est là ce qui fait la force d'un Etat & la prospérité d'un peuple. Les systèmes de finances sont des ames venales; & dès qu'on ne veut que gagner, on gagne toujours plus à être fripon qu'honnête-homme. L'emploi de l'argent se dévoie

& se cache; il est destiné à une chose & employé à une autre. Ceux qui le manient apprennent bientôt à le détourner, & que sont tous les surveillans qu'on leur donne, sinon d'autres fripons qu'on envoie partager avec eux? S'il n'y avoit que des richesses publiques & manifestes; si la marche de l'or laissoit une marque ostensible & ne pouvoit se cacher, il n'y auroit point d'expédient plus commode pour acheter des services, du courage, de la fidélité, des vertus; mais vu sa circulation secrete, il est plus commode encore pour faire des pillards & des traîtres, pour mettre à l'enchere le bien public & la liberté. En un mot, l'argent est à la fois le ressort le plus foible & le plus vain que je connoisse pour faire marcher à son but la machine politique, le plus fort & le plus sûr pour l'en détourner.

On ne peut faire agir les hommes que par leur intérêt, je le fais; mais l'intérêt pécuniaire est le plus mauvais de tous, le plus vil, le plus propre à la corruption, & même, je le répète avec confiance & le soutiendrai toujours, le moindre & le plus foible aux yeux de qui connoît bien le cœur humain. Il est natu-

rellement dans tous les cœurs de grandes passions en réserve; quand il n'y reste plus que celle de l'argent, c'est qu'on a énervé, étouffé toutes les autres qu'il falloit exciter & développer. L'avare n'a point proprement de passion qui le domine, il n'aspire à l'argent que par prévoyance, pour contenter celles qui pourront lui venir. Sachez les fomentier & les contenter directement sans cette ressource, bientôt elle perdra tout son prix.

Les dépenses publiques sont inévitables; j'en conviens encore. Faites-les avec toute autre chose qu'avec de l'argent. De nos jours encore, on voit en Suisse les officiers, magistrats & autres stipendiaires publics, payés avec des denrées. Ils ont des dîmes, du vin, du bois, des droits utiles, honorifiques. Tout le service public se fait par corvées, l'Etat ne paye presque rien en argent. Il en faut, dira-t-on, pour le payement des troupes? Cet article aura sa place dans un moment. Cette maniere de payement n'est pas sans inconvéniens, il y a de la perte, du gaspillage: l'administration de ces sortes de biens est plus embarrassante; elle déplaît sur-tout à ceux qui en sont chargés, parce qu'ils y trouvent

moins à faire leur compte. Tout cela est vrai; mais que le mal est petit en comparaison de la foule de maux qu'il sauve! Un homme voudroit malverser qu'il ne le pourroit pas, du moins sans qu'il y parût. On m'objectera les Baillifs de quelques Cantons Suisses, mais d'où viennent leurs vexations? des amendes pécuniaires qu'ils imposent. Ces amendes arbitraires sont un grand mal déjà par elles-mêmes; cependant s'ils ne les pouvoient exiger qu'en denrées, ce ne seroit presque rien. L'argent extorqué se cache aisément, des magasins ne se cacheroient pas de même. Cherchez en tout pays, en tout Gouvernement & par toute terre. Vous n'y trouverez pas un grand mal en morale & en politique où l'argent ne soit mêlé.

On me dira que l'égalité des fortunes qui regne en Suisse rend la parcimonie aisée dans l'administration: au lieu que tant de puissantes maisons & de grands Seigneurs qui sont en Pologne demandent pour leur entretien de grandes dépenses & des finances pour y pourvoir. Point du tout. Ces grands Seigneurs sont riches par leurs patrimoines, & leurs dépenses seront moindres, quand le luxe

cessera d'être en honneur dans l'Etat, sans qu'elles les distinguent moins des fortunes inférieures, qui suivront la même proportion. Payez leurs services par de l'autorité, des honneurs, de grandes places. L'inégalité des rangs est compensée en Pologne par l'avantage de la noblesse, qui rend ceux qui les remplissent plus jaloux des honneurs que du profit. La République, en graduant & distribuant à propos ces récompenses purement honorifiques, se ménage un trésor qui ne la ruinera pas, & qui lui donnera des héros pour citoyens. Ce trésor des honneurs est une ressource inépuisable chez un peuple qui a de l'honneur; & plutôt à Dieu que la Pologne eût l'espoir d'épuiser cette ressource! O heureuse la nation qui ne trouvera plus dans son sein de distinctions possibles pour la vertu!

Au défaut de n'être pas dignes d'elle les récompenses pécuniaires joignent celui de n'être pas assez publiques, de ne parler pas sans cesse aux yeux & aux cœurs, de disparaître aussi-tôt qu'elles sont accordées, & de ne laisser aucune trace visible qui excite l'émulation en perpétuant l'honneur qui doit les accompagner. Je voudrois que tous les gra-

des, tous les emplois, toutes les récompenses honorifiques se marquassent par des signes extérieurs, qu'il ne fût jamais permis à un homme en place de marcher *incognito*, que les marques de son rang ou de sa dignité le suivissent par-tout, afin que le peuple le respectât toujours & qu'il se respectât toujours lui-même; qu'il pût ainsi toujours dominer l'opulence; qu'un riche qui n'est que riche, sans cesse offusqué par des citoyens titrés & pauvres, ne trouvât ni considération, ni agrément dans sa patrie; qu'il fût forcé de la servir pour y briller, d'être intègre par ambition, & d'aspirer malgré sa richesse à des rangs où la seule approbation publique mène, & d'où le blâme peut toujours faire déchoir. Voilà comment on énerve la force des richesses, & comment on fait des hommes qui ne font point à vendre. J'insiste beaucoup sur ce point, bien persuadé que vos voisins, & sur-tout les Russes, n'épargneront rien pour corrompre vos gens en place, & que la grande affaire de votre Gouvernement est de travailler à les rendre incorruptibles.

Si l'on me dit que je veux faire de la Pologne un peuple de capucins, je ré-

ponds d'abord que ce n'est là qu'un argument à la Françoisise, & que plaisanter n'est pas raisonner. Je réponds encore qu'il ne faut pas outrer mes maximes au-delà de mes intentions & de la raison, que mon dessein n'est pas de supprimer la circulation des especes, mais seulement de la ralentir, & de prouver surtout combien il importe qu'un bon système économique ne soit pas un système de finance & d'argent. Lycurgue pour déraciner la cupidité dans Sparte n'anéantit pas la monnoie, mais il en fit une de fer. Pour moi je n'entends proscrire ni l'argent, ni l'or, mais les rendre moins nécessaires, & faire que celui qui n'en a pas soit pauvre sans être gueux. Au fond l'argent n'est pas la richesse, il n'en est que le signe; ce n'est pas le signe qu'il faut multiplier, mais la chose représentée. J'ai vu, malgré les fables des voyageurs, que les Anglois au milieu de tout leur or n'étoient pas en détail moins nécessaireux que les autres peuples. Et que m'importe après tout d'avoir cent guinées au lieu de dix, si ces cent guinées ne me rapportent pas une subsistance plus aisée? La richesse pécuniaire n'est que relative, & selon des rap-

ports qui peuvent changer par mille causes, on peut se trouver successivement riche & pauvre avec la même somme, mais non pas avec des biens en nature; car comme immédiatement utiles à l'homme, ils ont toujours leur valeur absolue qui ne dépend point d'une opération de commerce. J'accorderai que le peuple Anglois est plus riche que les autres peuples, mais il ne s'en suit pas qu'un bourgeois de Londres vive plus à son aise qu'un bourgeois de Paris. De peuple à peuple celui qui a plus d'argent a de l'avantage, mais cela ne fait rien au sort des particuliers, & ce n'est pas là que gît la prospérité d'une nation.

Favorisez l'agriculture & les arts utiles, non pas en enrichissant les cultivateurs, ce qui ne feroit que les exciter à quitter leur état, mais en le leur rendant honorable & agréable. Etablissez les manufactures de premiere nécessité; multipliez sans cesse vos bleds & vos hommes sans vous mettre en souci du reste. Le superflu du produit de vos terres, qui par les monopoles multipliés va manquer au reste de l'Europe, vous apportera nécessairement plus d'argent que vous n'en aurez besoin. Au delà de ce pro-

duit nécessaire & sûr, vous serez pauvres tant que vous voudrez en avoir; si-tôt que vous saurez vous en passer, vous serez riches. Voilà l'esprit que je voudrois faire régner dans votre système économique. Peu songer à l'étranger, peu vous soucier du commerce; mais multiplier chez vous autant qu'il est possible & la denrée & les consommateurs. L'effet infallible & naturel d'un Gouvernement libre & juste est la population. Plus donc vous perfectionnerez votre Gouvernement, plus vous multiplierez votre peuple sans même y songer. Vous n'aurez ainsi ni mendians ni millionnaires. Le luxe & l'indigence disparaîtront ensemble insensiblement, & les citoyens, guéris des goûts frivoles que donne l'opulence, & des vices attachés à la misère, mettront leurs soins & leur gloire à bien servir la patrie, & trouveront leur bonheur dans leurs devoirs.

Je voudrois qu'on imposât toujours les bras des hommes plus que leurs bourses; que les chemins, les ponts, les édifices publics, le service du Prince & de l'Etat se fissent par des corvées & non point à prix d'argent. Cette sorte d'impôt est au fond la moins onéreuse, &

sur-tout celle dont on peut le moins abuser : car l'argent disparoît en sortant des mains qui le payent, mais chacun voit à quoi les hommes sont employés & l'on ne peut les surcharger à pure perte. Je fais que cette méthode est impraticable où regnent le luxe, le commerce & les arts : mais rien n'est si facile chez un peuple simple & de bonnes mœurs, & rien n'est plus utile pour les conserver telles : c'est une raison de plus pour la préférer.

Je reviens donc aux Starosties, & je conviens derechef que le projet de les vendre pour en faire valoir le produit au profit du trésor public, est bon & bien entendu quant à son objet économique ; mais quant à l'objet politique & moral, ce projet est si peu de mon goût que si les Starosties étoient vendues, je voudrois qu'on les rachetât pour en faire le fonds des salaires & récompenses de ceux qui serviroient la patrie ou qui auroient bien mérité d'elle. En un mot je voudrois, s'il étoit possible, qu'il n'y eût point de trésor public & que le fisc ne connût pas même les payemens en argent. Je sens que la chose à la rigueur n'est pas possible, mais l'esprit du Gou-

vernement doit toujours tendre à la rendre telle, & rien n'est plus contraire à cet esprit que la vente dont il s'agit. La République en seroit plus riche, il est vrai, mais le ressort du Gouvernement en seroit plus foible en proportion.

J'avoue que la régie des biens publics en deviendroit plus difficile & sur-tout moins agréable aux régisseurs, quand tous ces biens seront en nature & point en argent; mais il faut faire alors de cette régie & de son inspection autant d'épreuves de bon sens, de vigilance, & sur-tout d'intégrité pour parvenir à des places plus éminentes. On ne fera qu'imiter à cet égard l'administration municipale établie à Lyon, où il faut commencer par être administrateur de l'Hôtel-Dieu pour parvenir aux charges de la ville, & c'est sur la manière dont on s'acquitte de celle-là qu'on fait juger si l'on est digne des autres. Il n'y avoit rien de plus integre que les Questeurs des armées Romaines, parce que la Questure étoit le premier pas pour arriver aux charges curules. Dans les places qui peuvent tenter la cupidité, il faut faire en sorte que l'ambition la réprime. Le plus grand bien qui résulte de-là n'est

par l'épargne des friponneries; mais c'est de mettre en honneur le désintéressement, & de rendre la pauvreté respectable, quand elle est le fruit de l'intégrité.

Les revenus de la République n'égalent pas sa dépense; je le crois bien; les citoyens ne veulent rien payer du tout. Mais des hommes qui veulent être libres ne doivent pas être esclaves de leur bourse, & où est l'Etat où la liberté ne s'achete pas & même très-cher? On me citera la Suisse; mais, comme je l'ai déjà dit, dans la Suisse les citoyens remplissent eux-mêmes les fonctions que partout ailleurs ils aiment mieux payer pour les faire remplir par d'autres. Ils sont soldats, Officiers, magistrats, ouvriers: ils sont tout pour le service de l'Etat, & toujours prêts à payer de leur personne, ils n'ont pas besoin de payer encore de leur bourse. Quand les Polonois voudront en faire autant, ils n'auront pas plus besoin d'argent que les Suisses: mais si un grand Etat refuse de se conduire sur les maximes des petites Républiques, il ne faut pas qu'il en recherche les avantages, ni qu'il veuille l'effet en rejetant les moyens de l'obtenir. Si la Pologne étoit selon mon désir, une confédération

de trente-trois petits Etats, elle réuniroit la force des grandes Monarchies & la liberté des petites Républiques; mais il faudroit pour cela renoncer à l'ostentation, & j'ai peur que cet article ne soit le plus difficile.

De toutes les manieres d'asseoir un impôt, la plus commode & celle qui coûte le moins de frais est sans contredit la capitation; mais c'est aussi la plus forcée, la plus arbitraire, & c'est sans doute pour cela que Montesquieu la trouve servile, quoiqu'elle ait été la seule pratiquée par les Romains, & qu'elle existe encore en ce moment en plusieurs Républiques, sous d'autres noms à la vérité, comme à Geneve, où l'on appelle cela *payer les Gardes*, & où les seuls citoyens & bourgeois payent cette taxe, tandis que les habitans & natifs en payent d'autres; ce qui est exactement le contraire de l'idée de Montesquieu.

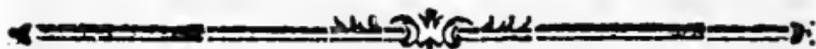
Mais comme il est injuste & déraisonnable d'imposer les gens qui n'ont rien, les impositions réelles valent toujours mieux que les personnelles: seulement il faut éviter celles dont la perception est difficile & coûteuse, & celles sur-tout qu'on élude par la contrebande qui fait

des non-valeurs, remplit l'Etat de fraudeurs & de brigands, & corrompt la fidélité des citoyens. Il faut que l'imposition soit si bien proportionnée que l'embaras de la fraude en surpasse le profit. Ainsi jamais d'impôt sur ce qui se cache aisément, comme la dentelle & les bijoux; il vaut mieux défendre de les porter que de les entrer. En France on excite à plaisir la tentation de la contrebande, & cela me fait croire que la Ferme trouve son compte à ce qu'il y ait des contrebandiers. Ce système est abominable & contraire à tout bon sens. L'expérience apprend que le papier timbré est un impôt singulièrement onéreux aux pauvres, gênant pour le commerce, qui multiplie extrêmement les chicanes & fait beaucoup crier le peuple par-tout où il est établi; je ne conseillerois pas d'y penser. Celui sur les bestiaux me paroît beaucoup meilleur pourvu qu'on évite la fraude, car toute fraude possible est toujours une source de maux. Mais il peut être onéreux aux contribuables en ce qu'il faut le payer en argent, & le produit des contributions de cette espèce est trop sujet à être dévoyé de sa destination.

L'impôt

L'impôt le meilleur à mon avis, le plus naturel & qui n'est point sujet à la fraude, est une taxe proportionnelle sur les terres & sur toutes les terres sans exception, comme l'ont proposée le Maréchal de Vauban & l'Abbé de Saint-Pierre; car enfin c'est ce qui produit qui doit payer. Tous les biens royaux, terrestres, ecclésiastiques & en roture doivent payer également, c'est-à-dire, proportionnellement à leur étendue & à leur produit, quel qu'en soit le propriétaire. Cette imposition paroîtroit demander une opération préliminaire qui seroit longue & coûteuse, savoir un cadastre général. Mais cette dépense peut très-bien s'éviter, & même avec avantage, en asséyant l'impôt non sur la terre directement, mais sur son produit, ce qui seroit encore plus juste; c'est-à-dire, en établissant dans la proportion qui seroit jugée convenable une dîme, qui se leveroit en nature sur la récolte comme la dîme ecclésiastique, & pour éviter l'embarras des détails & des magasins, on affermeroit ces dîmes à l'enchere comme font les Curés. En sorte que les particuliers ne seroient tenus de payer la dîme que sur leur récolte, & ne payeroient de leur bourse que lorsqu'ils l'aimeroient

mieux ainsi , sur un tarif réglé par le Gouvernement. Ces fermes réunies pourroient être un objet de commerce par le débit des denrées qu'elles produiroient & qui pourroient passer à l'étranger par la voie de Dantzick ou de Riga. On éviteroit encore par-là tous les frais de perception & de régie , toutes ces nuées de commis & d'employés si odieux au peuple , si incommodes au public , & ce qui est le plus grand point , la République auroit de l'argent sans que les citoyens fussent obligés d'en donner : car je ne répéterai jamais assez que ce qui rend la taille & tous les impôts onéreux au cultivateur est qu'il sont pécuniaires , & qu'il est premierement obligé de vendre pour parvenir à payer.



CHAPITRE XII.

Système militaire.

DE toutes les dépenses de la République , l'entretien de l'armée de la Couronne est la plus considérable , & certainement les services que rend cette ar-

mée ne sont pas proportionnés à ce qu'elle coûte. Il faut pourtant, va-t-on dire aussi-tôt, des troupes pour garder l'Etat. J'en conviendrois, si ces troupes le gardoient en effet; mais je ne vois pas que cette armée l'ait jamais garanti d'aucune invasion, & j'ai grand'peur qu'elle ne l'en garantisse pas plus dans la suite.

La Pologne est environnée de puissances belliqueuses qui ont continuellement sur pied de nombreuses troupes parfaitement disciplinées, auxquelles, avec les plus grands efforts, elle n'en pourra jamais opposer de pareilles sans s'épuiser en très-peu de tems, sur-tout dans l'état déplorable où celles qui la désolent vont la laisser. D'ailleurs on ne la laisseroit pas faire, & si avec les ressources de la plus vigoureuse administration, elle vouloit mettre son armée sur un pied respectable, ses voisins attentifs à la prévenir l'écraseroient bien vîte avant qu'elle pût exécuter son projet. Non, si elle ne veut que les imiter, elle ne leur résistera jamais.

La nation Polonoise est différente de naturel, de Gouvernement, de mœurs, de langage, non-seulement de celles qui l'avoisinent, mais de tout le reste de

l'Europe. Je voudrois qu'elle en différât encore dans sa constitution militaire, dans sa tactique, dans sa discipline, qu'elle fût toujours elle & non pas une autre. C'est alors seulement qu'elle fera tout ce qu'elle peut-être, & qu'elle tirera de son sein toutes les ressources qu'elle peut avoir.

La plus inviolable loi de la nature est la loi du plus fort. Il n'y a point de législation, point de constitution qui puisse exempter de cette loi. Chercher les moyens de vous garantir des invasions d'un voisin plus fort que vous, c'est chercher une chimere. Ç'en seroit une encore plus grande de vouloir faire des conquêtes & vous donner une force offensive; elle est incompatible avec la forme de votre Gouvernement. Quiconque veut être libre ne doit pas vouloir être conquérant. Les Romains le furent par nécessité, & pour ainsi dire, malgré eux-mêmes. La guerre étoit un remede nécessaire au vice de leur constitution. Toujours attaqués & toujours vainqueurs, ils étoient le seul peuple discipliné parmi les barbares, & devinrent les maîtres du monde en se défendant toujours. Votre position est si différente que vous ne sauriez même vous défen-

dre contre qui vous attaquera. Vous n'aurez jamais la force offensive; de long-tems vous n'aurez la défensive; mais vous aurez bientôt, ou pour mieux dire vous avez déjà la force conservatrice qui, même subjugués, vous garantira de la destruction & conservera votre Gouvernement & votre liberté dans son seul & vrai sanctuaire, qui est le cœur des Polonois.

Les troupes réglées, peste & dépopulation de l'Europe, ne sont bonnes qu'à deux fins: ou pour attaquer & conquérir les voisins, ou pour enchaîner & asservir les citoyens. Ces deux fins vous sont également étrangères; renoncez donc au moyen par lequel on y parvient. L'Etat ne doit pas rester sans défenseurs, je le fais, mais les vrais défenseurs sont ses membres. Tout citoyen doit être soldat par devoir, nul ne doit l'être par métier. Tel fut le système militaire des Romains: tel est aujourd'hui celui des Suisses; tel doit être celui de tout Etat libre & sur-tout de la Pologne. Hors d'état de solder une armée suffisante pour la défendre, il faut qu'elle trouve au besoin cette armée dans ses habitans. Une bonne milice, une véritable milice bien

exercée , est seule capable de remplir cet objet. Cette milice coûtera peu de chose à la République , sera toujours prête à la servir & la servira bien , parce qu'entin l'on défend toujours mieux son propre bien que celui d'autrui.

Monfieur le Comte Wielhorski propose de lever un régiment par Palatinat , & de l'entretenir toujours sur pied. Ceci suppose qu'on licenciéroit l'armée de la Couronne ou du moins l'infanterie ; car je crois que l'entretien de ces trente-trois régimens surchargereroit trop la République , si elle avoit outre cela l'armée de la Couronne à payer. Ce changement auroit son utilité & me paroît facile à faire ; mais il peut devenir onéreux encore & l'on préviendra difficilement les abus. Je ne serois pas d'avis d'éparpiller les soldats pour maintenir l'ordre dans les bourgs & villages ; cela seroit pour eux une mauvaise discipline. Les soldats , sur-tout ceux qui sont tels par métier , ne doivent jamais être livrés seuls à leur propre conduite , & bien moins chargés de quelque inspection sur les citoyens. Ils doivent toujours marcher & séjourner en Corps : toujours subordonnés & surveillés , ils ne doivent être que des

instrumens aveugles dans les mains de leurs officiers. De quelque petite inspection qu'on les chargeât il en résulteroit des violences, des vexations, des abus sans nombre; les soldats & les habitans deviendroient ennemis les uns des autres: c'est un malheur attaché par-tout aux troupes réglées: ces régimens toujours subsistans en prendroient l'esprit, & jamais cet esprit n'est favorable à la liberté. La République Romaine fut détruite par ses légions, quand l'éloignement de ses conquêtes la força d'en avoir toujours sur pied. Encore une fois les Polonois ne doivent point jeter les yeux autour d'eux pour imiter ce qui s'y fait même de bien. Ce bien relatif à des constitutions toutes différentes seroit un mal dans la leur. Ils doivent rechercher uniquement ce qui leur est convenable, & non pas ce que d'autres font.

Pourquoi donc, au lieu des troupes réglées cent fois plus onéreuses qu'utiles à tout peuple qui n'a pas l'esprit de conquêtes, n'établirait-on pas en Pologne une véritable milice exactement comme elle est établie en Suisse où tout habitant est soldat, mais seulement quand il faut l'être. La servitude établie en Po-

logne ne permet pas, jé l'avoue, qu'on arme si-tôt les payfans : les armes dans des mains serviles feront toujours plus dangereuses qu'utiles à l'Etat ; mais en attendant que l'heureux moment de les affranchir soit venu, la Pologne fourmille de villes, & leurs habitans enrégimentés pourroient fournir au besoin des troupes nombreuses dont, hors le tems de ce même besoin, l'entretien ne coûteroit rien à l'Etat. La plupart de ces habitans n'ayant point de terres payeroient ainsi leur contingent en service, & ce service pourroit aisément être distribué de maniere à ne leur être point onéreux, quoiqu'ils fussent suffisamment exercés.

En Suisse, tout particulier qui se marie est obligé d'être fourni d'un uniforme qui devient son habit de fête, & d'un fusil de calibre & de tout l'équipage d'un fantassin, & il est inscrit dans la compagnie de son quartier. Durant l'été, les dimanches & les jours de fêtes, on exerce ces milices selon l'ordre de leurs rôles, d'abord par petites escouades, ensuite par compagnies, puis par régimens ; jusqu'à ce que leur tour étant venu ils se rassemblent en campagne & forment suc-

cessivement de petits camps, dans lesquels on les exerce à toutes les manœuvres qui conviennent à l'infanterie. Tant qu'ils ne sortent pas du lieu de leur demeure, peu ou point détournés de leurs travaux, il n'ont aucune paye, mais sitôt qu'ils marchent en campagne, ils ont le pain de munition & sont à la solde de l'Etat, & il n'est permis à personne d'envoyer un autre homme à sa place, afin que chacun soit exercé lui-même & que tous fassent le service. Dans un Etat tel que la Pologne, on peut tirer de ses vastes Provinces de quoi remplacer aisément l'armée de la Couronne par un nombre suffisant de milice toujours sur pied, mais qui changeant au moins tous les ans, & prises par petits détachemens sur tous les Corps, seroit peu onéreuse aux particuliers dont le tour viendroit à peine de douze à quinze ans une fois. De cette maniere toute la nation seroit exercée, on auroit une belle & nombreuse armée toujours prête au besoin, & qui coûteroit beaucoup moins, surtout en tems de paix, que ne coûte aujourd'hui l'armée de la Couronne.

Mais pour bien réussir dans cette opération, il faudroit commencer par chan-

ger sur ce point l'opinion publique sur un Etat qui change en effet du tout au tout, & faire qu'on ne regardât plus en Pologne un soldat comme un bandit qui pour vivre se vend à cinq sols par jour, mais comme un citoyen qui sert la patrie & qui est à son devoir. Il faut remettre cet état dans le même honneur où il étoit jadis, & où il est encore en Suisse & à Geneve, où les meilleurs bourgeois sont aussi fiers à leur Corps & sous les armes qu'à l'hôtel-de-ville & au conseil souverain. Pour cela il importe que dans le choix des officiers on n'ait aucun égard au rang, au crédit & à la fortune, mais uniquement à l'expérience & aux talens. Rien n'est plus aisé que de jeter sur le bon maniemment des armes un point d'honneur qui fait que chacun s'exerce avec zele pour le service de la patrie aux yeux de sa famille & des siens; zele qui ne peut s'allumer de même chez de la canaille enrôlée au hasard, & qui ne sent que la peine de s'exercer. J'ai vu le tems qu'à Geneve les bourgeois manœuvroient beaucoup mieux que des troupes réglées; mais les magistrats trouvant que cela jetoit dans la bourgeoisie un esprit militaire qui n'alloit pas à leurs vues, ont pris

peine à étouffer cette émulation, & n'ont que trop bien réussi.

Dans l'exécution de ce projet, on pourroit, sans aucun danger, rendre au Roi l'autorité militaire naturellement attachée à sa place; car il n'est pas concevable que la nation puisse être employée à s'opprimer elle-même, du moins quand tous ceux qui la composent auront part à la liberté. Ce n'est jamais qu'avec des troupes réglées & toujours subsistantes que la puissance exécutive peut asservir l'Etat. Les grandes armées Romaines furent sans abus tant qu'elles changerent à chaque Consul, & jusqu'à Marius il ne vint pas même à l'esprit d'aucun d'eux qu'ils en pussent tirer aucun moyen d'asservir la République. Ce ne fut que quand le grand éloignement des conquêtes força les Romains de tenir long-tems sur pied les mêmes armées, de les recruter de gens sans aveu, & d'en perpétuer le commandement à des Proconsuls que ceux-ci commencèrent à sentir leur indépendance & à vouloir s'en servir pour établir leur pouvoir. Les armées de Sylla, de Pompée & de César devinrent de véritables troupes réglées qui substituèrent l'esprit du

Gouvernement militaire à celui du républicain; & cela est si vrai que les soldats de César se tinrent très-offensés, quand dans un mécontentement réciproque il les traita de citoyens, *Quirites*. Dans le plan que j'imagine & que j'acheverai bientôt de tracer, toute la Pologne deviendra guerrière autant pour la défense de sa liberté contre les entreprises du Prince que contre celles de ses voisins, & j'oserai dire que ce projet une fois bien exécuté, l'on pourroit supprimer la charge de grand-Général & la réunir à la Couronne sans qu'il en résultât le moindre danger pour la liberté, à moins que la nation ne se laissât leurrer par des projets de conquêtes, auquel cas je ne répondrois plus de rien. Qui-conque veut ôter aux autres leur liberté finit presque toujours par perdre la sienne: cela est vrai même pour les Rois & bien plus vrai sur-tout pour les peuples.

Pourquoi l'ordre Equestre en qui réside véritablement la République ne suivroit-il pas lui-même un plan pareil à celui que je propose pour l'infanterie? Établissez dans tous les Palatinats des Corps de cavalerie où toute la noblesse soit inscrite, & qui ait ses officiers, son Etat-

major, ses étendards, ses quartiers assignés en cas d'alarmes, les tems marqués pour s'y rassembler tous les ans: que cette brave noblesse s'exerce à escadronner, à faire toutes sortes de mouvemens, d'évolutions, à mettre de l'ordre & de la précision dans ses manœuvres, à connoître la subordination militaire. Je ne voudrois point qu'elle imitât servilement la tactique des autres nations. Je voudrois qu'elle s'en fît une qui lui fût propre, qui développât & perfectionnât ses dispositions naturelles & nationales, qu'elle s'exerçât sur-tout à la vitesse & à la légéreté; à se rompre, s'éparpiller & se rassembler sans peine & sans confusion, qu'elle excellât dans ce qu'on appelle la petite guerre, dans toutes les manœuvres qui conviennent à des troupes légères, dans l'art d'inonder un pays comme un torrent, d'atteindre partout & de n'être jamais atteinte, d'agir toujours de concert quoique séparée, de couper les communications, d'intercepter des convois, de charger des arrières-gardes, d'enlever des gardes avancées, de surprendre des détachemens, de harceler de grands Corps qui marchent & campent réunis; qu'elle

prît la maniere des anciens Parthes comme elle en a la valeur , & qu'elle apprît comme eux à vaincre & détruire les armées les mieux disciplinées , sans jamais livrer de bataille & sans leur laisser le moment de respirer ; en un mot , ayez de l'infanterie , puisqu'il en faut , mais ne comptez que sur votre cavalerie , & n'oubliez rien pour inventer un système qui mettent tout le sort de la guerre entre ses mains.

C'est un mauvais conseil pour un peuple libre que celui d'avoir des places fortes ; elles ne conviennent point au génie Polonois , & par-tout elles deviennent tôt ou tard des nids à tyrans. Les places que vous croirez fortifier contre les Russes , vous les fortifierez infailliblement pour eux , & elles deviendront pour vous des entraves dont vous ne vous délivrerez plus. Négligez même les avantages de postes , & ne vous ruinez pas en artillerie : ce n'est pas tout cela qu'il vous faut. Une invasion brusque est un grand malheur sans doute , mais des chaînes permanentes en font un beaucoup plus grand. Vous ne ferez jamais en sorte qu'il soit difficile à vos voisins d'entrer chez vous ; mais vous pou-

vez faire enforte qu'il leur soit difficile d'en sortir impunément, & c'est à quoi vous devez mettre tous vos soins. Antoine & Crassus entrèrent aisément, mais pour leur malheur, chez les Parthes. Un pays aussi vaste que le vôtre offre toujours à ses habitans des refuges & de grandes ressources pour échapper à ses agresseurs. Tout l'art humain ne sauroit empêcher l'action brusque du fort contre le foible ; mais il peut se ménager des ressorts pour la réaction, & quand l'expérience apprendra que la sortie de chez vous est si difficile, on deviendra moins pressé d'y entrer. Laissez donc votre pays tout ouvert comme Sparte ; mais bâtissez-vous comme elle de bonnes citadelles dans les cœurs des citoyens, & comme Thémistocle emmenoit Athenes sur sa flotte, emportez au besoin vos villes sur vos chevaux. L'esprit d'imitation produit peu de bonnes choses & ne produit jamais rien de grand. Chaque pays a des avantages qui lui sont propres, & que l'institution doit étendre & favoriser. Ménagez, cultivez ceux de la Pologne, elle aura peu d'autres nations à envier.

Une seule chose suffit pour la rendre

impossible à subjuguier ; l'amour de la patrie & de la liberté animé par les vertus qui en sont inséparables. Vous venez d'en donner un exemple mémorable à jamais. Tant que cet amour brûlera dans les cœurs, il ne vous garantira pas peut-être d'un joug passager ; mais tôt ou tard il fera son explosion, secouera le joug & vous rendra libres. Travaillez donc sans relâche, sans cesse à porter le patriotisme au plus haut degré dans tous les cœurs Polonois. J'ai ci-devant indiqué quelques-uns des moyens propres à cet effet : il me reste à développer ici celui que je crois être le plus fort, le plus puissant & même infallible dans son succès, s'il est bien exécuté. C'est de faire en sorte que tous les citoyens se sentent incessamment sous les yeux du public ; que nul n'avance & ne parvienne que par la faveur publique ; qu'aucun poste, aucun emploi ne soit rempli que par le vœu de la nation ; & qu'enfin depuis le dernier noble, depuis même le dernier manant jusqu'au Roi, s'il est possible, tous dépendent tellement de l'estime publique qu'on ne puisse rien faire, rien acquérir, parvenir à rien sans elle. De l'effervescence excitée par cette com-

mune émulation naîtra cette ivresse patriotique qui seule fait élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes, & sans laquelle la liberté n'est qu'un vain nom & la législation qu'une chimere.

Dans l'ordre Equestre, ce système est facile à établir, si l'on a soin d'y suivre par-tout une marche graduelle, & de n'admettre personne aux honneurs & dignités de l'Etat qu'il n'ait préalablement passé par les grades inférieurs, lesquels serviront d'entrée & d'épreuves pour arriver à une plus grande élévation. Puisque l'égalité parmi la noblesse est une loi fondamentale de la Pologne, la carrière des affaires publiques y doit toujours commencer par les emplois subalternes; c'est l'esprit de la constitution. Ils doivent être ouverts à tout citoyen que son zele porte à s'y présenter, & qui croit se sentir en état de les remplir avec succès: mais ils doivent être le premier pas indispensable à quiconque, grand ou petit, veut avancer dans cette carrière. Chacun est libre de ne s'y pas représenter; mais si-tôt que quelqu'un y entre, il faut, à moins d'une retraite volontaire, qu'il avance ou qu'il soit rebuté avec improbation. Il faut que dans

toute sa conduite, vu & jugé par ses concitoyens, il sâche que tous ses pas sont suivis, que toutes ses actions sont pesés, & qu'on tient du bien & du mal un compte fidele dont l'influence s'étendra sur tout le reste de sa vie.



CHAPITRE XIII.

Projet pour assujettir à une marche graduelle tous les membres du Gouvernement.

VOICI pour graduer cette marche, un projet que j'ai tâché d'adapter aussi bien qu'il étoit possible à la forme du Gouvernement établi, réformé seulement quant à la nomination des Sénateurs, de la maniere & par les raisons ci-devant déduites.

Tous les membres actifs de la République, j'entends ceux qui auront part à l'administration, seront partagés en trois classes marquées par autant de signes distinctifs que ceux qui composeront ces classes porteront sur leurs personnes. Les ordres de chevalerie, qui jadis étoient

des preuves de vertu ne sont maintenant que des signes de la faveur des Rois. Les rubans & bijoux qui en sont la marque ont un air de colifichet & de parure féminine qu'il faut éviter dans notre institution. Je voudrois que les marques des trois ordres que je propose fussent des plaques de diverses métaux, dont le prix matériel seroit en raison inverse du grade de ceux qui les porteroient.

Le premier pas dans les affaires publiques sera précédé d'une épreuve pour la jeunesse dans les places d'Avocats, d'assesseurs, de juges même dans les tribunaux subalternes, de régisseurs de quelque portion des deniers publics, & en général dans tous les postes inférieurs qui donnent à ceux qui les remplissent occasion de montrer leur mérite, leur capacité, leur exactitude & sur-tout leur intégrité. Cet état d'épreuve doit durer au moins trois ans, au bout desquels, munis des certificats de leurs supérieurs & du témoignage de la voix publique, ils se présenteront à la Diétine de leur province, où, après un examen sévère de leur conduite, on honorera ceux qui en seront jugés dignes d'une plaque d'or portant leur nom, celui de leur Province,

la date de leur réception , & au-deffous cette infcription en plus gros caracteres: *ſpes Patriæ*. Ceux qui auront reçu cette plaque la porteront toujours attachée à leur bras droit ou ſur leur cœur ; ils prendront le titre de *ſervans d'Etat* , & jamais dans l'ordre Equeſtre il n'y aura que des ſervans d'Etat qui puiſſent être élus Nonces à la Diète , Députés au tribunal , Commiſſaires à la chambre des comptes , ni chargés d'aucune fonction publique qui appartienne à la ſouveraineté.

Pour arriver au ſecond grade , il ſera néceſſaire d'avoir été trois fois Nonce à la Diète , & d'avoir obtenu chaque fois aux Diétines de relation l'approbation de ſes conſtituans , & nul ne pourra être élu Nonce une ſeconde ou troiſieme fois ſ'il n'eſt muni de cet acte pour ſa précédente nonciature. Le ſervice au tribunal ou à Radom , en qualité de commiſſaire ou de député , équivaudra à une nonciature , & il ſuffira d'avoir ſiégré trois fois dans ces aſſemblées indifféremment , mais toujours avec approbation , pour arriver de droit au ſecond grade. En forte que ſur les trois certificats préſentés à la Diète , le ſervant d'Etat qui les

aura obtenus sera honoré de la seconde plaque & du titre dont elle est la marque.

Cette plaque sera d'argent, de même forme & grandeur que la précédente, elle portera les mêmes inscriptions, excepté qu'au lieu des deux mots *spes Patriæ*, on y gravera ces deux-ci, *Civis electus*. Ceux qui porteront ces plaques seront appelés *Citoyens de choix* ou simplement *Elus*, & ne pourront plus être simples Nonces, députés au tribunal, ni commissaires à la chambre : mais ils seront autant de candidats pour les places de Sénateurs. Nul ne pourra entrer au Sénat qu'il n'ait passé par ce second grade, qu'il n'en ait porté la marque, & tous les Sénateurs députés qui selon le projet en feront immédiatement tirés, continueront de la porter jusqu'à ce qu'ils parviennent au troisieme grade.

C'est parmi ceux qui auront atteint le second, que je voudrois choisir les principaux des colleges & inspecteurs de l'éducation des enfans. Ils pourroient être obligés de remplir un certain tems cet emploi avant que d'être admis au Sénat, & seroient tenus de présenter à la Diète l'approbation du college des

administrateurs de l'éducation : sans oublier que cette approbation, comme toutes les autres, doit toujours être visée par la voix publique qu'on a mille moyens de consulter.

L'élection des Sénateurs députés se fera dans la chambre des Nonces à chaque Diète ordinaire, en sorte qu'ils ne resteront que deux ans en place ; mais ils pourront être continués ou élus de rechef deux autres fois, pourvu que chaque fois en sortant de place, ils aient préalablement obtenu de la même chambre un acte d'approbation semblable à celui qu'il est nécessaire d'obtenir des Diétines pour être élu Nonce une seconde & troisieme fois : car sans un acte pareil obtenu à chaque gestion l'on ne parviendra plus à rien, & l'on n'aura pour n'être pas exclus du Gouvernement que la ressource de recommencer par les grades inférieurs, ce qui doit être permis pour ne pas ôter à un citoyen zélé, quelque faute qu'il puisse avoir commise, tout espoir de l'effacer & de parvenir. Au reste, on ne doit jamais charger aucun comité particulier d'expédier ou refuser ces certificats ou approbations, il faut toujours que ces ju-

gemens soient portés par toute la chambre, ce qui se fera sans embarras ni perte de tems, si l'on suit pour le jugement des Sénateurs députés sortant de place, la même méthode des cartons que j'ai proposée pour leur élection.

On dira peut-être ici que tous ces actes d'approbation donnés d'abord par des Corps particuliers, ensuite par les Diétines & enfin par la Diète, seront moins accordés au mérite, à la justice & à la vérité, qu'extorqués par la brigue & le crédit. A cela je n'ai qu'une chose à répondre. J'ai cru parler à un peuple qui sans être exempt de vices, avoit encore du ressort & des vertus; & cela supposé, mon projet est bon. Mais si déjà la Pologne en est à ce point que tout y soit vénal & corrompu jusqu'à la racine; c'est en vain qu'elle cherche à réformer ses loix & à conserver sa liberté, il faut qu'elle y renonce & qu'elle plie sa tête au joug. Mais revenons.

Tout Sénateur député qui l'aura été trois fois avec approbation passera de droit au troisieme grade le plus élevé dans l'Etat, & la marque lui en sera conférée par le Roi sur la nomination de la Diète. Cette marque sera une plaque d'a-

cier bleu semblable aux précédentes & portera cette inscription : *Custos legum*. Ceux qui l'auront reçue la porteront tout le reste de leur vie , à quelque poste éminent qu'ils parviennent , & même sur le Trône quand il leur arrivera d'y monter.

Les Palatins & grands Castellans ne pourront être tirés que du Corps des gardiens des loix , de la même maniere que ceux-ci l'ont été des citoyens élus , c'est-à-dire , par le choix de la Diète ; & comme ces Palatins occupent les postes les plus éminens de la République , & qu'ils les occupent à vie , afin que leur émulation ne s'endorme pas dans les places où ils ne voient plus que le Trône au-dessus d'eux , l'accès leur en sera ouvert , mais de maniere à n'y pouvoir arriver encore que par la voix publique & à force de vertu.

Remarquons avant que d'aller plus loin , que la carrière que je donne à parcourir aux citoyens , pour arriver graduellement à la tête de la République , paroît assez bien proportionnée aux mesures de la vie humaine , pour que ceux qui tiennent les rênes du Gouvernement , ayant passé la fougue de la jeunesse , puissent

puissent néanmoins être encore dans la vigueur de l'âge, & qu'après quinze ou vingt ans d'épreuve continuellement sous les yeux du public, il leur reste encore un assez grand nombre d'années à faire jouir la patrie de leurs talens, de leurs expériences & de leurs vertus, & à jouir eux-mêmes dans les premières places de l'Etat du respect & des honneurs qu'ils auront si bien mérités. En supposant qu'un homme commence à vingt ans d'entrer dans les affaires, il est possible qu'à trente-cinq il soit déjà Palatin; mais comme il est bien difficile & qu'il n'est pas même à propos que cette marche graduelle se fasse si rapidement, on n'arrivera gueres à ce poste éminent, avant la quarantaine, & c'est l'âge à mon avis le plus convenable pour réunir toutes les qualités qu'on doit rechercher dans un homme d'Etat. Ajoutons ici que cette marche paroît appropriée autant qu'il est possible, aux besoins du Gouvernement. Dans le calcul des probabilités, j'estime qu'on aura tous les deux ans au moins cinquante nouveaux citoyens élus & vingt gardiens des loix: nombres plus que suffisans pour recruter les deux parties du Sénat auxquelles

minent respectivement ces deux grades. Car on voit aisément que quoique le premier rang du Sénat soit le plus nombreux, étant à vie il aura moins souvent des places à remplir que le second qui, dans mon projet, se renouvelle à chaque Diète ordinaire.

On a déjà vu & l'on verra bientôt encore que je ne laisse pas oisifs les *élus* surnuméraires en attendant qu'ils entrent au Sénat comme Députés ; pour ne pas laisser oisifs non plus les gardiens des loix, en attendant qu'ils y rentrent comme Palatins ou Castellans, c'est de leur Corps que je formerois le college des administrateurs de l'éducation dont j'ai parlé ci-devant. On pourroit donner pour Président à ce college le Primat ou un autre Evêque, en statuant au surplus qu'aucun autre ecclésiastique, fut-il Evêque & Sénateur, ne pourroit y être admis.

Voilà, ce me semble, une marche assez bien graduée pour la partie essentielle & intermédiaire du tout, savoir la noblesse & les magistrats ; mais il nous manque encore les deux extrêmes, savoir le peuple & le Roi. Commençons par le premier jusqu'ici compté pour

rien, mais qu'il importe enfin de compter pour quelque chose, si l'on veut donner une certaine force, une certaine confiance à la Pologne. Rien de plus délicat que l'opération dont il s'agit ; car enfin, bien que chacun sente quel grand mal c'est pour la République que la nation soit en quelque façon renfermée dans l'ordre Equestre, & que tout le reste, payfans & bourgeois, soit nul, tant dans le Gouvernement que dans la législation, telle est l'antique constitution. Il ne seroit en ce moment ni prudent ni possible de la changer tout d'un coup, mais il peut l'être d'amener par degrés ce changement, de faire sans révolution sensible, que la partie la plus nombreuse de la nation s'attache d'affection à la patrie & même au Gouvernement. Cela s'obtiendra par deux moyens ; le premier, une exacte observation de la justice, en sorte que le serf & le roturier n'ayant jamais à craindre d'être injustement vexés par le noble, se guérissent de l'aversion qu'ils doivent naturellement avoir pour lui. Ceci demande une grande réforme dans les tribunaux & un soin particulier pour la formation du Corps des Avocats.

Le second moyen, sans lequel le premier n'est rien, est d'ouvrir une porte aux serfs pour acquérir la liberté, & aux bourgeois pour acquérir la noblesse. Quand la chose dans le fait ne seroit pas praticable, il faudroit au moins qu'on la vît telle en possibilité; mais on peut faire plus, ce me semble, & cela sans courir aucun risque. Voici, par exemple, un moyen qui me paroît mener de cette maniere au but proposé.

Tous les deux ans, dans l'intervalle d'une Diète à l'autre, on choisiroit dans chaque province un tems & un lieu convenables où les *Elus* de la même province, qui ne seroient pas encore Sénateurs députés, s'assembleroient sous la présidence d'un *Custos legum* qui ne seroit pas encore Sénateur à vie, dans un comité censorial ou de bienfaisance auquel on inviteroit, non tous les curés, mais seulement ceux qu'on jugeroit les plus dignes de cet honneur. Je crois même que cette préférence formant un jugement tacite aux yeux du peuple, pourroit jeter aussi quelque émulation parmi les curés de village, & en garantir un grand nombre des mœurs crapuleuses auxquelles ils ne sont que trop sujets.

Dans cette assemblée, où l'on pourroit encore appeller des vieillards & notables de tous les états, on s'occueroit à l'examen des projets d'établissemens utiles pour la province, on entendroit les rapports des curés sur l'état de leurs paroisses & des paroisses voisines, celui des notables sur l'état de la culture, sur celui des familles de leur canton, on vérifieroit soigneusement ces rapports; chaque membre du comité y ajouteroit ses propres observations, & l'on tiendrait de tout cela un fidele registre dont on tireroit des mémoires succincts pour les Diétines.

On examineroit en détail les besoins des familles surchargées, des infirmes, des veuves, des orphelins, & l'on y pourvoiroit proportionnellement sur un fonds formé par les contributions gratuites des aisés de la province. Ces contributions seroient d'autant moins onéreuses qu'elles deviendroient le seul tribut de charité, attendu qu'on ne doit souffrir dans toute la Pologne ni mendians ni hôpitaux. Les Prêtres sans doute crieront beaucoup pour la conservation des hôpitaux, & ces cris ne sont qu'une raison de plus pour les détruire.

Dans ce même comité, qui ne s'occupoit jamais de punitions ni de réprimandes, mais seulement de bienfaits, de louanges & d'encouragemens, on feroit sur de bonnes informations des listes exactes des particuliers de tous états dont la conduite seroit digne d'honneur & de récompense (*). Ces listes seroient envoyées au Sénat & au Roi, pour y avoir égard dans l'occasion & placer toujours bien leurs choix & leurs préférences, & c'est sur les indications des mêmes assemblées que seroient données dans les colleges par les administrateurs de l'éducation les places gratuites dont j'ai parlé ci-devant.

(*) Il faut dans ces estimations avoir beaucoup plus d'égards aux personnes qu'à quelques actions isolées. Le vrai bien se fait avec peu d'éclat. C'est par une conduite uniforme & soutenue, par des vertus privées & domestiques, par tous les devoirs de son état bien remplis, par des actions enfin qui découlent de son caractère & de ses principes qu'un homme peut mériter des honneurs, plutôt que par quelques grands coups de théâtre qui trouvent déjà leur récompense dans l'admiration publique. L'ostentation philosophique aime beaucoup les actions d'éclat; mais tel, avec cinq ou six actions de cette espece bien brillantes, bien bruyantes & bien prônées, n'a pour but que de donner le change sur son compte, & d'être toute sa vie injuste & dur impunément. *Donnez-nous la monnoie des grandes actions.* Ce mot de femme est un mot très-judicieux.

Mais la principale & plus importante occupation de ce comité seroit de dresser sur de fideles mémoires, & sur le rapport de la voix publique bien vérifié, un rôle des payfans qui se distingueroient par une bonne conduite, une bonne culture, de bonnes mœurs, par le soin de leur famille, par tous les devoirs de leur état bien remplis. Ce rôle seroit ensuite présenté à la Diétine qui y choisiroit un nombre fixé par la loi pour être affranchi, & qui pourvoiroit par des moyens convenus au dédommagement des patrons, en les faisant jouir d'exemptions, de prérogatives, d'avantages enfin proportionnés au nombre de leurs payfans qui auroient été trouvés dignes de la liberté. Car il faudroit absolument faire en sorte qu'au lieu d'être onéreux au maître, l'affranchissement du serf lui devînt honorable & avantageux. Bien entendu que pour éviter l'abus ces affranchissemens ne se feroient point par les maîtres, mais dans les Diétines par jugement & seulement jusqu'au nombre fixé par la loi.

Quand on auroit affranchi successivement un certain nombre de familles dans un canton, l'on pourroit affranchir des

villages entiers, y former peu-à-peu des communes, leur assigner quelques biens-fonds, quelques terres communales comme en Suisse, y établir des officiers communaux, & lorsqu'on auroit amené par degrés les choses jusqu'à pouvoir sans révolution sensible achever l'opération en grand, leur rendre enfin le droit que leur donna la nature de participer à l'administration de leur pays en envoyant des Députés aux Diétines.

Tout cela fait, on armeroit tous ces paysans devenus hommes libres & citoyens, on les enrégimenteroit, on les exerceroit, & l'on finiroit par avoir une milice vraiment excellente, plus que suffisante pour la défense de l'État.

On pourroit suivre une méthode semblable pour l'annoblissement d'un certain nombre de bourgeois, & même sans les annoblir, leur destiner certains postes brillans qu'ils rempliroient seuls à l'exclusion des nobles, & cela à l'imitation des Vénitiens si jaloux de leur noblesse, qui néanmoins, outre d'autres emplois subalternes, donnent toujours à un Citadin la seconde place de l'État, savoir, celle de grand Chancelier, sans qu'aucun Patricien puisse jamais y prétendre.

De cette maniere, ouvrant à la bourgeoisie la porte de la noblesse & des honneurs, on l'attacheroit d'affection à la patrie, & au maintien de la constitution. On pourroit encore sans annoblir les individus, annoblir collectivement certaines villes, en préférant celles où fleuriroient davantage le commerce, l'industrie & les arts, & où par conséquent l'administration municipale seroit la meilleure. Ces villes annoblies pourroient, à l'instar des villes impériales, envoyer des Nonces à la Diète, & leur exemple ne manqueroit pas d'exciter dans toutes les autres un vif desir d'obtenir le même honneur.

Les comités censoriaux chargés de ce département de bienfaisance qui jamais à la honte des Rois & des peuples, n'a encore existé nulle part, seroient, quoique sans élection, composés de la maniere la plus propre à remplir leurs fonctions avec zele & intégrité, attendu que leurs membres aspirans aux places sénatoriales où menent leurs grades respectifs, porteroient une grande attention à mériter par l'approbation publique les suffrages de la Diète, & ce seroit une occupation suffisante pour tenir ces aspi-

rans en haleine & sous les yeux du public dans les intervalles qui pourroient séparer leurs élections successives. Remarquez que cela se feroit cependant sans les tirer pour ces intervalles de l'état de simples citoyens gradués, puisque cette espece de tribunal, si utile & si respectable, n'ayant jamais que du bien à faire, ne seroit revêtu d'aucune puissance coactive : ainsi je ne multiplie point ici les magistratures, mais je me fers chemin faisant du passage de l'une à l'autre pour tirer parti de ceux qui les doivent remplir.

Sur ce plan, gradué dans son exécution par une marche successive qu'on pourroit précipiter, ralentir, ou même arrêter selon son bon ou mauvais succès, on n'avanceroit qu'à volonté, guidé par l'expérience, on allumeroit dans tous les états inférieurs un zele ardent pour contribuer au bien public, on parviendroit enfin à vivifier toutes les parties de la Pologne, & à les lier de maniere à ne faire plus qu'un même Corps dont la vigueur & les forces seroient au moins déculpées de ce qu'elles peuvent être aujourd'hui, & cela avec l'avantage inestimable d'avoir évité tout change-

ment vif & brusque, & le danger des révolutions.

Vous avez une belle occasion de commencer cette opération d'une maniere éclatante & noble, qui doit faire le plus grand effet. Il n'est pas possible que dans les malheurs que vient d'essuyer la Pologne, les confédérés n'aient reçus des assistances & des marques d'attachement de quelques bourgeois & même de quelques payfans. Imitiez la magnanimité des Romains, si soigneux, après les grandes calamités de leur République, de combler des témoignages de leur gratitude les étrangers, les sujets, les esclaves, & même jusqu'aux animaux, qui durant leurs disgraces leur avoient rendu quelques services signalés. O le beau début à mon gré que de donner solennellement la noblesse à ces bourgeois & la franchise à ces payfans, & cela avec toute la pompe & tout l'appareil qui peuvent rendre cette cérémonie auguste, touchante & mémorable ! Et ne vous en tenez pas à ce début. Ces hommes ainsi distingués doivent demeurer toujours les enfans de choix de la patrie. Il faut veiller sur eux, les protéger, les

aider, les soutenir, fussent-ils même de mauvais sujets. Il faut à tout prix les faire prospérer toute leur vie, afin que par cet exemple mis sous les yeux du public, la Pologne montre à l'Europe entière ce que doit attendre d'elle dans ses succès quiconque osa l'assister dans sa détresse.

Voilà quelque idée grossière & seulement par forme d'exemple de la manière dont on peut procéder, pour que chacun voye devant lui la route libre pour arriver à tout, que tout tende graduellement en bien servant la patrie aux rangs les plus honorables, & que la vertu puisse ouvrir toutes les portes que la fortune se plaît à fermer.

Mais tout n'est pas fait encore, & la partie de ce projet qui me reste à exposer, est sans contredit la plus embarrassante & la plus difficile; elle offre à surmonter des obstacles contre lesquels la prudence & l'expérience des politiques les plus consommés ont toujours échoué. Cependant il me semble qu'en supposant mon projet adopté, avec le moyen très-simple que j'ai à proposer, toutes les difficultés sont levées, tous les abus sont

prévenus, & ce qui sembloit faire un nouvel obstacle se tourne en avantage dans l'exécution.



CHAPITRE XIV.

Élection des Rois.

TOUTES ces difficultés se réduisent à celle de donner à l'Etat un chef dont le choix ne cause pas des troubles & qui n'attente pas à la liberté. Ce qui augmente la même difficulté est que ce chef doit être doué des grandes qualités nécessaires à quiconque ose gouverner des hommes libres. L'hérédité de la Couronne prévient les troubles, mais elle amène la servitude; l'élection maintient la liberté, mais à chaque regne elle ébranle l'Etat. Cette alternative est fâcheuse, mais avant de parler des moyens de l'éviter, qu'on me permette un moment de réflexion sur la manière dont les Polonois disposent ordinairement de leur Couronne.

D'abord je le demande; pourquoi faut-il qu'ils se donnent des Rois étrangers? Par quel singulier aveuglement ont-ils

pris ainsi le moyen le plus sûr d'affervir leur nation, d'abolir leurs usages, de se rendre le jouet des autres Cours, & d'augmenter à plaisir l'orage des interregnes? Quelle injustice envers eux-mêmes, quel affront fait à leur patrie, comme si, désespérant de trouver dans son sein un homme digne de les commander, ils étoient forcés de l'aller chercher au loin! Comment n'ont-ils pas senti, comment n'ont-ils pas vu que c'étoit tout le contraire? Ouvrez les annales de votre nation, vous ne la verrez jamais illustre & triomphante que sous des Rois Polonois; vous la verrez presque toujours opprimée & avilie sous les étrangers. Que l'expérience vienne enfin à l'appui de la raison; voyez quels maux vous vous faites & quels biens vous vous ôtez.

Car, je le demande encore, comment la nation Polonoise ayant tant fait que de rendre sa Couronne élective, n'a-t-elle point songé à tirer parti de cette loi pour jeter parmi les membres de l'administration, une émulation de zèle & de gloire, qui seul eût plus fait pour le bien de la patrie que toutes les autres loix ensemble? Quel ressort puis-

fant sur des ames grandes & ambitieuses que cette Couronne destinée au plus digne & mise en perspective devant les yeux de tout citoyen qui saura mériter l'estime publique! Que de vertus, que de nobles efforts l'espoir d'en acquérir le plus haut prix ne doit-il pas exciter dans la nation, quel ferment de patriotisme dans tous les cœurs, quand on sauroit bien que ce n'est que par-là qu'on peut obtenir cette place devenue l'objet secret des vœux de tous les particuliers, si-tôt qu'à force de mérite & de services il dépendra d'eux de s'en approcher toujours davantage, & si la fortune les seconde, d'y parvenir enfin tout-à-fait! Cherchons le meilleur moyen de mettre en jeu ce grand ressort si puissant dans la République, & si négligé jusqu'ici. L'on me dira qu'il ne suffit pas de ne donner la Couronne qu'à des Polonois pour lever les difficultés dont il s'agit: c'est ce que nous verrons tout-à-l'heure après que j'aurai proposé mon expédient; cet expédient est simple, mais il paroîtra d'abord manquer le but que je viens de marquer moi-même, quand j'aurai dit qu'il consiste à faire entrer le sort dans l'élection des Rois. Je demande en grace

qu'on me laisse le tems de m'expliquer, ou seulement qu'on me relise avec attention.

Car si l'on dit : comment s'assurer qu'un Roi tiré au sort ait les qualités requises pour remplir dignement sa place, on fait une objection que j'ai déjà résolue; puisqu'il suffit pour cet effet que le Roi ne puisse être tiré que des Sénateurs à vie; car puisqu'ils seront tirés eux-mêmes de l'ordre des *Gardiens des loix*, & qu'ils auront passé avec honneur par tous les grades de la République, l'épreuve de toute leur vie & l'approbation publique dans tous les postes qu'ils auront remplis, seront des garans suffisans du mérite & des vertus de chacun d'eux.

Je n'entends pas néanmoins que même entre les Sénateurs à vie le sort décide seul de la préférence. Ce seroit toujours marquer en partie le grand but qu'on doit se proposer. Il faut que le sort fasse quelque chose, & que le choix fasse beaucoup, afin d'un côté d'amortir les brigues & les menées des puissances étrangères & d'engager de l'autre tous les Palatins par un si grand intérêt à ne point se relâcher dans leur con-

duite, mais à continuer de servir la patrie avec zele pour mériter la préférence sur leurs concurrens.

J'avoue que la classe de ces concurrens me paroît bien nombreuse si l'on y fait entrer les grands Castellans presque égaux en rang aux Palatins par la constitution présente; mais je ne vois pas quel inconvénient il y auroit à donner aux seuls Palatins l'accès immédiat au Trône. Cela seroit dans le même ordre un nouveau grade que les grands Castellans auroient encore à passer pour devenir Palatins, & par conséquent un moyen de plus pour tenir le Sénat dépendant du législateur. On a déjà vu que ces grands Castellans me paroissent superflus dans la constitution. Que néanmoins pour éviter tout grand changement on leur laisse leur place & leur rang au Sénat. Je l'approuve. Mais dans la graduation que je propose, rien n'oblige de les mettre au niveau des Palatins, & comme rien n'en empêche non plus, on pourra sans inconvénient se décider pour le parti qu'on jugera le meilleur. Je suppose ici que ce parti préféré sera d'ouvrir aux seuls Palatins l'accès immédiat au Trône.

Aussi tôt donc après la mort du Roi, c'est-à-dire, dans le moindre intervalle qu'il sera possible & qui sera fixé par la loi, la Diète d'élection sera solennellement convoquée; les noms de tous les Palatins seront mis en concurrence, & il en sera tiré trois au sort avec toutes les précautions possibles, pour qu'aucune fraude n'altère cette opération. Ces trois noms seront à haute voix déclarés à l'assemblée, qui, dans la même séance & à la pluralité des voix, choisira celui qu'elle préfère, & il sera proclamé Roi dès le même jour.

On trouvera dans cette forme d'élection un grand inconvénient, je l'avoue; c'est que la nation ne puisse choisir librement dans le nombre des Palatins celui qu'elle honore & chérit d'avantage, & qu'elle juge le plus digne de la royauté. Mais cet inconvénient n'est pas nouveau en Pologne où l'on a vu dans plusieurs élections, que sans égard pour ceux que la nation favorisoit, on l'a forcée de choisir sur celui qu'elle auroit rebuté: mais pour cet avantage qu'elle n'a plus & qu'elle sacrifie, combien d'autres plus importants elle gagne par cette forme d'élection?

Premièrement l'action du sort amortit tout d'un coup les factions & brigues des nations étrangères qui ne peuvent influer sur cette élection, trop incertaines du succès pour y mettre beaucoup d'efforts, vu que la fraude même seroit insuffisante en faveur d'un sujet que la nation peut toujours rejeter. La grandeur seule de cet avantage est telle qu'il assure le repos de la Pologne, étouffe la vénalité dans la République, & laisse à l'élection presque toute la tranquillité de l'hérédité.

Le même avantage a lieu contre les brigues mêmes des Candidats; car qui d'entre eux voudra se mettre en frais pour s'assurer une préférence qui ne dépend point des hommes, & sacrifier sa fortune à un événement qui tient à tant de chances contraires pour une favorable? Ajoutons que ceux que le sort a favorisés ne sont plus à tems d'acheter des électeurs, puisque l'élection doit se faire dans la même séance.

Le choix libre de la nation entre trois Candidats la préserve des inconvéniens du sort qui, par supposition, tomberoit sur un sujet indigne: car dans cette supposition, la nation se gardera de le

choisir, & il n'est pas possible qu'entre trente-trois hommes illustres, l'élite de la nation, où l'on ne comprend pas même comment il peut se trouver un seul sujet indigne, ceux que favorisera le sort le soient tous les trois.

Ainsi, & cette observation est d'un grand poids, nous réunissons par cette forme tous les avantages de l'élection à ceux de l'hérédité.

Car, premièrement, la Couronne ne passant point du pere au fils, il n'y aura jamais continuité de système pour l'asservissement de la République. En second lieu le sort même dans cette forme est l'instrument d'une élection éclairée & volontaire. Dans le corps respectable des Gardiens des loix & des Palatins qui en sont tirés, il ne peut faire un choix, quel qu'il puisse être, qui n'ait été déjà fait par la nation.

Mais voyez quelle émulation cette perspective doit porter dans le corps des Palatins & grands Castellans, qui dans des places à vie pourroient se relâcher par la certitude qu'on ne peut plus les leur ôter. Ils ne peuvent plus être contenus par la crainte; mais l'espoir de remplir un trône que chacun d'eux voit

si près de lui est un nouvel aiguillon qui les tient sans cesse attentifs sur eux-mêmes. Ils savent que le sort les favoriseroit en vain s'ils sont rejettés à l'élection, & que le seul moyen d'être choisis est de le mériter. Cet avantage est trop grand, trop évident, pour qu'il soit nécessaire d'y insister.

Supposons un moment pour aller au pis, qu'on ne peut éviter la fraude dans l'opération du sort, & qu'un des concurrens vînt à tromper la vigilance de tous les autres si intéressés à cette opération, cette fraude seroit un malheur pour les Candidats exclus, mais l'effet pour la République seroit le même que si la décision du sort eût été fidelle: car on en auroit pas moins l'avantage de l'élection, on n'en préviendroit pas moins les troubles des interregnes & les dangers de l'hérédité; le Candidat que son ambition séduiroit jusqu'à recourir à cette fraude, n'en seroit pas moins au surplus un homme de mérite, capable au jugement de la nation de porter la Couronne avec honneur; & enfin, même après cette fraude, il n'en dépendroit pas moins pour en profiter du choix subséquent & formel de la République.

Par ce projet adopté dans toute son étendue, tout est lié dans l'État, & depuis le dernier particulier jusqu'au premier Palatin, nul ne voit aucun moyen d'avancer que par la route du devoir & de l'approbation publique. Le Roi seul, une fois élu, ne voyant plus que les loix au-dessus de lui, n'a nul autre frein qui le contienne, & n'ayant plus besoin de l'approbation publique, il peut s'en passer sans risque si ses projets le demandent. Je ne vois gueres à cela qu'un remede auquel même il ne faut pas songer. Ce seroit que la Couronne fût en quelque maniere amovible, & qu'au bout de certaines périodes les Rois eussent besoin d'être confirmés. Mais encore une fois cet expédient n'est pas proposable; tenant le Trône & l'État dans une agitation continuelle, il ne laisseroit jamais l'administration dans une assiette assez solide pour pouvoir s'appliquer uniquement & utilement au bien public.

Il fut un usage antique qui n'a jamais été pratiqué que chez un seul peuple, mais dont il est étonnant que le succès n'en ait tenté aucun autre de l'imiter. Il est vrai qu'il n'est gueres propre qu'à un royaume électif, quoiqu'inventé & pra-

tiqué dans un royaume héréditaire. Je parle du jugement des Rois d'Égypte après leur mort, & de l'arrêt par lequel la sépulture & les honneurs royaux leur étoient accordés ou refusés selon qu'ils avoient bien ou mal gouverné l'État durant leur vie. L'indifférence des modernes sur tous les objets moraux & sur tout ce qui peut donner du ressort aux ames, leur fera sans doute regarder l'idée de rétablir cet usage pour les Rois de Pologne comme une folie ; & ce n'est pas à des François, sur tout à des philosophes, que je voudrois tenter de la faire adopter, mais je crois qu'on peut la proposer à des Polonois. J'ose même avancer que cet établissement auroit chez eux de grands avantages auxquels il est impossible de suppléer d'aucune autre maniere, & pas un seul inconvénient. Dans l'objet présent on voit qu'à moins d'une ame vile & insensible à l'honneur de sa mémoire, il n'est pas possible que l'intégrité d'un jugement inévitable n'en impose au Roi, & ne mette à ses passions un frein plus ou moins fort, je l'avoue, mais toujours capable de les contenir jusqu'à certain point, sur tout quand on y joindra l'intérêt de ses enfans dont le sort sera dé-

cidé par l'arrêt porté sur la mémoire du pere.

Je voudrois donc qu'après la mort de chaque Roi, son corps fût déposé dans un lieu fortable, jusqu'à ce qu'il eût été prononcé sur sa mémoire; que le tribunal qui doit en décider & décerner sa sépulture fût assemblé le plutôt qu'il seroit possible, que là sa vie & son regne fussent examinés séverement, & qu'après des informations dans lesquelles tout citoyen seroit admis à l'accuser & à le défendre, le procès bien instruit fût suivi d'un arrêt porté avec toute la solemnité possible.

En conséquence de cet arrêt, s'il étoit favorable, le feu Roi seroit déclaré bon & juste Prince, son nom inscrit avec honneur dans la liste des Rois de Pologne, son corps mis avec pompe dans leur sépulture, l'épithete de glorieuse mémoire ajoutée à son nom dans tous les actes & discours publics, un douaire assigné à sa veuve, & ses enfans, déclarés Princes royaux, seroient honorés leur vie durant de tous les avantages attachés à ce titre.

Que si, au contraire, il étoit trouvé coupable d'injustice, de violence, de malversations,

malversation, & sur-tout d'avoir attenté à la liberté publique, sa mémoire seroit condamnée & flétrie, son corps privé de la sépulture royale, seroit enterré sans honneur comme celui d'un particulier, son nom effacé du registre public des Rois; & ses enfans, privés du titre de Princes-royaux & des prérogatives qui y sont attachés, rentreroient dans la classe des simples citoyens, sans aucune distinction honorable ni flétrissante.

Je voudrois que ce jugement se fît avec le plus grand appareil, mais qu'il précédât, s'il étoit possible, l'élection de son successeur, afin que le crédit de celui-ci ne pût influencer sur la sentence dont il auroit pour lui-même intérêt d'adoucir la sévérité. Je fais qu'il seroit à désirer qu'on eût plus de tems pour dévoiler bien des vérités cachées & mieux instruire le procès. Mais si l'on tarδοit après l'élection, j'aurois peur que cet acte important ne devînt bientôt qu'une vaine cérémonie; & comme il arriveroit infailliblement dans un royaume héréditaire, plutôt une oraison funebre du Roi défunt qu'un jugement juste & sévère sur sa conduite; il vaut mieux en cette occasion donner davan-

tage à la voix publique & perdre quelques lumières de détail, pour conserver l'intégrité & l'austérité d'un jugement qui sans cela deviendroit inutile.

A l'égard du tribunal qui prononceroit cette sentence, je voudrois que ce ne fût ni le Sénat ni la Diète, ni aucun Corps revêtu de quelque autorité dans le Gouvernement, mais un ordre entier de citoyens qui ne peut être aisément ni trompé ni corrompu. Il me paroît que les *Cives electi*, plus instruits, plus expérimentés que les *servans d'Etat*, & moins intéressés que les *gardiens des loix* déjà trop voisins du Trône, seroient précisément le Corps intermédiaire où l'on trouveroit à la fois le plus de lumières & d'intégrité, le plus propre à ne porter que des jugemens sûrs & par-là préférables aux deux autres en cette occasion. Si même il arrivoit que ce Corps ne fût pas assez nombreux pour un jugement de cette importance, j'aimerois mieux qu'on lui donnât des adjoints tirés des *servans d'Etat*, que des *gardiens des loix*. Enfin, je voudrois que ce tribunal ne fût présidé par aucun homme en place, mais par un Maréchal tiré de son Corps, & qu'il éliroit lui-même comme ceux

des dietes & des confédérations : tant il faudroit éviter qu'aucun intérêt particulier n'influât dans cet acte, qui peut devenir très-auguste ou très-ridicule selon la maniere dont il y sera procédé.

En finissant cet article de l'élection & du jugement des Rois, je dois dire ici qu'une chose dans vos usages m'a paru bien choquante & bien contraire à l'esprit de votre constitution ; c'est de la voir presque renversée & anéantie à la mort du Roi, jusqu'à suspendre & fermer tous les tribunaux ; comme si cette constitution tenoit tellement à ce Prince, que la mort de l'un fût la destruction de l'autre. Eh, mon Dieu ! ce devrait être exactement le contraire. Le Roi mort, tout devrait aller comme s'il vivoit encore ; on devrait s'appercevoir à peine qu'il manque une piece à la machine, tant cette piece étoit peu essentielle à sa solidité. Heureusement cette inconséquence ne tient à rien. Il n'y a qu'à dire qu'elle n'existera plus, & rien au surplus ne doit être changé : mais il ne faut pas laisser subsister cette étrange contradiction ; car si ç'en est une déjà dans la présente constitution, ç'en seroit une bien plus grande encore après la réforme.

CHAPITRE XV.

Conclusion.

VOILA mon plan suffisamment esquissé. Je m'arrête. Quel que soit celui qu'on adoptera, l'on ne doit pas oublier ce que j'ai dit dans le Contrat social de l'état de foiblesse & d'anarchie où se trouve une nation, tandis qu'elle établit ou réforme sa constitution. Dans ce moment de désordre & d'effervescence, elle est hors d'état de faire aucune résistance, & le moindre choc est capable de tout renverser. Il importe donc de se ménager à tout prix un intervalle de tranquillité, durant lequel on puisse sans risque agir sur soi-même & rajeunir sa constitution. Quoique les changemens à faire dans la vôtre ne soient pas fondamentaux & ne paroissent pas fort grands, ils sont suffisans pour exiger cette précaution, & il faut nécessairement un certain tems pour sentir l'effet de la meilleure réforme & prendre la consistance qui doit en être le fruit. Ce n'est qu'en supposant que le succès

réponde au courage des Confédérés & à la justice de leur cause, qu'on peut songer à l'entreprise dont il s'agit. Vous ne ferez jamais libres tant qu'il restera un seul soldat Russe en Pologne, & vous ferez toujours menacés de cesser de l'être tant que la Russie se mêlera de vos affaires. Mais si vous parvenez à la forcer de traiter avec vous comme de puissance à puissance, & non plus comme de protecteur à protégé, profitez alors de l'épuisement où l'aura jettée la guerre de Turquie pour faire votre œuvre avant qu'elle puisse la troubler. Quoique je ne fasse aucun cas de la sûreté qu'on se procure au-dehors par des traités, cette circonstance unique vous forcera peut-être de vous étayer, autant qu'il se peut, de cet appui, ne fût-ce que pour connoître la disposition présente de ceux qui traiteront avec vous. Mais ce cas excepté, & peut-être en d'autres tems quelques traités de commerce, ne vous fatiguez pas à de vaines négociations, ne vous ruinez pas en ambassadeurs & ministres dans d'autres Cours, & ne comptez pas les alliances & traités pour quelque chose. Tout cela ne sert de rien avec les puissances chrétiennes: elles ne connoissent d'autres liens

que ceux de leur intérêt; quand elles le trouveront à remplir leurs engagements, elles les rempliront, quand elles le trouveront à les rompre, elles les rompront, autant voudroit n'en point prendre. Encore si cet intérêt étoit toujours vrai, la connoissance de ce qu'il leur convient de faire pourroit faire prévoir ce qu'elles feront. Mais ce n'est presque jamais la raison d'Etat qui les guide, c'est l'intérêt momentané d'un ministre, d'une fille, d'un favori; c'est le motif qu'aucune sagesse humaine n'a pu prévoir qui les détermine tantôt pour tantôt contre leurs vrais intérêts. De quoi peut-on s'assurer avec des gens qui n'ont aucun système fixe, & qui ne se conduisent que par des impulsions fortuites? Rien n'est plus frivole que la science politique des Cours: comme elle n'a nul principe assuré, l'on n'en peut tirer aucune conséquence certaine, & toute cette belle doctrine des intérêts des Princes, est un jeu d'enfans qui fait rire les hommes sensés.

Ne vous appuyez donc avec confiance ni sur vos alliés, ni sur vos voisins; vous n'en avez qu'un sur lequel vous puissiez un peu compter. C'est le Grand-Seigneur, & vous ne devez rien épargner pour vous

en faire un appui : non que les maximes d'Etat soient beaucoup plus certaines que celles des autres puissances. Tout y dépend également d'un Vifir, d'une Favorite, d'une intrigue de ferrail; mais l'intérêt de la Porte est clair, simple; il s'agit de tout pour elle, & généralement il y regne, avec bien moins de lumieres & de finesse, plus de droiture & de bon sens. On a du moins avec elle cet avantage de plus qu'avec les puissances chrétiennes, qu'elle aime à remplir ses engagements & respecte ordinairement les traités. Il faut tâcher d'en faire avec elle un pour vingt ans, aussi fort, aussi clair qu'il sera possible. Ce traité, tant qu'une autre puissance cachera ses projets, sera le meilleur peut être; le seul garant que vous puissiez avoir, & dans l'état où la présente guerre laissera vraisemblablement la Russie, j'estime qu'il peut vous suffire pour entreprendre avec sûreté votre ouvrage; d'autant plus que l'intérêt commun des puissances de l'Europe, & surtout de vos autres voisins, est de vous laisser toujours pour barriere entr'eux & les Russes, & qu'à force de changer de folies il faut bien qu'ils soient sages au moins quelquefois.

Une chose me fait croire que généralement on vous verra sans jalousie travailler à la réforme de votre constitution. C'est que cet ouvrage ne tend qu'à l'affermissement de la législation, par conséquent de la liberté, & que cette liberté passe dans toutes les Cours pour une manie de visionnaires qui tend plus à affoiblir qu'à renforcer un Etat. C'est pour cela que la France a toujours favorisé la liberté du Corps Germanique & de la Hollande, & c'est pour cela qu'aujourd'hui la Russie favorise le Gouvernement présent de Suede, & contrecarre de toutes ses forces les projets du Roi. Tous ces grands ministres qui, jugeant les hommes en général sur eux-mêmes & ceux qui les entourent, croient les connoître, sont bien loin d'imaginer quel ressort l'amour de la patrie & l'élan de la vertu peut donner à des ames libres. Ils ont beau être les dupes de la basse opinion qu'ils ont des Républiques & y trouver dans toutes leurs entreprises une résistance qu'ils n'attendoient pas. ils ne reviendront jamais d'un préjugé fondé sur le mépris dont ils se sentent dignes & sur lequel ils apprécient le genre-humain. Malgré l'expérience assez frappante que

les Russes viennent de faire en Pologne, rien ne les fera changer d'opinion. Ils regarderont toujours les hommes libres comme il faut les regarder eux-mêmes, c'est-à-dire, comme des hommes nuls, sur lesquels deux seuls instrumens ont prise, savoir, l'argent & le knout. S'ils voient donc que la République de Pologne, au lieu de s'appliquer à remplir ses coffres, à grossir ses finances, à lever bien des troupes réglées, songe au contraire à licencier son armée & à se passer d'argent, ils croiront qu'elle travaille à s'affoiblir, & persuadés qu'ils n'auront pour en faire la conquête, qu'à s'y présenter quand ils voudront, ils la laisseront se régler tout à son aise, en se moquant en eux-mêmes de son travail. Et il faut convenir que l'état de liberté ôte à un peuple la force offensive, & qu'en suivant le plan que je propose; on doit renoncer à tout espoir de conquête. Mais que, votre œuvre faite, dans vingt ans les Russes tendent de vous envahir, & ils connoîtront quels soldats sont pour la défense de leurs foyers, ces hommes de paix qui ne savent pas attaquer ceux des autres, & qui ont oublié le prix de l'argent.

Quant à la maniere d'entâmer l'œuvre dont il s'agit , je ne puis goûter toutes les subtilités qu'on vous propose , pour surprendre & tromper en quelque sorte la nation sur les changemens à faire à ses loix. Je serois d'avis seulement , en montrant votre plan dans toute son étendue , de n'en point commencer brusquement l'exécution par remplir la République de mécontents , de laisser en place la plupart de ceux qui y sont , de ne conférer les emplois , selon la nouvelle réforme , qu'à mesure qu'ils viendront à vaquer. N'ébranlez jamais trop brusquement la machine. Je ne doute point qu'un bon plan une fois adopté ne change même l'esprit de ceux qui auront eu part au Gouvernement sous un autre. Ne pouvant créer tout-d'un-coup de nouveaux citoyens , il faut commencer par tirer parti de ceux qui existent , & offrir une route nouvelle à leur ambition ; c'est le moyen de les disposer à la suivre.

Que si , malgré le courage & la constance des Confédérés & malgré la justice de leur cause , la fortune & toutes les puissances les abandonnent & livrent la patrie à ses oppresseurs..... mais je n'ai pas l'honneur d'être Polonois ; & dans

une situation pareille à celle où vous êtes , il n'est permis de donner son avis que par son exemple.

Je viens de remplir , selon la mesure de mes forces , & plutôt à Dieu que ce fût avec autant de succès que d'ardeur , la tâche que M. le Comte Wielhorski m'a imposée. Peut-être tout ceci n'est-il qu'un tas de chimères , mais voilà mes idées : ce n'est pas ma faute si elles ressemblent si peu à celles des autres hommes , & il n'a pas dépendu de moi d'organiser ma tête d'une autre façon. J'avoue même que quelque singularité qu'on leur trouve , je n'y vois rien quant à moi que de bien adapté au cœur humain , de bon , de praticable , sur-tout en Pologne , m'étant appliqué dans mes vues à suivre l'esprit de cette République , & à n'y proposer que le moins de changemens que j'ai pu pour en corriger les défauts. Il me semble qu'un Gouvernement monté sur de pareils ressorts , doit marcher à son vrai but aussi directement , aussi sûrement , aussi long-tems qu'il est possible ; n'ignorant pas , au surplus , que tous les ouvrages des hommes sont imparfaits , passagers & périssables comme eux.

J'ai omis à dessein beaucoup d'articles

très-importans sur lesquels je ne me sento-
 tois pas les lumieres suffisantes pour en
 bien juger. Je laisse ce soin à des hommes
 plus éclairés & plus sages que moi, &
 je mets fin à ce long fatras en faisant à
 M. le Comte Wielhorski mes excuses de
 l'en avoir occupé si long-tems. Quoique
 je pense autrement que les autres hom-
 mes, je ne me flatte pas d'être plus sage
 qu'eux, ni qu'il trouve dans mes rêveries
 rien qui puisse réellement être utile à sa
 patrie; mais mes vœux pour sa prospé-
 rité sont trop vrais, trop purs, trop
 désintéressés, pour que l'orgueil d'y con-
 tribuer puisse ajouter à mon zele. Puisse-
 t-elle triompher de ses ennemis, devenir,
 demeurer paisible, heureuse & libre,
 donner un grand exemple à l'univers,
 & profitant des travaux patriotiques de
 M. le Comte Wielhorski, trouver & for-
 mer dans son sein beaucoup de citoyens
 qui lui ressemblent !

Fin du troisieme Volume.







